

LA

GRANDE GUERRE

FRAGMENTS

D'UNE HISTOIRE DE FRANCE

AUX XIV[e] ET XV[e] SIÈCLES

PAR

RENÉ DE BELLEVAL.

Lilia neque laborant neque nent.
MONTJOYE SAINCT-DENYS !

PARIS
AUG. DURAND, ÉDITEUR,
7, RUE DES GRÈS.

1862.

LA

GRANDE GUERRE

FRAGMENTS

D'UNE HISTOIRE DE FRANCE

AUX XIVe ET XVe SIÈCLES.

LA GRANDE GUERRE

FRAGMENTS

D'UNE HISTOIRE DE FRANCE

AUX XIVe ET XVe SIÈCLES

PAR

RENÉ DE BELLEVAL.

Lilia neque laborant neque nent.
MONTJOYE SAINCT-DENYS !





PARIS
AUG. DURAND, ÉDITEUR,
7, RUE DES GRÈS.

1862.

L'ENTREPRISE

DU

SIRE DE CHARNY.

L'ENTREPRISE DU SIRE DE CHARNY.

I

Le 3 août 1347, Edouard III, roi d'Angleterre, envoya le sire Gauthier de Mauny et ses deux maréchaux le comte de Warwick et le baron de Stafford, prendre possession, en son nom, de Calais, qu'il tenait assiégé depuis sept mois. Le dévouement d'Eustache de Saint-Pierre et de ses six compagnons n'avait porté aucun fruit. Les héroïques bourgeois avaient à grand'peine échappé à la mort, et ils ne purent préserver leurs concitoyens de la vengeance brutale du monarque irrité[1].

Édouard avait dit : « Je veuil la ville repeupler de purs Anglois[2]. » Cette menace fut exécutée avec rigueur :

[1] V. aux pièces justificatives (A), à la fin du volume.

[2] Chroniques de Jean Froissart, liv. I, part 1, ch. 332; édit. du Panthéon littéraire, pub. par M. Buchon.

c'était peut-être de bonne politique, mais c'était certainement aussi d'une barbarie sans exemple. Tout le peuple de Calais reçut ordre de partir au plus tôt, et pendant que ces victimes de leur fidélité à la France abandonnaient leurs foyers et tout ce qu'elles possédaient au monde, les hommes d'armes se voyaient, en pleurant de rage, arracher leurs armures que l'on entassa dans « la halle. » Quand la ville fut prête pour recevoir le vainqueur, c'est-à-dire quand il n'y resta plus que trois hommes, un prêtre et deux vieillards, « bons coustumiers des lois et ordonnances de Calais, et pour enseigner les héritages[1], » Edouard fit son entrée triomphale dans la cité déserte et désolée, accompagné de sa femme, de sa noblesse, et précédé de « menestrandies, trompes, tambours, nacaires, chalemies et muses[2] » qui faisaient grand bruit.

Jean de Vienne, Jean de Surie, Baudouin de Bellebronne, Geoffroy de la Motte et Pépin de Wierre qui expiaient leur immortelle défense au fond d'une étroite prison, purent entendre « le grand soulas » et les bruits de fête qui s'échappaient du château, dans lequel, la

[1] Chron. de Jean Froissart, liv. I, part. I, ch. 332.

[2] Ibidem.

veille encore, ils souffraient toutes les angoisses de la faim. Le roi donnait un banquet à ses chevaliers, inaugurant ainsi par une cérémonie si chère aux Anglais, les largesses dont il devait les combler le jour suivant.

Le lendemain, en effet, commença la distribution du butin qui était immense et varié. Bijoux, meubles, vaisselle, argent, armes, jusqu'à des maisons et des terres; il donna tout, le bon roi, tandis que les légitimes possesseurs de ces richesses se trainaient péniblement sur le chemin de Saint-Omer. Personne ne fut oublié, et c'était méritoire, car il ne manquait pas de nobles pillards à satisfaire. Treize comtes, quarante-quatre bannerets, mille quarante-six chevaliers et quatre mille vingt-deux écuyers [1] se pressaient à la curée. Quand ils eurent reçu pour eux, ils demandèrent encore pour leurs femmes; ils ne pouvaient, en vérité, revenir dans leurs châteaux les mains vides. Edouard donna donc pour les nobles dames des bijoux, des vêtements et du linge; les bons maris que les chevaliers d'Angleterre!

La reine Philippine, qui avait si chaleureusement im-

[1] Note de M. Buchon, au ch. 332, liv. I, part. I, de son édit. des Chron. de Froissart.

ploré de son royal époux la grâce des six bourgeois de Calais, était plus positive que ses sujettes. Elle préférait les « beaux hôtels » et les terres au soleil à toutes les parures du monde; aussi reçut-elle à son tour la maison et les biens de Jean d'Aire, compagnon d'Eustache, à qui elle avait sauvé la vie. Le vaillant Gauthier de Mauny, type accompli de la chevalerie poétique, telle que nous nous la figurons aujourd'hui, le baron de Stafford, les sires de Cobham et William Burghersh furent aussi récompensés par le don des plus belles résidences de Calais.

Après avoir ainsi nettoyé la ville et s'être occupé de l'intérieur, le roi tourna ses regards vers l'extérieur. Il ne suffisait pas de se créer une population fidèle: il fallait encore pourvoir à la défense de la récente conquête, dans le cas très-probable où le roi de France aurait voulu jeter à la mer cette colonie d'une nouvelle espèce. Les fortifications qui avaient servi à l'attaque furent abattues, les abords de la place furent entièrement dégagés, on répara les murailles et les tours et on les releva de toutes parts; enfin, Jean de Montgommery fut investi, le 8 octobre, des fonctions de gouverneur, et l'on mit sous ses ordres une forte garnison et des officiers d'un courage éprouvé.

Sur ces entrefaites, la reine d'Angleterre accoucha d'une fille qui fut nommée Marguerite de Calais. Après ses relevailles, Edouard retourna avec elle en Angleterre[1]. Il avait d'abord conclu une trève avec Philippe par les soins des deux légats du Pape, Etienne Aubert, cardinal, et Annibal Ceccano, évêque de Tusculum, dont il avait, quelques temps auparavant, repoussé les services avec tant de hauteur. Le cardinal Guy de Boulogne s'était associé aux deux prélats[2], et leurs efforts combinés avaient eu pour résultat d'obtenir la suspension d'armes indispensable à tout le Nord de la France, si cruellement éprouvé par les derniers désastres. Elle fut signée le 28 septembre 1347, et devait durer dix mois. Stipulant, non-seulement pour eux, mais pour leurs alliés, les deux monarques étendirent les bénéfices de la trève à la Flandre, à la Bretagne et à l'Ecosse.

Philippe était découragé. La France aspirait ardemment au repos dont elle avait un si grand besoin. Sa mauvaise étoile l'avait poursuivie en tous lieux, et ceux même qui avaient imploré le secours de ses armes, en avaient ressenti la fatale influence. Le parti anglais

[1] 10 octobre.

[2] Histoire de France, par le P. Daniel, t. III, p. 640.

venait de triompher en Bretagne ; Charles de Blois avait été grièvement blessé et fait prisonnier au siége de la Roche-Derien. David Bruce qui, à l'instigation de Philippe, son ami, avait tenté de rappeler Edouard III en Angleterre et de le forcer à lever le siége de Calais, avait essuyé une sanglante défaite à Nevil's-Cross ; après avoir vu tomber à ses côtés l'élite de sa chevalerie, David avait été pris par un écuyer du Northumberland, John Copeland, à qui cette importante capture avait valu le titre de baronnet et un revenu foncier de six cents livres sterling.

Les Anglais n'étaient pas moins épuisés par leurs victoires que les Français par leurs revers. Edouard, d'ailleurs, était pressé de se montrer à son peuple dans tout l'éclat du triomphe, et ses chevaliers soupiraient après leurs manoirs, où ils voulaient jouir en paix des richesses que leur avaient acquises leurs fructueuses campagnes. Les deux partis n'avaient pas, à l'expiration du dixième mois de l'armistice, témoigné le désir de recommencer les hostilités ; le Pape profita de ces favorables dispositions et n'eut pas de peine à obtenir une prolongation de la trève qui, différente fois renouvelée, ne devait être définitivement rompue que le 1er août 1351. Philippe VI mourant, et laissant à son fils un royaume

épuisé, n'avait pas même la consolation suprême de penser qu'une paix durable pourrait affermir sur la tête de Jean II la couronne de France et réparer les maux de toute espèce qui avaient signalé son règne.

Aux horreurs de la guerre, aux souffrances de la famine, vint bientôt s'ajouter un fléau plus terrible encore. Le bras de Dieu s'appesantissait cette fois sur l'Europe entière. La peste noire arrivait de l'Orient en traversant l'Italie, et faisait invasion en France par la Provence. C'était pour l'anniversaire de la prise de Calais. Les chaleurs de l'été (août-septembre 1348), accrurent les ravages de l'épidémie qui atteignirent des proportions effrayantes. Le recensement des décès accuse des chiffres presque fabuleux. Paris perdit 80,000 habitants, Saint-Denis 1,400[1], Avignon et Narbonne 30,000, Strasbourg 26,000 et Lyon 45,000. La Bourgogne fut, dit-on, le pays le plus maltraité[2]. Beaune et Nuits ne sauvèrent pas la vingtième partie de leur population.

[1] Les Grandes Chroniques de France, pub. par M. P. Paris, t. I, ch. 44, du règne de Philippe VI, portent 50,000 pour Paris et 14,000 pour Saint-Denis.

[2] Dictionnaire encyclopédique de la France, par M. Le Bas, t. VII, p. 416.

Un vieux proverbe y a conservé jusqu'à nos jours le souvenir de cet horrible désastre :

En mil trois cents quarante-huit,
A Nuits, de cent restèrent huit.

La maladie n'épargnait pas plus les têtes couronnées que le peuple : on mourait dans les palais comme dans les chaumières. Jeanne de Bourgogne, Jeanne, duchesse de Normandie, Eudes IV, duc de Bourgogne et Jeanne de France, reine de Navarre, descendirent dans la tombe. On compte enfin que dans l'espace de quatre ans l'Europe perdit le tiers de ses habitants[1].

La désorganisation morale que la terreur engendra, le bouleversement de toutes les lois divines et humaines qui rappelait une image du chaos furent sans bornes. La peinture de ce temps d'épreuves qui a été conservée par plusieurs chroniqueurs et surtout par le continuateur de Nangis ne saurait trouver place ici : elle outrepasserait les limites imposées à ce travail et ne touche d'ailleurs qu'accessoirement à son sujet.

Si la peste avait duré en France « un an et demi pou

[1] Hist. de France, par M. H. Martin, t. V, p. 112.

plus pou moins[1], » l'Angleterre ne trouva pas grâce devant « la grande mort, » selon l'énergique expression des écrivains du Nord, et son tour ne tarda pas à venir. Londres fut tellement dépeuplé que tous les cimetières furent remplis, et que dans le champ de treize acres d'étendue, acheté par Gauthier de Mauny, pour y enterrer les morts, on déposa pendant plusieurs semaines plus de 200 cadavres par jour[2]. La contagion s'étendit même aux animaux domestiques, aux moutons, aux bœufs, aux chevaux, qui mouraient dans les champs et empoisonnaient l'air. Les nobles seuls furent épargnés, ou pour mieux dire moins maltraités que le peuple, qui fut décimé. C'est ce qui explique comment, à l'expiration des trèves, les deux rois purent rentrer en lice avec des forces imposantes.

L'armistice de dix mois, signé le 28 septembre 1347, par Edouard III et par Philippe VI, devait donc prendre fin le 28 juillet 1348. Quelques jours après, et avant la conclusion d'un second qui devait s'étendre jusqu'au 1er septembre 1349, les Anglais et les Français convinrent de détruire une forteresse nommée « l'Isle de Cou-

[1] Les Grandes Chron. de France, hist. de Philippe VI, ch. 44.

[2] Hist. d'Angleterre, par Lingard, t. IV, p. 103.

loigne[1], » assise au milieu de marais entre Guines et Calais. Cette « bastide » entourée de profonds fossés, était placée là comme une menace permanente pour Calais. Elle contenait deux cents hommes d'armes, cent arbalétriers et trois cents fantassins, et avait pour capitaine Geoffroy de Charny, dont il sera parlé plus longuement tout à l'heure. Outre le danger qui pouvait résulter pour la stricte observance des traités du voisinage des deux garnisons ennemies toujours prêtes à en venir aux mains, la forteresse causait un réel dommage à Calais ; elle coupait les communications des Anglais avec la Flandre, et ne laissait pénétrer de ce côté dans la place ni vivres ni marchandises. Les Français pouvaient aussi, par le moyen d'écluses, « oster à ceux de Calais toute l'eau douce et la faire tourner par autre côté malgré eux[2]. »

L'existence de « l'Isle de Couloigne » était donc contraire à la lettre du traité. On le comprit, et elle fut entièrement rasée, afin que si elle ne pouvait plus servir à la France, ses débris même ne fussent pas utilisés par les Anglais, à notre détriment, à la reprise des hostilités.

[1] Coulogne, village du Pas-de-Calais, arrondissement de Boulogne.

[2] Les Grandes Chron. de France. Hist. de Philippe VI, ch. 44.

La garnison se dispersa, mais Charny n'était pas un homme dont les services fussent à dédaigner, et comme il avait fortifié et mis à ses frais Coulogne en état de défense, le roi, pour le dédommager, le nomma gouverneur de Saint-Omer.

Le sire Geoffroy de Charny, seigneur de Pierre-Pertuis, de Savoisy et de Montfort, dont le nom se présente pour la première fois ici, appartenait à l'une des plus anciennes familles de la Bourgogne ; il était issu au quatrième degré de Ponce de Mont-St-Jean, sire de Charny, et de Sybille de Noyers, sa femme, qui vivaient au commencement du XIIIe siècle [1]. Comme l'universalité des gentilshommes de son temps, à peine avait-il été en âge de porter les armes, qu'il avait pris une part très-active à toutes les guerres avec un état digne de son rang et de sa haute naissance. Suivi de cinq écuyers, il avait accompagné, en 1337, Raoul, comte d'Eu, connétable de France, en Languedoc et en Guyenne [2], et en 1340, sous la conduite du même prince, il s'était jeté dans Tournay, que le roi d'Angleterre se disposait à assiéger [3]. Il y resta

[1] Hist. des grands officiers de la couronne, par le P. Anselme, t. VIII, p. 202.

[2] Ibidem.

[3] Chron. de Froissart, liv. I, part. I, ch. 126.

depuis le 28 avril 1340 jusqu'au 30 septembre suivant, parmi « la bonne et sage chevalerie[1] » qui défendit si glorieusement la ville pendant un siége rigoureux et meurtrier.

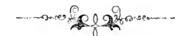
Geoffroy fit *montre* à Angers, le 15 octobre 1341 avec trois écuyers, et suivit encore le connétable à l'armée de Bretagne que commandait Jean, duc de Normandie. Ce n'était plus dès lors en qualité de simple banneret, mais de chef de corps. En effet, quand le duc Jean, qui séjournait à Nantes, eut résolu d'aller attaquer le roi d'Angleterre au siége de Vannes, le connétable et Geoffroy de Charny furent chargés de conduire l'arrière-garde de l'armée, tandis que les deux maréchaux, les sires de Montmorency et de Saint-Venant, menaient l'avant-garde.

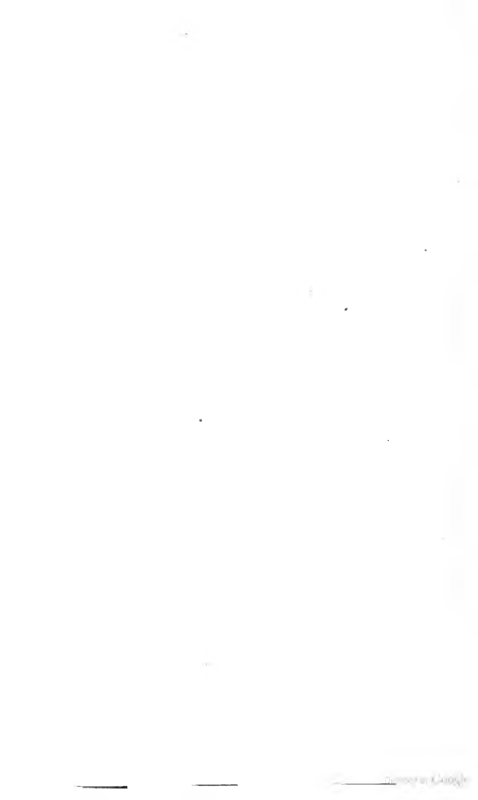
Froissart, si exact à enregistrer les noms de tous les chevaliers de France et d'Angleterre, à propos même de la plus petite escarmouche à laquelle ils prenaient part, se tait pendant six ans sur le compte de Geoffroy. Il ne rompt le silence qu'à propos de la double tentative par terre et par mer que fit Philippe VI pour délivrer Calais. Charny figure en effet parmi les grands seigneurs qui se

[1] Chron. de Froissart, liv. I, part. 1, ch. 143.

réunirent à Amiens et campèrent avec le roi sur le mont de Sangattes. Il fut désigné, en compagnie des ducs de Bourbon et d'Athènes, du chancelier de France et du sire d'Offémont, pour s'aboucher avec les plénipotentiaires anglais et traiter de la paix sous la présidence et la direction des légats du Pape. Les négociations n'aboutirent à aucun résultat; Philippe reconnut qu'il fallait renoncer momentanément à tout espoir de sauver Calais; il retourna à Amiens et licencia l'armée au lieu même qui avait été le point de départ de cette infructueuse expédition.

C'est à la suite de ces événements que le sire de Charny s'était retranché dans le fort de Coulogne, et que, comme on l'a vu plus haut, ce fort ayant été rasé pour obéir au traité, il avait obtenu du roi, en dédommagement, le gouvernement de Saint-Omer et du pays environnant.





II

Il y avait donc un an environ que Geoffroy avait été pourvu de son commandement. Les trèves avaient été renouvelées et, sauf la Bretagne et la Guyenne, où des engagements de peu d'importance avaient lieu de temps à autre, la France observait religieusement le traité. Le Nord notamment était tranquille. Mais Charny, en bon Français, souffrait impatiemment de voir Calais entre les mains des ennemis acharnés de son pays. Il comprenait bien de quelle importance était pour les Anglais ce port qui leur ouvrait les plantureuses provinces de Picardie et d'Artois, et le chemin de Paris. Les indignes traitements dont les bourgeois de Calais avaient été victimes, et dont, mieux que tout autre, il pouvait apprécier l'étendue, puisqu'une bonne partie des fugitifs avait cherché un

asile dans Saint-Omer, et que beaucoup y étaient restés, avaient excité son indignation et sa pitié. Il se promit de venger ses infortunés compatriotes et prépara à petit bruit l'œuvre de délivrance qu'il méditait.

L'entreprise présentait de sérieuses difficultés de toute nature. On n'a pas oublié que la trève avait été solennellement jurée et proclamée. Nul ne pouvait en ignorer, et Charny moins que personne, puisqu'il était redevable à cette même trève du poste qu'il occupait. Il devait donc, avant tout, faire part de son dessein au roi, et se ménager, selon les éventualités, un abri au pied du trône. Philippe VI fut-il, en effet, prévenu et donna-t-il son assentiment ? C'est ce qu'il est difficile de préciser. Les écrivains anglais, jaloux de jeter le blâme sur la conduite du roi de France, ont assuré qu'il était de connivence avec Charny : Froissart prétend, au contraire, que Charny se garda bien de parler de son projet à Philippe qui n'y aurait pas consenti et n'aurait pas voulu risquer de jouer, sur une chance si incertaine, le repos dont son royaume avait un si grand besoin. Quoi qu'il en soit, que Philippe ait été ou non dans le secret, il ne pouvait faire autrement, l'entreprise échouant, que de désavouer Charny, ce qu'il fit du reste ; mais il est permis de croire que si le gouverneur de Saint-Omer

avait reconquis Calais à la France, même par ruse et en violant les traités, il eût été certainement avoué.

Geoffroy s'occupa donc de mûrir son plan, et il eut la constance de tout prévoir, de tout préparer, sans que personne pût pénétrer ses pensées.

Jean de Montgommery, qui avait été laissé à Calais par le roi d'Angleterre avec le titre de gouverneur, le 8 octobre 1347, n'avait pas tardé à être remplacé dans ses fonctions par Jean de Chivereston ; la commission de ce dernier, que Rymer a conservée, est datée du 1er décembre suivant [1]. Tant que les deux gentilshommes anglais avaient occupé le poste de confiance qui témoignait de la haute faveur dont ils jouissaient auprès de leur souverain, Charny s'était sagement abstenu de toute démarche compromettante. La réputation bien établie des sires de Montgommery et de Chivereston ne pouvait laisser la plus légère espérance de les surprendre, de les vaincre ou de les acheter. Mais il en fut tout autrement quand le troisième capitaine de Calais eut reçu « en garde toute la ville et le chatel [2]. »

Aimery de Pavie était Lombard, comme son nom l'in-

[1] V. les pièces justificatives (B), à la fin du volume.

[2] Chron. de Froissart, liv. I, part. I, ch. 223.

dique, et de basse extraction. Il s'était attaché à la fortune du roi d'Angleterre « car il l'avait nourri d'enfance, » et ce prince lui témoignait une sincère affection. Edouard lui avait reconnu des talents et n'avait pas hésité, malgré sa nationalité, à lui donner le commandement de sa flotte par lettres du 24 avril 1348. Bientôt il rappela Jean de Chivereston et confia à l'Italien la défense de la place qui était, disait-il, la chose qu'il aimait le plus au monde après sa femme et ses enfants.

Souple et rusé comme ses compatriotes, Aimery différait en tout des deux braves chevaliers dont il occupait la place. Ce qu'il chérissait plus encore que le roi d'Angleterre, c'était son intérêt. Chacun a une passion qui prime les autres, qui est le mobile de sa vie entière; celle d'Aimery était l'argent. Le tintement des écus, des moutons, des léopards d'or formait à ses oreilles le plus délicieux concert. Les effluves qui émanent du métal le fascinaient. Il était, en un mot, avare et avide comme tous ses compatriotes s'il faut en croire le médisant propos du chroniqueur : « Lombards de leur nature sont convoiteux[1]. »

Rien n'était plus aisé pour Charny que d'être tenu au

[1] Chron. de Froissart, liv. I, part. I, ch. 326.

courant de ce que l'on disait et de ce que l'on faisait à Calais. En vertu de la trève, la libre circulation était rétablie dans toute la province. Chaque ville avait renoué des rapports de commerce avec ses voisines ; les marchands de Calais et de Saint-Omer se visitaient souvent. Charny profita de ces relations suivies pour s'édifier complètement sur le compte d'Aimery. Le peuple en général n'a pas son pareil pour découvrir le fort et le faible de celui qui le gouverne.

Bientôt donc, un homme de confiance du gouverneur de Saint-Omer trouva moyen de s'introduire, sous prétexte d'affaires et de négoce, auprès du capitaine de Calais. L'envoyé sonda le terrain, et quand il se fut assuré qu'il n'y avait rien d'exagéré dans ce que l'on avait rapporté à son maître, il aborda nettement la question : le principe de la trahison étant admis, il ne restait plus qu'à en débattre le prix.

Charny n'avait garde de se montrer difficile sur ce point. Aimery demandait beaucoup, il voulait vingt mille écus d'or ; on les lui promit aussitôt. Il fut encore stipulé, car il était défiant, que l'argent lui serait remis donnant, donnant, c'est-à-dire que quand les troupes françaises seraient au pied des remparts de Calais, on lui compterait la somme, tandis que lui, de son côté, ouvri-

rait les portes à Charny et à ses compagnons. Moyennant l'exécution fidèle de ces conventions, Aimery s'engageait donc à livrer le château que le roi avait confié à son honneur. Tout étant fixé, moins le jour que Charny se réservait de faire connaître ultérieurement au Lombard, le messager retourna apprendre à son maître le résultat de sa mission.

Les chroniqueurs français et anglais, Robert d'Avesbury, Walsingham, Thomas de la Moore, Knighton, Froissart, les Grandes Chroniques de Saint-Denis, le continuateur de Nangis ont raconté avec plus ou moins de détails cet épisode trop peu connu de notre histoire. Il est seulement un point sur lequel ils se sont partagés. Aimery de Pavie trahissait-il réellement Edouard III, ou n'agissait-il ainsi que d'après les ordres du roi, jaloux de prendre les Français au piége qu'ils avaient eux-mêmes fabriqué? Les Anglais sont unanimes à déclarer qu'Aimery et Edouard étaient d'accord, et que dans toute cette malheureuse affaire, Charny fut constamment leur dupe. Lingard a adopté cette version en prêtant les plus vertueux sentiments au Lombard dont le but, en acceptant les propositions de Charny, était, selon lui, de « châtier l'homme qui avait pu douter de son honneur[1]. » David

[1] Hist. d'Angleterre, t. IV, p. 97.

Hume, au contraire, d'accord avec Froissart, soutient qu'Aimery était de bonne foi en s'engageant à livrer Calais[1], et que les circonstances seules qui suivirent et dont on va lire le récit, firent retourner la trahison contre ceux qui l'avaient provoquée. Leur opinion paraît être plus conforme à la vérité. Lingard, si partial pour tout ce qui touche à l'histoire de son pays, n'a vu dans Aimery qu'un sujet du roi Edouard, tandis qu'Hume, non moins bon Anglais du reste que son compatriote, n'a eu de son côté aucun mérite à juger Aimery comme il l'a fait, puisqu'il lui restitue auparavant sa qualité, si c'en est une, de « Lombard convoiteux. » C'est justement cette nationalité étrangère qui doit faire pencher vers l'opinion émise par Froissart, Anglais plutôt que Français dans ses sympathies, protégé spécialement par la reine d'Angleterre, qui, à ce titre, devait être mieux informé que personne, et dont l'autorité dès lors sera préférée pour toute la suite de ce récit.

Au moment où les choses en étaient là, Aimery reçut un message du roi qui le mandait à Londres. Son secrétaire qui n'avait pas le même intérêt que lui à garder le secret, avait parlé et avait révélé au roi l'entrevue mys-

[1] Hist. d'Angleterre, t. V. p. 230-231.

térieuse du capitaine et d'un prétendu marchand venu de Saint-Omer. La lettre d'Edouard était amicale : Aimery ne se douta de rien et s'embarqua avec une entière sécurité. Il débarqua à Douvres et se présenta devant le prince qui l'attendait à « Westmoutier. » La réflexion avait tempéré chez Edouard les premiers emportements de la colère : il avait compris que rien n'était désespéré puisqu'il était maitre de la situation et que le traitre venait sans défiance se remettre entre ses mains.

Quand donc Aimery, d'un air calme et avec une contenance assurée, fut introduit dans la salle où le roi l'attendait, celui-ci « le traist d'une part et dit : — Aimery, viens avant; tu sais que je t'ai donné en garde la chose du monde que plus aime après ma femme et mes enfants, le châtel et la ville de Calais, et tu l'as vendue aux François et me veux trahir. Tu as bien desservi mort[1]. »

A mesure que le roi parlait, la superbe attitude de l'Italien fondait comme la neige au soleil; quand Edouard eut fini, Aimery se prosterna à ses pieds, et confessa son crime en implorant sa grâce à mains jointes : « Ha! gentil sire, — s'écria-t-il, — pour Dieu mercy! Il est bien voir ce que vous dites, mais encore se peut bien

[1] Chron. de Froissart, liv. I, part. 1, ch. 326.

le marché tout dérompre, car je n'en reçus oncques denier[1]. »

Edouard n'avait pas eu l'intention de faire périr l'infidèle gouverneur de Calais. Jamais il n'avait cessé d'aimer Aimery, bien qu'il ne voulût peut-être pas se l'avouer à lui-même; lorsqu'il était trahi par lui, il l'aimait encore, et quand il le vit suppliant à ses genoux et criant merci d'une voix lamentable, son affection se ranima tout à fait et lui ôta la force de sévir. « Aimery — lui dit-il — si tu veux faire ce que je te dirai, je te pardonnerai mon mautalent. — Monseigneur — répondit Aimery — je le ferai, quoique coûter me doive, tout ce que vous me commanderez. — Je veux — dit le roi — que tu poursuives ton marché, et je serai si fort en la ville de Calais, à la journée, que les François ne l'auront mie, ainsi qu'ils cuident. Et pour toi aider à excuser, si Dieu me veuille aider, j'en sais pire gré à messire Geoffroy de Chargny que à toi, qui, en bonnes trèves, a ce pourchassé[2]. »

En même temps que l'espérance renaissait au cœur de l'Italien, l'audace et le sang-froid y rentraient avec elle.

[1] Chron. de Froissart, liv. I, part. I, ch. 326.

[2] Chron. de Froissart, liv. I, part. I, ch. 326.

Désormais certain de l'influence qu'il avait sur le roi d'Angleterre, il s'estima trop heureux d'en être quitte à si bon marché que de faire oublier sa première trahison par une seconde. Il se releva, car il était resté à genoux pendant toute la durée de cette pénible scène, et dit à Edouard : « Certes, très-cher sire, par son pourchas voirement a ce été et non pas pour le mien, car jamais je n'y eusse osé penser. — Or va — répartit le roi — et fais la besogne ainsi que je l'ai dit, et le jour que tu devras livrer le châtel, si me le signifie. »

Aimery retourna donc à Calais tout joyeux, et se promettant bien d'être plus circonspect à l'avenir. Il n'avait pas perdu sa journée. Son heureuse étoile l'avait tiré d'un mauvais pas où il pouvait se vanter d'avoir vu la mort de près, il s'était assuré le retour de la faveur du roi, et de plus il recevrait quand même les vingt mille écus des Français à qui l'épée du roi d'Angleterre se chargeait de donner quittance. Personne ne soupçonna l'objet de son voyage dont il eut cette fois la prudence de ne s'ouvrir à qui que ce fût.

Geoffroy de Charny mettait de son côté le temps à profit. Il réunit à Saint-Omer quelques chevaliers de Picardie, leur fit part de ses projets, leur raconta ce qui s'était passé et s'assura de leur coopération enthousiaste.

Ils souffraient autant que lui dans leur amour-propre national de voir Calais aux Anglais, dont le voisinage était une menace permanente suspendue sur eux et sur leurs propriétés. Pour plus de sûreté, Charny ne confia son secret qu'à peu de personnes sur la discrétion desquelles il pouvait compter. En réunissant ses forces à celles de ses amis, il pouvait mettre sur pied cinq cents lances, et c'était bien suffisant pour un coup de main tenté dans de semblables conditions de succès. L'entreprise fut fixée à la nuit du 31 décembre 1349 au 1er janvier 1350[1], et avis en fut immédiatement donné, ainsi que cela était convenu, au gouverneur de Calais. Aimery fit aussitôt partir pour Londres son frère qui habitait avec lui dans le château.

Gauthier de Mauny avait su mériter, par son expérience, ses talents et ses services, l'honneur que lui réservait Edouard. Il fut mandé au palais où le roi lui apprit en même temps les motifs et le but de son expédition et lui donna le commandement du petit corps d'armée composé de trois cents hommes d'armes et de six cents archers qu'il emmenait avec lui.

[1] Chron. de Froissart, liv. I, part. I, ch. 326. — Walsingham et Robert d'Avesbury la placent dans la nuit du 1er au 2 janvier.

Après avoir calculé la durée du voyage de Londres à Douvres, et de la traversée de Douvres à Calais, de manière à ce que l'escadre ne fût en vue des côtes de France que le 31 décembre au soir, afin de ne pas exciter de soupçons et de n'être pas découvert, le roi s'embarqua à Douvres : Outre les neuf cents hommes de Mauny, il était encore accompagné de son fils, le prince de Galles, et de plusieurs grands seigneurs, tels que les comtes de Stafford et d'Oxford, Jean de Montagu, Renaud de Cobham, les sires de Berkeley, de Beauchamp et de la Ware. A la nuit tombante, les vaisseaux anglais jetaient l'ancre dans le port de Calais. Tout avait été si bien combiné que personne ne vit le roi ou ne le reconnut ; Edouard et les chevaliers de sa suite s'enfermèrent immédiatement dans le château, et la population ne remarqua pas ce mouvement de troupes auquel elle était d'ailleurs accoutumée.

Fidèle jusqu'au bout à son incognito, Edouard ne voulut pas qu'aucun insigne le distinguât du reste de ses chevaliers. Comme eux, il revêtit et fit revêtir à son fils une armure sans ornements, et se couvrit la tête d'un bassinet que ne surmontait ni cimier, ni plumail, ni couronne. Gauthier de Mauny fut en conséquence maintenu dans son commandement. « Messire Gauthier,

— lui dit le roi, — je veux que vous soyez de ceste besongne chef, car moi et mon fils nous combattrons dessous votre bannière. — Monseigneur, — répondit le brave gentilhomme, charmé d'une si grande faveur, — Dieu y ait part! Si me ferez haute honneur[1]. »

La même journée du 31 décembre fut employée par les Français à se réunir à Saint-Omer, à mettre leurs armes en état et à se compter. Quelques chevaliers savaient seuls le but de l'expédition; les autres n'avaient pas même demandé où on les conduisait. Il leur suffisait qu'un homme de guerre aussi renommé que Charny fût à leur tête. Geoffroy avait enfin rassemblé les vingt mille écus promis à Aimery de Pavie.

Tout étant donc prêt, le petit corps d'armée sortit de Saint-Omer vers le soir. Il était fort, on l'a déjà dit, d'environ cinq cents lances, avec une avant-garde formée par les arbalétriers de Saint-Omer et d'Aire. En tête de la cavalerie chevauchait le sire de Charny, précédé de sa bannière, sur laquelle étaient peintes les armes de sa maison: de gueules à trois écussons d'argent[2]. Parmi les chevaliers et écuyers qui se pressaient sur ses pas, on

[1] Chron. de Froissard, liv. I, part. 1, ch. 327.

[2] Chron. de Froissart, liv. I, part. 1, ch. 327. — Hist. des grands officiers, etc., par le P. Anselme, t. VIII, p. 202.

remarquait surtout Robert, sire de Fiennes, dit Moreau, qui commandait en second à Saint-Omer, Eustache de Ribeaumont, Jean de Landas, Pépin de Wierre, seigneur de Maisons-Ponthieu, d'une famille du Boulonnais, habituée en Ponthieu, Jean, sire de Créquy et de Fressin, Henry du Bois, chevalier champenois[1], Oudart de Renty qui avait fait sa paix avec le roi de France et en avait obtenu sa grâce, le sire de Crésecques, le sire de Longvillers, Gauvain et Hector de Bailleul, le sire de Mametz[2], et enfin le seigneur de Montmorency[3].

Minuit avait sonné aux clochers de Calais, quand la colonne française arriva en vue du château. Charny s'arrêta et envoya deux de ses écuyers à la découverte. Ils revinrent bientôt et rapportèrent que s'étant avancés jusqu'à la porte de la forteresse, ils y avaient trouvé Aimery et que l'Italien s'était informé si Geoffroy était dans les environs. Conformément à leurs instructions, les écuyers avaient répondu affirmativement et ajouté qu'ils venaient en son nom savoir si le moment d'agir était arrivé. « Oil, — avait dit Aimery, — allez devers

[1] Grandes Chron. de France. Vie de Philippe VI, ch. 45.
[2] Chron. de Froissart, liv. I, part. I, ch. 326-328.
[3] Grandes Chron. de France.

lui et si le faites traire avant; je lui tiendrai son convent, mais qu'il me tienne le mien[1]. »

Ne doutant plus dès lors de la bonne foi d'Aimery, Charny poussa en avant, traversa « le pont et la rivière de Nieulay » dont il confia la garde à Moreau de Fiennes et au sire de Créseeques avec les arbalétriers de Saint-Omer et d'Aire. Il ne garda plus que sa cavalerie et prit position avec elle à une portée d'arbalète du château, en face de la porte dite de Boulogne.

Ces quelques dispositions stratégiques prises par un surcroit de précaution qui pouvait paraitre superflu, Charny remit à Oudart de Renty un sac contenant les vingt mille écus, lui prescrivit de les donner à Aimery, d'entrer dans la forteresse, d'en prendre possession et d'ouvrir aussitôt les portes de la ville dans laquelle le gros de la cavalerie française pénétrerait sans résistance et, comme il y avait tout lieu de le croire, sans qu'il y eût de sang versé.

Oudart s'éloigna, avec une escorte de douze chevaliers et de « cent armures de fer[2], » pendant que Geoffroy et son « ost demeuroient tout quoi, » évitant le moindre

[1] Chron. de Froissart, liv. I, part. I, ch. 327.

[2] Ibidem.

bruit qui pût trahir leur présence. En arrivant au pied du château, il trouva sur le pont-levis baissé, le gouverneur qui les attendait et introduisit dans les cours les Français charmés de voir tout réussir si facilement au gré de leurs désirs. Quand ils y furent tous entrés, Aimery demanda où étaient les florins : « Les voici, — dit le sire de Renty en lui présentant le sac qui les contenait, — ils y sont tous bien comptés ; tenez, comptez-les si vous voulez. — Je n'ai mie tant de loisir, — répondit l'Italien, — car il sera tantôt jour. » En parlant ainsi, il ouvrit la porte « d'une chambre » dans laquelle il jeta le sac, et ajouta : « je crois bien qu'ils y soient[1]. »

Les Français s'étaient exécutés ; Charny avait tenu sa promesse, c'était à Aimery de tenir la sienne. Il s'avança donc vers la plus grosse tour du château, suivi de Renty et de ses compagnons que son apparente confiance avaient bien disposés pour lui. « Attendez-moi ci, — dit-il, — je vais vous ouvrir celle maitresse tour, par quoi vous serez plus assurés et maître de céans. » Les lourds verroux glissèrent sous la main assurée du traitre, la porte tourna pesamment sur ses gonds et le roi d'Angleterre, le prince de Galles, Gauthier de Mauny et deux cents

[1] Chron. de Froissart, liv. I, part. 1, ch. 327.

hommes d'armes, l'épée ou la hache au poing, s'élancèrent sur les Français en poussant leur redoutable cri de guerre : « Mauny, Mauny, à la rescousse ! »

Renty et ses amis étaient restés frappés de stupeur à cette soudaine apparition. Quand le premier moment de surprise fut passé, ils voulurent se mettre en défense, mais il n'était plus temps. Cernés par des forces supérieures dans une étroite enceinte dont toutes les avenues était soigneusement gardées, ils comprirent que ce serait folie d'engager le combat et qu'ils se feraient tous tuer sans profit pour Charny et pour le reste de la colonne. Ils se rendirent donc, et on les enferma dans ce même donjon dont la possession, selon les paroles moqueuses d'Aimery de Pavie, devait leur assurer celle du reste du château et de Calais tout entier.

Après avoir obtenu à si bon marché ce premier avantage, les Anglais arborèrent, en signe de dérision, une bannière fleurdelysée au sommet de la tour sur laquelle flottaient tout à l'heure encore les couleurs d'Angleterre[1], puis s'étant réunis et mis en ordre, ils se dirigèrent rapidement vers la porte de Boulogne.

[1] Grandes Chron. de France. Vie de Philippe VI, ch. 45.

III

Ces événements s'étaient accomplis en très-peu de temps; néanmoins l'attente est toujours longue, et le sire de Charny avait peine à dissimuler son impatience et son inquiétude. Rien ne paraissait; la porte de Boulogne restait obstinément fermée; aucun bruit, aucune lumière ne trahissaient la présence d'Oudart de Renty dans la ville et ce silence prolongé avait en effet quelque chose d'inexplicable. La nuit enfin était très-froide, et la position des chevaliers, immobiles sur leurs chevaux et entièrement couverts de fer, sous une température glacée, n'était pas faite pour disposer à la patience et à l'enthousiasme. Ils avaient cependant encore le courage de plaisanter et « bourdoient et jangloient » à voix basse, en pensant au prochain

dédommagement de leurs fatigues qui les attendait dans les somptueux hôtels de Calais. Geoffroy s'étant écrié avec colère : « Que ce Lombard la fait longue ! Il nous fait ici mourir de froid ! — En nom Dieu ! — lui répondit en riant Pépin de Wierre, — Lombards sont malicieuses gens : il regarde vos florins s'il y en a nuls faux, et espoir aussi s'ils y sont tous [1]. »

Une vive agitation se manifesta bientôt parmi le petit corps d'armée. Les plus clairvoyants venaient, malgré l'obscurité, de découvrir l'étendart qui flottait sur le château [2]. Tous les yeux se tournèrent vers la porte par laquelle on s'attendait à voir déboucher Oudart de Renty victorieux. Elle s'ouvrit en effet mais pour laisser passer la colonne ennemie qui, précédée de la bannière bien connue, d'argent au croissant de gueules, de Gauthier de Mauny, se ruait sur les Français au grand galop, aux cris mille fois répétés de « Mauny, à la rescousse ! »

Les hommes d'armes, un instant surpris, ne tardèrent pas à adopter le seul parti qui fût digne d'eux. « Là dit messire Geoffroy de Charny une haute parole à messire Eustache de Ribaumont et à messire Jehan de

[1] Chron. de Froissart liv. I, part. I, ch. 327.

[2] Grandes Chron. de France. Vie de Philippe VI, ch. 45.



Landas qui n'étoient mie trop loin de lui : — Seigneurs, le fuir ne nous vaut rien, et si nous fuyons, nous sommes perdus davantage. Mieux vaut que nous nous défendions de bonne volonté contre ceux qui viennent, que, en fuyant comme lâches et recrus, nous soyons pris et déconfits : espoir sera la journée pour nous. — Par sainct Denis, répondirent les chevaliers, — sire, vous dites voire, et mal ait qui fuira[1] ! »

Mais les chevaux étaient fatigués, et Charny sentait bien qu'ils n'auraient pas la force de supporter la nouvelle et rude épreuve de la bataille. Il mit donc aussitôt pied à terre et fut imité par les hommes d'armes qui se préparèrent à son exemple à recevoir énergiquement le choc des Anglais.

Quand le roi Edouard, qui ne cherchait, comme un simple chevalier, qu'une occasion d'acquérir de la gloire personnelle et de faire admirer son incontestable valeur, eut remarqué la ferme attitude des Français ; quand il les vit abandonner leurs montures, c'est-à-dire renoncer d'avance au bénéfice de la fuite, et résolus à vaincre ou à mourir, il jugea que c'était là que les plus grands coups allaient être frappés et qu'en conséquence sa place

[1] Chron. de Froissart, liv. I, part. I, ch. 327.

y était marquée. Il fit donc arrêter la bannière de Mauny et descendit de cheval en disant : « Je me voudray ci adresser et combattre : on fasse la plus grand'partie de nos gens traire avant vers la rivière et le pont de Nieulay, car j'ai entendu qu'il y en a là grand'foison à pied et à cheval[1]. »

Selon l'ordre du roi, un fort détachement, composé de six bannières et de trois cents archers, fit un détour et alla attaquer les arbalétriers des sires de Fiennes et de Crésecques qui se tenaient sur leurs gardes.

Charny avait disposé ses hommes d'armes en lignes longues et peu profondes, offrant un front redoutable, hérissé de lances, que les chevaliers, pour les manier plus facilement, avaient coupées et raccourcies de cinq pieds. Serrés les uns contre les autres, et présentant leurs fers aiguisés à l'ennemi qui s'avançait, ils soutinrent sans désavantage la première attaque. Mais le bon ordre établi par Charny ne tarda pas à être détruit ; les rangs furent rompus, les chevaliers des deux partis se choisirent des adversaires et engagèrent, selon l'usage du temps, des combats particls qui permettaient aux plus adroits et aux plus forts de faire briller les qualités

[1] Chron. de Froissart, liv. I, part. I, ch. 327.

dont ils étaient si fiers. Parmi ceux qui se distinguèrent ainsi, on cite Geoffroy de Charny, Jean de Landas, Hector et Gauvain de Bailleul et le sire de Créquy. Ils furent « bons chevaliers, » dit Froissart [1], et un tel éloge n'a pas une mince valeur dans la bouche d'un chroniqueur contemporain, surtout dans celle de Froissart, disposé à octroyer, en toutes occasions, la palme aux ennemis de la France plutôt qu'à ses défenseurs.

Nul cependant n'égalait Eustache de Ribeaumont, dont les prouesses excitaient l'admiration de tous et qui devait se couvrir de gloire dans cette journée. Le vaillant chevalier attira l'attention du roi d'Angleterre qui le reconnut, soit à sa cotte armoriée, soit à ce qu'Eustache avait relevé la visière de son casque pour respirer un peu. Fendant la presse, Edouard appela Ribeaumont par son nom [2] et lui offrit le combat. Eustache ne soupçonna pas un instant que l'homme d'arme couvert d'une armure unie qui l'attaquait, pût être le roi lui-même, et il ne le ménagea pas, ce qu'il eût fait sans doute, s'il eût constaté l'identité de son royal adversaire. Mais la visière de l'inconnu était soigneusement baissée et Eustache fut

[1] Chron., liv. I, part. 1, ch. 328.

[2] Histoire d'Angleterre, par Hume, t. V, p. 231.

obligé de déployer la force qui l'avait rendu célèbre pour répondre aux coups que lui portait Edouard. Celui-ci n'était pas non plus un combattant ordinaire, car il soutint la lutte mieux que tous ceux qui, jusqu'alors, avaient eu affaire à Ribeaumont. Une première fois cependant l'épée du Français s'abattit avec une force irrésistible sur le bassinet du prince qui tomba à genoux, mais il fut bientôt relevé. Un instant séparés par un flot de combattants, les deux champions se retrouvèrent en présence. « Il les faisoit moult plaisant voir. » Un second et terrible coup d'épée jeta encore une fois le roi par terre, mais Gauthier de Mauny et le sire de Cobham qui veillaient sur lui, le remirent sur pied. Eustache voyant enfin que ses amis pliaient et qu'il restait seul, baissa son épée et dit à son vainqueur inconnu : « Chevalier, je me rends votre prisonnier [1]. »

Le jour qui commençait à poindre éclaira une scène de carnage et de désolation. La défaite des Français était complète. Eustache de Ribeaumont s'était rendu le dernier. Tous les autres étaient morts, pris ou en fuite. Charny, blessé en plusieurs endroits [2], était prisonnier

[1] Chron. de Froissart, liv. I, part. 1, ch. 328.

[2] Grandes Chron. de France. Vie de Philippe VI, ch. 45.

avec les plus braves chevaliers ; le sire de Créquy, Pépin de Wierre et Henry du Bois entre autres avaient succombé ; plus heureux, les sires de Sempy, de Longvillers et de Mametz avaient réussi à reprendre leurs chevaux et à s'échapper, mais non sans avoir généreusement payé de leur personne. Le sire de Montmorency seul tourna bride dès le début de l'action et s'enfuit « honteusement, si comme l'en disoit communuelment[1]. »

Pendant ce temps, les affaires des Français n'étaient pas en meilleur état au pont de Nieulay. Les sires de Fiennes et de Créseeques, qui avaient été chargés de le garder, avaient sous leurs ordres les arbalétriers d'Aire et de Saint-Omer : ils les développèrent en avant du pont et de la rivière. Vigoureusement assaillis par les archers anglais, au nombre de trois cents, les arbalétriers lachèrent pied et se précipitèrent en désordre vers le fleuve où beaucoup d'entre eux trouvèrent la mort. On estime qu'il en périt environ cent vingt, tant dans les eaux que sous les flèches anglaises.

Mis à découvert par cette sanglante déroute, les deux chevaliers s'établirent à la tête du pont et le défendirent avec l'énergie du désespoir. « La eut fait maintes grands

[1] Grandes Chron. de France. Vie de Philippe VI, ch. 45.

appertises d'armes de l'un lez et de l'autre[1]. » Les ennemis étaient tenus en échec, et ils durent réclamer des renforts dont l'arrivée rendait la lutte si inégale que les sires de Fiennes et de Crésecques renoncèrent à la prolonger : ils montèrent à cheval et s'éloignèrent, serrés de près par les chevaliers anglais. Ce qu'il y eut de particulier dans cette retraite, c'est que les fuyards trouvèrent moyen de faire prisonniers plusieurs des hommes d'armes qui les poursuivaient, et dont ils tirèrent par la suite de bonnes rançons.

Quand tout fut terminé, le roi rentra joyeusement à Calais dont les habitants n'apprirent qu'à leur réveil l'étendue du péril auquel ils avaient si miraculeusement échappé. Les prisonniers suivirent Edouard dans le château où ils retrouvèrent Oudart de Renty et ses compagnons d'infortune. C'est là seulement qu'ils apprirent à qui ils avaient eu affaire et qu'Eustache reconnut son mystérieux vainqueur. « Si en furent plus joyeux car ils espéroient qu'ils en vaudroient mieux[2]. » Ils ne se trompaient pas, car au lieu de les tenir dans une étroite prison, les Anglais les traitèrent fort honorablement et

[1] Chron. de Froissart, liv. I, part. I, ch. 329.
[2] Ibidem.

on leur annonça bientôt que le roi voulait leur donner a souper le soir même. Ils trouvèrent dans la salle du festin Edouard et ses chevaliers « friquement et richement vêtus de neuves robes. » Le roi fit asseoir les vaincus à sa table et s'efforça par toutes sortes d'honneurs et de prévenances de leur faire oublier leur mauvaise fortune. Le prince de Galles et les principaux seigneurs leur présentèrent eux-mêmes le premier service.

Après que le repas fut terminé, le roi s'entretint familièrement avec les assistants, et adressa à chacun quelques paroles obligeantes ; mais lorsqu'il fut arrivé devant Geoffroy de Charny [1], il ne put rester maître de lui : la colère l'emporta sur la bienséance et la dignité ; oubliant que Charny était prisonnier, blessé, que c'était enfin un homme de guerre justement estimé et que pour tous ces motifs il avait droit à des égards, il « changea un peu de contenance et le regarda sur côté » en lui disant brusquement : « Messire Geoffroy, je vous dois par raison petit aimer, quand vous vouliez par nuit embler ce que j'ai si

[1] Les Grandes Chron. (Vie de Philippe VI, ch. 45), disent, au contraire, que Charny avait été très-grièvement blessé, et qu'après le combat on l'avait présenté au roi, couché sur « une table de fust. » Il ne se serait par conséquent pas trouvé au souper. — Nous avons adopté la version de Froissart, en cela conforme à celle des historiens anglais.

comparé et qui m'a coûté tant de deniers. Si suis moult lie quand je vous ai pris à l'épreuve; vous en vouliez avoir meilleur marché que je n'en ai eu, qui le cuidiez avoir pour vingt mille écus; mais Dieu m'a aidé que vous avez failli à votre entente; encore m'aidera-t-il, si il lui plaist, à ma plus grande entente[1]. »

A cette rude apostrophe, que Hume qualifie de « paroles obligeantes[2], » Charny ne répondit que par un dédaigneux silence, et il se montrait en cela plus sage que le roi d'Angleterre. A quelques pas se tenait Eustache de Ribeaumont, immobile et glacé comme tous les témoins de cette scène embarrassante. Edouard s'avança vers lui, et son visage sévère et terrible s'éclaircit en approchant de celui qui, adroit courtisan sans le savoir, lui avait fourni une si belle occasion de se distinguer et de faire voir que la main qui tenait le sceptre savait aussi manier la lourde épée des chevaliers. « Messire Eustache, — lui dit-il gaiement, — vous estes le chevalier du monde que je visse oncques mieux et plus vassalement assaillir ses ennemis ni son corps défendre; ni ne trouvai oncques en bataille là où je fusse qui tant me donnat à faire corps

[1] Chron. de Froissart, liv. I, part. I, ch. 329.

[2] Hist. d'Angleterre, t. V, p. 234.

à corps que vous avez huy fait ; si vous en donne le prix et aussi font tous les chevaliers de ma cour par droite sieute[1]. « A ces mots, il prit un « chapelet d'argent et de perles..... moult bon et moult riche qu'il portoit sur son chef[2] » et le plaça sur la tête du sire de Ribeaumont en ajoutant : « Messire Eustache, je vous donne ce chapelet pour le mieux combattant de toute la journée de ceux de dedans et de dehors, et vous prie que vous le portez cette année pour l'amour de moi. Je sais bien que vous estes gai et amoureux et que volontiers vous vous trouvez entre dames et damoiselles ; si dites partout là où vous irez que je le vous ai donné. Et parmi tant vous estes mon prisonnier ; je vous quitte votre prison et vous pouvez partir demain, s'il vous plaist[3].

[1] Chron. de Froissart, liv. I part. I, ch. 329.

[2] Il faut entendre ici par « chapelet, » un petit chapeau de bièvre ou de castor, comme on en portait souvent au XIVe siècle, et autour duquel, en guise d'ornement, aurait été attaché un collier de perles fines. — « Chapeaux de bieuvre tous fourez d'aigneaux..... orfrisiez de bons orfrois d'Arras, garnis de brides ou laz de soye noire, et de deux gros boutons d'or de Chypre ;..... chapel de bièvre fourré d'hermines couvert par-dessus d'un rosier dont la tige estoit guipée d'or de chypre et les feuilles d'or, soudé ouvré par-dessus d'or de chypre, de grosses perles de compté et de garnay..... lequel chapel garny de botons de perles rondettes et menues et orfroisiés de bisette d'or..... (Compte d'Etienne de la Fontaine, argentier du roi, pour l'année 1350).

[3] Chron. de Froissart, liv. I, part. I, ch. 329.

Tous les assistants applaudirent aux généreuses paroles et à l'action délicate d'Edouard qui redevenait enfin lui-même. Ribeaumont s'inclina profondément devant le roi et lui dit : « Gentil sire, vous me faites plus d'honneur que je ne vaille, et Dieu vous puisse remérir les courtoisies que vous me faites. Je suis un povre homme qui désire mon avancement, et vous me donnez bien matière et exemple que je travaille volontiers. Je ferai, cher sire, liement et appareillement tout ce que vous me chargez, et après le service de mon très-cher et très-redouté seigneur le roi, je ne sais nul roi que je servirois si volontiers ni si de cœur comme je ferois vous. — Grand mercis, Eustache, — répondit le roi d'Angleterre, — tout ce crois-je vraiment[1]. »

Là ne se bornèrent point les largesses d'Edouard envers le brave chevalier. Le lendemain le roi lui fit remettre avant son départ deux « roncins » et une bourse contenant vingt écus d'or. Eustache n'oublia pas sa promesse. Il publia partout la générosité du roi d'Angleterre, jusqu'à ce que, fidèle à « son très-cher seigneur, » comme il le disait, il se fut fait tuer à Poitiers en combattant pour lui.

[1] Chron. de Froissart, liv. I, part. I, ch. 329,

Les autres prisonniers accompagnèrent Edouard qui retournait en Angleterre : Aimery de Pavie, qui avait reçu son pardon, conserva son poste, et le roi, pour mieux témoigner qu'il n'avait rien perdu de sa faveur, lui donna le petit château de Frethun, situé à peu de distance de la mer, entre Guines et Calais.

Si la tentative de Geoffroy de Charny sur Calais avait réussi, il est hors de doute que la guerre se serait rallumée avec fureur entre les deux nations. Son insuccès qui flatta l'orgueil du prince anglais empêcha que la trève ne fût rompue. Il n'est pas même certain que le gouvernement anglais ait demandé des explications à la France à ce sujet, et s'il le fit il se contenta sans doute du désaveu formel de la conduite de Charny. Celui-ci avait été taxé à une rançon énorme pour l'époque ; il ne pouvait reconquérir sa liberté qu'au prix de douze mille écus d'or, et comme il lui était impossible de se les procurer, il demeura six mois à Londres, jusqu'à ce qu'enfin le roi Jean étant monté sur le trône, se fût souvenu des services qu'il avait rendus et du motif qui le retenait dans les prisons anglaises, et lui eût envoyé, le 31 juillet 1350, la somme pour laquelle il était détenu[1].

[1] Hist. des Grands Officiers, etc., par le P. Anselme. t. VIII, p, 201.

Aussitôt qu'il fut de retour en France, Geoffroy retourna à Saint-Omer dont le gouvernement lui avait été conservé et où il reçut peu après, le 29 août suivant, les lettres-patentes de capitaine général de Picardie et des frontières de Normandie. Il avait rapporté d'Angleterre une furieuse soif de vengeance contre Aimery, ce double traître, qui avait été la cause première de son infortune. L'occasion de la satisfaire ne tarda pas à se présenter.

Aimery de Pavie avait été depuis peu remplacé dans ses fonctions de gouverneur de Calais par John Beauchamp. Il s'était retiré dans son nouveau château de Frethun et il y vivait avec « une trop belle femme à amie qu'il avait amenée d'Angleterre[1]. » Confiant comme un homme épris et tout entier à sa passion, il négligeait les plus vulgaires précautions pour sa sûreté, comme s'il eût été à cent lieues de tous ennemis, de ceux qu'il avait si mortellement offensés. Charny en fut instruit et dressa ses batteries en conséquence : Aimery n'étant plus revêtu d'aucune charge officielle, il ne s'agissait, pour ne pas rompre la trêve, que de s'en emparer sans combat, et rien n'était plus facile si les rapports que l'on avait

[1] Chron. de Froissart, liv. I, part. II, ch. 4.

faits à Charny étaient exacts, car ils portaient que l'Italien n'avait pas un homme armé avec lui, qu'il n'avait ni « garde ni guet. »

Charny partit le soir [1] de Saint-Omer avec quelques hommes déterminés et les arbalétriers de la ville, marcha toute la nuit et arriva au point du jour à Frethun. Il put alors se convaincre par lui-même qu'on ne l'avait pas trompé. Les abords du château étaient déserts : personne n'apparaissait aux meurtrières et le silence le plus profond régnait dans la petite forteresse dont tous les habitants dormaient. Réveillées au bruit que firent les Français en franchissant les fossés et en pénétrant dans la cour, quelques femmes coururent à la chambre où reposait Aimery : « Sire, or tot, levez-vous sus — s'écrièrent-elles — car il y a dehors grands gens d'armes qui mettent grand'entente à entrer céans. » Aimery, saisi d'épouvante, voulut aussitôt s'enfuir, mais Charny ne lui en laissa pas le temps, et l'infortuné sire de Frethun fut emmené avec sa belle compagne par les hommes

[1] « Sur le vespre, » dit le chroniqueur. Cette locution s'est conservée, parmi tant d'autres, dans le patois picard, surtout dans le Vimeu, et il n'est pas rare d'entendre les paysans en faire usage dans leur idiome qui n'est, en réalité, à quelques différence près, que la langue de Froissart.

d'armes qui, sur l'ordre formel de leur chef, avaient scrupuleusement respecté le château et tout ce qu'il contenait.

Charny ne se contenta pas de cette facile capture. Il fut impitoyable, et quelques jours après l'ancien amiral d'Angleterre fut écartelé comme un malfaiteur sur la grande place de Saint-Omer, au milieu d'un immense concours de population accourue de tous côtés pour assister à ce lugubre spectacle. Quand à « son amie, il la descoulpa à la mort, » et la dame, car tous les chagrins s'effacent, finit par se consoler, dit-on, avec un écuyer français [1].

[1] Le P. Daniel (Hist. de France, t. III, p. 657), qui a raconté brièvement tous ces événements, termine par une erreur qu'il importe de relever et dans laquelle il a induit plusieurs historiens. Il prétend qu'Aimery de Pavie, après s'être emparé de Guines pendant la trève, avait voulu tenter un semblable coup de main sur Saint-Omer, et avait été fait prisonnier dans un combat où périt le maréchal de Beaujeu. Le savant historien a confondu les dates et les faits. Le combat dont il parle fut livré avant la prise de Guines, puisque ce furent les garnisons de Guines et de la Montoire qui, sorties de leurs remparts, achevèrent la défaite des Anglais, et que le maréchal de Beaujeu avait remplacé, à Saint-Omer, Geoffroy de Charny, appelé à d'autres fonctions. Charny fit mourir Aimery pendant la trève, à l'expiration de laquelle Saint-Jean-d'Angely fut repris; c'est seulement après cette conquête que Beaujeu fut envoyé à Saint-Omer et que fut livré le combat d'Ardres où il trouva une mort glorieuse. Innocent VI, qui venait de s'asseoir sur le

La trève, cependant, était expirée le 1er août 1351. Après la courte expédition en Saintonge qui fut terminée par la prise de Saint-Jean-d'Angely, sur le bruit que la garnison de Calais venait d'être subitement augmentée, le roi Jean envoya à Saint-Omer Edouard de Beaujeu, maréchal de France, qui prit le commandement de la place et des pays circonvoisins. Geoffroy de Charny ne se trouve plus dès-lors mêlé à aucun des événements qui ne cessèrent d'agiter le Nord de la France. Le dernier usage qu'il fit de son autorité dans ces provinces avait été de visiter, en octobre 1351, Boulogne, Guines et les places de la frontière de Flandres. Sa vengeance personnelle était assouvie et nul ne songea à l'inquiéter pour la justice sommaire qu'il avait tirée d'Aimery de Pavie. Il laissait à son successeur le soin de venger ses

trône de saint Pierre, avait obtenu des deux rois que la trève serait prolongée, et ce fut pendant cette nouvelle prolongation d'armistice que John Beauchamp, gouverneur de Calais, qui avait été fait prisonnier à Ardres et qui venait d'être échangé contre Guy de Nesle, sire d'Offémont, se fit livrer la ville de Guines par Guillaume de Beaucorroy : ce dernier y commandait en l'absence du capitaine, le sire de Bavelinghen, qui assistait au château de Saint-Ouen aux cérémonies de la création de l'Ordre de l'Etoile. — Grandes chron. de France, Vie de Jean-le-Bon, ch. 3, et chron. de Froissart, liv. I, part. II, ch. 4, 6, 8, 9, 10 et 11.

compagnons qui se rachetaient successivement et rentraient en France les uns après les autres.

Oudart de Renty était revenu l'un des premiers et s'était enfermé dans Saint-Omer avec le maréchal. Il avait à cœur de prendre sa revanche sur les Anglais et il est probable qu'il excita beaucoup le sire de Beaujeu à chercher une occasion que le voisinage des deux villes de Calais et de Saint-Omer rendait facile à trouver. Beaujeu se laissa d'autant plus facilement persuader que John Beauchamp, de son côté, affectait de provoquer de mille manières la garnison de Saint-Omer à sortir de ses murs pour venir se mesurer en rase campagne avec lui.

Ce ne sera pas s'écarter du sujet que de rendre brièvement compte de cet épisode que la plupart des historiens ont passé sous silence et qui n'a obtenu de quelques autres qu'une mention trop sommaire. Le combat d'Ardres, car tel est le nom sous lequel il doit être connu, forme le complément naturel et indispensable de l'entreprise de Geoffroy de Charny.



IV

C'ÉTAIT le lundi de la Pentecôte 1351. John Beauchamp résolut de soumettre la patience du sire de Beaujeu à une nouvelle épreuve. Il partit de Calais pendant la nuit avec trois cents hommes d'armes et deux cents archers, et arriva devant Saint-Omer au soleil levant. Tandis qu'avec le gros de ses forces rangées en bataille sous les murs de la ville il défiait les Français au combat, de petits détachements parcouraient les villages environnants et réunissaient un butin considérable. Quand les soldats furent las de pillage, ils rejoignirent le corps principal avec tout ce qu'ils avaient pris.

Personne cependant dans Saint-Omer ne donnait signe de vie. Beauchamp crut prudent de mettre en sûreté ce

qui, en cas de lutte, n'aurait servi qu'à embarrasser ses mouvements. Détachant donc trente hommes d'armes et soixante archers, il les chargea de reconduire le convoi sain et sauf : « Retrayez-vous bellement vers Calais — leur dit-il — et chassez cette proie devant vous; nous la suivrons et la conduirons[1]. » Quant à lui, accompagné du reste de la colonne et d'une vingtaine de bons chevaliers, Louis de Clifford, Olivier de Beaucestre, Philippe de Beauvert, Louis Tuiton, Alexandre Amiel et quelques autres, il reprit le chemin de Calais à une allure plus modérée, car les chevaux qui avaient fourni une longue course pendant la nuit et n'avaient pas pris de repos, témoignaient d'une excessive fatigue.

Les Anglais avaient déjà « élongé Saint-Omer quatre lieues de pays » et repassé « l'Oske »; déjà ils approchaient d'Ardres, quand un bruit lointain de chevaux les avertit qu'ils étaient poursuivis et qu'avant peu il faudrait en venir aux mains. Beauchamp s'arrêta aussitôt et jetant les yeux autour de lui chercha à tirer le meilleur parti possible de sa situation qui pouvait, d'un instant à

[1] Chron. de Froissart, liv. 1, part. I, ch. 8. — Froissart est le seul chroniqueur qui se soit appesanti avec des détails circonstanciés sur le combat d'Ardres.

l'autre, devenir fort grave. Il ignorait encore, en effet, la force de l'ennemi qui s'approchait. Le sire de Beaujeu pouvait avoir feint de s'être laissé prendre au dépourvu pour inspirer aux Anglais une sécurité complète, pour leur donner le temps de s'engager sans défiance dans la partie la plus périlleuse de leur trajet, celle où ils se trouvaient forcément enfermés dans un triangle dont les garnisons de Saint-Omer, de Guines et du fort château de la Montoire, près Ardres, formaient les trois côtés. Le maréchal accourait à toute bride, il n'en fallait pas douter; que les garnisons de Guines et de la Montoire apparussent à un moment donné, c'en était fait du gouverneur de Calais et de sa petite colonne que les Français étreindraient ainsi dans un cercle infranchissable. Fuir, il n'y fallait pas songer avec des chevaux épuisés; il n'y avait donc qu'à faire contre fortune bon cœur et à soutenir l'honneur du drapeau au prix de la vie. L'expérience avait déjà enseigné aux Anglais que la victoire n'est pas toujours pour les plus gros bataillons, expérience que le prochain désastre de Poitiers ne devait malheureusement pas tarder à confirmer.

Le hasard semblait d'ailleurs favoriser Beauchamp. A quelque distance de l'endroit où il s'était arrêté, inquiet et indécis, se trouvait une prairie entourée d'un

fossé assez large pour arrêter la cavalerie. Prenant tout-à-coup son parti, il fit entrer tout son monde dans le pré, fit mettre pied à terre à ses hommes d'armes et les disposa sur plusieurs rangs, serrés les uns contre les autres, et protégés par une haie de lances longues et acérées. Telle était, si l'on s'en souvient, la tactique dont Geoffroy de Charny avait fait usage et qui, malgré sa prudence, lui avait été si peu utile.

Les Français parurent enfin, et à leur vue les chevaliers durent s'applaudir de ne s'être pas épuisés dans une fuite hasardeuse. C'était bien en effet le sire de Beaujeu qu'ils avaient devant eux, mais à peine cent armures de fer étaient-elles rangées sous sa bannière d'or à un lion de sable couronné et endenté de gueules[1]. Voici ce qui s'était passé :

La garnison de Saint-Omer était loin d'être aussi considérable que celle de Calais. Elle était tout au plus composée de deux cents hommes d'armes, et de trois cents piétons, tant arbalétriers de la ville que « brigands, » c'est-à-dire fantassins mercenaires armés de brigandines ou cuirasses légères[2]. Au nombre des premiers on re-

[1] Chron. de Froissart, liv. I, part. II, ch. 8.

[2] Les soldats qui, au XIVe siècle, étaient revêtus de la brigandine, en prirent le nom. C'étaient pour la plupart des troupes mercenaires. En

marquait, il est vrai, de braves chevaliers, d'un courage éprouvé, qui s'étaient attachés à la fortune du maréchal de Beaujeu, et qui, avec un pareil chef, nourrissaient l'espoir de rappeler la victoire sous le drapeau de la France. C'était Guichard de Beaujeu, frère cadet du maréchal, le comte de Porcien, Guillaume de Bourbon, Baudouin de Lens, sire d'Annequin, Dreux de Roye, Guillaume de Craon, Oudart de Renty, Guillaume de Bailleul, Hector Quiéret, Hugues de Longueval, les sires de Sains et de Saint-Dizier, Baudouin de Bellebronne, le sire de Saint-Sauflieu, Robert de Bazentin, Baudouin de Cuvillier, la fleur enfin de la chevalerie de Picardie et d'Artois. Mais Beaujeu n'était plus lui-même. On reconnaissait bien encore en lui cette valeur dont il avait donné de si brillantes preuves à la fatale journée de Crécy ; mais qu'était devenue la prudence qui lui dictait alors de si sages conseils, malheureusement trop peu appréciés ?

Averti trop tard de l'approche de l'ennemi, le sire de Beaujeu s'était armé à la hâte, pendant qu'un trompette

1356, ceux que Paris avaient pris à sa solde, commirent tant de désordres et de crimes, que la qualification de *brigands* devint une injure et qu'on ne l'employa plus que pour désigner les voleurs ou les assassins. (Dict. encyclop. de la France, par M. le Bas, t. III, p. 388).

parcourait les rues de la ville, appelant aux armes les chevaliers et les soldats qui dormaient encore. Il s'écoula un certain laps de temps avant que chacun fût prêt; mais quelque diligence que l'on fit, les minutes paraissaient des siècles au maréchal qui, ne pouvant plus contenir l'ardeur dont il était dévoré, sauta sur son cheval et se précipita au grand galop dans la campagne, précédé d'un écuyer portant sa bannière. Une centaine d'hommes à peine avait réussi à le suivre. Guichard de Beaujeu, son frère, se mit à la tête d'un second détachement d'une force à peu près égale au premier, et partit à son tour en enjoignant aux fantassins de le rejoindre aussi vite qu'ils le pourraient.

Les Français, divisés, sans aucun ordre, marchaient donc ignorant le nombre de leurs ennnemis, comme s'il s'était agi d'une partie de plaisir ou de se disputer mutuellement le prix de la course. Beaujeu et ses cent hommes d'armes, qui avaient pris une certaine avance, étaient en tête; à une demi-lieue en arrière venaient Guichard et la plupart des chevaliers cités plus haut, et enfin, plus loin encore, les brigands et les arbalétriers, s'efforçant de ne pas perdre de vue la cavalerie qui se préoccupait fort peu, et à tort, comme on le verra, de leur secours.

Après quatre lieues de cette course insensée, Beaujeu se trouva inopinément en face de l'ennemi qui avait pris ses dispositions et l'attendait de pied ferme. Bien qu'il put approximativement se convaincre de la supériorité numérique de ses adversaires, l'idée d'attendre le double renfort qui lui arrivait ne se présenta même pas à son esprit. Excitant sa petite troupe à l'imiter, il enleva son cheval avec les éperons pour franchir le fossé qui le séparait de l'ennemi ; mais l'animal refusa. Après plusieurs tentatives infructueuses, Beaujeu reconnut enfin que le fossé était trop large, sauf dans un endroit, mais où le talus nouvellement relevé du côté de la prairie empêchait qu'on put y passer à cheval. Il mit pied à terre et en fit faire autant aux chevaliers. Puis il tira son épée, prit son élan en s'écriant : « Avant, bannière, au nom de Dieu et de saint Georges[1], » et sauta dans la prairie.

Sur la berge du fossé, la terre, fraîchement remuée, était molle et détrempée par une pluie récente ; le pied du maréchal glissa en s'y posant : il faillit être renversé, et dans l'effort qu'il fit pour rester debout, il se découvrit un peu. Saisissant avec précision le moment favorable,

[1] Chron. de Froissart, liv. I, part. II, ch. 8.

un homme d'armes Anglais lui lança de toute sa force un coup d'épée qui le traversa de part en part. Beaujeu tourna deux fois sur lui-même en chancelant et s'abattit foudroyé. Il n'était pas mort cependant, malgré la gravité de sa blessure.

Sa chute fut le signal du combat. Les Français se précipitèrent à la rencontre des Anglais et l'action s'engagea avec fureur. C'était surtout autour du corps du maréchal que se portaient les plus rudes coups ; les uns voulaient le prendre mort ou vif, les autres se faisaient un devoir d'honneur de ne pas même laisser tomber son cadavre aux mains de l'ennemi. Baudouin de Cuvilliers et un autre chevalier « de son hôtel, arrêtés sur lui [1] », faisaient des prodiges de valeur ; mais bientôt la pointe d'une épée pénétra à travers la visière du casque de Baudouin, lui creva un œil et il fut obligé de se rendre.

Ecrasés par un ennemi supérieur, malgré la colère et la douleur qui décuplait leurs forces, les Français ne tardèrent pas à succomber. Aucun d'eux ne voulut s'enfuir : tous ceux qui ne s'étaient pas fait tuer sur la place rendirent leurs épées.

On se souvient que les Anglais s'étaient mis à pied

[1] Chron. de Froissart, liv. I, part. II, ch. 8.

pour mieux combattre. Cette résolution leur coûta cher, car tandis qu'ils couraient de tous côtés pour essayer de reprendre leurs chevaux que le tumulte de la bataille avait épouvantés et qui s'enfuyaient dans la plaine, afin de continuer, avec leurs prisonniers, leur marche sur Calais, un deuxième corps de cavalerie fut signalé. C'était Guichard de Beaujeu qui arrivait à son tour, mais par malheur trop tard. Du plus loin qu'il aperçut le champ de bataille, un coup d'œil lui révéla l'étendue du désastre et de la perte qu'il venait de faire. La bannière de Beaujeu était renversée; le maréchal était donc mort. Hâtant encore sa course et précédant sa suite d'un bon trait d'arbalète, le chevalier enfonça ses longs éperons dans les flancs de son destrier, et d'un bond prodigieux le généreux animal transporta son maître sur le théâtre du combat. Guichard s'élança d'abord vers son frère et « s'adressa sur lui pour savoir comment il estoit. Encore parloit le sire de Beaujeu et reconnut bien son frère ; si lui dit : — Beau frère, je suis navré à mort, ainsi que je le sens bien; si vous prie que vous relevez la bannière de Beaujeu, qui oncques prise ne fut, et pensez de moi contre venger, et si de ce champ partez en vie, je vous prie que vous soigniez d'Antoine, mon fils, car je vous le recharge. Et mon

corps, faites-le porter en Beaujolois, car je veux gésir en ma ville de Belleville; de longtemps y ais-je ordonné ma sépulture [1]. »

Cette touchante prière arracha les larmes des yeux de tous les assistants. Guichard jura à son frère que ses dernières volontés seraient sacrées pour lui, mais qu'en attendant il allait le venger ou mourir avec lui. Il ramassa alors la bannière et la remit à un de ses écuyers, « bon homme d'armes, » puis ses compagnons étant arrivés au même moment, ils s'élancèrent tête baissée, aux cris de « Beaujeu ! Beaujeu ! » sur les Anglais qui s'étaient reformés et avaient repris leurs premières positions.

Il ne fallut pas moins de plusieurs charges furieuses pour entamer le front de bataille de l'ennemi. Guichard réussit enfin à faire une trouée dans laquelle il s'enfonça aussitôt « si follement que il l'en dut près être mésavenu [2]. » Entouré de toutes parts et grièvement blessé, il allait périr, lorsque le comte de Porcien, Guillaume de Bourbon et Baudouin d'Annequin se dévouèrent pour le sauver et réussirent à le retirer de la mêlée. Ce secours

[1] Chron. de Froissart, liv. I, part. II, ch. 8.
[2] Ibidem.

vint fort à propos, car le brave chevalier était « tout essanné. »

Déjà John Beauchamp avait repris l'avantage pour la seconde fois, déjà les rangs des Français s'éclaircissaient, quand les *brigands*, dont la chevalerie faisait si peu de cas et qui avaient déployé une célérité prodigieuse, entrèrent en ligne à leur tour. Leur apparition rendit un nouveau courage à leurs compatriotes, tandis que les Anglais, épuisés par ce double combat, se sentaient incapables d'en soutenir un troisième. Vigoureusement assaillis par l'infanterie bien armée, ils furent promptement mis en désordre et leur déroute fut complète. John Beauchamp, Louis Clifford, Olivier de Baucestre, Philippe de Beauvert, Louis Tuiton, Alexandre Amiel et vingt autres chevaliers furent pris.

Pendant ce temps le convoi qui continuait toujours sa marche était attaqué par les garnisons de Guines et de la Montoire, au nombre de trois cents armures de fer commandées par les trois frères de Ham « qui estoient moult bons chevaliers [1]. » L'escorte fut massacrée ou faite prisonnière, et de la brillante colonne qui était partie la veille de Calais, à peine quelques hommes d'armes

[1] Chron. de Froissart, liv. I, part. II, ch. 8.

sanglants et harassés de fatigue, parvinrent-ils à rentrer dans la ville pour y annoncer leur entière défaite.

Le combat d'Ardres était le premier succès de quelqu'importance que les Français eussent obtenu depuis longtemps dans cette partie du royaume. Mais combien la victoire leur avait coûté cher, et que de nobles chevaliers et de braves soldats étaient restés sur le champ de bataille! Aussi les vainqueurs rentrèrent-ils tristement à Saint-Omer, escortant deux litières fermées; l'une contenait le cadavre du maréchal qui avait rendu le dernier soupir sans avoir vu le triomphe des siens; dans l'autre était couché Guichard de Beaujeu, si grièvement blessé qu'il ne pouvait plus se tenir sur son cheval. Mais le but que l'on s'était proposé était atteint, l'effet était produit; la garnison de Calais rendue plus circonspecte, laissa un peu respirer les malheureux paysans et renonça pour quelque temps à ses habitudes de pillage.

On s'attendait généralement cependant à la continuation des hostilités. Le roi d'Angleterre se hâta d'envoyer le comte de Warwick, oncle de John Beauchamp, occuper à Calais la place de son neveu. Le roi Jean, de son côté, donna le gouvernement de Saint-Omer, devenu vacant, à Arnoul d'Audeneham, maréchal de France.

Mais dans le même temps, l'armistice ayant été prolongé par les soins d'Innocent VI qui venait de monter sur le trône de saint Pierre, la tranquillité fut rétablie pour n'être plus troublée.

Geoffroy de Charny qui n'avait pris aucune part au combat d'Ardres, ne tarda pas à aller grossir le nombre des courtisans du roi qui le traita avec distinction. Jean fonda en novembre 1351 un ordre de chevalerie qui fut appelé l'Ordre de l'Etoile ou des Chevaliers de la Noble Maison et le conféra d'abord aux plus grands seigneurs de sa cour : parmi les noms des privilégiés de la première promotion qui ont survécu à l'oubli, on remarque celui de Charny[1]. Geoffroy se démit peu après de sa charge de capitaine des guerres en Picardie qui fut transportée au maréchal de Clermont, le 1er octobre 1352. Quel que fut le motif de cette résolution, le crédit de Geoffroy près du roi était loin d'être ébranlé. En 1355, il fut envoyé en Normandie, chargé d'une importante mission, dont le secret n'a pas transpiré, mais qu'il remplit sans doute à la satisfaction du prince, puisqu'on lui assigna deux mille deniers d'or à l'écu, à prendre sur la recette du Vermandois, et qu'enfin, le 2 juin de la même année,

[1] Note du Froissart de M. Buchon, t. I, p. 300.

il fut élevé à la haute dignité de porte-oriflamme de France[1]

Geoffroy ne démentit pas dans cette nouvelle position l'opinion que le roi avait conçue de sa valeur et dont il venait de lui donner une preuve si flatteuse. Fidèle au serment qu'il avait prêté en recevant les insignes de l'Ordre de l'Etoile, de ne jamais reculer devant l'ennemi de plus de quatre arpents de terrain[2], il se fit tuer à Poitiers en couvrant le roi Jean de son corps et tomba tenant embrassé l'étendart sacré.

Quatorze ans après, en 1370, Charles V rendit un suprême honneur à la mémoire du brave serviteur de son père, et fit célébrer dans l'église des Célestins de Paris un service solennel pour le repos des âmes de Geoffroy de Charny et d'Arnoul d'Audenecham[3].

Si l'on trouve trop étendu le récit des événements qui précèdent et qui, par leur résultat, semblent d'une minime importance, la réponse serait facile à faire : La

[1] Hist. des Grands Officiers, par le P. Anselme, vol. VIII, p. 202.

[2] Hist. de France, par M. Martin, t. V, p. 128.

[3] Hist. des Grands Officiers, par le P. Anselme, t. VIII, p. 202.

plupart des historiens d'abord, ont passé sous silence cette curieuse page de nos annales, ou ne lui ont accordé qu'une mention insignifiante et dédaigneuse; ensuite, si l'entreprise de Geoffroy de Charny avait réussi, si Calais avait été reconquis en 1350, l'œuvre d'un homme de cœur injustement oublié n'eût-elle peut-être pas changé les destinées de la France?



LE ROI JEAN

A POITIERS

LE ROI JEAN A POITIERS

I

Le bruit se répandit un jour dans toute la Normandie que le roi Jean avait hardiment enlevé Charles de Navarre du château de Rouen et que Jean, comte d'Harcourt, Maubué de Mainemare, le sire de Graville et Olivier Doublet, les principaux complices de ce prince, avaient reçu le juste mais cruel châtiment de leurs menécs criminelles. Le moment était mal choisi pour accomplir cet acte d'autorité qui devait avoir et eut en effet un prodigieux retentissement. D'un côté, la résistance aux impôts avait excité une grande fermentation dans les diverses classes de la société, et c'était à grand'peine que le gouvernc-

ment était sorti vainqueur de cette crise. De l'autre, les provinces du midi étaient ravagées par le prince de Galles qui, promenant, à travers le Languedoc surtout, la noblesse pillarde de Gascogne et ses soudoyers anglais, ne laissait derrière lui que des ruines, tandis que le comte d'Armagnac, lieutenant du roi dans ce malheureux pays, assistait impassible à des dévastations auxquelles il aurait pu mettre fin en un jour.

La guerre était donc encore une fois imminente, guerre sans trève ni merci, et les regards se tournaient vers le midi où, selon toute probabilité, les premiers coups allaient être portés, quand l'éclat de l'expédition de Rouen alluma subitement à l'autre bout du royaume le flambeau de la guerre civile. Godefroy d'Harcourt, ce traître incorrigible, qui n'avait eu qu'un bon mouvement dans sa vie, lors de la tentative de Philippe VI pour délivrer ou ravitailler Calais, et qui s'en était bientôt repenti, se réunit aussitôt à Philippe de Navarre, frère du roi, pour tirer une vengeance éclatante de la mort de son neveu. N'ayant pu attirer à lui son autre neveu, Louis d'Harcourt, que l'honneur enchaînait aux côtés du roi de France, il s'empressa de s'assurer de la coopération active de tous les adhérents de Charles de Navarre en Normandie. Autour de lui et de Guillaume

d'Harcourt, fils du comte décapité à Rouen, se groupèrent bon nombre de gentilshommes normands qui tenaient des villes et des châteaux pour Charles et qui lui étaient entièrement dévoués. On remarquait parmi eux le sire de Graville, Pierre de Sacquenville, le Basele de Mareuil, Guillaume de Gauville, Jean Carbonnel, Guillaume de Bonnemare, Jean de Ségur et François Hennequin[1]. La lettre de défi que Philippe, leur chef, adressa de leur aveu au roi Jean, et qui n'est connue que par la seule relation de Froissart, était bien faite pour exciter la colère d'un Prince auquel quelques historiens s'accordent à reconnaitre un caractère violent et emporté. Elle était conçue en ces termes :

« A Jehan de Valois qui s'escript roi de France : Philippe de Navarre à vous Jehan de Valois signifions que pour le grand tort que vous faites à nostre très chier seigneur de frère Monseigneur Charles, roi de Navarre, que de son corps à mettre de vilain faict et de trahison où oncques ne pensa aucunement, et de vostre puissance sans loi, droit ni raison l'avez démené et mené vilainement ; de quoi moult courroucés sont ; et ce forfait venu et donné par vous sur nostre très cher frère, sans aucun

[1] Chron. de Froissart, liv. I, part. II, ch. 21.

titre juste, amenderons quand[1] nous pourrons; et sachez que n'avez que faire de penser à son héritaige ni au nostre pour lui faire mourir par votre cruelle opinion, ainsi que jà fites, pour la convoitise de sa terre, le comte Raoul d'Eu et de Ghines, car jà vous n'en tiendrez pied; et de ce jour en avant vous deffions et toute vostre puissance, et vous ferons guerre mortelle si très-grande comme nous pourrons. En témoin de laquelle chose à venir nous avons à ces présentes faict mettre nostre scel. — Données à Conces-sur-Yton, ce dix-sept jour du mois d'avril, l'an de grâce Nostre Seigneur MCCCLV[2] »

Godefroy d'Harcourt et les autres Navarrais avaient joint à cette lettre leurs défis personnels. En les recevant Jean « fut plus pensif que devant. » Ces événements, plus graves encore et plus gros de menaces que ceux du midi, attirèrent pour l'instant exclusivement son attention, et il résolut de courir au plus pressé, c'est-à-dire en Normandie. En attendant que l'armée fût réunie à Saint-Denis, où rendez-vous avait été assigné aux hommes d'armes, Robert d'Houdetot, grand-maitre des arbalétriers de France et commandant des

[1] C'est-à-dire *tant que*.

[2] 1356. — Chron. de Froissart, liv. I, part. II, ch. 21.

troupes royales, qui avait donné lui-même au roi de Navarre la saisine des possessions qu'il s'agissait de lui reprendre aujourd'hui[1], reçut l'ordre de commencer les hostilités et d'attaquer Evreux à l'improviste. Le succès couronna les premiers efforts des Français qui emportèrent la ville, puis peu de jours après le château, et allèrent ensuite mettre le siége devant Pont-Audemer.

Les Navarrais pour qui la perte d'Evreux était un coup sensible, s'apercevaient alors qu'ils étaient trop faibles pour résister à l'orage qu'ils avaient appelé sur leur tête. A l'instigation de Godefroy d'Harcourt ils n'hésitèrent pas à se jeter dans les bras de l'Angleterre. Godefroy d'Harcourt et Philippe de Navarre, ayant été désignés pour cette mission, sollicitèrent d'Edouard des lettres de sauf-conduit qui leur furent accordées le 24 juin[2], et ils s'embarquèrent le mois suivant à Cherbourg[3]. Louis de Navarre, comte de Beaumont-le-Roger,

[1] Hist. des Grands Officiers de la couronne, par le P. Anselme, t. VIII, p. 16.

[2] Voir les pièces justificatives (C), à la fin du volume.

[3] Philippe et Godefroy avaient envoyé, dans le mois d'avril, Jean, sire de Morbec et Guillaume Carbonel, seigneur de Buneraunce (*sic*), en Angleterre, pour s'assurer des intentions d'Edouard III à leur égard. Ceux-ci revinrent en Normandie avec un sauf-conduit qui leur avait été délivré le 12 mai, et sur leur rapport favorable le voyage de Philippe et de Geoffroy fut décidé. — (Rymer, t. III, part. I, p. 122.)

troisième frère de Charles-le-Mauvais, réunit entre ses mains tous les pouvoirs et fut chargé de soutenir le poids de la guerre pendant l'absence de Philippe qui devait se prolonger le moins possible.

Edouard saisit avec empressement l'occasion qui lui était offerte d'effacer l'échec que l'adresse de Jean lui avait fait subir en Artois au mois d'août précédent, et accueillit favorablement les ouvertures qui lui furent faites au nom des confédérés[1]. En échange d'une promesse formelle d'être investi de toutes les seigneuries de Charles, comme arrhes du marché, il accorda ce qu'on réclamait de lui. « Et pour ce que votre fait demande hative expédition, et que voici la saison qu'il fait bon guerroyer; — leur dit-il — Mon beau cousin de Lancastre est sur les frontières de Bretagne ; je lui écrirai et manderai spécialement que à tout ce qu'il a de gens il se traist devers vous, et encore y envoierai-je temprement, tant que pour faire bonne guerre à vos ennemis[2]. »

[1] Godefroy d'Harcourt ne s'était pas seulement borné à cette démarche. Avant de quitter la Normandie, et afin que sa rébellion fût plus complète, il avait, par des lettres datées du 17 juillet, fait hommage de tous ses biens au roi d'Angleterre dont il proclama les droits *incontestables* à la couronne de France. — V. les pièces justificatives à la fin du volume. (D).

[2] Chron. de Froissard, liv. I, part. II, ch. 21.

Après une visite de courtoisie à la reine qui se tenait à Windsor, les envoyés retournèrent à Cherbourg avec un petit corps composé de cent hommes d'armes et de deux cents archers commandés par les sires de Ross et de Nevill, et que le roi avait immédiatement mis à leur disposition pour témoigner de la sincérité de ses bonnes intentions[1]. Ils retrouvèrent leurs affaires dans le même état où ils les avaient laissées. Robert d'Houdetot, toujours arrêté devant Pont-Audemer, n'avait pas fait un seul pas en avant, et les nouvelles de l'Ile de France n'étaient pas mauvaises, l'armée française n'ayant pas encore complété son effectif et n'étant pas encore préparée à marcher.

Tranquilles de ce côté, Godefroy d'Harcourt et Philippe de Navarre se portèrent à la rencontre du duc de Lancastre qui s'avançait par le Cotentin pour se joindre à eux. Conformément à ses instructions, le prince avait rassemblé toutes ses forces disséminées en Bretagne, où elles s'exerçaient à la grande guerre dans des combats répétés contre le parti de Blois. Il avait amené à sa suite

[1] Le sauf-conduit qui leur fut délivré pour leur retour est daté du 20 août. (Rymer, t. I, part. I, p. 128.) — Voir aussi aux pièces justificatives (E), à la fin du volume, le traité passé entre Edouard III et Philippe de Navarre.

le jeune prétendant à la couronne ducale de Bretagne, Jean de Montfort, et Robert Knolles qui commençait à se faire connaitre et qui alliait, réunion peu commune chez les gens de guerre de ce temps, un courage indomptable et une suprême habileté à un caractère doux et bienfaisant.

Les troupes Anglo-Normandes réunies, formaient un corps de quatre mille huit cents hommes environ [1], composé de douze cents lances, de seize cents archers et de deux mille *brigands* ou fantassins armés de lances et de « pavais [2], » boucliers d'une très-grande dimension et dont l'usage était particulier à l'infanterie. Robert d'Houdetot se hata de se replier devant un ennemi si supérieur en forces et il exécuta ce mouvement de retraite avec une telle précipitation qu'il perdit toutes ses machines de siége dont la garnison de Pont-Audemer fit son profit [3]. Lancastre désormais n'avait plus à redouter aucun obstacle. Il s'avança jusqu'à Evreux qu'il reprit sans coup férir et où il installa une garnison avec Jean Carbonel et Guillaume de Gauville pour capitaines, entra à

[1] Grandes Chron. — Vie de Jean-le-Bon, ch. 18. — Chron. de Froissart, liv. I, part. II, ch. 21.

[2] V. le glossaire de Ducange, aux mots *Pavenses* et *Pavesium*.

[3] Grandes Chron. — Vie de Jean-le-Bon, ch. 18.

Vernon, puis obliquant brusquement sur sa droite, il ravitailla en passant le château de Breteuil et fit une pointe jusqu'à Verneuil dont il s'empara. La moitié de la ville fut incendiée, et tout ce que le feu avait épargné fut pillé par les hommes d'armes.

La marche rapide de l'armée anglaise venait de la porter à la limite d'une province qui lui était hostile et qui penchait pour la cause de Jean II. Elle se trouvait alors sur la route que devait suivre l'armée royale pour entrer en Normandie. Encouragés par leurs chefs dans leurs instincts de dévastation, les soldats Anglais et Navarrais rivalisèrent d'ardeur pour ruiner tout le pays. Ils osèrent étendre leurs ravages jusqu'aux portes de Rouen, et en peu de temps ces riches et fertiles campagnes ne présentèrent plus qu'un aspect désert et désolé.

Les nouvelles désastreuses qui parvenaient de jour en jour au roi, portèrent au comble son irritation si légitime. Jean courut à Saint-Denis et se mit à la tête de l'armée qui était enfin au grand complet. Les deux maréchaux, Jean de Clermont et Arnoul d'Audencham, prirent le commandement de l'avant-garde qui séjourna à Pontoise où elle attendit le corps de bataille. Le roi changea subitement de direction, et se porta sur Mantes

où il apprit que Lancastre, Godefroy d'Harcourt et Philippe de Navarre étaient encore à Verneuil avec le gros de leurs forces. Il ne pouvait croire que ses adversaires consentissent à l'attendre de pied ferme, puisque la disproportion était telle entre les deux armées que les Français étaient trente contre un [1]. Il résolut néanmoins de tenter une manœuvre qui, si elle eût réussi, aurait terminé la guerre d'un seul coup, et qu'il ne pouvait d'ailleurs entreprendre sans une cavalerie aussi considérable que la sienne. Cette manœuvre consistait à gagner rapidement Condé-sur-Yton, bourg situé un peu sur la droite de Breteuil, entre cette ville et Verneuil. Se plaçant de la sorte au centre du pays occupé par l'ennemi, il coupait Lancastre et les Navarrais du reste de la Normandie et les forçait à se jeter dans l'Ile-de-France ou dans le Perche, où leur destruction totale était assurée. Mais rendu circonspect par le voisinage des Français, le prince anglais se tenait sur ses gardes et faisait éclairer la marche des troupes royales. Quand donc le roi Jean arriva à Condé, il apprit que l'ennemi y était passé la veille, se retirant à marches forcées sur Cherbourg et Pontorson par Laigle, dont la forêt impéné-

[1] Chron. de Froissart, liv. I, part. II, ch. 21.

trable devait lui servir d'abri en attendant qu'il pût rentrer dans le Cotentin et regagner sain et sauf son point de départ.

Les seuls adversaires qui restassent à combattre étaient quelques garnisons laissées dans plusieurs villes et châteaux, et auxquelles Lancastre venait d'envoyer de braves chevaliers pour les exciter à se défendre de toutes leurs forces. Déconcerté par l'issue insignifiante de la campagne, furieux d'avoir vu l'ennemi lui échapper quand il croyait déjà le tenir entre ses mains, ses coureurs ayant en effet été donner dans l'arrière-garde anglaise à Laigle, Jean se retourna aussitôt contre Evreux sur l'avis des princes et des maréchaux, après avoir toutefois été chercher à Rouen des renforts et des machines de siége qui lui manquaient [1].

L'armée française ne comptait pas moins de soixante mille combattants quand elle investit Évreux, place très-forte et dont la position exceptionnelle exigeait un triple siége pour s'en rendre maître. La ville proprement dite était séparée en deux parties bien distinctes, le bourg et la cité, tous deux entourés de hautes murailles dont de larges fossés défendaient les approches. Le châ-

[1] Chron. de Froissart, liv. I, part. II, ch. 21.

teau enfin, soigneusement fortifié, offrait à la garnison et à la population une dernière retraite plus inaccessible encore que le reste, et d'où, dominant le bourg et la cité, on pouvait incommoder extrêmement ceux qui auraient tenté de s'y établir.

Les habitants du bourg n'osèrent ou ne voulurent pas tenir longtemps. Ils ouvrirent leurs portes au connétable et aux deux maréchaux qui occupèrent militairement cette première enceinte. La cité faisait mine d'abord de résister ; mais quand ils virent leurs fossés comblés et les échelles d'assaut dressées le long de leurs murailles, les belliqueux bourgeois ne se firent pas prier davantage pour se rendre, et le château, dans lequel Jean Carbonel, Guillaume de Bonnemare, Jean de Ségur et Guillaume de Gauville s'étaient enfermés avec les troupes, fut étroitement resserré. Une capitulation honorable eut enfin raison de ce dernier obstacle. Les Anglo-Normands sortirent avec armes et bagages et gagnèrent Breteuil où ils furent suivis de près par le roi, qui s'était détourné du droit chemin pour emporter le château de Tillières, une des places d'armes les plus importantes des possessions britanniques [1].

[1] Vies des Grands Capitaines, par M. Mazas, t. III, p. 107.

Sanche Lopin, Radigos et François Hennekins, qui commandaient dans le château de Breteuil, n'étaient pas hommes à se laisser intimider par le déploiement des forces françaises. Jamais pourtant, au dire des chroniqueurs, on n'avait encore vu d'armée aussi nombreuse occupée à un siége ; jamais on n'avait encore vu réunie « si grand'foison de chevaliers et d'écuyers, » et chaque jour arrivaient de nouveaux renforts. C'était le comte de Douglas à qui Jean donnait « cinq livrées » de revenu annuel pour se l'attacher; c'était Henri de Castille, comte de Transtamare, qui amenait une « grand'route » d'Espagnols que le roi prenait à sa solde.

Dès le début du siège on prévit qu'il trainerait en longueur. Sans épuiser l'énergie et le moral de l'armée par des assauts répétés et meurtriers, le roi s'occupa particulièrement à ruiner les fortifications au moyen des machines qu'il avait amenées de Rouen. Nuit et jour d'énormes pierres pleuvaient sur le faite des tours pour les rendre inhabitables à la garnison qui s'y tenait plutôt que sur les remparts où elle n'était pas à l'abri de l'arbalète. Ces lourds et grossiers engins de destruction n'étant pas encore suffisants, on chercha un autre moyen de vaincre l'obstination des capitaines de Breteuil qui rendaient aux assiégeants pierre pour pierre, trait pour

trait. Il fut décidé que l'on construirait « un cas ou atournement d'assaut, » c'est-à-dire « un grand beffroy à trois étages que on menoit à roues quelle que part que on vouloit [1]. » Cette tour roulante, couverte de cuir, pouvait contenir environ six cents combattants. Il fallut un mois pour la terminer ; tandis que les charpentiers travaillaient, les soldats et les paysans d'alentour, que l'on avait requis, charriaient des arbres et des fagots et s'occupaient à combler les fossés de la place afin que la tour pût être dressée tout auprès des murailles. Quand tout fut achevé, quand la vaste machine eut été roulée à son poste de combat, quand les chevaliers qui s'étaient disputé l'honneur d'y monter eurent commencé l'attaque, il suffit d'une heure à peine pour ruiner l'œuvre d'un mois entier. Les assiégés incendièrent la tour avec des « canons jetans feu et grands gros carreaux » et ceux qu'elle contenait dans ses vastes flancs furent obligés d'en sortir au plus vite sous peine d'être brûlés vifs.

Le toit pourtant et l'étage supérieur avaient été seuls détruits, c'est-à-dire le tiers au plus de l'édifice ; le reste avait échappé aux flammes et dressait sa charpente noircie et fumante en face des Anglais pour qui elle

[1] Chron. de Froissart, liv. I, part. II, ch. 21.

n'était plus qu'un objet de raillerie. « Sainct Georges ! Loyauté et Navarre ! Loyauté ! — criaient-ils en voyant les assaillants s'enfuir à toutes jambes, — seigneurs François, par Dieu, vous ne nous aurez point ainsi que vous cuidez [1]. »

Cette catastrophe, facile à prévoir, ne découragea pas le roi qui employa quinze cents hommes à continuer de combler les fossés de Breteuil pendant que les pierres tombaient de nouveau sans relâche sur la forteresse. De temps à autre quelques escarmouches rompaient la monotonie du siége et défrayaient les récits des deux partis. Elles n'étaient pas toujours à l'avantage des Français ; un matin, par exemple, Robert de Montigny, chevalier picard, se promenant sur le revers des fossés pour regarder les travailleurs, avec Jaquemart de Wingle, écuyer de sa chevauchée, fut assailli à l'improviste par quelques Anglais sortis d'une poterne dérobée, et les deux gentilshommes furent tués.

Sur ces entrefaites, le roi reçut du Midi de sinistres nouvelles bien faites pour ébranler une âme moins fortement trempée que la sienne. Soit qu'il voulût venir donner la main aux révoltés en Normandie, en traver-

[1] Chron. de Froissart, liv. I, part. II, ch. 21.

sant toute la France centrale [1], soit qu'il voulût opérer une diversion au profit de son frère, le duc de Lancastre, soit enfin que, séduit par les résultats de sa première expédition, il n'eût d'autre but que de ruiner une partie du royaume pour enrichir ses partisans [2], le prince de Galles avait quitté Bordeaux à la tête de toutes ses troupes ; remontant la Garonne qu'il avait franchie à Agen, le prince noir avait traversé le Quercy, le Rouergue, l'Auvergne où il avait séjourné, passant et repassant plusieurs fois l'Allier ; puis il avait obliqué à gauche et s'était jeté successivement sur la Marche, le Bourbonnais et le Berry où des excès de tout genre avaient signalé le passage de ses troupes qui brûlaient les moissons sur pied et défonçaient les tonneaux de vin dont elles ne pouvaient suffire à boire le contenu. Cette armée de pillards avait complètement échoué devant Bourges que le sire de Conserans et Hutin de Vermeilles, chambellan du roi, avaient énergiquement défendu. Après avoir laissé sur le terrain un millier d'hommes, les Anglais s'étaient rabattus sur Issoudun où les attendait un nouvel échec. Ils furent enfin plus heureux à Vierzon

[1] Histoire de France, par Th. Burette, t. I, p. 387, et Histoire d'Angleterre, par David Hume, t. V, p. 249.

[2] Chron. de Froissart, liv. I, part. II, ch. 21.

dont le château, très-fort, ne contenait qu'une garnison insuffisante. Cette ville infortunée paya pour les autres : elle fut entièrement saccagée et l'armée y demeura trois jours entiers, comme pour y compléter son œuvre de destruction.

La position du roi était des plus critiques. S'il levait le siége de Breteuil, les Navarrais revenaient du fond du Cotentin, et s'appuyant sur une place réputée imprenable, ils s'étendraient jusqu'à Paris peut-être. Si, d'un autre côté, il s'obstinait à avoir raison de Breteuil, quels progrès ne pouvait pas faire pendant ce temps le prince de Galles? Jean, de plus, aimait ses peuples d'un amour de père, et il souffrait du traitement barbare qui leur était infligé pour leur fidélité à sa personne. Tous les bruits de guerre, heureusement, n'étaient pas parvenus jusqu'aux assiégés qui tirèrent le roi d'embarras en demandant enfin à capituler, dans la huitième semaine de leur investissement [1]. Le moment était bien choisi. Jean, charmé d'avoir réussi à son honneur et non moins satisfait de la liberté d'action qui lui était désormais laissée, se montra très-facile sur les conditions. Au lieu de faire pendre la garnison de Breteuil, sort qui, dans un autre

[1] Grandes Chron. de France. Vie de Jean-le-Bon, ch. 18.

moment, lui eût été très-certainement réservé, il voulut bien lui permettre de sortir avec armes et bagages. Il poussa même la bienveillance pour ses ennemis jusqu'à leur accorder un sauf-conduit, afin qu'ils pussent regagner Cherbourg sans encombre.



II

Quand les troupes royales eurent pris possession de Breteuil, Jean se hâta de retourner à Paris, mais avant de partir il ne licencia pas son armée selon l'usage, et il donna au contraire rendez-vous à Chartres, sous le plus bref délai, aux chevaliers et aux hommes d'armes qui la composaient. Puis, après avoir lancé dans tout le royaume de nouvelles lettres de convocation à sa fidèle noblesse et à ceux qui lui devaient le service militaire, il se transporta de sa personne, le 28 août, au lieu du rendez-vous.

Il séjourna peu à Chartres, d'où il data pourtant plusieurs ordonnances, mais ce court laps de temps suffit pour permettre au ban et à l'arrière-ban de répondre à l'appel qui leur avait été fait. De toutes les provinces

restées françaises, de l'Auvergne, du Berry, de la Bourgogne, de la Lorraine, du Hainaut, de la Champagne, du Vermandois, de l'Artois, de la Picardie, de la Bretagne et de la Normandie affluèrent des compagnies de gens d'armes qui, après s'être fait passer en revue, après avoir *fait leur montre*, selon l'expression consacrée, se mettaient à la disposition des maréchaux, qui assignaient à chacune d'elles des quartiers dans les campagnes d'alentour[1]. Quelques-unes ne faisaient que traverser Chartres et étaient aussitôt dirigées sur différentes villes de l'Anjou, du Poitou, du Maine et de la Touraine pour y tenir garnison. C'est ainsi qu'entre autres Mathieu de Roye fut envoyé à Poitiers avec les cent lances de sa suite[2].

Le plus important pour les Français était de conserver la Loire, et aucune précaution ne fut négligée pour s'assurer une entière liberté de manœuvrer sur les deux rives de ce fleuve. Tous les passages en furent soigneusement gardés, et les principales places qui sont à cheval sur son cours, Angers, Saumur, Tours, Orléans, furent ravitaillées dans la prévision d'un siége ou d'un assaut.

[1] Chron. de Froissart, liv. I, part. II, ch. 23.

[2] Hist. des Grands Officiers, etc., par le P. Anselme, t. VIII, p. 9.

L'événement ne tarda pas à justifier l'excellence de ces précautions.

Soit qu'il voulût étendre davantage le cercle de ses pillages, soit qu'il nourrît l'illusion incroyable d'atteindre le Perche où il aurait retrouvé Lancastre, venu de Cherbourg avec l'armée de Bretagne, le prince de Galles se rapprocha de la Loire. Sans se soucier de l'armée royale au devant de laquelle il semblait marcher, ou plutôt mal renseigné sur ses mouvements et sa force[1], il tenta le passage à Saumur, mais il fut repoussé. Suivant alors la rive gauche, il fit une nouvelle tentative à Tours et ne fut pas plus heureux. Cette dernière ville était le point le plus rapproché du Perche; s'il avait réussi à s'en rendre maître, quelques marches rapides l'auraient porté à l'endroit qu'il voulait atteindre, à ce que l'on prétend; mais le choix qu'il avait fait de Tours prouve du moins surabondamment qu'il ignorait la position précise des Français dont il lui aurait fallu, pour ainsi dire, traverser les lignes afin d'atteindre Mortagne où était pour lui le salut.

Tant de difficultés ne rebutèrent pas le prince, mais il changea encore une fois de direction et se détourna

[1] Hist. d'Angleterre, par Lingard, t. IV, p. 117.

vers le Nord. Il franchit le Cher à la hauteur d'Amboise, s'écarta un peu de la Loire, en marchant toutefois parallèlement à ce fleuve, et quand il fut en face d'Orléans, il se prépara, coûte que coûte, à traverser le large cours d'eau qui, comme une barrière infranchissable, semblait lui dire : « Tu n'iras pas plus loin ! » Mais il avait à peine assis son camp auprès de la Loire, que des nouvelles authentiques lui parvinrent enfin et lui révélèrent l'étendue du danger qu'il courait sans s'en douter. La route du Perche lui était définitivement fermée. Il ne fallait plus songer à franchir un obstacle qui devenait au contraire, pour quelques jours du moins, sa principale sauvegarde. L'unique résolution qu'il pût adopter avec sagesse était de profiter du peu d'avance que lui donnait sur l'ennemi une marche rétrograde, de ne se laisser arrêter par rien, de traverser avec la plus grande célérité possible la Touraine et le Poitou, et de ne se reposer que sur l'autre rive de la Charente. Le prince de Galles s'arrêta à ce parti, et se mit aussitôt en marche en retournant sur ses pas; mais il n'était sage qu'à demi et se vengeait en désolant la province qui lui avait été si inhospitalière. Les excès de tout genre auxquels se livraient ses soldats entravaient sa marche et il n'avançait qu'avec une extrême lenteur.

Cinq ou six jours s'étaient écoulés depuis que la retraite était commencée. Les Anglais venaient de passer la Sauldre au-dessus de Romorantin et se rapprochaient de cette ville. Quelques-uns des principaux barons ne voulurent pas laisser échapper une si belle occasion de fourrager le pays et peut-être de tenter un coup de main sur Romorantin et de le dévaster en passant. Eustache d'Aubercicourt, Barthélemy Burgersh, les sires de Mucident, de la Ware et de Basset, Petiton de Curton, Daniel Baselle, Richard de Pontchardon, Neel Lormich et le jeune sire de Spencer prirent, avec l'autorisation du prince, deux cents lances des mieux montées et s'écartèrent sur la droite de l'armée. Tout à coup ils entendirent derrière eux « le froy des chevaux [1] » et furent assaillis, à l'improviste, par un parti français qui leur était supérieur. C'était les sires de Craon, de Boucicault et l'Hermite de Caumont, chevalier du Ponthieu, qui avaient été dépêchés par le roi, avec trois cents lances, pour surveiller les frontières du Berry : avertis de l'approche des Anglais, ils les avaient suivis depuis Orléans sans que ceux-ci s'en fussent aperçus et leur

[1] C'est à dire le galop des chevaux, le bruit que font les chevaux en galopant.

avaient tendu une embûche dans laquelle Aubercicourt et ses compagnons étaient tombés.

Les Anglais ouvrirent leurs rangs pour laisser passer les Français qui, emportés par leur élan, ne purent s'arrêter à temps et ne causèrent à l'ennemi qu'une perte insignifiante; le combat s'engagea alors et malgré l'avantage que donnait aux Français leur supériorité numérique, Aubercicourt eut le talent de le prolonger jusqu'à ce que les maréchaux, prévenus de l'affaire, fussent en vue du champ de bataille. Tournant bride aussitôt, les sires de Craon, de Boucicault et de Caumont galopèrent jusqu'à Romorantin et s'y enfermèrent.

Le prince de Galles qui marchait sur leurs traces, s'empara immédiatement de la ville dans laquelle il entra monté sur un cheval noir. Il ordonna alors à Jean Chandos de sommer les défenseurs du château de se rendre. « Jehan — lui dit-il — allez jusqu'aux barrières et parlez aux chevaliers qui sont laiens, à savoir si ils se voudroient rendre bellement, sans eux faire assaillir. » Chandos s'approcha donc du pont-levis où il trouva Boucicault et l'Hermite de Caumont qui étaient venus à sa rencontre. Il les salua et leur fit part de son message, en leur promettant au nom du prince le plus honorable traitement. « Messire Jehan — dit Boucicault — grands

merci à Monseigneur le prince qui nous veut être si courtois ; mais nous ne sommes pas avisés ni en volonté de ce faire, ni jà ne plaise à Dieu qu'il nous ait si légèrement. — Comment, Monseigneur Boucicault — reprit Chandos — vous sentez-vous si bons chevaliers comme pour tenir celle forteresse à assaut contre le prince et son effort, et si ne vous est apparent confort de nul côté ? — Chandos, Chandos — répondit Boucicault — je ne me tiens pas pour bon chevalier, mais folie nous feroit mettre un tel parti d'armes que vous nous offrez, et plus grand folie le nous feroit prendre quand il n'est encore nul besoin. Dites à Monseigneur le prince, s'il vous plaist, qu'il fasse ce que bon lui semblera, que nous sommes tous confortés de l'attendre[1]. »

Les tentes furent alors dressées, et le lendemain matin l'armée anglaise montait à l'assaut de la forteresse. Mais, bien que les remparts fussent déserts à cause de la grêle de flèches qui y étaient lancées « si ouniement » par les archers, bien que les plus intrépides traversassent les fossés pleins d'eau sur des pièces de bois flottantes et s'efforçassent d'entamer les murailles sous une pluie de pierre et de pots remplis de chaux vive, Edouard fut

[1] Chron. de Froissart, liv. I, part. II, ch. 25.

obligé de faire sonner la retraite en laissant bon nombre de morts sur le terrain et parmi eux un valeureux gascon, Raymon de Zédulach, qui fut vivement regretté.

Une nouvelle attaque ayant été tentée le lendemain sans plus de résultat, Edouard, qui s'exposait comme un simple homme d'armes, vit tomber à ses côtés Bernardet d'Albret qu'il aimait tendrement. Il s'écria qu'il ne s'éloignerait jamais avant d'être venu à bout de cette forteresse. Ses officiers comprirent que l'on sacrifierait inutilement beaucoup d'hommes si l'on renouvelait des assauts aussi meurtriers ; ils imaginèrent donc de lancer du feu grégeois sur le château. Leur invention fut couronnée de succès. Les toits des tours, qui étaient en paille, s'enflammèrent et l'incendie se communiquant aux charpentes, la place ne fut bientôt plus tenable pour les assiégés. Boucicault, Craon et Caumont demandèrent à capituler et Edouard les emmenant avec lui leva aussitôt le camp et reprit sa marche interrompue.

Cette inutile expédition avait coûté trois jours, alors que le temps avait pour le prince Noir une valeur inestimable. Il venait de commettre, et ce n'était pas pour la première fois, une faute qui devait avoir pour résultat de le perdre sans ressources. On verra par la suite comment, trompant toutes les probabilités et tous les calculs,

cette même faute, ce retard si imprudent, ne servirent qu'à lui éviter un désastre et à amener son incroyable triomphe.

Le roi Jean avait quitté Chartres au commencement de septembre et, après avoir passé la Loire à Blois, puis le Cher et l'Indre, il avait établi son quartier-général à Loches. Il y demeura quelques jours à recueillir force nouvelles contradictoires sur la situation de celui qu'il poursuivait, et à attendre que l'armée entière, fractionnée en plusieurs divisions ou batailles, comme on disait alors, l'eût rejoint au midi de la Loire. Divers chevaliers qui, comme toute la noblesse, brûlaient de joindre l'ennemi, allaient à la découverte pour leur propre compte et venaient raconter au roi ce qu'ils avaient appris. De leurs rapports, Jean conclut que le prince de Galles, au lieu de poursuivre sa marche sur la Guyenne, remontait vers Poitiers. Pour quel motif? C'est ce qu'il importait de savoir. En attendant il s'agissait tout à la fois de couper les Anglais de la Guyenne, de les gagner par conséquent de vitesse en suivant le même itinéraire qu'eux et de couvrir Poitiers. — La bataille, la victoire étaient au terme de la course.

Les barons adoptèrent avec enthousiasme le projet du roi qui quitta Loches le 13 septembre, passa la Creuse à

la Haye le 14 et vint coucher à Chauvigny, sur le bord de la Vienne, le jeudi 15 septembre. Jean ne voulut même pas s'assurer s'il avait l'ennemi devant ou derrière lui, tant il lui croyait d'avance ; le lendemain 16, il n'eut pas la patience d'attendre que toute l'armée eût franchi la Vienne sur le pont de Chauvigny ; dès que la première moitié fut arrivée sur la rive occidentale, il se mit à sa tête et courut à Poitiers, laissant le commandement des vingt-cinq mille hommes qui restaient aux comtes d'Auxerre et de Joigny et au seigneur de Châtillon-sur-Marne, grand maître de sa maison. Ces trois seigneurs avaient ordre de ne faire le même mouvement que le lendemain, samedi, et de se hâter alors de rejoindre le roi devant Poitiers où toutes les forces françaises devaient se concentrer.

Jean, qui était parti « après boire[1] » de Chauvigny, parcourut rapidement les cinq lieues qui le séparaient de Poitiers. Il n'entra pas dans la ville et campa en face de la porte Saint-Cyprien, dans la direction du Sud-Ouest.

On eut alors le curieux spectacle de deux armées se poursuivant sans que chacune sût où était l'autre, de

[1] Chron. de Froissart, liv. I, part. II, ch. 28.

telle sorte qu'elles paraissaient avoir changé de rôles et que celle qui poursuivait devenait poursuivie à son tour. Enfin personne ne savait plus ce qu'étaient devenus les Anglais. On ne les avait vus ni à Poitiers, ni à Chauvigny ; ils étaient disparus, c'est-à-dire qu'ils avaient pris une autre direction et que l'on avait fait une pointe folle en courant après l'ombre que l'on avait prise pour la proie.

Le prince de Galles n'était pas dans une situation moins singulière. Il avait accéléré sa marche dès qu'il avait appris que les Français étaient en deçà de la Loire [1] et s'était bien en effet dirigé sur Poitiers après avoir traversé la Vienne au-dessous de son confluent avec la Creuse [2]. Il avait donc coupé, entre Chauvigny et la Haye, la route que le roi Jean avait suivie en croyant le poursuivre ; puis, laissant derrière lui Chatellerault, il avait remonté le cours de la Vienne pour passer à la tête du pont de Chauvigny. Son but était d'éviter Poitiers, de le laisser le plus loin possible sur sa droite, de mettre le Clain entre lui et l'ennemi et de retomber en Guyenne par Angoulême.

[1] Histoire de France, par M. H. Martin, t. V, p. 148.
[2] Vies des Grands Capitaines, par Mazas, t. III, p. 112.

Bien qu'il ignorât aussi la position de l'armée française, Édouard avait à peu près deviné le plan de Jean, et n'avait plus d'autre but que de ne pas se laisser enfermer et rejeter en Touraine ou en Anjou, d'où il ne serait plus sorti. Son projet avait l'avantage de distancer encore une fois les Français et de le maintenir toujours en tête de ses adversaires. Il passa donc entre Poitiers et Chauvigny sans avoir été aperçu par le corps d'armée resté à Chauvigny ni par celui qui marchait sur Poitiers, et s'arrêta enfin au milieu d'un bois que l'on croit être la forêt de Moulière [1], et qu'entouraient de vastes plaines couvertes de bruyères. C'était le vendredi 16, le jour même de l'arrivée de Jean à Poitiers.

Les Anglais étaient démoralisés et harassés de fatigue : tout leur faisait défaut ; ils n'avaient pas de vivres pour eux ni de fourrage pour leurs chevaux. Portant la peine de leurs déprédations et retraversant un pays qu'ils avaient dévasté dans leur imprévoyance et sans penser au retour, non-seulement ils ne pouvaient réunir dans un rayon très-restreint de quoi subvenir à leur subsistance, mais encore on n'osait laisser sortir personne du bois de peur d'attirer l'attention de l'ennemi que l'on

[1] Vie des Grands Capitaines, par Mazas, t. III, p. 112.

savait bien s'approcher mais que l'on ne croyait pas déjà si près.

Après une nuit qui parut longue à tout le monde, le prince de Galles résolut pourtant d'envoyer aux nouvelles. Eustache d'Aubercicourt et Jean de Ghistelles prirent avec eux soixante hommes d'armes et tombèrent sur la route qui menait de Chauvigny à Poitiers en longeant les bruyères dans lesquelles le camp anglais etait assis, au moment où la queue de la colonne française commandée par les comtes de Joigny et d'Auxerre et par le sire de Châtillon-sur-Marne s'éloignait, en suivant cette même chaussée, dans la direction de Poitiers. On se souvient qu'en effet le roi avait donné rendez-vous à ce corps le lendemain, samedi 17, sous les murs de Poitiers.

Les trois barons qui étaient partis de Chauvigny à la pointe du jour, marchaient sans défiance à l'arrière-garde, quand ils se trouvèrent tout à coup en présence d'Aubercicourt et de son escorte. Ils comptaient si peu rencontrer les Anglais que tous trois, pour se rafraichir, avaient accroché leurs bassinets à l'arçon de leurs selles et remis leurs lances et leurs bannières roulées à leurs écuyers qui les suivaient à quelque distance [1]. En

[1] Chron. de Froissart, liv. I, part. II, ch. 28.

apercevant les Anglais, ils bouclèrent leurs casques, reprirent leurs lances et fondirent avec environ deux cents chevaux sur l'ennemi qui n'était fort, comme on l'a déjà dit, que d'une soixantaine d'hommes d'armes. Trop faibles pour résister au choc, Aubercicourt et Ghistelles se replièrent sur le camp et attirèrent à leur suite les Français, qui, avec leur ardeur inconsidérée, n'hésitèrent pas à s'engager dans les bruyères et dans le bois « en criant leurs cris et démenant grand hutin [1]. » Quand ils furent en présence de l'armée, les barons n'eurent même pas l'idée d'échapper par la fuite au sort qui les attendait. Ils s'élancèrent avec un courage insensé sur leurs adversaires : Raoul de Coucy, qui s'acharnait après le prince de Galles, fut démonté et pris le premier ; tous les autres, les comtes de Joigny, d'Auxerre et le vicomte de Brioude en tête, furent faits prisonniers ; quelques-uns furent tués.

Le résultat de cette première rencontre pouvait passer pour un heureux présage, et en tous cas il était très-important. Le prince de Galles, qui combla d'égards ses captifs, tira d'eux tous les renseignements qu'il pouvait désirer. C'est ainsi qu'il apprit par quelle série de mira-

[1] Chron. de Froissart, liv. I, part. II, ch. 28.

euleux hasards il avait évité jusqu'à présent de donner au milieu de l'armée qui le poursuivait, et il put bénir son étoile qui l'avait conduit sous les murs de Romorantin, car sans cette halte de trois jours qui avait permis à Jean de prendre les devants et à lui de choisir une autre direction et de marcher plus posément, c'en était fait de lui. Le chiffre énorme des Français l'étonnait surtout, et il voulut tenter une reconnaissance pour vérifier les rapports des prisonniers. Jean de Grailly, Captal de Buch, l'infatigable Eustache d'Aubercicourt, Barthélemy Burghers et Aymimon de Pommiers, s'offrirent avec deux cents hommes montés sur les chevaux les plus rapides de « l'ost » pour exécuter cette périlleuse mission. Quelques heures plus tard, ils étaient de retour, après avoir rempli avec autant d'adresse que d'audace les instructions du prince.

Ils avaient galopé jusqu'à Poitiers, avaient passé, en y jetant un désordre épouvantable, au travers de l'arrière-garde qui arrivait de Chauvigny, avaient embrassé d'un rapide coup-d'œil les tentes innombrables des Français et étaient revenus sans avoir été inquiétés ni poursuivis, à la faveur de l'étonnement que leur présence avait causé dans le camp. « Dieu y ait part, s'écria Édouard, en écoutant leur récit, — or nous faut avoir avis et conseil

comment nous les combattrons à notre avantage [1]. »

Le prince de Galles avait déjà donné dans maintes occasions les preuves d'un véritable talent de général. Pendant toute sa carrière militaire, si glorieusement inaugurée à Crécy, il avait appris à juger les hommes et ce n'était pas une de ses moindres habiletés que de s'être entouré des gens de guerre les plus estimés et les plus expérimentés de l'Angleterre et des possessions britanniques. Dans les circonstances difficiles où il se trouvait, son sang froid et sa présence d'esprit ne l'abandonnèrent pas et il eut lieu de s'applaudir de la perspicacité qui avait présidé au choix de ses compagnons et de son conseil. Serré de près par une armée plus nombreuse et mieux composée que la sienne, il se voyait dans la même position d'où, dix ans auparavant, Édouard III avait su sortir victorieux. Il fallait combattre, la retraite n'était plus possible, et tout dépendait du choix du champ de bataille. S'inspirant de l'exemple de son père et des traditions de Crécy, provoquant les avis des capitaines habiles qui l'entouraient, il fit sortir sa petite armée des bois et l'établit dans une position formidable que sa sagacité lui fit découvrir sur le champ au milieu de ces

[1] Chron. de Froissart, liv. I, part. II, ch. 29.

plaines inconnues pour lui. L'emplacement sur lequel les Anglais assirent leur camp était une véritable forteresse naturelle dont il réunissait, pour mieux compléter la ressemblance, les avantages et les inconvénients.

Le plateau qui contenait toute l'armée, sur un développement d'environ quinze cents toises, était situé à deux lieues sud de Poitiers, à quatre lieues ouest de Chauvigny et à une lieue de Beauvoir [1]. Ses flancs escarpés, couverts de vignes, paraissaient inaccessibles dans toute la partie qui faisait face à Poitiers. En envisageant la position sous cet aspect, on n'y découvrait d'autre accès qu'une espèce de ravin d'une pente rapide, avec un sol difficile et raboteux, et assez étroit pour qu'à peine quatre hommes d'armes pussent y passer de front. Le ravin était en outre bordé de buissons très-épais et de grosses haies qui le dominaient et empêchaient la vue de s'étendre sur le plateau auquel il conduisait. Les deux hameaux de Caderousse et des Bordes, dont les maisons bordaient le plateau, pouvaient servir de fortifications factices et complétaient le système de défense de ce côté. Le ruisseau du Miausson, affluent du Clain, qui coulait entre deux berges escarpées, contournait en outre la base

[1] Vies des Grands Capitaines, par Mazas, t. III, p. 117.

des Bordes et de Caderousse, de telle sorte qu'à première vue et à une rapide inspection on pouvait se figurer qu'il entourait le camp anglais de toutes parts.

Cette position, si bien choisie, avait pourtant un endroit vulnérable sur le flanc droit, découvert par le Miausson qui s'écoulait brusquement à l'Est[1] pour laisser passer un chemin bien ouvert, conduisant de la plaine, par une pente douce, jusqu'au milieu des vignobles.

Tel était l'excellent point stratégique que le hasard offrait au Prince Noir et dont il sut apprécier l'importance. Aux difficultés naturelles d'un terrain accidenté vinrent s'en ajouter de nouvelles, grâce aux dispositions que prit Edouard. Le long des haies déjà impénétrables et à travers lesquelles on tendit de grosses cordes pour arrêter plus sûrement encore l'élan de la cavalerie, s'embusquèrent les archers; de sorte que pour arriver au plateau par le ravin, il fallait essuyer, pendant tout le trajet, des décharges meurtrières de ces longues flèches qui manquaient rarement leur but, et qui, tirées cette fois à bout portant, devaient faire d'effrayants ravages parmi les assaillants. A l'extrémité du ravin, le reste des archers se déployait en forme de herse, selon une

[1] Vies des Grands Capitaines, par Mazas, t. III, p. 120.

disposition que le Prince affectionnait[1], et derrière eux enfin, au milieu des vignes, s'étendaient les hommes d'armes, à pied, mais conservant à côté d'eux leurs chevaux et prêts à marcher de l'une ou l'autre manière, au premier signal.

Ces avantages incontestables étaient contrebalancés, toutefois, par un grave inconvénient qui, si l'on eut apporté plus de calcul et moins d'esprit chevaleresque dans les combats[2], eût réduit à néant les savantes combinaisons du prince de Galles et l'eût livré, ainsi que son armée, à la merci du roi Jean. A peine, en effet, les Anglais avaient-ils pour vingt-quatre heures de vivres. Descendre dans la plaine pour s'en procurer, était s'exposer à une défaite certaine. Investis dans leurs retranchements par des forces supérieures, ils avaient pour seule perspective de subir les angoisses de la faim, de se rendre ou de mourir les armes à la main. Par malheur, le roi Jean, qui se trouvait enfin face à face avec un ennemi abhorré qu'il était venu chercher de l'autre bout de la France, regardait tout délai comme une grâce qu'il lui faisait et il était fortifié dans son opinion par celle

[1] Histoire d'Angleterre, par J. Lingard, t. IV, p. 119.

[2] Dict. encyclop. de la France, par M. Le Bas, t. II, p. 623.

de son Conseil et de toute la noblesse qui demandait la bataille à grands cris. Il ne faut donc pas l'accuser, selon l'expression sévère d'un historien, de « ne pas avoir eu le moindre souci du sang de ses soldats[1]. » Si quelque chose est digne de blâme ici, ce sont les mœurs et l'esprit de l'époque à laquelle le roi vivait.

Jean ne méritait pas davantage le reproche de « n'avoir pas eu les plus simples notions de l'art de la guerre[2]. » Un militaire historien, bien compétent en semblable matière, a rendu au contraire une éclatante justice aux talents du roi auquel il reconnait même dans cette campagne une supériorité marquée sur le prince de Galles. Il ne craint pas de dire que Jean « avait résolu l'une des plus grandes difficultés de la guerre, celle d'arriver devant l'ennemi avec la totalité de ses forces[3]. »

Jean II avait à lutter contre les préjugés de son temps, contre les abus invétérés qui présidaient à la formation des armées ; il fut vaincu par la force des choses et, s'il commit des fautes, plus heureux que son père à Crécy, son héroïsme et sa valeur dans cette fatale journée auraient dû lui mériter le pardon de la postérité.

[1] Histoire de France, par M. H. Martin, t. V, p. 151.

[2] Ibidem.

[3] Vies des Grands Capitaines, par M. Mazas, t. III, p. 115.

III

La reconnaissance, si heureusement exécutée par une poignée de chevaliers anglais, avait enfin éclairé le roi sur la position de ses adversaires. Pendant que le prince de Galles, parti des bois de Moulière « dès l'heure de prime, » s'était installé « à vespres » dans sa redoute des Bordes, Jean s'était hâté de mettre en mouvement toute son armée, guidant sa marche sur les fréquents rapports de ses éclaireurs. Aux approches de la nuit, les masses françaises se déployaient en face du camp anglais, et l'obscurité étant survenue, chaque corps campa à l'endroit même où il s'était arrêté. Le roi remit au lendemain pour rectifier sa ligne et dresser son plan d'après les dispositions

des Anglais qu'il n'avait pu qu'imparfaitement apprécier, car le jour lui avait fait défaut.

De même que, plus tard, à Azincourt, la nuit qui devait précéder l'action s'écoula bruyante et sans sommeil pour les Français dont les clameurs et les chansons éclataient de toutes parts, tandis que les Anglais restaient silencieux et qu'aucun bruit ne s'élevait de leur camp, tant était grande l'influence de l'esprit d'ordre qui présidait à toutes leurs actions et de la sévère discipline, qu'à l'exemple de son père, le prince Noir savait maintenir parmi ses soldats.

Le dimanche matin, au point du jour, après avoir fait célébrer dans sa tente une messe solennelle à laquelle il communia avec ses quatre fils, le roi appela en conseil les princes et les principaux barons de son armée, tels que le duc d'Orléans, le duc de Bourgogne, le comte de Ponthieu, Jacques de Bourbon, Gauthier de Brienne, duc d'Athènes et connétable, le comte d'Eu, le comte de Tancarville, le comte de Saarbruck, le comte de Dammartin, le comte de Ventadour, Jean de Clermont, Arnoul d'Audeneham, le sire de Saint-Venant, Jean de Landas, Eustache de Ribeaumont, le sire de Fiennes, Geoffroy de Charny, les sires de Chatillon, de Sully, de

Nesle[1], Guillaume de Melun, archevêque de Sens et Renaut Chauveau, évêque de Châlons[2]. La discussion fut longue et animée; néanmoins le parti de la guerre finit par l'emporter et il fut décidé que l'on combattrait de suite, malgré la sainteté du dimanche, qu'il était ordinairement d'usage de respecter religieusement. Les barons sortirent aussitôt de la tente royale et déployèrent leurs bannières et leurs pennons; les baillis en firent autant des étendarts des villes, et enfin Geoffroy de Charny déroula l'oriflamme qui lui était confiée. Autour de chacun de ces drapeaux vinrent se ranger les chevaliers, les écuyers, les hommes d'armes et les milices communales que l'on s'occupa aussitôt de diviser en trois grands corps ou « batailles » subdivisés eux-mêmes en autant de petits détachements qu'il y avait de bannerets, de chevaliers-bacheliers et de villes ou de communes. Gauthier de Brienne et les maréchaux avaient été chargés de la tâche difficile d'apporter un peu d'ordre au milieu de cette immense cohue qui se pressait dans tous les sens pour regagner les diverses places de combat.

Chacune des trois grandes « batailles » était forte

[1] Chron. de Froissart, liv. I, part. II, ch. 30.

[2] Grandes Chron. de France. Vie de Jean-le-Bon, ch. 19.

d'environ seize mille hommes, ce qui portait l'effectif de l'armée à quarante-huit mille combattants[1]. La première, celle du duc d'Orléans, comprenait trente-six bannières et soixante-douze pennons. La seconde était sous les ordres du duc de Normandie, fils aîné du roi, et de ses deux frères, Louis, duc d'Anjou, et Jean, duc de Berry. Le roi lui-même enfin se mit à la tête de la troisième où l'on remarquait naturellement tous les grands seigneurs et notamment les chevaliers de l'Ordre de l'Etoile.

L'armée avait campé à un quart de lieue à peine des positions des Anglais que l'on distinguait facilement et dont on pouvait observer les moindres mouvements. Jean pourtant tint à se rendre compte plus exactement de l'ordre qu'ils avaient adopté, et il chargea Eustache de Ribeaumont, Jean de Landas, Guichard de Beaujeu et Guichard d'Angle, de pousser une reconnaissance jusqu'au pied des Bordes et de revenir promptement lui rapporter ce qu'ils auraient vu : « Chevauchez avant

[1] Knighton dit 40,000. — Lingard (Hist. d'Angleterre, t. IV, p. 118), affirme que l'armée anglaise se composait de 12,000 combattants et que les Français étaient sept contre un, ce qui aurait fait 84,000 hommes. — Hume (Hist. d'Angleterre, t. V, p. 250), sans rien préciser, se borne à dire qu'il y avait plus de 60,000 Français en ligne.

plus près du convenant des Anglois — dit-il — et avisez et regardez justement leur arroy et comment ils sont, et par quelle manière nous les pourrons combattre, soit à pied, soit à cheval. — Sire, volontiers — répondirent les quatre chevaliers qui s'éloignèrent aussitôt[1].

En attendant leur retour Jean pressait les derniers préparatifs et, monté sur un cheval blanc, il parcourait les rangs et animait ses soldats. « Entre vous — leur disait-il — quand vous êtes à Paris, à Chartres, à Rouen ou à Orléans, vous menacez les Anglois et vous souhaitez le bacinet en la tête devant eux; or y êtes-vous, je vous les montre : si leur veuilliez montrer vos mautalens et contrevenger les ennuis et les despits qu'ils vous ont faits; car sans faute nous les combattrons. — Dieu y ait part — lui criait-on de tous côtés — tout ce verrons nous volontiers[2]. »

Un historien qui a consacré à la bataille de Poitiers quelques pages attachantes, M. Mazas, veut voir dans ces paroles un ton d'aigreur et la preuve d'une mésintelligence déclarée entre Jean et la noblesse qui l'accompagnait. Il suppose au roi des doutes sur la fidélité de ces

[1] Chron. de Froissart, liv. I, part. II, ch. 30.

[2] Ibidem.

hommes qui appelaient la bataille de tous leurs vœux et qui n'avaient pas hésité à répondre immédiatement à son cri d'alarme. A l'appui d'assertions que rien, à ce qu'il semble, ne vient justifier, M. Mazas cite une anecdote qui paraîtra très-apocryphe et que d'ailleurs il n'appuie d'aucune autorité. C'est la réponse brutale et insolente que fit un jour Jean Janvre, dit Bagoulin, sire de la Bouchetière en Poitou, au roi qui se serait écrié en entendant chanter la chanson de Roland par les hommes d'armes : « Il y a longtemps qu'il n'existe plus de Roland parmi les Français ! — On y en verrait encore — aurait alors répondu le vieux gentilhomme — s'ils avaient à leur tête un Charlemagne. » Que prouvait, en admettant qu'elle ait été dite, une telle apostrophe? Qu'il y avait peut-être quelques mécontents dans l'armée et que Jean Janvre était du nombre, rien de plus. On ne la trouve du reste dans aucun chroniqueur, et si on la relève ici c'est uniquement pour prouver jusqu'où l'abus des interprétations peut conduire un historien.

Les sires de Ribeaumont, de Landas, d'Angle et de Beaujeu, au retour de leur importante mission, fendirent la foule qui se pressait autour du roi pour le voir et l'entendre et se présentèrent sains et saufs devant lui. « Seigneurs, quelles nouvelles? — leur cria Jean du plus

loin qu'il les aperçut. — Sire, bonnes, si aurez, si plait à Dieu, une bonne journée sur vos ennemis. — Telle l'espérons-nous à avoir par la grâce de Dieu — répondit Jean — or, nous dites la manière de leur convenant et comment nous les pourrons combattre. — Adonc — dit Eustache de Ribeaumont pour ses compagnons qui l'avaient chargé de porter la parole — sire, nous avons vu et considéré les Anglois ; si peuvent être par estimation deux mille hommes d'armes, quatre mille archers et quinze cents brigands. — Et comment gissent-ils ? — demanda le roi. — Sire, ils sont en très fort lieu, et ne pouvons voir ni imaginer qu'ils aient que une bataille : mais trop bellement et trop sagement l'ont-ils ordennée, et ont pris le long d'un chemin fortifié malement de haies et de buissons, et ont vêtu cette haie d'une part et d'autre de leurs archers, tellement qu'on ne peut entrer ni chevaucher en leur chemin que parmi eux. » Après avoir enfin expliqué les dispositions prises par les Anglais et qui ont été exposées plus haut, Ribeaumont termina en disant au roi que pour aborder l'ennemi il fallait « aller tous à pied, excepté trois cents armeures de fer, tous des plus apperts et hardis, durs et forts et entreprenants, montés sur fleur de coursiers, pour dérompre et ouvrir ses archers, et puis vos batailles et gens d'armes

vitement suivre tous à pied et venir sur ces gens d'armes, main à main, et eux combattre de grand'volonté. C'est tout le conseil que de mon avis je puis donner et imaginer, et qui y mieux le scet, si le die[1]. »

S'il n'était pas facile de mieux parler que Ribeaumont, il eût été à coup sûr plus facile de mieux voir que lui. Habitués à aborder de front tous les obstacles et à ne jamais les tourner, Eustache et ses compagnons s'étaient généreusement exposés, il est vrai, aux traits des archers, mais sans aucun profit pour l'armée. Leur funeste reconnaissance, sommairement exécutée, fut la première cause du désastre du lendemain. Au lieu d'étudier, comme ils auraient dû le faire, la redoute des Anglais sous toutes ses faces et ses divers aspects, ils s'étaient bornés à galopper jusqu'à l'entrée du ravin fortifié ; là ils avaient reconnu les difficultés de l'entreprise compliquées par les eaux du Miausson. Mais le chemin facile qui conduisait au plateau par le flanc droit, ainsi que le subit changement de direction du ruisseau, leur avaient complètement échappé. Pour comble de malheur, Ribeaumont, depuis ses prouesses à Calais, était devenu très cher au roi qui estimait, par dessus tout, son cou-

[1] Chron. de Froissart, liv. I, part. II, ch. 31.

rage, et qui, devant un avis aussi nettement exprimé que le sien, ne crut pouvoir rien faire de mieux que de le suivre.

Le plus simple raisonnement aurait suffi cependant pour faire toucher du doigt tous les défauts de ce plan qui péchait par plus d'un côté. Que les milices des communes combatissent à pied, rien n'était plus juste, et leur armement, comparativement léger et commode, était fort bien approprié à ce genre de lutte ; mais il en était tout autrement des chevaliers, embarrassés dans de lourdes armures dont les jointures, quelque bien articulées qu'elles fussent, gênaient extrêmement tous les mouvements. Les priver de leurs destriers bardés de fer, c'était se donner de gaieté de cœur un désavantage marqué sur l'ennemi qui conservait ses chevaux afin de parer à toutes les éventualités.

Nonobstant tout cela, la nouvelle tactique dont Ribeaumont, on peut le dire, fut le funeste inventeur, et dont, malgré la cruelle leçon de Poitiers, on devait faire un nouvel et si fatal emploi à Azincourt, prévalut et obtint l'assentiment unanime du roi et des barons. Déjà les chevaliers, ayant mis pied à terre, débouclaient leurs éperons et raccourcissaient leurs longues lances de moitié, déjà le signal de l'attaque était donné, quand un

cavalier, entouré d'une nombreuse et brillante escorte, apparut dans la direction de Poitiers, et s'élança à toute bride vers le corps d'armée à la tête duquel on reconnaissait le roi à sa cotte d'armes fleurdelysée et à l'oriflamme qui flottait à ses côtés. C'était le cardinal de Talleyrand-Périgord, évêque d'Auxerre et légat du Saint-Siége, qui avait suivi l'armée depuis Chartres, avec Nicolas Cappochi, évêque d'Urgel, dans l'espoir de terminer ou de suspendre les hostilités entre les deux princes et de les amener à traiter d'une paix dont la France avait tant besoin. Les deux prélats n'avaient pu jusqu'alors saisir une occasion favorable d'accomplir la belle mission dont Innocent VI les avait chargés ; mais le bruit que tout se préparait pour une action décisive s'était promptement répandu dans Poitiers; le cardinal n'avait écouté que son devoir et le zèle avec lequel, en bon Français, il s'empressait de seconder les vues du pape : il était monté à cheval et était accouru, se flattant d'arriver à temps.

Sa venue suspendit le mouvement des troupes et tous les regards se concentrèrent sur le légat qui s'approchait du roi et lui parlait avec animation après s'être incliné devant lui. Malheureux dans les divers essais de négociations qu'il avait tentés, soit pour mettre un terme à

la guerre avec l'Angleterre, soit, et depuis peu, pour obtenir la liberté du roi de Navarre, rebuté par le roi et par son entourage, le cardinal ne s'était pas laissé décourager, et cette fois encore il essaya de faire passer dans l'âme de Jean les sentiments élevés, les convictions profondes et sincères qui l'animaient. Il fut pressant, éloquent, et s'y prit adroitement pour faire entendre au roi de France qu'avec une armée aussi belle, aussi nombreuse que la sienne, il n'y aurait véritablement que peu d'honneur à recueillir pour lui et pour sa noblesse en écrasant la petite troupe des Anglais; que celle-ci, avant de se laisser anéantir, ferait une défense désespérée, dont on aurait certainement raison, mais non cependant sans avoir inutilement exposé la vie de tant de princes et de seigneurs utiles à l'Etat; qu'il était certes plus glorieux pour le roi d'obtenir, par des moyens pacifiques, ce qu'il allait conquérir par les armes, et de se montrer ménager du sang de ses sujets; qu'enfin s'il voulait attendre qu'il eût parlé au prince de Galles, il se faisait fort de lui arracher des concessions de nature à flatter l'amour-propre du roi, et, ce qui valait mieux, des concessions utiles pour le bien de la France.

Le roi, au dire de Froissart, inclinait à un accommodement, et les raisonnements du cardinal trouvaient de

l'écho dans ses plus secrètes pensées ; mais l'influence naissante de Talleyrand était contrebalancée par celle de deux chevaliers et d'un prêtre, Eustache de Ribeaumont, Jean de Landas et Renaut Chauveau, évêque de Châlons, qui, ardents pour la bataille, s'appliquèrent pendant toute cette journée à faire échouer les tentatives si dévouées du cardinal de Périgord. Debout aux côtés du roi, comme ses mauvais génies, ils travaillaient en l'absence du cardinal, chaque fois qu'il était parti pour le camp anglais, à faire rejeter les propositions qu'il rapportait, en suggérant à Jean des exigences inacceptables [1].

Jean avait souscrit en effet au désir du cardinal, lui avait permis de se rendre au camp ennemi et avait promis d'attendre son retour pour engager l'action. Mais comme il voyait ses soldats remplis d'ardeur, et que dans le cas où les négociations échoueraient, ce retard, en les fatiguant, pouvait lui devenir préjudiciable, il exigea que le cardinal agît promptement et revînt de même. « Sire, il nous plait bien, mais retournez tantôt [2]. »

[1] Lingard, Hist. d'Angleterre, t. IV, p. 120, et Chron. de Froissart, liv. I, part. II, ch. 32.

[2] Chron. de Froissart, liv. I, part. II, ch. 32.

Revêtu des insignes de sa dignité[1], Talleyrand franchit la courte distance qui séparait les deux armées, monta sur le plateau et arriva, au travers des rangs anglais, respectueusement ouverts sur son passage, jusqu'au prince de Galles qui l'attendait, debout au milieu des vignes et entouré de ses lieutenants. Accueilli avec dignité, mais froidement, Talleyrand n'eut cependant pas de peine à démontrer à Edouard à quel point sa position était dangereuse et combien de chances défavorables il avait contre lui. Le prince, qui n'avait pas fait sa situation, mais qui la subissait avec courage et en homme de cœur, laissa entrevoir qu'un accommodement ne serait pas impraticable[2], et le cardinal ayant ajouté : « Certes, beau fils, si vous aviez justement considéré et imaginé la puissance du roi de France, vous me laisseriez convenir de vous accorder envers lui, si je pouvois. » Edouard répliqua : « Sire, l'honneur de moi sauve et de mes gens, je voudrois bien encheoir en toute voie de raison. — Beau fils, vous dites bien — s'écria le cardinal transporté de joie — et je vous accorderai si je puis ; car ce serait grand pitié si tant de bonnes gens qui cy sont, et

[1] Vies des Grands Capitaines, par M. Mazas, t. III, p. 123.

[2] Hume. Hist. d'Angleterre, t. V. p. 252.

que vous estes d'un côté et d'autre, venoient ensemble par bataille; trop y pourroit grand meschef avenir[1]. »

Le légat quitta le prince sur ces paroles et retourna auprès du roi, très-satisfait de la tournure pacifique que prenaient les affaires; mais pendant ce temps les conseillers avaient agi, et quand Talleyrand eut dit que le prince de Galles paraissait disposé à souscrire à un traité, qu'il fallait quelque temps pour en dresser les articles, que le reste de la journée n'était pas de trop pour mener à bien une tâche si compliquée, Jean se récria et ne voulut entendre parler d'aucun délai. Talleyrand, toutefois, ayant vivement insisté, en appuyant principalement sur ce point que, quoiqu'il advînt, les Anglais étaient au pouvoir du roi, que rien ne pouvait les soustraire à ses coups, qu'au surplus le dimanche était consacré au Seigneur, à la prière, que ce serait offenser Dieu que de répandre le sang chrétien ce jour là, et qu'il fallait craindre d'exciter son courroux, Jean finit par se rendre et « accorda le répit à durer au lendemain jusques à soleil levant[2]. » Malgré les murmures de son entourage, il envoya aussitôt l'ordre à chacun des capi-

[1] Chron. de Froissart liv. I, part. II, ch. 32.

[2] Ibidem. — part. I, ch. 327.

taines de faire rentrer les troupes dans leurs cantonnements respectifs. Le corps du connétable et des maréchaux fut seul excepté par mesure de précaution et demeura sous les armes autour de la tente royale « de vermeil samit[1] moult cointe et moult riche » dans laquelle Jean venait de se retirer.

Infatigable dans ses charitables desseins, le légat courut de nouveau aux Bordes où le prince, imitant les mouvements de ses adversaires, après avoir compris qu'il ne serait pas attaqué, avait renvoyé ses soldats sous leurs tentes. Dans l'empressement que mit cette fois Edouard à prévenir le légat et à lui offrir ses conditions, il était facile de reconnaitre combien sa situation lui paraissait critique, et qu'aucun sacrifice ne lui coûterait pour en sortir. Avant donc que Talleyrand eût parlé, il déclara que si le roi lui laissait la faculté de regagner Bordeaux avec son armée, sans être inquiété, il rendrait tout le butin qu'il trainait à sa suite, tous les prisonniers qu'il avait faits, Calais et toutes les villes et places d'armes que les Anglais occupaient dans diverses parties du royaume, et qu'enfin il s'engagerait personnellement par serment à ne pas porter les armes contre la France pendant l'espace de sept ans.

[1] Soie rouge.

Le légat se hâta de reporter au roi ces offres inespérées. Jean répondit qu'il voulait prendre l'avis de son Conseil. Talleyrand se retira donc dans le hameau de Maupertuis, à l'extrémité de l'aile gauche de l'armée[1]. Après une assez longue attente, le roi le fit appeler et lui déclara sa volonté : Il laisserait aller l'armée anglaise à la condition expresse que le prince et cent de ses principaux chevaliers se rendraient prisonniers de guerre. Cette clause, qui paraîtra exorbitante au premier abord, n'était cependant pas aussi déraisonnable qu'on pouvait le croire. Rien n'assurait que la capitulation du fils serait ratifiée par le père, et la meilleure garantie de toutes, le meilleur moyen de se procurer la reddition de Calais et des autres places était incontestablement la captivité du Prince Noir[2]. Mais le légat, douloureusement surpris et qui comprenait bien, par l'attitude du prince, qu'il ne se soumettrait jamais à une semblable humiliation, ne se faisait plus illusion sur le résultat de la troisième démarche qu'il allait tenter. En effet, la proposition du roi fut rejetée avec indignation par Edouard qui répondit que s'il était pris, ce serait les armes à la main et qu'il

[1] Vies des Grands Capitaines, par M. Mazas, t. III, p. 124.

[2] Hist. de France, par le P. Daniel, t. III, p. 670

périrait plutôt que d'accepter rien de pareil : « La ville de Londres n'aura jamais à payer ma rançon — dit-il — je me tiendrai prêt à combattre demain[1]. »

Tandis que le cardinal essayait encore de trouver une issue pacifique et qu'il n'épargnait ni soins ni peines pour atteindre son but charitable, profitant de la trêve, quelques chevaliers des deux partis s'approchèrent de leurs campements réciproques, sous prétexte d'exercer leurs chevaux, mais en réalité pour examiner la force et la position des deux armées et en tirer profit au besoin. Au nombre des Anglais descendus du plateau se trouvait Jean Chandos, qui était venu regarder de fort près le corps des maréchaux, dont la belle ordonnance excitait son admiration. Jean de Clermont, maréchal de France, qui se promenait en avant de ses troupes, s'avança vers lui. Froissart a rapporté le récit de cette entrevue, et bien qu'il soit un peu long on aimera, sans doute, à l'entendre de la bouche du merveilleux chroniqueur : « Les deux chevaliers, dit-il, qui estoient jeunes et amoureux, portoient chacun une même devise d'une bleue dame ouvrée de bordure au ray d'un soleil sur le sénestre bras ; et toujours étoit dessus leurs plus hauts vêtements, en

[1] Vies des Grands Capitaines, par M. Mazas, t. III, p. 125.

quelque état qu'ils fussent. Si ne plut mie adonc à messire Jehan de Clermont qu'il vit porter sa devise à messire Jehan de Chandos; et s'arrêta tout coi devant lui et lui dit : — Chandos, aussi vous désirois-je à voir et à encontrer; depuis quand avez-vous empris à porter ma devise? — Et vous la mienne? — répondit messire Jehan Chandos — car autant bien est-elle mienne comme votre. — Je vous le nie — dit messire Jehan de Clermont — et si la souffrance ne fut entre les notres et les vôtres, je vous le montrasse tantôt que vous n'avez nulle cause de la porter! — ha! — ce répondit messire Jehan Chandos — demain au matin vous me trouverez tout appareillié de défendre et de prouver par faict d'armes que aussi bien est-elle mienne comme votre. — A ces paroles ils passèrent outre, et dit encore messire Jehan de Clermont, en ramponnant[1] plus avant messire Jehan Chandos : — Chandos, Chandos, ce sont bien des pompes de vous Anglois qui ne savent aviser rien de nouvel, mais quant qu'ils voient[2] leur est bel! — Il n'y eut adoncques plus dit ni plus fait. Chacun s'en retourna devers ses gens, et demeura la chose en cel état[3]. »

[1] En raillant.

[2] Tout ce qu'ils voient.

[3] Chron. de Froissart, liv. I, part. II, ch. 33.

Mais si le jugement des armes est le jugement de Dieu, la devise était bien à Chandos, car il était seul, le lendemain, à la porter : Jean de Clermont était mort.



IV

La nuit du dimanche au lundi s'écoula aussi gaiement pour les Français et aussi tristement pour les Anglais que la nuit précédente. Pendant que les uns faisaient bonne chère, les autres n'avaient, pour appaiser leur faim, que quelques grappes de raisin[1]. De nombreux partis de cavalerie qui battaient la campagne, par ordre du roi, afin que ses ennemis ne pussent lui échapper à la faveur de l'obscurité, leur ôtaient jusqu'à la ressource de chercher à se procurer quelques vivres qui leur eussent été si nécessaires. Le jour levant trouva donc les deux armées dans des dispositions bien différentes : les Français étaient joyeux et confiants dans leur nombre, les Anglais abat-

[1] Vies des Grands Capitaines, par M. Mazas, t. III, p. 128.

tus et affaiblis par un jeûne auquel ils n'étaient pas accoutumés.

Le prince de Galles, avec sa remarquable prévoyance, avait su mettre à profit la durée de la trêve pour compléter ses dispositions et pour fortifier les points les plus vulnérables de ses retranchements. Ses soldats avaient travaillé toute la nuit à creuser des fossés devant leur front de bataille, à bouleverser un terrain déjà très-accidenté et à établir une palissade au fond du ravin dans lequel devait nécessairement s'engager la cavalerie française ; enfin un épais rempart de chariots entassés les uns sur les autres, barrait le chemin détourné et d'un facile accès qui devait échapper à la vue des Français jusqu'à la fin de l'action. Les archers étaient à leur poste derrière les haies, et en avant des hommes d'armes disposés sur trois rangs, les Anglais au centre, les Gascons aux deux ailes, tous à pied mais tenant leurs chevaux par la bride. Edouard avait pris position avec ses lieutenants à la tête des Anglais, et comme eux il était à pied. A côté de lui se déployait l'étendart d'Angleterre que portait sir Walter Woodland, un de ses écuyers[1]. Le Prince avait de plus détaché trois cents

[1] Sir Piers Leigh avait rempli ces fonctions à la bataille de Crécy, —

hommes d'armes et trois cents archers à cheval, sous le commandement du captal de Buch, et les avait fait embusquer derrière une hauteur, en face du corps du duc de Normandie, qui débordait un peu de ce côté [1]; ils devaient, à un moment donné, fondre sur cette division et la prendre en flanc.

Le chiffre de la petite armée anglaise a été l'objet de bien des évaluations diverses. Les historiens français et anglais ont donné sur ce point libre carrière à leur imagination, les uns en s'efforçant de diminuer et les autres en tâchant de grossir les troupes du Prince-Noir, pour rehausser ou rabaisser l'éclat de ses victoires, au gré de l'amour-propre des deux peuples. David Hume, toujours plus modéré que ses collègues, estime que le prince de Galles avait sous ses ordres douze à quatorze mille hommes [2], c'est-à-dire deux mille hommes d'armes, six mille archers et quatre ou cinq mille *brigands* ou fantassins [3]. L'armée entière était donc à peine égale au tiers des Français, à un de leurs trois corps. On y comp-

Peerage and Baronetage of the British Empire, by sir Bernard Burke — articles : Burrell et Leigh.

[1] Hist. de France, par le P. Daniel, t. III, p. 670.

[2] Hist. d'Angleterre, t. III, p. 249.

[3] Chron. de Froissart, liv. I, part. II, ch. 22.

tait tout au plus un quart d'Anglais ; tout le reste était composé de chevaliers de Guyenne et de soldats gascons, pillards et indisciplinés.

Cette grande infériorité numérique était un peu compensée, il est vrai, par l'excellente position que le prince avait su choisir et par les capitaines distingués d'Angleterre, de Gascogne, de Hainaut et d'Artois qui l'entouraient. On remarquait surtout parmi eux les comtes de Warwick, de Suffolk[1], de Salisbury et d'Oxford, William Montagu, comte de Sarum, Jean Chandos, Richard de Stafford, Renaud de Cobham, Edouard le Despenser, James Audley et Pierre Audley, son frère, le sire de Berkeley, Ralph Basset de Dreyton, William Fitz-Warren, le sire de Manne, le sire de Willoughby, Barthélemy Burghersh, Richard de Pembroke, Etienne de Codrington, le seigneur d'Albret, le seigneur de Pommiers, Aymon et Hélie de Pommiers, le sire de Languran, Jean de Grailly, Captal de Buch, Jean de Chaumont, le sire de Lesparre, le sire de Mucident, le sire de Curton, le sire de Bozan, le sire de Condom, le sire de Montferrant, le seigneur de Landuras, le Souldich de l'Estrade, Eustache d'Aubercicourt, Jean de Ghistelles, Daniel Pasele,

[1] Robert de Ufford.

flamand, Denis de Morbecque, Enguerrand de Beaulaincourt[1], John de Pelham, Henry Vane, John le Brabazon, John de Stourton[2], Thomas de Felton, Edmond de Appelby, Thomas de Ardene, Nicolas de Stafford, Wautier de Thorp, John de Lynbyry, William de Morley, Edouard de Courtenay, Thomas Morant, William de Burton, William de Stretton, John Trevanion, Richard de Basquerville, John de Beresford, Robert de Swynburn, Richard Hewysh, Roger de la Ware, Nigel de Lohereyn, Roger de Cotesford, Thomas de Sandwich, Gilbert de Crosseby, Thomas de Gyssyng, Richard de Saint-John, William de Bodrhagam, Robert de Appelby, sergent d'armes, Thomas de Bernardeston, Jacques de Hanville, Gilbert de Stanford, Thomas Capel, Ralph de Shelton, John de Wynkefeld, William de Ferrers, Fulques de Birmingham, Etienne Dax, Menançon de Casans, Roman Arronskau, Arnaud du Puy, Pierre de Casans, Thomas Chaundelcyr, sergent d'armes, Yvon de Kerembars, écuyer breton, Mathieu de Gournay, Martin de Ferrers, Robert de Clinton, Richard de Wymondham, John de Stokes, John de Seyton, William

[1] Chron. de Froissart, liv. I, part. II, ch. 35.

[2] Peerage and Baronetage of the British Empire, by sir Bernard Burke, articles : Chichester, Cleveland, Meath et Stourton.

Wyn, John de Mowbray, William de Scurgill, Thomas de Blinton, William de Meignyl, John de Shefeld, Robert Bertrand, chevalier normand, Richard d'Avesbury, Nicolas de Ry, John de Burres, Raoul Paynel, chevalier normand, John Vernon, Robert de Scales, Wautier de Boynton, André de Sharnebourn, Theobald Trussel, Hugues d'Hastings, Roger le Cheyne, John de Dalton, Nicolas de Longford, William Seymour, Roger Lestrange de Knokyn, John Bristall, Edmond de Everingham, Jacob de Pype, Hugh Wasteneys, Thomas Tuchet de Launton[1], Thomas Cheyney, Ralph Lovel, Wautier Skidemor, William Huntyngfeld, Norman de Swynford, Richard de Bretford, William de Stretton, John Mautravers, Henry de Blackburn, Yvo de Kenton, Adam Kentish, Bertrand de Saint-Omer et William de Saint-Omer, William de Baxton, John de Ottewell, Walter Fitz-William, Robert de Wyclif, Reginal de Malyns, Roger de Oxencoumbe, Geoffroy Hamelyn, Thomas Charvels, Nicolas de Lamer, Edmond de Wauncy, Richard Le Bakere, Thomas Peytenyn, Thomas de Daventre[2], Walter Huet, Hue de Calverley, John Kuningham, John de

[1] De l'ancienne maison normande de Touchet. V. pièces justificatives (F.)

[2] Rymer, édit. de la Haye, t. III, part. I, p. 120-169, passim.

Cressewelle, James Ross, Geoffroy Worresley, William Bardolt, Huchon Cornwall[1], etc.

De tous ces chevaliers et écuyers de renom, Chandos était sans contredit celui à qui Edouard témoignait le plus de confiance et d'affection. Après lui, sir James occupait la première place dans l'estime du prince qui ne dédaignait pas de s'inspirer de ses conseils. Audley s'était tenu, pendant toute la journée du dimanche, auprès d'Edouard, et une grande partie des dispositions adoptées l'avaient été grâce à ses avis. On l'écoutait, car « il étoit sage et vaillant chevalier durement. » A sa sagesse et à sa science de la guerre, il joignait un courage presqu'insensé, qu'à cette époque, où la force brutale était tant en honneur, les barons prisaient plus en lui que son intelligence si pleine de ressources. Le vœu véritablement chevaleresque qu'il avait fait depuis longtemps, de frapper les premiers coups à toutes les batailles auxquelles le roi d'Angleterre ou un de ses fils, quel qu'il fût, assisterait en personne, avait achevé de lui concilier les suffrages et en avait fait un personnage important dans la petite cour guerrière du Prince-Noir[2].

[1] Jean Chandos, connétable d'Aquitaine et sénéchal de Poitou, par M. Benjamin Fillon, p. 35.

[2] La présence de sir James Audley à la bataille de Poitiers était d'au-

Quand donc les dispositions respectives des deux armées n'eurent plus laissé de doutes sur l'emploi de la journée, sir James Audley s'approcha du prince et lui dit : « Monseigneur, j'ai toujours servi loyaument monseigneur votre père, et vous aussi, et ferai tant comme je vivrai : Cher sire, je vous le montre pourtant que jadis je vouai que la première besogne où le roi votre père ou l'un de ses fils seroit, je serois le premier assaillant et combattant; si vous prie chèrement en guerdon des services que je fis oncques au roi votre père et à vous aussi, que vous me donnez congé que de vous à mon honneur je me puisse partir et mectre en état d'accomplir mon vœu. — Messire Jacques — répondit Edouard en lui tendant la main — Dieu vous doint huy grâce et pouvoir d'être le meilleur des autres[1]. » Le chevalier alla donc se placer en avant du corps commandé par le prince, à l'endroit même où le ravin débouchait sur le plateau. Avec

tant plus méritoire, qu'il faisait cette campagne en volontaire et que rien ne l'avait obligé à suivre l'armée anglaise dans son aventureuse expédition. En raison de ses bons et loyaux services, il avait été en effet dispensé, par lettres royales dn 20 avril 1353, de tous devoirs féodaux, dispensé du service militaire et de prendre séance au Parlement. On trouvera le texte curieux de cette ordonnance, aux Piéces justificatives (F), à la fin du volume.

[1] Chron. de Froissart, liv. I, part. II, ch. 36.

lui allèrent quatre vaillants écuyers de sa suite, Dutton de Dutton, Delves de Doddington, Fawlehurst de Crew et Hawtrestone de Wainehill[1], qui avaient pour mission de l'assister pendant le combat, de le dégager et de le relever s'il tombait sous son cheval, de l'emporter s'il était blessé, de le venger s'il était tué.

Le roi n'avait pas attendu que les Anglais lui donnassent l'exemple pour se préparer à la bataille provoquée par ses exigences inacceptables. Dès le point du jour l'armée était sortie de ses tentes et chaque corps avait pris sa place de combat. Les Français étaient, comme on l'a déjà dit, partagés en trois « batailles » de seize mille hommes chacune ; leurs lignes, très-développées, formaient un arc de cercle immense d'une lieue environ d'étendue ; la gauche, commandée par le dauphin et ses frères, s'appuyait au hameau de Maupertuis et débordait l'ennemi dont elle menaçait le flanc droit. Les deux ailes, dépassées par toute l'épaisseur du centre, se trouvaient donc en arrière et n'étaient pas même reliées avec lui, ce qui fut une première faute. L'armée semblait être devenue trois armées distinctes, destinées à opérer séparément et sans ensemble.

[1] Note de l'édit. de Froissart de M. Buchon, t. I, p. 347.

Le seul changement que Jean avait apporté à ses dispositions primitives avait été de retirer le commandement de l'aile droite à son frère, le duc d'Orléans, pour le donner aux maréchaux de Clermont et d'Audeneham, et de confier au prince un corps de réserve placé en arrière de toute la ligne[1]. Le roi avait toujours gardé pour lui le centre qui ne devait être appelé à donner que quand les deux ailes auraient été engagées ; enfin un escadron d'Allemands, conduit par les comtes de Saarbruck, de Nidau et de Nassau, déployé en avant de la gauche, devait appuyer le mouvement des maréchaux.

Le plan tracé par Eustache de Ribeaumont avait été maintenu. Tous les hommes d'armes, à l'exemple du roi, avaient mis pied à terre, débouclé leurs éperons et raccourci leurs longues lances de manière à les réduire aux proportions des hallebardes de l'infanterie. Aussi imprévoyants que Jean, la plupart d'entre eux avaient laissé en liberté leurs chevaux qui ne tardèrent pas à s'enfuir. Sauf quelques rares exceptions, tous les gentilshommes, couverts de pesantes armures, uniquement faites pour combattre à cheval et qui par conséquent laissaient toute la partie postérieure des jambes à découvert, se trouvè-

[1] Hist. d'Angleterre, par Lingard, t. IV, p. 121.

rent donc, quels que fussent les événements, réduits à combattre à pied sur un terrain coupé de fossés et de broussailles où une agilité qu'ils ne pouvaient déployer devenait une des premières conditions du succès. Leur équipement seul les distinguait désormais des milices communales, et celles-ci avaient à leur tour l'avantage sur les fiers barons qui les méprisaient si ouvertement.

On ne voyait plus d'autres cavaliers, sur tout le front de bataille des Français, que les Allemands et trois cents hommes d'élite choisis par les maréchaux dans les trois divisions. C'était « les plus roides et plus apperts de tout l'ost ; » ils étaient en outre admirablement montés et armés de toutes pièces.

Jamais armée n'avait réuni jusqu'alors une si brillante et si nombreuse chevalerie. Ce n'était que « belles armures, riches armoiries [1], » bannières et pennons aux couleurs éclatantes flottant de toutes parts dans les airs. L'élite de la noblesse française était là, et se pressait autour du roi dont elle composait presqu'exclusivement la division. Parmi les nombreux chevaliers dont on enregistrera, sur la foi des chroniqueurs, les noms à la fin de ce récit, en faisant le relevé des pertes après l'ac-

[1] Chron. de Froissart, liv. I, part. II, ch. 30.

tion, on remarquait surtout les nouveaux Chevaliers de l'Étoile qui se couvrirent de gloire en observant religieusement leurs statuts, de ne jamais reculer devant l'ennemi de plus de quatre arpents de terrain et de mourir plutôt que de lacher pied ; ils se firent tous tuer jusqu'au dernier et amenèrent ainsi, par leur fidélité à en suivre les règles, la ruine de cet ordre éphémère. Vingt d'entre eux avaient sollicité le périlleux honneur de revêtir, selon un usage dont l'histoire du moyen-âge fournit de fréquents exemples, pour tromper l'ennemi, des armures semblables à celle du roi et des cottes-d'armes sur lesquelles brillaient les nobles fleurs de lys de France. Un autre brave chevalier, Renaud de Cervolles, dit l'Archiprêtre, s'était aussi paré « des armures » du jeune Pierre II, comte d'Alençon [1].

Le cardinal de Périgord, qui était resté dans le camp français, ne voulut pas se retirer avant d'avoir encore fait une tentative suprême ; mais il ne put approcher du roi. On lui signifia « yreusement » de s'en aller à Poitiers ou partout ailleurs, mais de ne plus se mêler d'accord ni de traité, car il pourrait en résulter pour lui de graves désagréments. Le cardinal, qui avait fait tout ce

[1] Chron. de Froissart, liv. I, part. II, ch. 31.

qu'il était humainement possible de faire, se rendit encore une fois auprès du prince de Galles pour lui apprendre qu'il n'y avait plus qu'à combattre et que la résolution du roi était inébranlable. « C'est bien l'intention de nous et des nôtres — s'écria Edouard — et Dieu veuille aider le droit ! » Talleyrand reprit alors le chemin de Poitiers avec son escorte qui se composait de plusieurs hommes d'armes commandés par Robert de Duras, neveu du prélat, et par le châtelain d'Amposte. Ceux-ci, indignés de s'éloigner au moment où l'on allait en venir aux mains, reconduisirent Périgord jusqu'aux faubourgs de Poitiers, et là, tournant bride brusquement, ils suivirent dans les rangs de l'armée française le châtelain d'Amposte qu'ils avaient choisi pour chef.

Le départ du cardinal fut le signal du combat.

Les maréchaux s'ébranlèrent, et avec leurs trois cents hommes d'élite ils se lancèrent au galop dans le ravin. A peine la tête de la colonne s'y était-elle engagée qu'une nuée de longues flèches barbelées partant des deux côtés, des haies et des buissons, et traversant le ravin, tandis que d'autres lancées du plateau l'enfilaient dans toute sa longueur, portèrent un désordre épouvantable dans la cavalerie française. Les chevaux des premiers rangs, blessés par les « sagettes, » refusèrent d'avancer, se dé-

fendirent, se cabrèrent, se renversèrent sur leurs cavaliers et obstruèrent le passage. Ce ne fut plus dès lors qu'une véritable boucherie. Frappés de toutes parts sans pouvoir riposter ni se défendre, les hommes d'armes tombaient sur les cadavres de leurs compagnons en essayant de franchir la barricade humaine qui s'élevait à chaque instant. Les maréchaux et quelques intrépides réussirent cependant à se porter en avant et parvinrent, par un effort désespéré, jusqu'en face du prince de Galles, tandis que le reste de la colonne servait de point de mire aux archers qui tiraient posément, à coup sûr, dans cette foule en désordre [1], et se faisait écraser en se consumant en efforts impuissants.

Le prince de Galles connaissait par expérience l'impétuosité française ; il avait prévu cette charge furieuse et avait tout disposé sur le plateau pour la recevoir. A peine en effet les maréchaux y étaient-ils parvenus en brisant la palissade sous le poitrail bardé de fer de leurs puissants destriers, que la première ligne des anglais, précédée par sir James Audley et ses quatre écuyers, se mit en mouvement et fondit sur les gens d'armes français. Audley s'attaqua au maréchal d'Audeneham ; après

[1] Hist. d'Angleterre, par D. Hume, t. V, p. 254.

une lutte opiniâtre celui-ci fut blessé et fait prisonnier, mais non par Audley ni par ses écuyers, car le brave chevalier n'avait d'autre souci que de combattre et ne s'inquiétait nullement des prisonniers ni du profit qu'il aurait pu en tirer. Jean de Clermont, plus malheureux encore que son collègue, fut renversé sous son cheval et massacré, bien qu'il se nommât et criât qu'il se rendait. Froissart attribue sa mort à Jean Chandos qui aurait voulu, en ordonnant qu'on le tuât, se venger des railleries insultantes que Clermont lui avait prodiguées la veille. Cette assertion, qui ne parait pas dénuée de fondement, serait la seule tache que l'on puisse découvrir sous la gloire militaire, d'ailleurs si pure et si éclatante, du général anglais.

Tout l'avantage était donc pour les Anglais qui n'avaient à regretter qu'une perte sérieuse, celle d'Eustache d'Aubercicourt. Emporté par son ardeur et jaloux des hauts-faits de James Audley, Eustache s'était élancé à cheval dans le défilé. Un chevalier allemand de la compagnie du comte de Nassau, nommé Louis de Recombes, qui s'armait d'argent à cinq roses de gueules, le reconnut, à son écu d'hermines à deux hamaïdes de gueules, et s'avança au-devant de lui, la lance en arrêt. Le sire d'Aubercicourt l'attendit de pied ferme et le choc fut si

violent que les deux cavaliers vidèrent les arçons et roulèrent en même temps sur la poussière. Plus agile que le seigneur de Recombes, Eustache se releva aussitôt et tirant son épée allait en percer son adversaire, quand cinq Allemands se jetèrent entre lui et leur compatriote renversé, et le firent prisonnier. On dit même, qu'au mépris de toutes les lois de la guerre et de la chevalerie, ils firent subir au brave hannuyer d'indignes traitements et l'attachèrent sur un chariot de bagages, au lieu, selon l'usage, de se contenter de sa parole qu'il ne chercherait pas à s'enfuir [1].

L'infanterie de l'aile droite, cependant, avait marché au secours des maréchaux dont on devinait de loin la position critique, sans en apprécier toute l'étendue. Les premiers rangs que les flèches des archers anglais avaient d'abord éclaircis, ne tardèrent pas à être complètement enfoncés par les survivants des trois cents hommes d'armes que leurs chevaux emportaient hors de ce fatal défilé. Reconnaissant l'impossibilité de faire à pied et lentement un trajet où la cavalerie avait échoué, trajet rendu plus difficile encore par la quantité de cadavres d'hommes et de chevaux qui barraient le passage, les

[1] Chron. de Froissart, liv. I, part. II, ch. 36.

milices se rompirent et reculèrent en désordre sur la division du dauphin qui accourait pour les soutenir. Comprimée dans son élan, refoulée par l'aile droite qui se débandait, l'aile gauche apprit au même instant que les maréchaux étaient morts ou pris, et s'arrêta hésitante en face des pentes qu'il fallait gravir. Ce temps d'arrêt lui fut funeste, car le prince de Galles l'ayant remarqué, dépêcha un messager au captal de Buch qui sortit tout à coup de son embuscade, à la tête de ses six cents chevaux et chargea les Allemands auxquels on avait confié la protection du flanc de l'aile gauche. Quelques efforts que fissent ces Allemands, ils furent contraints de plier devant l'impétuosité du captal et furent vivement ramenés jusqu'au front du corps royal, laissant sur le terrain le cadavre du connétable Gauthier de Brienne qui les commandait en chef.

La divison du dauphin, découverte par la défaite des Allemands, fut prise en flanc par les Anglais, et complètement désorganisée. Le désordre était à son comble. Tremblants pour la sûreté du dauphin et de ses deux frères que le roi leur avaient confiés, et malgré l'opposition de Jean de Saintré et de Guichard d'Angle qui, spécialement chargés du comte de Poitiers, préféraient le soin de leur réputation à celui de leur précieux dépôt, le

sire de Saint-Venant, Jean de Landas et Thibaut de Vaudenay arrachèrent les jeunes princes de la mêlée, se firent suivre de huit cents lances qui n'avaient pas encore donné et s'élancèrent à bride abattue dans la direction de Chauvigny[1]. Il faut ajouter à la louange des trois barons et pour les disculper d'injustes blâmes que certains historiens n'ont pas craint d'infliger à leur mémoire, qu'à peine à une lieue du champ de bataille ils voulurent tous trois quitter les princes désormais à l'abri de tout danger et revenir prendre part au combat. Ce ne fut pas sans peine que Landas et Vaudenay finirent par décider le seigneur de Saint-Venant à remplir sa mission jusqu'au bout. Ils ne triomphèrent de sa résistance qu'à force de prières et en lui jurant qu'il était aussi honorable pour lui d'exécuter les ordres du roi, au sujet de ses fils[2], que de les accompagner à Maupertuis. Le seigneur de Saint-Venant se laissa persuader à regret et continua sa marche, tandis que Landas et Vaudenay, presque seuls, regagnaient le théâtre de l'action en traversant des bandes de fuyards qui couvraient la campagne de toutes parts.

1 Chron. de Froissart, liv. I, part. II, ch. 39.
2 Continuat. de Nangis.

Pendant leur courte absence l'aspect du champ de bataille avait bien changé et ils durent être épouvantés des progrès qu'avait fait la démoralisation dans l'armée. La sollicitude bien naturelle de Jean pour le salut de ses enfants, de l'héritier de son trône, avait amené les plus funestes résultats. Dès que le bruit de la retraite du dauphin se fut répandu parmi les troupes, rien ne put arrêter les milices communales auxquelles, il faut l'avouer à leur éternel opprobre, des chevaliers indignes de ce titre ne rougissaient pas de donner l'exemple. L'aile gauche toute entière tourna les talons. Ce mouvement précipité entraina la réserve qui n'avait pas tiré l'épée du fourreau. Le duc d'Orléans qui la commandait, sans souci de sa dignité, des obligations que lui imposaient doublement son rang et sa qualité de Français, se couvrit dans cette journée d'une honte ineffaçable. Il s'enfuit lâchement. C'était au moment où Jean de Landas et Thibaut de Vaudenay revenaient mourir à leur poste. Quelques chevaliers de la suite du prince, saisis de remords, se joignirent à eux, et ils allèrent tous ensemble grossir les rangs du centre devant lequel se tenait le roi frémissant de douleur à l'aspect du désastre qui s'accomplissait sous ses yeux.

Les soudoyers allemands, ralliés par les comtes de

Saarbruck et de Nassau, s'étaient reformés en avant du roi qu'ils couvraient d'une triple ligne de fer.

Il n'y avait pas encore eu de combat véritable, mais seulement une déroute inouïe et jusqu'alors sans précédent dans l'histoire[1]. Des quarante huit mille hommes dont se composait l'armée, un sixième à peine avait été engagé et avait presqu'entièrement péri. Deux divisions sur trois, c'est-à-dire environ trente-deux mille hommes, avaient lâché pied. Il ne restait plus sur le champ de bataille que le centre, seize mille hommes et les quelques cavaliers du comte de Saarbruck; mais la composition exceptionnelle de ce troisième corps, formé seulement de féodaux, lui donnait assez de force pour vaincre à lui seul les Anglais qu'il surpassait encore en nombre. Malheureusement, le funeste conseil d'Eustache de Ribeaumont, trop bien suivi, lui causait un désavantage qui ne se pouvait guère compenser dans une rencontre en rase campagne[2]. Les chevaliers étaient à pied et quand ils voulurent se remettre en selle ils ne trouvèrent plus, à quelques rares exceptions près, leurs chevaux qui s'étaient dispersés. Le roi lui-même, qui n'avait pas été

[1] Vies des Grands Capitaines, par M. Mazas, t. III, p. 135.

[2] Hist. de France, par le P. Daniel, t. III, p. 671.

en cela plus avisé qu'eux [1], s'écria « à pied! à pied! » et saisissant une hache d'armes il commanda de marcher à l'ennemi.

Les paroles, l'action de Jean électrisèrent les barons qui, précédés de l'oriflamme portée par Geoffroy de Charny, s'avancèrent à leur tour vers les Bordes. Les Anglais ne les attendirent pas. Lorsque Chandos, qui n'avait pas quitté le prince de Galles, vit l'incroyable panique des Français et que par suite de la lâcheté des deux ailes la partie devenait désormais plus égale, il jugea que le moment était venu pour le prince de prendre l'offensive à son tour. « Sire, sire — dit-il à Edouard — chevauchez avant, la journée est votre; Dieu sera huy en votre main; adressons-nous devers votre adversaire le roy de France, car cette part gît tout le fort de la besogne. Bien sçais que par vaillance il ne fuira point; si nous demeurera, s'il plait à Dieu et à saint George, mais qu'il soit combattu; et vous dites or-ains que huy on vous verroit bon chevalier. » Ce « grand mot et honorable » qui était une véritable prophétie, frappa juste. Le prince sauta sur son cheval en répondant : « Jean, allons, allons, vous ne me verrez mais huy retourner,

[1] Vies des Grands Capitaines, par M. Mazas, t. III, p. 136.

mais toujours chevaucher avant; » et il cria à sir Walter Woodland qui portait sa bannière : « chevauchez avant, bannière, au nom de Dieu et de saint George[1]. »

L'armée s'ébranla, les archers en tête, et descendit par le chemin que les Français n'avaient pas su découvrir. Ce mouvement des Anglais à droite avait pour but de prendre la division du roi par son flanc gauche et de la resserrer entre eux et les pentes du plateau qu'ils venaient d'abandonner afin de permettre à la cavalerie de s'étendre dans la plaine et de prendre du champ pour charger. Cette conversion ne se fit pas du reste sans désordre. Les hommes d'armes se pressaient sur le chemin trop étroit, et plusieurs d'entre eux furent renversés et écrasés sous les pieds des chevaux. Il fallait, pour parvenir jusqu'aux Français, que l'armée traversât les positions précédemment occupées par le corps du dauphin et que marquaient de nombreux cadavres. Le prince de Galles aperçut auprès d'un buisson le corps de Robert de Duras, reconnaissable à sa cotte d'armes et à sa bannière : de France au sautoir de gueules, qui gisait à ses côtés. A cette vue, la colère d'Edouard contre le cardinal se ralluma, car il avait appris au commencement du

[1] Chron. de Froissart, liv. I, part. II, ch. 38.

combat que le neveu du prélat et les gens d'armes de sa suite se trouvaient parmi ses adversaires, et il avait cru qu'ils y étaient venus avec l'assentiment du légat. Déjà il avait voulu faire tuer le châtelain d'Amposte qui s'était laissé prendre à la première attaque des Bordes, et le châtelain n'avait dû la vie qu'à la généreuse intervention de Chandos. N'écoutant plus que son premier mouvement, Edouard ordonna à deux écuyers et à trois archers d'étendre sur un bouclier le corps du banneret et de le porter au cardinal, à Poitiers. « Dites-lui — ajouta-t-il — que je le salue à ces enseignes. » Les soldats exécutèrent fidèlement leur funèbre mission et par ce cruel et dérisoire message, le cardinal apprit à la fois la perte qu'il avait faite et celle qui allait mettre en deuil la France entière.

Surpris dans sa marche par l'apparition, sur sa gauche, des Anglais qu'il croyait avoir en tête, Jean rebroussa chemin et voulut reprendre sa première position. Pour lui en donner le loisir, les Allemands fournirent une charge vigoureuse, culbutèrent les archers et entamèrent la cavalerie ennemie, mais leurs chefs, les comtes de Saarbruck et de Nassau, ayant été pris, ils furent bientôt écrasés et l'armée anglaise, que rien n'arrêtait plus, arriva aussitôt, guidée par les maréchaux de Warwick et

de Suffolk, sur les Français qui avaient à peine eu le temps de se reformer.

Le combat commença aux cris de : Montjoie-Saint-Denis ! et de : Saint-George-Guyenne ! Deux ou trois charges rompirent la ligne au centre de laquelle se tenaient le roi et Philippe, son plus jeune fils, qui devait gagner à cette journée le surnom de *Hardi*, sous lequel il fut toujours connu depuis. La mêlée devint générale. Partagés en autant de groupes qu'il y avait de provinces représentées à l'armée, les chevaliers engagèrent bravement avec l'excellente cavalerie ennemie une lutte si inégale que le généreux Chandos descendit de cheval pour ne devoir la victoire qu'à son propre mérite [1]. Les gens d'armes du Bourbonnais et de la Picardie, ralliés autour du duc de Bourbon, les Poitevins avec le vicomte de Rochechouart, les Bourguignons, les Auvergnats rivalisaient d'ardeur et se défendaient avec une intrépidité digne d'une meilleure destinée. Renversés par les charges que l'on fournissait sans relâche contre eux, frappés de loin, sans pouvoir riposter, par les longues lances et par les flèches qui pleuvaient sur eux, ils tom-

[1] James Clifton, hist. de Jean Chandos, d'après M. Mazas : Vies des Grands Capitaines, t. III, p. 136.

baient en foule sans reculer d'un pas ou ne se rendaient qu'à la dernière extrémité. De tous côtés s'abattaient sur la poussière des bannières et des pennons dont la chute annonçait la mort ou la captivité de leurs maîtres.

Le désordre était tel que Jean de Ghistelles réussit à délivrer Eustache d'Aubercicourt, et que le preux put rejoindre ses compagnons auxquels il apporta de nouveau le secours de sa vaillante épée. Pendant qu'il rentrait en ligne, James Audley, qui avait fait des prodiges, était grièvement blessé et ses quatre écuyers, après l'avoir retiré de la mêlée, l'avaient désarmé et couché au pied d'une haie pour panser ses blessures [1].

Tout le poids de la bataille portait dès-lors sur le roi qui ne combattait plus que pour l'honneur, puisqu'il était malheureusement trop visible que la victoire lui échappait [2]. Entouré d'une troupe d'élite, des plus grands barons du royaume et des Chevaliers de l'Étoile, Jean, une pesante hache à la main, se couvrait de gloire et s'exposait comme un simple homme d'armes. Les rangs s'éclaircissaient sans cesse à côté de lui, tous ses braves serviteurs, qui se disputaient le mortel honneur

[1] Chron. de Froissart, liv. I, part. II, ch. 41.

[2] Hist. d'Angleterre, par Lingard, t. IV, p. 123.

de le couvrir de leur corps, tombaient à ses pieds : Enfin Geoffroy de Charny qui ne cessait, comme Galon de Montigny à Bouvines, d'agiter l'oriflamme pour rallier les Français épars à la défense du monarque [1], succomba à son tour, entraînant l'étendard sacré que ses mains défaillantes n'avaient pas laissé échapper.

La chute de l'oriflamme annonçait la mort ou la captivité du roi : elle fut le signal de la déroute. Les chevaliers qui combattaient encore en s'efforçant de se rapprocher du groupe royal, crurent que tout était fini ; les uns se rendirent ; les autres, ceux qui étaient serrés de moins près, se précipitèrent sur la route de Poitiers où ils comptaient trouver un asile. Le chemin était encombré de fuyards à pied et à cheval que les Anglais, qui les poursuivaient, massacraient sans merci. Pour comble de malheur, les habitants de Poitiers avaient fermé les portes de la ville et assistaient froidement au carnage horrible que l'ennemi faisait de leurs compatriotes au pied même de leurs remparts. La terreur était devenue si grande que du plus loin qu'ils apercevaient un Anglais, les Français couraient lui rendre leurs armes.

[1] Vies des Grands Capitaines, par M. Mazas, t. III, p. 139.

On cite de simples archers qui avaient chacun jusqu'à cinq ou six prisonniers de marque [1].

Les chevaliers, qui avaient eu la présence d'esprit de garder leurs chevaux, durent leur salut à cette précaution, mais ils étaient rares. Tournant autour des fossés de Poitiers, ils se dispersaient dans la campagne et lassaient par la rapidité de leur course les gens d'armes qui entreprenaient de les rejoindre. Ces poursuites isolées donnèrent lieu à deux curieux épisodes qui, à titre de peintures des mœurs chevaleresques, doivent trouver place dans ce récit.

Oudart de Renty, repoussé de Poitiers comme les autres, fuyait à toute bride et déjà il avait parcouru une lieue. Un chevalier anglais qui courait après lui, la lance au poing, lui criait de temps à autre : « Chevalier, retournez, car c'est grand'honte de ainsi fuir ! » Ces apostrophes piquèrent Oudard : il s'arrêta et attendit l'Anglais qui fondit impétueusement sur lui. Se jeter de côté, asséner à son adversaire un violent coup d'épée sur son bassinet et le jeter à bas de son cheval fut pour le sire de Renty l'affaire d'un instant. Le chevalier, tout étourdi, était resté étendu par terre ; Oudart le fit prisonnier et

[1] Chron. de Froissart, liv. I, part. II, ch. 44.

reprit sa course, emmenant avec lui son captif dont le chroniqueur n'a pas su ou n'a pas voulu dire le nom [1].

La seconde anecdote est encore plus singulière et surtout plus caractéristique, et Froissart s'est complaisamment étendu sur les moindres détails, comme il ne manque d'ailleurs jamais de le faire chaque fois qu'il s'agit de bataille. Le bon chroniqueur, dans le corps d'un clerc, cachait l'âme d'un chevalier.

Un écuyer de Picardie, « appert homme d'armes et sage et courtois durement, » nommé Jean d'Ellenes, qui avait combattu à pied non loin du roi, pensa à se retirer de la bagarre lorsqu'il vit les affaires en si mauvais chemin, et quand il crut que le roi était mort ou prisonnier. Il avait eu l'excellente idée de garder son page auprès de lui, et l'enfant lui tenait un cheval frais qu'il fut heureux d'enfourcher au moment de la déroute générale. Il piqua donc droit à Poitiers et de là se dirigea sur Châtellerault. Sa manœuvre avait attiré l'attention d'un chevalier anglais, le sire de Berkeley qui, le matin même, avait obtenu du prince de Galles de faire de son pennon une bannière, et qui voulait inaugurer par quelque action d'éclat sa nouvelle dignité. Il avait un

[1] Froissart, liv. I, part. II, ch. 43.

excellent cheval et ne doutait point de rejoindre le fugitif, mais il ne voulut permettre à aucun des gens d'armes de sa suite de partager avec lui l'honneur de cette capture, et il quitta le champ de bataille sur les traces du Picard, en défendant expressément qu'on l'accompagnât.

Malgré tous ses efforts, le sire de Berkeley ne pouvait diminuer la distance qui le séparait de Jean d'Ellenes, lui-même très-bien monté. En vain criait-il à Jean : « Retournez, retournez, homme d'armes, ce n'est pas honneur, ni prouesse de ainsi fuir ! » Jean n'écoutait pas et courait toujours. Mais, quand il se crut assez éloigné pour être certain qu'il n'aurait affaire qu'à l'Anglais seul et que personne ne viendrait au secours du banneret, il se retourna tout à coup, assujettit la poignée de son épée sous son bras, la tenant en arrêt par la lame, en guise de lance, et chargea Berkeley qui l'attendait l'épée haute. Évitant adroitement par un écart de son cheval le coup qui lui était destiné, Jean d'une brusque secousse fit voler à quelques pas le léger glaive de Bordeaux. Berkeley, désarmé et à la merci du Picard, mit pied à terre et alla ramasser son arme, non pas sans doute en marchant « tout le petit pas » comme le dit le chroniqueur, mais bien certainement en courant de toute sa vitesse. Jean l'avait déjà devancé et, profitant de ce que l'armure

du banneret était faite pour combattre à cheval, il lui porta un coup terrible qui traversa les deux cuisses et « s'encousit jusques aux hanches. » Berkeley tomba grièvement blessé, et demanda à Jean son nom. « On m'appelle Jehan d'Ellenes, — répondit-il — et vous, comment? — Certes, compain, — répondit le chevalier, — on m'appelle Thomas et suis sire de Bereler, un moult beau châtel séant sur la rivière de Saverne en la marche de Galles. — Sire de Bereler, — dit l'écuyer, — vous serez mon prisonnier, si comme je vous ai dit et je vous mettrai à sauveté, et entendrai à vous guérir, car il me semble que vous êtes durement navré. — Je le vous accorde ainsi, — repartit le chevalier, — voirement suis-je votre prisonnier, car vous m'avez loyaument conquis. »

Finissant par où il aurait dû commencer, après cette conversation si originale par ses expressions et la position réciproque des deux parties, Jean d'Ellenes prouva que s'il savait faire les blessures il savait aussi les panser : Il retira doucement le fer de la plaie dans laquelle il était resté, la banda du mieux qu'il put, remit en selle son prisonnier et le conduisit « tout le petit pas, » cette fois on n'aura pas de peine à le croire, à Châtellerault. Après quinze jours de repos et de soins dans cette ville, Jean retourna « en son hôtel de Picardie » avec le sire de

Berkeley et l'y garda une année entière. Au bout de ce laps de temps, le banneret bien guéri, mais infirme pour le reste de sa vie, put revoir, après avoir toutefois payé à son hôte six mille nobles pour sa rançon, la jolie rivière de Severn, le pays de Galles et ce si beau château auquel il pensait encore en tombant tout sanglant dans les plaines de Poitiers [1].

[1] Chron. de Froissart, liv. I, part. II, ch. 43.





V

Le roi Jean n'était ni mort ni pris. Ce qui avait achevé d'accréditer cette erreur funeste c'est que personne n'avait songé à relever l'oriflamme. On ne pensait qu'à jouer des mains. C'était l'honneur de la France que défendait cette poignée de braves dont la valeur excitait même la chaleureuse admiration de leurs ennemis.

A peine comptait-on encore auprès du roi une quarantaine de chevaliers qui avaient affaire à la plus forte partie de l'armée anglaise. Jean, la tête nue, car son casque était tombé brisé en plusieurs morceaux, tenait avec son bras gauche son fils Philippe serré contre sa poitrine et cherchait la mort qui ne voulait pas de lui. Bien secondé par l'enfant qui ne cessait de veiller sur

lui et l'avertissait de l'approche des ennemis en lui criant : « Père, gardez-vous à droite, gardez-vous à gauche[1]. » Jean traçait autour de lui un cercle infranchissable de sa redoutable hache qu'il maniait avec une adresse peu commune et qui, à chaque coup, abattait un homme. Les Anglais, jaloux de la gloire de le prendre vivant, arrivaient en foule sur lui, cherchant à l'entourer et lui disaient : « Rendez-vous, rendez-vous, autrement vous êtes mort[2]. » Mais les plus hardis payaient de leur vie leur témérité; Jean frappait et ne répondait pas.

Cette lutte héroïque, toutefois, devait avoir un terme. Pierre, duc de Bourbon, Jean de Landas, Guichard de Beaujeu, l'évêque de Châlons, Renaud Chauveau dont le trépas devait racheter les imprudents conseils, venaient de se faire tuer à côté de Jean et en le défendant. Le sire de Pons tomba à son tour; sa chute fut bientôt suivie de celle de Pierre de Clermont. Jacques de la Marche, blessé trois fois devant le roi, ne combattait plus qu'à genoux[3]. Jean lui-même enfin, atteint au visage de

[1] Hist. de France, par M. H. Martin, t. V, p. 153.

[2] Chron. de Froissart, liv. I, part. II, ch. 44.

[3] Vies des Grands Capitaines, par M. Mazas, t. III, p. 137.

deux revers d'épée[1], vit couler aussi le sang de Philippe; il sentit faiblir son énergie et voulut vivre pour son fils. Il baissa sa hache, ne s'en servant plus pour frapper mais seulement pour repousser la foule qui le serrait de trop près. Aux sommations réitérées qu'on lui adressait de toutes parts, il répondait par des refus et demandait toujours le prince de Galles. Il ne voulait se rendre qu'à lui seul.

Au moment où l'obstination bien naturelle du roi avait porté à son comble l'irritation de ses adversaires, et où, sans tenir compte de l'honorable scrupule qui l'empêchait de se rendre à un autre qu'à un prince ou un banneret, ils allaient lui faire un mauvais parti, deux chevaliers suivis d'une petite troupe d'hommes d'armes, tous à cheval, fendirent brusquement la presse et arrivèrent en face du roi[2]. L'un d'eux, qui était grièvement blessé au bras droit, lui dit en français : « Sire, sire, rendez-vous ! » L'accent respectueux de celui qui lui parlait, l'idiome qu'il avait employé attirèrent l'attention du roi qui lui demanda : « A qui me rendrai-je? à qui? Où est mon cousin le prince de Galles ? Si je le veois, je

[1] Hist. de France, par le P. Daniel, t. III, p. 672.

[2] Vies des Grands Capitaines, par M. Mazas, t. III, p. 138.

parlerois. — Sire — répondit le chevalier — il n'est pas ci ; mais rendez-vous à moi, je vous ménerai devers lui. — Qui êtes-vous ? — dit le roi. — Sire, je suis Denys de Morbecque, un chevalier d'Artois, mais je sers le roi d'Angleterre, pour ce que je ne puis au royaume de France demeurer, et que j'y ai tout forfait le mien[1]. » Deux ans auparavant, en effet, il avait été condamné à mort pour avoir tué d'un coup de sa raquette de fer, à la suite d'une querelle au jeu de paume, un gentilhomme que le roi aimait beaucoup, et il s'était réfugié en Angleterre[2]. « Je me rends à vous, » lui répondit Jean, et il lui tendit son gantelet droit et le tronçon de son épée; mais le banneret, qui pouvait à peine se tenir sur son cheval, était incapable de prendre les armes du roi. Le chevalier qui l'accompagnait, Enguerrand de Beaulaincourt, était Artésien comme lui, et de plus son cousin-germain, car ils étaient fils de deux sœurs; Morbecque lui laissa l'honneur de recevoir le gantelet et l'épée royale, ce qu'Enguerrand fit avec les marques du plus profond respect[3].

[1] Chron. de Froissart, liv. I, part. II, ch. 44.

[2] Vies des Grands Capitaines, par Mazas, t. III, p. 130.

[3] Chron. conservée à la bibliothèque de St-Waast d'Arras, d'après M. Mazas, t. III, p. 139.

Selon la promesse qu'il avait faite à Jean, Denis de Morbecque voulut aussitôt conduire son illustre captif au prince de Galles. Edouard, voyant que la bataille était gagnée, n'avait plus cherché à cacher la fatigue qui l'accablait ; il avait détaché son bassinet et s'était assis a l'ombre d'un buisson auprès duquel on avait planté sa bannière, d'après le conseil de son inséparable Chandos. « Sire — avait dit le chevalier — c'est bon que vous vous arrêtez ici et mettez votre bannière haut sur ce buisson, si se retrairont vos gens qui sont durement épars ; car Dieu merci la journée est vôtre et je ne vois mais nulles bannières ni nuls pennons françois ni convoy entre eux qui se puisse rejoindre ; et si vous rafraîchirez un petit, car je vous vois moult échauffé[1]. »

Edouard, séparé de Jean dès le début du dernier engagement, l'avait perdu de vue et il était inquiet de son sort. Quand donc ses deux maréchaux, les comtes de Warwick et de Suffolk, se présentèrent devant lui pour le féliciter, la première chose qu'il leur demanda fut des nouvelles du roi. « Sire — répondirent-ils — nennil, bien certaines ; nous créons bien ainsi qu'il est mort ou pris ; car point n'est parti des batailles. » Gardant au-

[1] Chron. de Froissart, liv. I, part. II, ch. 45.

près de lui le comte de Suffolk, Edouard dit à Warwick et à Renaud de Cobham : « Je vous prie, partez de ci et chevauchez si avant qu'à votre retour vous m'en sachiez à dire la vérité. » Les deux bannerets remontèrent à cheval et parcoururent la plaine. Ils ne tardèrent pas à remarquer une foule compacte et tumultueuse de gens d'armes à pied qui s'avançait lentement. Ils piquèrent droit à ce groupe et y rencontrèrent ce qu'ils cherchaient. Ils ne pouvaient arriver dans un moment plus opportun, car Jean courait les plus grands dangers.

A peine Denis de Morbecque avait-il fait quelques pas avec le roi qu'un capitaine gascon, Bernard de Truttes, et une vingtaine d'Anglais, furieux de se voir enlever celui qu'ils considéraient comme leur proie, s'étaient rués sur Morbecque et ses gens d'armes et avaient entouré Jean en se le disputant mutuellement : « Je l'ai pris ! je l'ai pris ! » criaient-ils tous ensemble. Déjà les épées se croisaient, déjà quelques-uns proposaient de tuer le roi pour se mettre d'accord [1], sans se laisser émouvoir par les paroles de Jean qui leur disait : « Seigneurs, seigneurs, menez-moi courtoisement et mon fils aussi, devers le prince mon cousin, et vous riotez plus ensemble

[1] Vies des Grands Capitaines, par Mazas, t. III, p. 140.

de ma prise, car je suis sire et grand assez pour chacun de vous faire riche[1]. » Jamais Jean, depuis le commencement de la journée, ne s'était trouvé dans un aussi grand péril, et sans les deux bannerets anglais il allait être mis en pièces. Warwick et Cobham, écrasant les plus mutins sous les pieds de leurs pesants destriers, se firent jour et parvinrent jusqu'au roi; puis, après l'avoir remis à Denis de Morbecque et avoir menacé de mort quiconque ferait un pas, ils l'escortèrent respectueusement jusqu'à la tente dans laquelle se reposait le prince de Galles.

Cette recherche avait demandé quelque temps et, sûr désormais d'être instruit de la destinée du royal vaincu, Edouard avait tourné ses pensées d'un autre côté. James Audley fut la première personne de laquelle il daigna s'informer, en des termes qui prouvaient bien en quelle haute estime il tenait ce brave gentilhomme. Ayant appris qu'il était blessé et couché sur une litière à peu de distance de sa tente, il témoigna le désir de le voir : « Or sache-t-on — ajouta-t-il — je vous prie, si il pourroit souffrir le apporter ici; et se il ne peut, je l'irai voir. » Deux chevaliers se détachèrent et allèrent porter

[1] Chron. de Froissart, liv. I, part. II, ch. 45.

au blessé les gracieuses paroles d'Edouard. « Grand mercis — dit James — à monseigneur le prince quand il lui plaist de se souvenir d'un si petit bachelier que je suis. » Puis il ordonna à huit valets de prendre sa litière et se fit déposer aux pieds du prince qui l'accueillit avec une distinction à rendre jaloux tous les assistants : « Messire James — dit-il — je vous dois bien honorer, car par votre vaillance et prouesse avez vous huy acquis la grâce et la renommée de nous tous ; et y êtes tenu par certaine science pour le plus preux. — Monseigneur — répondit Audley — vous pouvez dire ce qu'il vous plait, je voudrois bien qu'il en fût ainsi, et si je me suis avancé pour vous servir et accomplir un vœu que je avois fait, on ne le me doit pas tourner à prouesse, mais à outrage. — Messire James — repartit Edouard — je et tous les autres vous tenons pour le meilleur de notre côté, et pour votre grâce accroitre et que vous ayiez mieux pour vous étoffer et suivir les armes, je vous retiens à toujours mais pour mon chevalier, à six cents marcs de revenue par an, dont je vous assignerai bien sur mon héritage en Angleterre. — Sire — s'écria Audley — Dieu me doint desservir les grands biens que vous me faites[1] ! »

[1] Chron. de Froissart, liv. I, part. II, ch. 46.

Quand Audley fut rentré sous sa tente, il y fit appeler aussitôt son frère, Pierre Audley, et ses parents, Barthélemy Burghersh, Etienne de Codrington, le sire de Willoughby et Ralph de Ferrers, et leur fit part de sa résolution d'abandonner aux quatre écuyers qui l'avaient si vaillamment secondé, Dulton de Dulton, Delves de Doddington, Fawlehurst de Crew et Hawkestone de Wainehill, la récompense que le prince venait de lui accorder. Il attribua modestement à leur valeureux appui les prouesses qu'il avait accomplies, et il obtint l'entière approbation des chevaliers de son lignage qui se séparèrent en l'assurant qu'ils témoigneraient en toute occasion de la générosité et de la spontanéité de sa donation et des termes dans lesquels elle avait été faite[1].

Sur ces entrefaites, et après avoir reçu le roi avec un respect et un cérémonial bien plus propres à lui faire sentir vivement l'étendue de son malheur qu'à la lui faire oublier, le prince de Galles voulut entendre de la bouche même de Denis de Morbecque et d'Enguerrand de Beaulaincourt le récit des circonstances qui avaient précédé et accompagné la prise de Jean. Beaulaincourt se rendit seul à l'invitation du roi, car son cousin était, si l'on

[1] Chron. de Froissart, liv. I, part. II, ch. 48.

s'en souvient, grièvement blessé. « Messire Enguerrand — lui dit le prince — la journée a été belle pour vous, car il est advenu par fortune que vous avez reçu l'épée de votre roy. — Puis le prince luy demanda, oyans tous, quelles armes il portoit ; sy luy respondi ledit Enguerran : — Très chier sir, puisqu'il vous plait savoir, je vous diray : mes armes sont d'azur à deux lyons d'or assis dos à dos, à teste de léopards, leurs deux queues croisées ensemble. — Quoi — dit Edouard — des léopards qui sont les armes d'Angleterre ! Eh bien! pour l'honneur des léopards et en souvenance que vous avez été en la conqueste du roi, je veuil que vous augmentiez et enrichissiez lesdites armes d'une couronne d'or prinse des armes d'Angleterre [1]. »

Telle est en effet la glorieuse origine des armoiries que la noble maison de Beaulincourt n'a cessé de porter depuis. Quoiqu'absent, Morbecque ne fut pas oublié ; Beaulincourt lui remit de la part du prince deux mille nobles d'or qui furent par la suite augmentés de trois mille autres, quand Bernard de Truttes, ayant contesté à Morbecque la capture du roi, Edouard III se fut prononcé en faveur de ce dernier, sur le témoignage du roi Jean et les cha-

[1] Vies des Grands Capitaines, par Mazas, t. III, p. 140-141.

leureuses plaidoieries de Beaulaincourt qui présenta à Edouard, au nom de son cousin toujours malade de ses blessures, le gantelet et l'épée du monarque français comme pièces de conviction. Les cinq mille nobles d'or que toucha le banneret artésien équivalaient à peu près à cent vingt mille francs de notre monnaie. Il reçut aussi des lettres-patentes d'Edouard III constatant que c'était bien à lui, qu'à la bataille de Poitiers, le roi de France avait « baillé sa foi[1]. » Etait-ce donc bien la rançon d'un roi ?

Sir John Pelham, chevalier anglais, qui avait bravé la redoutable hache de Jean pour porter la main sur lui, apporta au Prince-Noir, comme preuve de sa prouesse, la boucle et un fragment du ceinturon du roi, qu'il lui avait arrachés. Edouard changea aussitôt ses armoiries et lui donna pour armes nouvelles une boucle ou fermail que le chevalier fit peindre sur son écu et graver sur son sceau et qu'il légua à ses descendants[2]. Sir Henry Vane fut fait chevalier pour la valeur qu'il avait déployée dans le combat. Deux mois après, Jean Chandos

[1] Voir ces lettres aux pièces justificatives (G), à la fin du volume.

[2] Peerage and Baronetage of the British Empire, by sir Bernard Burke : article Chichester.

recevait aussi de la munificence royale, pour sa belle conduite à Poitiers, deux parties du manoir de Kirketon, avec ses dépendances, tenu en fief du roi par une redevance annuelle d'une rose rouge à la saint Jean-Baptiste[1], tandis que James Audley devenait son collègue dans l'ordre de la Jarretière.

Le chapitre des récompenses ayant été épuisé, le prince expédia immédiatement en Angleterre, par Bordeaux, Geoffroy Hamelin, son valet de chambre, chargé d'annoncer au roi la grande victoire que Dieu avait accordée à ses armes. Geoffroy était porteur de la cotte d'armes et du bassinet brisé de Jean[2], qu'au péril de sa vie, un écuyer anglais avait ramassé, pendant la lutte, aux pieds du roi, et qu'il avait vendu à Edouard pour une forte somme d'argent[3].

Le triomphe du prince de Galles était complet et mit le sceau à sa réputation militaire. S'il avait été habilement secondé, il est juste de dire qu'il avait déployé un courage et des connaissances qui lui firent le plus grand honneur. Toutes les circonstances aussi lui furent favo-

[1] Voir cette donation aux pièces justificatives (II), à la fin du volume.

[2] Rymer, édit. de la Haye, t. III, part. 1, p. 129.

[3] Vies des Grands Capitaines par M. Mazas, t. III, p. 137.

rables, depuis la fuite désordonnée de la majeure partie de l'armée française jusqu'à la déplorable idée de combattre à pied suggérée par Eustache de Ribeaumont et aveuglément accueillie par le roi. Les pertes des Anglais étaient du reste assez importantes, si l'on considère le chiffre peu élevé de leurs forces. En les évaluant, comme on l'a fait plus haut, à douze ou quinze mille hommes, c'était presque un quart de ses soldats que le prince laissait sur le champ de bataille, puisque les chroniqueurs anglais avouent dix-neuf cents hommes d'armes et quinze cents archers, en tout trois mille quatre cents hommes tués.

Les Français perdirent dans cette journée, tant morts que prisonniers, deux ducs, treize comtes, un archevêque, un évêque, soixante-six bannerets, deux mille chevaliers et environ huit mille hommes d'armes, brigands et archers, c'est-à-dire les deux tiers des forces réellement engagées, car, si l'on s'en souvient, trente-deux mille combattants avaient fui honteusement sans tirer l'épée [1]. Cette conduite inouïe porta un coup ter-

[1] Les Grandes Chroniques. (Vie de Jean-le-Bon, ch. 19,) évaluent seulement le nombre des morts à huit cents, et celui des prisonniers à dix-sept cents, plus cinquante-deux bannerets, tant de l'une que de l'autre catégorie. — Il y a là évidemment erreur ou mauvaise foi.

rible à l'antique réputation de la noblesse française, et il lui fallut Azincourt, le plus grand, mais aussi le plus glorieux désastre de toute notre histoire, pour se réhabiliter dans l'opinion publique. Le peuple, à qui les gentilshommes avaient infligé tant de maux divers depuis le commencement de la grande guerre, ne laissa pas échapper une si bonne occasion de se venger de ses oppresseurs par des épigrammes et de sanglantes railleries. Les fiers barons osaient à peine se montrer dans les villes où on ne leur épargnait ni sarcasmes ni mépris. Renfermés piteusement dans leurs forteresses, ils n'y étaient même pas à l'abri des grosses gaietés villageoises qu'alimentaient le récit de leurs paniques, et cette fois du moins la chaumière riait à son aise du château.

Les chroniqueurs contemporains ont jugé sans doute que ces malheureux fuyards étaient assez punis par eux-mêmes d'une faiblesse dont des princes du sang n'avaient pas été exempts. Ils n'attachèrent aucun nom au pilori de l'histoire et il ne faut pas être plus sévère qu'il ne l'ont été. Mais si l'on a imité leur discrétion, il est juste, à l'exemple de Froissart, d'enregistrer soigneusement ceux qui furent fidèles aux lois de l'honneur et aux traditions de leurs pères.

Parmi les morts, « dont ce fut pitié et dommage », on

remarquait donc le maréchal de Clermont, tué au commencement de la bataille, le duc Pierre de Bourbon, Gauthier de Brienne, duc d'Athènes, connétable de France, Renaud Chauveau, évêque de Châlons, Guichard de Beaujeu, Jean de Landas, Guillaume de Clermont-Nesle, Eustache de Ribeaumont, le sire de la Tour et Guillaume de Montagu, chevaliers d'Auvergne, le sire de Pons et le vicomte de Rochechouart, du Poitou, le sire de Poyane, le sire de Parthenay, le sire de Montendre, chevaliers de Saintonge, Grismouton de Chambly, le Baudrain de la Heuse, Guichard d'Angle, Geoffroy de Charny, porte-oriflamme de France, Robert de Sicile-Duras [1], André de Charny, le sire de Mathas, Guillaume de Narbonne, Jean de Lisle, Robert de Hangest, le sire de Châteauvillain, le sire de Montjouvant, le sire d'Argenton, Jean de Sancerre, Louis de Brosse [2], le sire de Maulevrier, André de Chauvigny [3], Jean, sire de Milly, en Berry, Pierre de Chambly, frère de Grismouton, déjà nommé, Jean de Montigny, Jean de Maumont, Jean de Bourbon, Philippe de Boulainvilliers, Hue de Maillé,

[1] Chron. de Froissart, liv. I, part. II, ch. 40-45.

[2] Robert d'Avesbury, p. 252 et suiv.

[3] Archæologia Britannica, liv. I, p. 213, — d'après une note du Froissart de M. Buchon, t. I, p. 354.

Geoffroy de Saint-Dizier, sire de la Roche, Aimery de la Barre, Guillaume de Bles, Jean de Grillon, « Monsieur de Chitres, seigneur de Rademon, » Clérin de Cherves, Baudin de Gargalinghen, Anseau de Hois, Michel de Pommiers, Richard de Beaulieu, Guillaume de Fuille, Hugues Bonnin, Dance de Mellon, Guillaume de Crevant, Guillaume de Lignières, Olivier de Saint-Gilles, Guillaume de Romeneuil, Jean de Cranches, Yvon du Pont, Guillaume de Mongy, Jean de Tigny, Jean Bridene, Jean de Noireterre, Guillaume de Paty, Robert de Charlus, Bonabe de Beauvilliers, Bonabe de Rougé, Yves de Saint-Denis, Mau de Grobois, Louis de Nully, Simon Oyenpuille et Henry, son frère, le sire de Champrecourt, Guillaume Sauvage, Guillaume du Retail, Seguin de Cloux, le Budane de la Rochedragon, Raoul de Reday, Jean de Mirebeau, Guicher de Chantelou, Amelyn Caron, Guy des Barres, seigneur de Chaumoy, Philippe de Prie, dit le Borgne, Bernard de Donzenac, Gilles de Miraumont, Guichard de Maronnay, Girard de Pierre, Guillaume de la Fosse, Robert de la Roche, Jean Ribriche, seigneur de Corbon, Colart Hérausant, Hopart de Hanpedourt, Guymon Péry, Guillaume de la Jarracère, Guillaume Grian, Olivier de Rosay, Girard de Lee, Bérard de Lémont, Eymonet Embert, Robert d'Artois, Richard de Vendel,

Guillaume Séverin, Guy de Bournay, Le Moine de Montigny, Guinet du Buisson, Jean de Brinac, Imbert de Chamborant, Pierre de Saint-Denis, Jeannot de Montabis, Jolivet Buffart, Ardouin de la Touche, Guillaume de Lusange, Bidaut de la Roche-Degon, Thiébaut de Laval, Olivier de Monville, Philippe de Forges, Guillaume de Bar, « le chevalier Miloton, » Jean de Chambes, Jean Macillon, Olivier de Saint-Georges, Imbert de Saint-Saturnin, Jean de Brie, seigneur de Serrant, Huguet Odard, Gilles de Cherchemont, Guillaume de Digoine et son fils, Robert d'Aunay, Jean d'Annemarie, Jean de Lalaing, Simon de Renouille, Philippe de Pierrefitte, Guillaume de Mausenac, Raoul le Bouteillier de Senlis, le sire de Mont-Épilloy, Pierre de la Rochelle, Jean Fretart, Robert d'Ancre, Jean de la Garde, Louis d'Escrivel, Jean de Vernicourt, Pierre Audony, Jean de Verneuil, Jean de Montmorillon et son fils, Huguelin de Vaux, Jean d'Allemagne, le sire de Saint-Gildas, Henry de Launoy, Aubert de Hangest, Adam de Beauvilliers [1], Bernard de Langussel, Pierre de Bardonenche, damoiseau, Guy de Blanchefort, Jean Gautron, Thomas de Lallemand,

[1] Annales d'Aquitaine, par Bouchet, quatrième partie, f° 14 et suiv. — Hist. des Grands Officiers, etc., par le P. Anselme, passim.

Geoffroy de Langon, Geoffroy-Marcel, sire de Longueil, chevalier de l'Étoile, Raimond Pantin, Briand de Savonnières, Jean de Vasselot[1], et enfin « ung chevalier dont on ne scet les noms et surnoms et qui portoit un escu de sable à un chevron d'or[2]. »

Il résulte d'une note autographe de Nicolas de Villers de Rousseville, chevalier, seigneur et châtelain de Famechon, écrite en marge de ce passage sur un exemplaire des Annales d'Aquitaine, de Bouchet, que ce chevalier « étoit de Picardie et avoit nom Hémond de Belleval; il possédoit du bien en Vimeu, à Huppy et environs où messieurs de Belleval d'Émonville, de Floriville, de Tilloy et de Tœuffles et autres en ont encore quelque chose. »

Les cent soixante-neuf chevaliers et écuyers que l'on vient de citer et enfin tous les personnages de distinction qui avaient été tués, furent transportés « par la licence de l'official et du maire, » à Poitiers, dans des chariots. Les ordres religieux de la ville se partagèrent la triste tâche de leur donner la sépulture dans l'enceinte de leurs couvents. Les Frères-Mineurs en ensevelirent quatre-

[1] Dict. de la Noblesse, par La Chesnaye-Desbois, passim.

[2] Bouchet, annales d'Aquitaine, quatrième partie, f° 15.

vingt-seize pour leur part ; les Frères-Prêcheurs dix-huit en diverses places de leur église et trente-cinq sous les cloîtres : Trois fosses creusées dans ce dernier endroit reçurent encore huit cadavres qui ne portaient aucun insigne permettant d'établir leur identité, à l'exception d'un seul, de celui d' « Hémond de Belleval » dont les armes « de sable à ung chevron d'or » étaient peintes sur son bouclier et brodées sur sa cotte d'armes [1].

Au nombre des chevaliers, pour la plupart plus ou moins grièvement blessés, qui furent pris avec le roi, il faut citer les comtes de Nassau et de Nidau, le comte de

[1] Bouchet, annales d'Aquitaine, part. IV, f° 15. — Voici le passage de cet écrivain, relatif à l'ensevelissement des dix-huit chevaliers dans l'église des Frères-Prêcheurs de Poitiers. « Le duc de Bourbon, de la partie dextre du grand aultier (autel) ; le maréchal de Clermont aussi de l'autre cousté ; Au dessoubz près de luy messire Aubert de Haugest; après luy le vicomte de Rochechouart; au milieu du chœur Aymer de la Roche-Foucault ; à l'entrée du chœur à main dextre messire Jehan de Sanserres ; en la chapelle de Magdeleine messire Jehan de Saint-Digier; en la dicte chapelle près du mur, messire Thiébaut de Laval ; en la chapelle des Apoustres, près du mur, messire Thomas de Motur ; en la chapelle Nostre-Dame messire Gaultier de Montagu ; après lui, messire Raoul Robinard ; en la nef, près de la porte, messire Jehan Perchaut; près de luy messire Pierre Marcardier et Géliot son frère ; devant l'imaige Saint-Michel messire Olivier de Monville ; de l'autre cousté messire Phelipe des Forges ; devant la grand'porte messire Guillaume de Bar et messire Jehan de Nully. »

Vendôme, Thibaut de Dodenay, Renaud de Cervolles, dit l'Archiprêtre, à qui son dévouement pour le jeune comte d'Alençon avait valu de nombreuses blessures, Louis de Maleval, le sire de Pierre-Buffière, le sire de Seregnach, Henry, sire de Joinville, comte de Vaudémont, sénéchal de Champagne, Arnoul d'Audenchan, maréchal de France, Jean de Melun, comte de Tancarville, Jean de Saintré, si maltraité qu'il ne put jamais recouvrer la santé, Beaudoin de Lens, sire d'Annequin, grand-maître des arbalétriers, fait prisonnier par Barthélemy de Burghersh, Charles de Trie, comte de Dammartin, fait prisonnier par Renaud de Cobham [1], le comte de Roucy, le châtelain d'Amposte, Aimery, vicomte de Narbonne, amiral de France, le vicomte de Beaumont, Jean de Sancerre, Aimery-Aycelin, sire de Montagu, le sire de Valois, le sénéchal de Saintonge, le capitaine de Poitiers, le sire de la Tour, le sire Villenernail, Alain de Montendre [2], Raoul de Coucy, le sire de Denyn, Ingerger, sire d'Amboise, Moris Mauvinet, sénéchal de Tours, Renaud de Guilhen, sénéchal de Poitou, Pierre de Craon, Giscard d'Arse, Gauthier de Châtillon, Guichard de

[1] Chron. de Froissart, liv. I, part. I, ch. 328.

[2] Robert d'Avesbury, p. 252 et suiv. — Note du Froissart de M. Buchon, t. I, p. 354.

Beaujeu, le sire de Basentin [1], Jean, sire de Crèvecœur, dit Flamenc, Jean de Maignelais, dit Tristan, grand échanson de France, qui portait la bannière du dauphin, Philippe des Essars, très-grièvement blessé, Thomas, sire de Montmorin, Renaud de Beauvais et Philippe son fils, Arnaud d'Espagne, sire de Montespan, sénéchal de Quercy et de Périgord, Robert de Dreux [2], Jean de Foudras, Jean de Menou, Guillaume Blau [3], Jacques de Bourbon, comte de la Marche, pris par Jean de Grailly, Captal de Buch, par Étienne Dax, par Menançon de Casans, par Arnaud-Guilhem de Puy-Lonau, par Roman Arronstauh, par Arnaud du Puy et par Pierre de Casans qui, à eux sept, le vendirent au roi d'Angleterre moyennant « 25,000 escus d'or vieux » payables en deux termes [4], Jean de Favereilles, Jean Rocourt, prisonnier de Ralph de Skelton, Robert Faveroll, prisonnier de Thomas Chandeleyr, Théobald de Vyapres et Gauthier de Pelonyes, prisonniers de John Dymnok, Ogier d'An-

[1] Archæologia Britannica, t. I. p. 213. — Note du Froissart de M. Buchon, t. I, p. 354.

[2] Hist. des Grands Officiers, etc., par le P. Anselme, passim.

[3] Dict. de la Noblesse, de la Chesnaye-Desbois, passim.

[4] Voir ce curieux acte de vente aux pièces justificatives (I), à la fin du volume.

glure, le sire de Derval, prisonnier du prince de Galles, Simon de Joy et Herpin de Saint-Sauflieu, prisonniers de Denis de Morbecque, Jean de Corbanton, prisonnier de Roger de La Ware, Guy de Rochefort, écuyer du comte d'Auxerre, Jean de Chirliewe, prisonnier de Richard de Berwick, Nicolas Braque, Jean de Corbolayn, Gadifer de Saint-Martin, prisonnier de James Audley et de Jean Chandos, Pierre Prescy, prisonnier de Mathieu de Gournay, Jean Quaykin, prisonnier de Martin de Ferrers, l'archevêque de Sens, prisonnier, pour un quart, de Robert de Clinton, qui vendit ce quart 1,000 livres au roi, et en fut payé en manoirs et en terres [1], et enfin Jean d'Artois, comte d'Eu, Charles, comte de Longueville, Édouard Lauge, le sire de Craon, le comte de Ventadour, le sire d'Aubigny et Jean de Nevers, comte de Joigny, tous prisonniers du roi lui-même [2].

Il y eut aussi des chevaliers et des écuyers qui, après s'être distingués dans le combat et après avoir soutenu l'effort des Anglais jusqu'à la fin, réussirent à échapper à la mort et à la captivité : Tels furent Oudart de Renty, Jean d'Ellènes, Guillaume, comte de Douglas, Archibald

[1] Voir aux pièces justificatives (J), à la fin du volume.

[2] Rymer, édit. de la Haye, t. III, part. I, p. 85, 173, passim.

Douglas qui, d'abord fait prisonnier, parvint à s'enfuir avec son compatriote, sir William Ramsay de Colluthy, et grâce à son appui [1], Renaud de Trie dit Billebault, Mathieu de Trie, dit Lohier, Robert de Wavrin, sire de Saint-Venant, maréchal de France, Tartarin de Moreuil, Jean, sire de Hangest, dit Rabache, Aubert de Hangest, Jean de Neuville, Jacques, sire de Heilly, le sire Eudes de Culant, Guy Foucault, Étienne de La Baume, dit le Gallois, Dreux de Roye, Robert, sire de Houdetot, Enguerrand de Rambures, Pierre d'Auxy, Jean de Prie, Pierre Bournel, Jean d'Hanvières, Louis de Beaumont, Jean de Châtillon, grand-maître de France, Thibaut de Neufchâtel, Martelet du Mesnil, Jean, sire de Noé, Jean, comte de Saarbruck, grand-bouteiller de France, Philippe de Savoisy, Raoul, sire de Rayneval, grand-panetier de France, Guillaume de Gamaches, Légier d'Orgecin, Savary de Vivonne, Philippe d'Aunoy, dit le Galois, Thibaut de Lévis, Mathieu de Rouvroy, dit le Borgne, Jean de Rouvroy, sire de Saint-Simon, Jean et Pierre de Caumont, Bertrand de la Tour, Louis de Rochechouart, Aymery de Rochechouart, sire de Mortemart, Robert de Beauvillier, dit le Normand, Pierre, sire d'Aumont, Jean

[1] Chron. de Froissart, liv. I, part. II, ch. 40-45.

de Boufflers, Hugues de Melun, sire d'Antoing, Guillaume de Croy, Pierre de Cramaud, qui portait la bannière du sire de Rochechouart, Jean de Courtenay, seigneur de Champigneulles [1], Jean de Belleforière, Guillaume de Blosset, Jean de la Châtre, Henri de Chevriers, Étienne-Bonpar de Lastic, Guillaume-Amanieu de Madaillan, sire de l'Esparre, Guy de Prunelé, dit Guyot, Robillard de Thiboutot [2], Robert Campdaveine, Eustache, sire de Campremy, Robert de Longroy et Hue de Rubempré [3].

[1] Hist. des Grands Officiers, etc., par le P. Anselme, passim.

[2] Dict. de la Noblesse, par La Chesnaye-Desbois, passim.

[3] Trés. généal. de Picardie, par un gentilhomme picard, t. II, passim.



VI

Malgré le triomphe du prince de Galles et la dispersion de ses ennemis, sa position au lendemain de la bataille n'était rien moins qu'assurée. Il aurait suffi du moindre choc pour faire crouler tout ce brillant édifice. Que le courage revint aux trente-deux mille hommes dispersés dans le Poitou, que le dauphin et ses conseillers, jaloux de venger le roi, parvinssent à rétablir un peu d'ordre et d'ensemble dans leur division et dans celle du duc d'Orléans, et c'en était fait d'une victoire éphémère.

Le prince le comprit si bien que dès le lendemain, à l'aube, après avoir dévotement assisté à la messe, déjeuné à la hâte et fait charger les chariots, il s'était mis en marche. Stimulant ses troupes, Edouard passa sous

les murs de Poitiers sans permettre qu'elles essayassent d'enlever la ville. Rien n'eût été plus facile alors que de les attaquer et dans d'excellentes conditions de succès. Encombrée de butin de toute nature, bijoux, argent, vaisselle, vêtements, armures, chevaux, traînant à sa suite une foule de prisonniers, l'armée anglaise, semblable à une troupe de pillards revenant de la maraude, n'avançait qu'avec une extrême lenteur et au milieu d'un désordre indescriptible. Mais le Dauphin, prince d'un tempérament débile, homme de conseil plutôt qu'homme de guerre, avait à cœur de déposer une armure pour laquelle ses membres délicats n'étaient pas faits. Il courait à Paris et en passant près de Poitiers, la veille, il avait recommandé à Mathieu de Roye, qui gardait la ville avec ses cent lances, de faire bonne garde, de se défendre et d'attendre des ordres ultérieurs.

Mathieu de Roye, qui croyait devoir être attaqué, avait mis à profit la nuit du lundi au mardi pour faire armer les bourgeois, pour passer une revue exacte des remparts et prendre connaissance du fort et du faible de la place, afin de distribuer la garnison selon la nécessité. Ce fut avec une profonde surprise qu'il vit l'armée victorieuse défiler à ses pieds sans faire aucune démonstration hostile et disparaître paisiblement à l'horizon.

Rien ne ressemblait moins à une marche triomphale que ce retour à Bordeaux. Les Anglais, éclairés par une avant-garde de cinq cents chevaux aux ordres des maréchaux, les comtes de Suffolk et de Warwick, cheminaient en troupe compacte et à petites journées, faisant à peine cinq à six lieues entre le lever et le coucher du soleil. Personne n'osait s'écarter des rangs, car les campagnes désertes pouvaient cacher quelqu'embuche, car paysans et gens de guerre, renfermés dans les villes et les forteresses, auraient pu profiter d'un instant de négligence ou d'oubli pour faire main basse sur les trainards et sur le butin.

Tout paraissant tranquille, et les précautions les plus minutieuses ayant été prises, le prince, qui se rassurait de plus en plus à mesure qu'il se rapprochait de la Guyenne et de Bordeaux, charmait les longs loisirs que lui faisait le voyage en s'entretenant avec ses chevaliers de la bataille et de toutes les circonstances qui l'avaient précédée, accompagnée et suivie. C'est ainsi qu'il apprit l'usage que sir James Audley avait fait de son présent. Il en fut surpris, et, un soir, au campement, il le fit appeler.

Audley, qui n'avait encore pu quitter sa litière, se fit porter chez le prince. Édouard lui dit non sans quel-

qu'aigreur : « Messire James, l'on nous donne à entendre que la revenue que nous vous avons donnée et octroyée, vous parti de nous et revenu en votre logis, vous la résignâtes et donnâtes tantôt à quatre écuyers ; si saurions volontiers pourquoi vous fîtes ce, ni si le don vous fut point agréable? » Audley prit alors la parole et s'excusa avec tant de modestie et de dignité, fit si bien valoir les services que ses quatre compagnons lui avaient rendus et la dette qu'il avait contractée envers eux, et dont il n'avait cru pouvoir mieux s'acquitter qu'en les faisant participer aux libéralités du prince, qu'Édouard, tout à fait appaisé et se piquant de générosité à son tour, lui répondit : « Messire James, de chose que vous ayez faite jà ne vous blamerai ; mais vous en sais bon gré, et pour la bonté des écuyers et que tant vous vous louez d'eux, je leur accorde votre don et vous rends cinq cents marcs, par la manière et condition que devant les teniez[1]. »

[1] Chron. de Froissart, liv. I, part. II, ch. 50.



AZINCOURT.

AZINCOURT.

I

Henri IV n'était encore âgé que de quarante-six ans, pourtant de précoces infirmités avaient déjà ruiné sa robuste constitution et, dans les premiers jours du mois de mars 1413, l'avaient réduit à la dernière extrémité. De fréquentes attaques d'épilepsie, selon les uns[1], d'apoplexie, selon les autres[2], l'avaient frappé depuis son retour d'Écosse, et à cela, s'était jointe la lèpre, ce hideux présent que l'Orient avait fait à l'Europe. Henri perdait quelquefois connaissance et demeurait ainsi pendant de longues heures dans un état voisin de la mort. Un jour

[1] Hist. d'Angleterre, par M. Roujoux, t. II, p. 231.

[2] Note de l'édit. de Monstrelet de M. Buchon, p. 265.

qu'une de ces crises s'était prolongée plus que d'habitude et que tout son entourage le croyait trépassé, le prince de Galles sortit de l'appartement où gisait son père, en emportant avec lui la couronne royale. Revenu à lui, Henri apprit ce qui s'était passé et entra dans une terrible colère. La soumission du jeune prince, son respect et ses excuses calmèrent le mourant, qui lui demanda avec plus de tristesse que d'amertume : « Beau fils, comment auriez-vous droit à cette couronne, car je n'en eus oncques point ? — Mon seigneur, répondit Henri, ainsi que vous l'avez tenue et gardée à l'épée, c'est mon intention de la garder et défendre toute ma vie. — Or, dit le roi, en faites comme bon vous semble : je m'en rapporte à Dieu du surplus auquel je prie qu'il ait merci de moi [1]. » Puis quelques heures après il expira. C'était le 20 mars.

Si la majorité de la nation n'accordait aucun regret à la mémoire d'Henri IV, l'avénement d'Henri V n'inspirait de confiance à personne, et les défauts du père menaçaient de revivre dans le fils. La première jeunesse d'Henri avait bien permis de mettre en lui quelque espérance. Sa valeur avait été remarquée à la bataille de

[1] Chron. de Monstrelet, liv. I, ch. 108.

Shrewsbury où, malgré une large blessure au visage, faite par une flèche galloise, blessure dont il devait conserver toute sa vie la glorieuse cicatrice, il avait contribué par son exemple au triomphe des armes anglaises. Ce premier pas heureux et un âge si tendre[1] dans la carrière militaire avaient remis en mémoire l'héroïsme de son grand-oncle Edouard qui, lui aussi, à peine adolescent, avait gagné à Crécy ses éperons dorés. Le peuple surtout, se plaisait à établir cette comparaison et se flattait de voir renaître au quinzième les beaux jours du quatorzième siècle. Il est possible qu'en effet la grande armure du Prince-Noir n'eût pas été trop lourde pour les jeunes épaules de son petit-neveu; mais Henri IV perdait en popularité tout ce que gagnait son fils; son inquiétude et sa jalousie s'éveillèrent; il rappela Henri auprès de lui, l'éloigna des affaires et s'appliqua à effacer cette personnalité qui voulait se faire jour à tout prix. Usurpateur lui-même, le roi ne voyait que des usurpateurs autour de lui, et la pensée qui le guida dans sa conduite nouvelle ne peut être expliquée que par la crainte où il était que son héritier ne fût destiné à devenir le vengeur de Richard II.

[1] Il avait quinze ans, puisqu'il était né en 1388, et que la bataille de Shrewsbury fut livrée le 21 juillet 1403.

Arrêté dans son essor, détourné de la seule carrière qu'il aimât, Henri employa désormais à faire le mal une activité dévorante qui n'eût demandé qu'un noble but, une direction sage, pour accomplir de grandes choses. Il se jeta à corps perdu dans la débauche et là, du moins, ne rencontra nul obstacle dans la volonté paternelle. Il s'entoura d'une société dissolue et choisit ses compagnons de plaisir parmi les hommes les plus décriés de l'Angleterre : ses désordres ne connurent plus de bornes. Libertin, ivrogne, il ne rougissait même pas, disent d'anciennes traditions, de traîner la pourpre royale sur les grands chemins où il se plaisait à dévaliser les passants[1]. Après avoir été l'idole de ses futurs sujets, il en était devenu l'effroi. Son père s'éloignait de plus en plus de lui et les conseillers de la couronne, les plus grands personnages du royaume, ne craignaient pas, au risque d'encourir son déplaisir, de blâmer sévèrement des écarts qui déshonoraient le sang dont il était issu[2].

Telle était la situation lorsque Henri IV rendit le dernier soupir.

Aussitôt après la mort de son père le nouveau roi

[1] Hist. d'Angleterre, par Hume, t. VI, p. 50.

[2] Hist. d'Angleterre, par Lingard, t. V, p. 2.

s'était retiré dans ses appartements et y avait passé le reste de la journée enfermé avec son confesseur, un simple religieux de l'abbaye de Westminster [1]. Lorsque le prince reparut, un changement complet s'était opéré en lui : le jeune homme frivole, fougueux, à la parole hardie, s'était transformé en un homme grave, au maintien réservé : le prince de Galles n'était plus, le règne d'Henri V avait commencé.

Ses premiers actes ne démentirent pas la nouvelle attitude qu'il avait su s'imposer. Dès qu'il eut proclamé la paix du roi [2], il congédia les compagnons de ses folies et appela auprès de lui les serviteurs de son père, ceux, surtout, qui s'étaient montrés les plus sévères pour lui. D'impie qu'il était auparavant, il tomba dans une dévotion excessive, au point de vouloir convertir lui-même le chef des Lollards, John Oldcastle, lord de Cobham. Il remit en liberté le comte de March, véritable héritier d'Isabelle, femme d'Édouard II et fille de Philippe IV de France, et, par elle, des droits aux deux trônes de France et d'Angleterre. Pour ce double motif, le comte avait été tenu dans une étroite prison pendant les dix

[1] Hist. d'Angleterre, par Lingard, t. V, p. 2.
[2] Le 21 mars. — Rymer, t. IV, part. II, p. 24.

dernières années du règne d'Henri IV. Cet acte de générosité faillit, du reste, lui coûter cher, comme on le verra plus loin. Les Percy, rappelés de leur exil, furent remis en possession de leurs biens et de leurs dignités. Il fit enfin ensevelir en grande pompe les restes du malheureux Richard II dans l'abbaye de Westminster, et conduisit lui-même le deuil à la cérémonie des funérailles.

Henri s'était acquis le dévouement inébranlable et la sincère affection du comte de March, qui aurait pu devenir pour la suite un très-grave embarras; les Percy tout puissants étaient au roi corps et âme; la révolte des Lollards lui avait fourni l'occasion d'une cruelle mais incontestable victoire; le trône enfin semblait solidement assis sur ses bases et, libre de tout souci de ce côté, Henri tourna ses regards vers la France.

Seul, parmi tous les historiens, Hume prétend qu'au nombre des conseils suprêmes donnés par le père mourant à son fils était celui de déclarer la guerre à Charles VI, afin qu'occupés au dehors, les Anglais n'eussent ni le temps, ni les moyens, ni même la pensée d'exciter des troubles au dedans [1], afin aussi qu'une trop longue paix n'affaiblît pas les instincts guerriers que son peuple pos-

[1] Hist. d'Angleterre, de Hume, t. VI, p. 62.

sédait alors au suprême degré. Nul ne reproduit ce fait auquel, pourtant, l'autorité de Hume prête une certaine consistance. Personne ne mentionne davantage l'influence qu'exerçait sur le prince l'archevêque de Canterbury, Chicheley, très-hostile à la France. La guerre qui devait illustrer son règne ne fut réellement pas pour Henri un legs de son père ; elle fut plutôt le résultat de son ambition personnelle et aussi des souvenirs de la maison d'Yorck dont, en même temps que la couronne, il avait hérité les traditions et la politique.

Une autre cause de la reprise des hostilités entre les deux pays a été l'état de la France sur laquelle il est temps de jeter les yeux.

Le duc de Berry avait repris le gouvernement de Paris dont le duc de Bourgogne s'était vu forcé de sortir, débordé par la populace qu'il avait lui-même déchainée. Le comte d'Armagnac avait été reçu dans la capitale comme le libérateur de la patrie. Aux Bourguignons on avait arraché leurs emplois pour en revêtir les hommes de l'écharpe blanche. Une tentative de Jean-sans-Peur pour enlever le roi pendant qu'il chassait à Vincennes ayant été déjouée par Juvénal des Ursins et les Parisiens, le duc gagna au pied et se retira dans ses états de Flandre, où il se disposa à venger l'échec qu'on lui avait

fait subir. A une démonstration qu'il fit sous les murs de Paris, le duc de Berry répondit par une ordonnance royale, du 17 février (1413), qui le bannissait « comme faux, traître, meurtrier, lui et tous les siens, et abandonné, corps et biens, sans pitié et sans merci. » Le Parlement tout entier s'était associé par une manifestation solennelle à cet arrêt, rigoureux mais bien mérité, et s'était montré en corps dans les rues de Paris, tandis qu'on le criait à tous les carrefours.

Se tenant dès lors pour battu, le duc avait regagné la Flandre en toute hâte, après avoir laissé en passant des garnisons à Compiègne et à Soissons, comme s'il eût marqué d'avance les étapes de l'armée royale. Au mandement qu'il fit à la noblesse de Picardie et d'Artois, pour qu'elle le vînt rejoindre à Arras, elle répondit en masse par un refus. On cita le seigneur de Ronq, qui obéit au duc sans conditions [1]. Les autres avaient dit qu'ils serviraient volontiers Jean, pourvu que ce ne fût pas contre le roi et ses fils. Ils allèrent donc grossir les rangs de l'armée que Charles rassembla au printemps (1414) dans l'Ile-de-France et à la tête de laquelle il avait résolu de se mettre en personne.

[1] Chron. de Saint-Remy, ch. 37. — Chron. de Monstrelet, liv. I. ch. 124.

Le roi prit l'oriflamme à Saint-Denis et le confia à Guillaume Martel, sire de Bacqueville, car le titulaire de cette charge, Hutin, sire d'Aumont, venait de mourir de la coqueluche [1], maladie nouvelle et qui exerçait de grands ravages [2]. Suivi de quatre vingt mille hommes, Charles alla mettre le siége devant Compiègne où étaient renfermés Mauroy de Saint-Léger et Hector, son fils, Hugues de Lannoy, Guillaume de Sorel, Martelet du Maisnil, Philippe et Le Bon de Saveuses, frères, et Lionnel de Maldinghen, avec cinq cents hommes d'armes [3].

Après une vive escarmouche entre les Bourguignons et Hector, bâtard de Bourbon, qui leur avait annoncé son intention d'aller leur « présenter le Mai, » et qui s'était en effet transporté sous les murs de la place avec deux cents cavaliers et autant de fantassins, portant tous sur leur casque une couronne de feuillage et tenant une branche d'arbre à la main [4], la garnison demanda à ca-

[1] Hist. de France, par le P. Daniel, t. IV, p. 297.

[2] « Maladie qui tenoist en la teste, dont plusieurs josnes et vieux moururent. » Chron. de Saint-Remy, ch. 37.

[3] Mém. de Fénin, p. 38. — Chron. de Monstrelet, liv. I, ch. 125.

[4] Le lundi 7 mai. — Mém. de Fénin, p. 40. — Saint-Remy, chap. 38 et Montrelet, liv. I, chap 126.

pituler et le roi la reçut à merci, malgré les vives instances du comte d'Armagnac. Cette maladroite opposition fit encore remarquer davantage que le roi était décoré de la bande d'Armagnac, au lieu de la croix blanche, insigne favori des rois ses prédécesseurs, et ce fut au bruit des murmures des grands seigneurs que l'on alla investir Soissons.

Enguerrand de Bournonville, Lamon de Lannoy, Colart de Fiennes, Gilles du Plessis, Pierre de Menau et son père, et Guy le Bouteiller [1] n'étaient pas d'humeur à se rendre, et ils firent une défense remarquable. La résistance qu'ils éprouvaient, la mort du bâtard de Bourbon, tué par un vireton qui lui perça la gorge malgré son camail d'acier, redoublèrent l'ardeur des assiégeants et, après un assaut pendant lequel le duc de Bourbon, renversé dans les fossés du haut d'une échelle sur laquelle il combattait, avait été transporté dans sa tente en un si piteux état qu'il ne « connoissoit ne homme ne femme [2] »,

[1] Chron. de Montrelet, liv. I, chap. 127. — Chron. de Saint-Remy, chap. 39. — Mém. de Fénin, p. 42; — Juvénal des Ursins, — l'Anonyme de Saint-Denis et Berry. — Ils ne sont pas d'accord sur le nom de Pierre de Menau qu'ils appellent de Menon (Menou?) et disent être tourangeau.

[2] Chron. de Saint-Remy, ch. 39.

Soissons fut emporté et livré à toutes les horreurs du pillage. Bournonville, Pierre de Menau qui prit la place de son vieux père et quatre autres furent livrés au bourreau. Les chroniqueurs s'étendent complaisamment sur les traitements barbares qui furent infligés à la ville et à ses infortunés habitants, et les détails qu'ils donnent sont repoussants.

Ce terrible exemple eut cela de bon, que la plupart des autres villes qui tenaient pour le duc de Bourgogne, Bapaume entre autres, se soumirent immédiatement. Un corps de Bourguignons qui venaient en Flandre rejoindre le duc, fut attaqué près de la Sambre et complètement défait par le duc de Bourbon et le connétable d'Albret. Arras investi à son tour résista si bien qu'après un long siége on n'avait encore fait aucun progrès. La disette et des maladies commencèrent à incommoder assiégeants et assiégés ; Jean-sans-Peur demanda la paix pour la troisième fois et fit appuyer sa requête par la comtesse de Hainaut, sa sœur, par le duc de Brabant et par les députés des trois États de Flandre. Le parti modéré, représenté par le comte d'Alençon et par quelques membres du Conseil [1], triompha des irrésolutions du dau-

[1] Histoire de France, par M. H. Martin, t. V, p. 547.

phin, dépositaire de l'autorité souveraine, car le roi était retombé en démence, et qui était enfin décidé à se soustraire à la tutelle du duc d'Orléans et à l'humeur impérieuse du comte d'Armagnac.

Le duc se soumit à tout ce qu'on exigea de lui : ses ambassadeurs remirent au dauphin les clefs d'Arras ; ils promirent au nom de leur maitre qu'il éloignerait ceux de ses serviteurs qui avaient encouru la disgrâce du roi ; qu'il ne reparaitrait jamais devant Charles VI ; qu'il ne viendrait pas à Paris sans être mandé par des lettres-patentes scellées du grand sceau et qu'enfin il renoncerait à toute alliance étrangère. Des lettres d'abolition pleine et entière étaient le prix de ces sacrifices.

Les ducs d'Orléans et de Bourbon furent longtemps avant de se décider à souscrire à ce traité, mais le dauphin, maitre de la situation, parlait en homme qui veut être obéi ; ses ordres étaient péremptoires et les Armagnacs tendirent en frémissant de rage la main aux Bourguignons (4 septembre).

Quand il rentra dans Paris, le dauphin ne portait plus la bande blanche, mais hélas ! cet abandon réciproque par les partis des deux célèbres insignes, n'était pas encore l'annonce d'une réconciliation sincère et durable.

Il faut croire, pour l'honneur des parties contrac-

tantes, que la paix avait été signée avec le ferme propos de la faire respecter. Or, si c'était la paix des princes, ce n'était ni celle des seigneurs, ni celle des soldats et des aventuriers. Les troupes, qui avaient été licenciées sans paiement, se répandirent dans l'Ile-de-France, où elles vécurent aux dépens du peuple et comme en pays conquis. Paris, que l'on avait habitué à plus d'égards, mécontent du traité et inquiet de n'avoir pas été consulté, demanda des explications au vieux duc de Berry et s'attira cette réponse d'une hauteur écrasante : « Ce ne vous touche en rien, ni entremettre vous devez de monseigneur le roy, ni de nous qui sommes de son sang, car nous nous courrouçons l'un à l'autre quand il nous plaist, et quand il nous plaist la paix est faite [1]. »

C'était, selon la belle et pittoresque expression d'un historien, « le crépuscule précédant la nuit d'horreur et de chaos où allait s'abimer la France [2], » et cette nuit funèbre devait durer trente-cinq ans.

Tel fut le moment qu'Henri V choisit pour faire revivre les prétentions d'Édouard III à la couronne de France.

[1] Chron. de Monstrelet, liv. I, ch. 147.

[2] Hist. de France, par M. H. Martin, t. V, p. 547.





II

Les historiens anglais et les chroniqueurs contemporains s'accordent à reconnaitre Henri V pour le plus grand capitaine et le plus profond politique de son siècle; jamais réputation ne fut mieux justifiée que la sienne. La victoire d'Azincourt est en effet la preuve la plus éclatante de ses talents militaires et les préliminaires de sa campagne de France furent un véritable chef-d'œuvre de diplomatie.

Il n'est pas même douteux que le projet d'une invasion sur le continent, n'eût germé depuis longtemps dans la tête du souverain anglais. L'exemple de son père, qui n'avait pas su profiter des circonstances si favorables à son ambition, offertes par les luttes intestines dont la France était déchirée, avait pu faire naître en lui le

désir de recueillir la glorieuse succession du Prince-Noir. Henri IV, d'un caractère inquiet et méfiant, mal assis sur un trône dont le pied glissait dans le sang, s'était borné à rester vis-à-vis de la France dans une position qui n'était ni une paix solide, ni une guerre déclarée ; il attisait le feu en envoyant tour-à-tour des renforts aux deux partis qui se disputaient la tutelle d'un roi en démence. Henri V, aventureux, avide de gloire et de dangers, ne pouvait se contenter d'un rôle aussi secondaire ; il fallait un aliment à cette activité qui n'aurait pas trouvé à s'exercer en Angleterre, où tout était tranquille. Le jour même de son avénement, on peut l'affirmer, Henri avait formé son plan, et il fut une année à le mûrir, en attendant le moment propice, que le triomphe des Armagnacs ne tarda pas à lui fournir. Sa dissimulation fut telle que, le 25 septembre 1413, il concluait avec Charles VI un traité destiné à entretenir le prince dans une sécurité complète à son égard. Le 24 janvier 1414 était proclamée solennellement une trève d'une année entière, qui commençait le jour de la purification pour finir à la veille du même jour de l'an 1415[1].

Henri avait réussi : son apparente modération, le

[1] Rymer, édit de La Haye, t. IV, part. II, p. 67.

bon accueil qu'il avait fait aux ambassadeurs français, le désir qu'il avait témoigné d'entretenir avec Charles des relations amicales, avaient complètement aveuglé les envoyés et, par suite, la Cour française sur ses desseins ultérieurs. Faute d'avoir pu lire sur ce visage de marbre, ils partirent convaincus de sa sincérité.

Tout alla bien jusqu'au début de la campagne contre le duc de Bourgogne, mais alors des bruits de guerre ne tardèrent pas à se répandre; il est certain que Jean avait noué des rapports avec le roi d'Angleterre et qu'il comptait trouver aide et protection chez l'allié naturel de tous ceux qui guerroyaient contre la France. C'était ce qu'on devait redouter par-dessus tout. Rien, pourtant, de définitif n'avait été arrêté entre eux, lorsque, tandis que le roi était à Arras, avait débarqué une mission anglaise, composée des évêques de Durham et de Norwich, du comte de Salisbury, du lord de Grey, de John Pelham, chevalier, de Robert Waterton, écuyer, et d'Henri Ware, licencié. Le duc de Berry était seul à Paris[1], et il reçut les diplomates avec courtoisie, bien que les propositions qu'ils étaient venus lui apporter fussent d'une insolence sans égale. Henri avait enfin levé le masque;

[1] Juvénal des Ursins.

il demandait qu'on lui rendît son héritage et que Charles VI lui cédât la place. Comme il devait bien s'y attendre, sa prétention fut immédiatement repoussée, et de la façon la plus méprisante, puisqu'on refusa même d'en faire l'objet d'une discussion [1].

L'évêque de Norwich qui portait la parole [2] se rabattit alors sur la confirmation du traité de Brétigny, sur la cession de la Normandie, du Ponthieu, de l'Anjou, du Maine, de la Touraine, de la suzeraineté sur la Bretagne et la Flandre [3], le tout sans foi ni hommage; sur le paiement de seize cents livres sterling que l'on prétendait être dûes encore de la rançon du roi Jean [4], et enfin sur l'alliance de Henri avec Catherine de France [5], qui apporterait à son époux deux millions de dot. On remarquera, ce qui concerne cette dernière clause, qu'Henri se bornait à réclamer l'exécution d'une promesse faite et, contrairement au dire de beaucoup d'historiens, il est évident que les ambassadeurs français, lorsqu'ils avaient

[1] Hist. d'Angleterre, par Lingard, t. V, p. 10.

[2] Juvénal des Ursins.

[3] Hist. de France par M. Henri Martin, t. VI, p. 5.

[4] Hist. d'Angleterre, par Hume, t. VI, p. 69.

[5] Elle était née le 27 octobre 1400, et avait alors, par conséquent, un peu moins de quatorze ans.

signé la trêve, le 24 janvier précédent, avaient été chargés d'offrir au roi la main de la princesse Catherine. Les nombreux actes concernant cette négociation et qui ont été recueillis par Rymer[1], l'établissent d'une manière incontestable.

Quoique l'évêque de Norwich eût pris pour texte de sa harangue le passage de Josué : *Venimus vobiscum facere pacem magnam;* quoiqu'il eût entremêlé les termes excessifs de son message des fleurs de rhétorique les plus séduisantes, le duc de Berry, en recevant du prélat la copie de son discours écrit en latin lui répondit : « Que le roy ny monseigneur le dauphin n'éstoient en la ville ny au pays, et que sans eux on ne leur pourroit faire aucune responce[2]. » L'évêque et ses collégues dûrent se contenter de cet ajournement évasif et s'en retournèrent à Calais.

Henri assembla aussitôt son parlement, par lettres du 26 septembre. Le 18 novembre suivant, devant les lords et les communes, réunis dans la Chambre-Peinte de Westminster, il déclara la session ouverte et donna la parole à Henri Beauford, évêque de Winchester, son

[1] T. IV, part II, passim.

[2] Juvénal des Ursins.

chancelier. Ce prélat, dans un discours très-long et très-diffus, expliqua que l'intention du roi était de recouvrer son héritage, et il termina ainsi que chacun devait s'y attendre, en réclamant des secours de toute nature pour arriver au but que le prince se proposait. Thomas Chaucer, fils du célèbre poète, orateur du parlement, répondit à l'évêque et accorda un subside de deux dixièmes et de deux quinzièmes[1], mais il affecta de n'avoir pas compris les ambitieux projets d'Henri et il ne parla que de la sûreté et de la défense du royaume, comme s'il se fût agi seulement de se préparer à repousser une attaque ou une invasion[2].

Au mois de janvier 1415, et Charles VI étant de retour à Paris avec tous les princes, une nouvelle et plus imposante ambassade traversa le nord de la France et fit son entrée solennelle dans la capitale. Elle était composée, cette fois, du comte de Dorset, oncle du roi, des deux mêmes prélats, les évêques de Norwich et de Durham, de Richard, lord de Grey, de Philippe Morgan, et de Richard de Holme, légistes. Six cents hommes d'armes lui servait d'escorte. Les comtes de Vertus, d'Eu et de

[1] Hist. d'Angleterre, par Lingard, t. V, p. 11.

[2] The battle of Agincourt, by Harris Nicholas, p. 6.

Vendôme allèrent recevoir les étrangers aux portes de la ville [1] et les conduisirent au Temple où leur logement était préparé [2].

Charles et ses oncles rivalisèrent d'empressement pour les fêter pendant leur séjour. On donna pour eux un tournois où assistait toute la cour, et où le duc de Guyenne jouta contre le comte d'Alençon, nouvellement créé duc, et le duc d'Orléans contre le duc de Brabant. Il fallut enfin s'occuper de l'objet de leur visite, et les Anglais ayant offert tout d'abord une prolongation de trêve de quatre mois, elle fut acceptée sans observation et signée le 24 janvier par les commissaires français : l'archevêque de Bourges, l'évêque de Noyon, le comte d'Eu et Guillaume Martel, sire de Bacqueville, porte-oriflamme de France [3].

Les négociations s'engagèrent alors sur de nouvelles bases : Henri renonçait à la Normandie, au Maine et à l'Anjou, mais il maintenait ses autres exigences avec une insultante hauteur et les menaces de guerre se mêlaient aux paroles de paix dans la bouche de ses envoyés.

[1] Hist. des ducs de Bourgogne, par M. de Barante, t. IV, p. 205.

[2] Chron. de Monstrelet, liv. I, ch. 141.

[3] Rymer, t. IV, part. II, p. 103.

Le duc de Berry, au nom du Conseil, offrit la restitution du duché de Guyenne, en y joignant le Limousin, la main de Catherine avec une dot de six cent mille couronnes, qu'il porta ensuite à huit cent sans compter le trousseau et les joyaux (14 mars[1].) Les Anglais refusèrent et partirent pour Londres, avec l'assurance formelle pourtant que Charles VI allait envoyer à son tour des députés à Henri, afin de s'efforcer de s'entendre sur les points en litige.

Sans les attendre, sans même connaitre le résultat de son ambassade, Henri avait fait les préparatifs les plus menaçants. Le 18 mars, quatre jours seulement après la réponse définitive du gouvernement français, il envoya deux écuyers, Richard Clydcrow et Simon Flete en Hollande et en Zélande pour traiter avec des mariniers de ces deux provinces, pour recruter autant de vaisseaux qu'ils en pourraient trouver, et pour engager navires et matelots, en les laissant libres de fixer le terme de leur engagement[2]. Le 22, il appela aux armes tous les gentilshommes qui lui devaient le service militaire.

Le 7 avril, il rappelle à Charles, dans une curieuse

[1] Rymer, t. IV, part. II, p. 106-109.
[2] Ibidem. — p. 109.

lettre conservée par Le Laboureur[1], que l'expiration de la trêve est proche, qu'il avait promis de lui envoyer des commissaires et qu'il est surpris de ne pas les avoir encore vus et de ne pas avoir encore été prévenu de leur voyage. Charles ayant notifié, en échange, le prochain départ des ambassadeurs, dont il envoyait les noms à Henri, ainsi que la teneur du sauf-conduit qu'il demandait pour eux, Henri écrit encore à la date du 15 du même mois; après avoir accordé le sauf-conduit dont il limite la durée, suivant le plus ou moins de bonnes choses que les envoyés auront à lui dire, il termine par des phrases sonores sur le bonheur de la paix, par de pieuses exhortations au roi de France de ne pas la rompre; il lui recommande de ne pas répandre à la légère le sang chrétien, de songer à l'éternité et au moment où il lui faudra rendre un compte fidèle et terrible de ses actes.

Les deux lettres que Juvénal qualifie de « douces et humbles » sont le modèle le plus accompli d'hypocrisie et de duplicité qu'il soit possible de trouver dans l'histoire. Henri proteste de ses intentions pacifiques, et de la même main qui a signé ces missives en apparence amicales, il vient de signer un ordre, à deux de ses ser-

[1] Hist. de Charles VI, t. II, p. 993-995.

gents d'armes, Nicolas Mauduit et Robert Spellowe, d'arrêter et de conduire dans les ports de Southampton et de Winchelsea, pour le 8 mai, tous les navires tant anglais que français du port de vingt tonneaux et au-dessus qu'ils pourront réunir[1]. Il donne l'assurance la plus formelle que s'il réclame des droits légués par ses ancêtres, ce n'est pas à son ambition personnelle, mais bien au vœu de ses peuples qu'il obéit, et cependant Thomas Chaucer lui avait déclaré en plein parlement que loin d'aspirer après des conquêtes étrangères, l'Angleterre demandait avant tout à garantir l'intégrité de son territoire. Pouvait-il donc se prendre au sérieux, quand il parlait de ces prétentions surannées dont le bon sens public avait déjà fait justice et que les souverains ses successeurs ont eu la faiblesse de conserver jusqu'aux jours voisins des nôtres? On a attribué la rédaction des deux lettres où les paraboles et les citations des Saintes Écritures ne sont pas épargnées et où le roi prend souvent le ciel à témoin de sa sincérité, à son chancelier le cardinal Beaufort.

Henri ne se faisait aucune illusion sur le résultat des négociations qui allaient être entamées de nouveau; pro-

[1] Rymer, t. IV, part II, p. 110.

fitant du délai que lui laissait l'arrivée des ambassadeurs dont le sauf-conduit venait d'être expédié, il convoqua le même jour à Westminster un grand conseil composé de seize pairs ecclésiastiques et de vingt-sept pairs laïques [1]. Le chancelier communiqua aux assistants les résolutions prises par le dernier parlement et l'intention du roi de s'embarquer en personne afin de conquérir la France. Henri remit ensuite ses pouvoirs à son frère, le duc de Bedford, lui confia le gouvernement de l'Angleterre en son absence, et nomma pour l'assister l'archevêque de Canterbury, les évêques de Winchester et de Durham, le comte de Westmoreland, le prieur de l'hôpital, les lords de Grey, de Ruthin, Berkeley, Powis et Morley ; le comte de Westmoreland, les lords Mauley et Dacre reçurent le commandement des frontières d'Écosse, et les forces dont ils pouvaient disposer furent ainsi réparties : deux cents lances et quatre cents archers pour les frontières de l'Est et de l'Ouest ; cent lances et deux cents archers pour celles du Sud et du pays de Galles ; cent cinquante lances et trois cents archers pour Calais et ses environs et pareil nombre pour le service de la mer [2]. On détermina les conditions du service militaire ; la solde

[1] Rymer, t. IV, part. II, p. 112.
[2] The battle of Agincourt by Harris Nicholas, p. 20.

d'un duc devait être, par jour, de treize shillings; celle d'un comte de six shillings huit deniers; celle d'un baron de quatre shillings; celle d'un chevalier de deux shillings; celle d'un écuyer ou d'un homme d'armes ordinaire de douze deniers et celle d'un archer de six deniers[1]. Un duc devait avoir cinquante chevaux, un comte vingt-quatre, un baron seize, un chevalier six, un écuyer quatre, un archer un. Ils devaient tous recevoir un quartier d'avance et, en signant le contrat d'engagement, chaque troupe de trente hommes d'armes percevait cent marcs à titre de prime supplémentaire[2].

Avant de réunir son Conseil, le roi avait pris d'autres mesures de détail qui témoignent autant de sa prévoyance que de son infatigable activité. Il avait ordonné aux capitaines des vaisseaux : la Trinité-Royale, qu'il devait monter, la Catherine, le Nicolas, la Petite-Trinité, le Gabriel, et la Petite-Marie, de faire la presse pour compléter leurs équipages. A Robert Hunt, il avait enjoint

[1] The battle of Agincourt by Harris Nicholas, p. 29.

[2] Hist. d'Angleterre, par Lingard, t. V, p. 13. — Rymer a réuni un grand nombre de ces contrats, pleins de curieux détails, mais qu'il serait trop long d'énumérer ici. On les trouvera dans l'édit. de la Haye, t. IV, part. II. passim. — On s'en servira pour relever le nom des gentilshommes qui accompagnèrent Henri V en France et qui combattirent avec lui à Azincourt.

de se procurer par le même moyen des charpentiers, des forgerons, des voitures et des chevaux pour les traîner. Un autre chevalier était chargé du fer pour ferrer les chevaux du roi ; un autre encore devait faire la presse des maçons. Henri ne négligea pas non plus de s'occuper de la sûreté du royaume et il créa à ce sujet une nouvelle organisation militaire qui a quelque analogie avec ce que l'on appelle aujourd'hui Garde Nationale. Les principaux barons de chaque comté dûrent réunir immédiatement tous les hommes valides, les divisèrent en compagnies et leur distribuèrent des armes [1].

Restait enfin la question d'argent, l'une des plus importantes, l'un des problèmes les plus difficiles, qu'Henri résolut avec une admirable habileté et un plein succès. Les fonds votés par le parlement, quoique très-considérables, étaient loin de suffire et ne couvraient même pas les avances qu'il fallait faire à l'armée avant son entrée en campagne. Le roi s'adressa au peuple, en faisant vibrer les cordes de l'amour-propre national, et sir John Pelham et William Esturmy, chevaliers, parcoururent l'Angleterre la proclamation royale à la main [2]. Cet expé-

[1] The battle of Agincourt, by Harris Nicholas, p. 40 et suiv.

[2] Rymer, t. IV, part. II, p. 119.

dient produisit de grosses sommes, mais ne put combler le déficit. Henri eut recours alors à un moyen suprême. Il mit en gage la couronne de Richard II; il donna aux hommes d'armes en nantissement de leur traitement ses propres joyaux, ses colliers, ses bagues, ses bracelets et jusqu'à sa vaisselle[1]. Quand il n'eut plus rien, il fit briser une couronne que l'on connaissait sous le nom de Couronne Henri[2], et chacun de ses morceaux servit encore à contenter un grand nombre de gentilshommes. « Tellement, — dit un historien anglais — était grande l'estime dans laquelle on tenait la parole royale[3]. »

Si ces sacrifices avaient été pénibles pour l'orgueil du prince, ils avaient du moins porté leur fruit et le but que l'on s'était proposé était atteint. Les premières dépenses payées, il restait au roi cinq cents mille nobles d'Angleterre pour faire face à toutes les éventualités[4].

Ce fut le 18 juin que le roi partit de Westminster pour Southampton où rendez-vous avait été donné à

[1] On lira aux pièces justificatives (K), le détail de ces prêts et engagements qui forment un véritable inventaire des joyaux de la couronne d'Angleterre à cette époque.

[2] La Corowne Henry. — Rymer, t. IV, part. II, p. 136.

[3] The battle of Agincourt, by Harris Nicholas, p. 45.

[4] Chron. de Monstrelet, liv. I, ch. 146.

l'armée. Il traversa Londres en grande pompe, accompagné par le lord-maire et par une foule immense de peuple, fit ses dévotions à Saint-Paul et à Saint-Georges en offrant de riches présents à ces deux sanctuaires, prit congé de sa belle-mère Jeanne, fille de Charles-le-Mauvais, roi de Navarre [1], et se mit en marche pour Winchester Il apprit là qu'enfin les ambassadeurs français étaient débarqués et il s'y arrêta pour les recevoir [2].

Les préparatifs du roi d'Angleterre, accomplis sans mystère, avaient duré deux mois environ et le gouvernement français en avait été informé dès le début. Juvénal des Ursins et Monstrelet l'affirment de la manière la plus positive. Rien n'avait pu jusqu'alors tirer le Conseil de son incroyable apathie, et ce n'est qu'après la réception du double message d'Henri que la question fut sérieusement prise en considération, sous les auspices du dauphin aux yeux de qui la lumière commençait à se faire. On fit choix de l'archevêque de Bourges comme principal ambassadeur, choix heureux, car il passait pour homme aussi intelligent qu'habile orateur, et on lui ad-

[1] Et veuve de Jean, duc de Bretagne. Elle avait épousé Henri IV en 1403, et mourut sans avoir eu d'enfants de lui, le 10 juillet 1437.

[2] M. Mazas, t. IV, p. 417, par une inexplicable erreur, place le théâtre de toute cette scène, qu'il ne reproduit pas d'ailleurs, à Westminster.



joignit le comte de Vendôme, grand maitre de la maison du roi, le comte de Tancarville, le baron d'Ivry, le sire d'Offémont, le sire Braquet de Braquemont, le sire de Rossay, maitre Jean André, conseiller et secrétaire du roi, maître Gontier Col, et maitre Jean de Villebrème, tous deux conseillers du roi, avec une suite de quatre cent quatre-vingt-deux personnes [1].

La légation s'embarqua à Calais, débarqua à Douvres, gagna Canterbury où elle trouva les officiers du roi d'Angleterre qui étaient venus au-devant d'elle pour lui faire honneur, et, sous leur escorte, arriva à Winchester par Rochester et Londres [2]. Le 1er juillet les Français furent admis en présence d'Henri, qui, un peu souffrant, les reçut à demi-couché sur un carreau de velours [3], et entouré de ses frères, les ducs de Clarence, de Bedford et de Glocester, et des grands officiers de sa maison. La première entrevue se passa en civilités réciproques et aucun mot de politique ne fut prononcé de part et d'autre.

[1] Rymer, liv. IV, part. II, p. 111. — Monstrelet, qui fait autorité, dit 350 « chevaucheurs » en tout; mais les pièces de Rymer sont officielles.

[2] Monstrelet donne exactement cet itinéraire. Il est, avec Juvénal des Ursins, celui qui a fourni les détails les plus circonstanciés sur cette dernière tentative de négociation.

[3] Hist. des Grands Capitaines, par M. Mazas, t. VI, p. 417.

Henri ne pouvait oublier les égards qui avaient été témoignés à ses derniers envoyés et il s'efforça en cette circonstance de ne pas se laisser vaincre en courtoisie par celui qu'il commençait à appeler : son adversaire de France.

La première semaine fut toute entière consacrée aux banquets, aux réjouissances, aux cérémonies de toute sorte, et le 11 ou le 12 juillet seulement, pour la première fois, les ambassadeurs, réunis au Conseil d'Angleterre, commencèrent à discuter la question du mariage projeté entre Henri et Catherine de France. Le peu d'importance du douaire que le roi comptait constituer à sa future femme, souleva tout d'abord des difficultés et donna lieu à d'assez vives réclamations [1]. On se sépara sans avoir rien conclu pour se retrouver le soir à la table du roi [2]. Trois jours après, le 14, en présence d'Henri, les Français renouvelèrent les propositions faites par le duc de Berry au mois de janvier, en y ajoutant la promesse d'un supplément de quarante mille couronnes d'or, et demandèrent, au nom de Charles VI, comme preuve de la sincérité du prince anglais, le licenciement de l'armée réunie

[1] Hist. de Charles VI, par Le Laboureur, t. II, p. 992.

[2] Chron. de Monstrelet, liv. I, ch. 146.

à Southampton [1]. Henri parut goûter le discours de l'archevêque de Bourges et remit sa réponse au surlendemain.

Le 16 juillet, le chancelier, évêque de Winchester [2], reprit une par une les offres des Français mais en les dénaturant de telle sorte qu'il s'attira une virulente apostrophe de l'archevêque de Bourges ; sans s'y arrêter, il développa ensuite l'ultimatum de son maître : la fixation immédiate du jour où Catherine serait remise à des députés nommés ad hoc ; l'investiture des territoires cédés ; le paiement de la dot, des joyaux et du supplément en numéraire avant le 30 novembre. A ce prix, Henri accordait une trève de cinquante ans pendant laquelle on réglerait d'une manière définitive ses rapports avec les rois de France, et on prononcerait en dernier ressort sur le plus ou moins de validité de ses droits. Les ambassadeurs atterrés, ayant essayé en vain de démontrer qu'un si bref délai pour l'exécution des diverses conditions était trop insuffisant, qu'il fallait du temps pour réunir des sommes aussi considérables, qu'ils n'avaient enfin

[1] Chron. de Monstrelet, liv. I, ch. 146.

[2] Monstrelet dit : l'archevêque de Cantorbie (Canterbury), mais il est plus probable que ce fut, selon l'usage, le chancelier qui expliqua aux ambassadeurs les intentions du roi.

mission de rien décider de semblable sans en référer à leur gouvernement, le roi prit la parole et confirma en quelques mots le discours de son chancelier; puis, après une violente réplique de l'archevêque de Bourges, qui, outré de tant de mauvaise foi, ne garda plus aucun ménagement et défia le roi en propres termes, Henri congédia les ambassadeurs en leur disant qu'il les suivrait de près [1]. Ils retournèrent à Paris et remirent au duc de Guyenne devant le Conseil assemblé, la relation écrite de leur mission.

A peine furent-ils partis que le roi s'en fut à Southampton d'où il envoya au concile de Constance, à l'empereur et à tous les princes de la chrétienté, des copies du traité passé entre son père et Charles VI relativement à la restitution de la Guyenne à l'Angleterre, et d'où il data encore quelques ordonnances touchant le voyage projeté, une, entre autres, qui enjoignait aux chevaliers et aux hommes d'armes de se pourvoir de trois mois de vivres, et de se tenir prêts à s'embarquer le 1er août pour le suivre [2].

[1] Chron. de Monstrelet, liv. I, ch. 146. — Juvénal des Ursins. — Chron. de Saint-Remy, ch. 55.

[2] Ordonnances des 20 et 24 juillet. — Rymer, t. IV, part. II, p. 137 et suiv.

Il fit ensuite son testament au bas duquel il écrivit de sa propre main « telles sont mes dernières volontés, signées par moi, H. R., (Henri, roi,) Dieu et lady Marie aient pitié de moi ! » Plusieurs grands seigneurs suivirent son exemple ; il faut citer lord Henry Scroop et le duc d'Yorck, dont Rymer a rapporté les testaments avec celui du roi [1].

Le séjour du roi à Southampton et dans les environs fit hâter l'arrivée des retardataires. De toutes parts affluèrent des compagnies de gens d'armes, des chevaliers accompagnés de l'élite de leurs tenanciers. Beaucoup d'entre eux étaient inconnus à Henri qui avait, pour tous, les paroles les plus bienveillantes, l'accueil le plus flatteur. Il ne se départit qu'une fois de sa courtoisie de commande et dans des circonstances assez curieuses pour mériter d'être rapportées ici.

On présenta un jour au roi un gentilhomme qui était venu, avec vingt hommes bien équipés [2], lui offrir ses

[1] Rymer, t. IV, part. II, p. 131, 138 et 145.

[2] Et non pas 120, comme le dit M. Mazas, qui a poétisé cet épisode et imaginé une conversation entre le roi et sir Olandyne, dont le manuscrit de la bibliothèque harléienne ne dit pas un mot. M. Mazas est souvent inexact dans son livre, d'ailleurs très-attachant, des Grands Capitaines du moyen-âge. On y relève de nombreuses erreurs, des confu-

services. Ce chevalier s'appelait William Olandyne : il avait eu un passé fort orageux. Quoique marié, il était allé s'enfermer dans un monastère pendant que sa femme prenait le voile dans un couvent ; mais, tandis que celle-ci restait fidèle à des serments sacrés, Olandyne, bientôt fatigué d'une vie pour laquelle il n'était réellement pas fait, avait jeté le froc aux orties, après un mois de claustration, sous l'inspiration du diable, ennemi de toutes les vertus, dit le pieux chroniqueur, et avait de nouveau endossé le harnais de l'homme de guerre ; il y avait été autorisé, il est vrai, par une dispense du pape. Mais le dévot Henri, plus religieux que le chef même de la religion dont il faisait profession, jeta les hauts cris avec un zèle trop ardent pour n'être pas étudié, quand on l'eut renseigné sur le compte de sa nouvelle recrue. Il refusa formellement d'admettre ce mécréant dans les rangs de son armée, et Olandyne, furieux d'une insulte si peu méritée, s'embarqua avec ses vingt hommes pour la France, et alla offrir ses services au dauphin. Il fut tué plus tard à Azincourt en combattant contre ses compatriotes [1].

sions de dates, de noms, de faits même, et ses récits ne doivent être souvent acceptés que sous bénéfice d'inventaire.

[1] The battle of Agincourt, by Harris Nicholas, p. 69.

Il faut convenir, avec l'historien qui rapporte cette anecdote, qu'une piété si outrée, succédant à tant de désordres, ne dénotait pas chez Henri la conviction sage et sincère d'un fervent catholique : cela ressemblait fort à de l'hypocrisie, et une telle appréciation sortie de la bouche d'un Anglais a bien son importance, surtout quand il s'agit d'un des héros dont l'Angleterre s'est toujours montrée le plus fière.

On sera confirmé dans cette opinion par la lecture de la lettre qu'Henri adressa de Southampton à Charles VI, au moment de mettre à la voile pour l'expédition de laquelle il devait retirer tant de gloire et de profit. Dans un langage ampoulé et mystique où il compare son adversaire et lui-même à Loth et à Abraham, il maintient ses prétentions en s'appuyant sur le Deutéronome et les Évangiles, adjure Charles de lui restituer une couronne et un royaume qui lui appartiennent légitimement et proteste enfin qu'il lui serait bien plus agréable de vivre heureux et tranquille avec sa jeune et belle cousine Catherine que d'allumer le flambeau de la guerre. (28 juillet.) [1].

[1] Monstrelet et Des Ursins, qui rapportent tous deux cette lettre, lui assignent deux dates différentes ; le premier la place au 5 août et le second au 28 juillet. Nous croyons avec les historiens anglais que cette

Cette missive, écrite en latin, fut portée à Paris par Antilope, poursuivant d'armes, ou par Exeter, héraut du roi et fut soumise au Conseil. Charles, indigné, répondit lui-même, car il jouissait alors de toute sa raison ; sa lettre, courte et digne, contenait seulement qu'il avait la consolation d'avoir épuisé avant d'en venir à de telles extrémités toutes les voies de conciliation, et que si le roi Henri débarquait en France il saurait bien l'en chasser [1] ; puis il fit signifier au héraut d'aller rejoindre son maître.

On assure qu'au message de son père le dauphin joignit une caisse remplie de balles, de raquettes et de tamis, en disant que c'était pour le roi et pour ses lords et qu'il leur conviendrait mieux de s'en servir que de venir tenter de conquérir son héritage, car ils étaient trop

dernière date est la véritable, car elle coïncide avec la découverte du complot du comte de Cambridge, dont le procès et la condamnation si rapides, n'auraient pas laissé à Henri la liberté d'esprit nécessaire pour libeller un défi d'une forme aussi nouvelle.

[1] Juvénal des Ursins et Le Laboureur (t. II, p. 1010,) sont les seuls qui parlent de cette réponse et qui la reproduisent; Monstrelet et Saint-Remy assurent au contraire que le roi se serait borné à dire au héraut qu'il aviserait et à le renvoyer tout de suite, ce qui eût été, après tout, arriver à la même conclusion par un moyen différent.

jeunes pour cela [1]. Henri, piqué au vif, s'écria en recevant des mains de son envoyé le cadeau dérisoire du dauphin qu'il acceptait les balles que le jeune prince lui offrait, mais qu'il en lancerait à son tour de si pesantes, que les portes de Paris ne seraient pas assez fortes pour les renvoyer. Cette bravade, arrachée à la colère et acceptée comme telle, n'était, hélas ! qu'une trop cruelle prophétie. La garnison d'Harfleur et la noblesse française à Azincourt ne devaient que trop tôt apprendre quel beau joueur était Henri V et avec quelle adresse il conduirait la terrible partie dont la couronne de France était l'enjeu.

Mais au moment où Henri se disposait ainsi à conquérir des royaumes, se formait dans sa propre famille, pour lui ravir ses États, une conspiration dont voici l'histoire en quelques mots :

Le duc d'Yorck, oncle de Richard II et frère du duc de Lancastre, avait laissé deux fils, dont l'aîné, Richard,

[1] The battle of Agincourt, by Harris Nicholas, p. 8 et suiv. — Bien qu'aucun chroniqueur français n'ait enregistré ce détail, on le trouve dans les chroniqueurs anglais Otterbourne, Elnham, Rapin-Thoiras et d'autres encore, il est trop dans le goût du temps d'une part et, de l'autre, trop injurieux à Henri V pour qu'ils n'aient pas cherché à atténuer le fait s'il n'avait été public et exactement vrai.



venait d'être récemment créé comte de Cambridge. Il avait épousé la sœur du comte de March et fut devenu après son beau-frère l'héritier de ses droits. Le comte avait fait complète abnégation de sa personnalité, mais il était permis de supposer qu'une révolution en eût fait un roi, et cette révolution, Cambridge, ambitieux et remuant, s'était chargé de la provoquer. Cambridge s'était entendu avec Thomas Grey de Heton, chevalier northumbrien [1], pour réunir un corps de troupes, avec Henri de Percy qui était toujours en Écosse et avec Thomas de Trumpyngton qui représentait encore Richard. On avait tout dévoilé à Scroop de Masham, lord-trésorier, le seul des compagnons de ses folies passées que le roi eût gardé auprès de lui et à qui il témoignait une confiance et une affection sans bornes. Scroop avait gardé le silence et, s'il n'avait pas promis son concours aux conjurés, il n'avait du moins révélé à qui que ce fût leurs criminels desseins. Il prétendit devant ses juges qu'il n'avait agi ainsi que pour découvrir tous les fils de la conspiration et l'écraser d'un seul coup.

Il fallut enfin instruire le comte de March des projets que l'on avait sur lui, et on prétend qu'épouvanté de

[1] Hist. d'Angleterre de Lingard, t. V, p. 17.

ce qu'il avait entendu, il serait allé tout découvrir au roi. Ce point n'a jamais été entièrement éclairci ; il est constant seulement que le comte reçut d'Henri des lettres d'abolition, le 7 août, mais les termes en sont si vagues qu'ils ne permettent pas de conclure [1]. L'histoire n'a d'autre lumière pour se guider dans cette obscurité que la déposition du comte de Cambridge, mais elle pouvait n'être motivée que par son désir de perdre avec lui celui pour qui il s'était perdu. Quoi qu'il en soit, Grey de Heton, Cambridge et Scroop de Masham, furent arrêtés et enfermés dans le château de Southampton. Sir John Popham, qui en était gouverneur, ayant le soir même déclaré que les trois accusés lui avaient fait séparément l'aveu de leur culpabilité, Grey comparut devant un jury tiré des Communes et composé par le sort [2], fut condamné et subit aussitôt sa peine. Il fut décapité au lieu d'être pendu, voilà tout ce qu'il obtint de la clémence royale [3]. Ses complices, pairs du royaume, réclamèrent le privilége auquel leur dignité leur donnait droit. On rassembla, au nombre de dix-huit, tous leurs collègues présents à l'armée ; le duc d'Yorck s'abstint et se fit remplacer par le

[1] Rymer, t. IV, part. II, p. 143.

[2] Hist. d'Angleterre, par Hume, t. VI, p. 72.

[3] Hist. d'Angleterre, par Lingard, t. V, p. 17.

comte de Dorset ; le comte de March, moins scrupuleux, siégea avec les autres et le pardon qu'il avait obtenu du roi fut peut-être le prix de son vote. Déclarés coupables, les accusés furent condamnés à l'unanimité. Ils présentèrent au roi un recours en grâce qui fut repoussé, et comme Henri était pressé de s'embarquer, l'exécution suivit de près la sentence. Le 5 août leurs têtes tombèrent sous la hache du bourreau ; celle de Scroop fut envoyée à Yorck et plantée sur une des portes de la ville ; le sang royal qui coulait dans les veines de Cambridge épargna à ses restes cette suprême profanation [1].

Rien ne retenait plus Henri dont l'impatience s'accroissait de tous les délais que nécessitaient les derniers préparatifs. Il profita du peu de jours qui lui restaient pour promulguer encore deux ordonnances : l'une qui conférait la régence à Bedford (le 11 août) ; l'autre qui ordonnait au lord-maire de Londres d'apporter tous ses soins à maintenir la tranquillité dans la ville pendant

[1] Plusieurs écrivains contemporains ont affirmé que les conjurés étaient d'accord avec la France qui,comme arrhes du marché, leur avait envoyé un million. Il faut dire que tous ces écrivains étaient anglais et créatures d'Henri V, ce dont on s'aperçoit facilement au ton qui règne dans leurs ouvrages (Goodwyn-Lydgate, — Cottonian Mss. Claudius A. cité par Harris Nicholas, p. 77-78).

l'absence du roi et à rappeler, pour l'aider à y parvenir, tous les aldermenn absents [1].

Le 10 août le roi monta à bord de la Trinité et fit ferler la plus haute voile du grand-mât [2]. L'armée n'attendait plus que ce signal pour s'embarquer. Le lendemain, 11 août, la flotte leva l'ancre et un vent favorable la poussa rapidement dans la Manche. Elle était encore en vue des côtes, lorsqu'un terrible accident faillit réduire à néant ces vastes préparatifs, si chèrement payés et sauver la France en rejetant pour longtemps, pour toujours peut-être, Henri en Angleterre. Les vaisseaux, très-nombreux, n'avaient pas encore eu le temps de se déployer et voguaient serrés les uns contre les autres à la suite de la Trinité qui portait l'étendard royal. Le feu éclata tout à coup sur plusieurs points à la fois et jeta dans la flotte un désordre et une épouvante indicibles. Grâce à la promptitude que mirent les capitaines à

[1] Rymer, t. IV, part. II, p. 144-145.

[2] Mss. de la Bibl. Cottonienne contenant le récit de l'expédition de Henri V. Il paraît avoir été écrit par un des chapelains du roi, qui l'accompagna pendant toute la campagne, et en fut témoin oculaire depuis le siége d'Harfleur jusqu'à la bataille d'Azincourt. Nous emprunterons des détails tout-à-fait nouveaux et inconnus en France, à ce chroniqueur dont Harris Nicholas a traduit en anglais d'importants extraits pour les intercaler dans son travail sur Azincourt.

s'écarter de chaque foyer d'incendie, on n'eut à déplorer que la perte de trois des plus gros navires, mais la coïncidence d'un si fâcheux événement avec le départ du roi, pour une expédition en définitive fort aventureuse, contre un puissant royaume qui pouvait mettre en ligne des forces dix fois supérieures et où le patriotisme avait déjà enfanté des miracles, frappa tous les esprits comme un présage de sinistre augure. L'entourage d'Henri s'en émut et lui conseilla de renoncer, pendant qu'il en était temps encore, à une entreprise qui s'annonçait sous d'aussi défavorables auspices [1]. Le roi résista et ne voulut rien entendre. Avait-il, lui aussi, la foi aux présages et lui avait-il suffi, pour être rassuré, de voir des cygnes se jouer sur les flots autour de son vaisseau [2] ? Toujours est-il qu'il ordonna de pousser en avant et que rien, dès lors, qui fût digne de remarque, ne signala plus le reste de la traversée.

Les forces dont disposait le roi d'Angleterre étaient plus imposantes en apparence qu'en réalité. Les divers historiens, tant anglais que français, ne sont pas d'accord sur l'importance de sa flotte, que l'on peut évaluer à

[1] Chron. de Saint-Remy, ch. 56.

[2] The battle of Agincourt, by Harris Nicholas, p. 265.

environ douze ou quatorze cents voiles, sans compter encore une centaine de navires qui, partis de divers points du littoral, n'avaient pu rallier à temps et qui suivaient à quelques lieues en arrière : en tout donc quinze cents vaisseaux jaugeant de trente à trois cents tonneaux [1]. Sur ces quinze cents vaisseaux étaient répartis trente mille hommes, divisés à peu près ainsi qu'il suit : deux mille cinq cents chevaliers, tant bannerets que bacheliers et écuyers ; cinq mille archers à cheval ; cinq mille archers à pied et un millier d'artisans de toute espèce, tels qu'armuriers, peintres, forgerons, charpentiers, maçons et cordonniers : on comptait aussi parmi eux des mineurs et des canonniers [2] ; c'est-à-dire, avec les archers, dix à douze mille hommes. Or, si l'on considère que chaque lance représentait deux ou trois hommes, quelquefois plus, que l'archer à cheval était suivi d'un valet à pied ou coutillier bien armé, on arrivera facilement au chiffre de trente mille qui vient d'être énoncé. Monstrelet compte autrement et arrive à un ré-

[1] La chron. manuscrite anglaise dit 1,500 en tout. Saint-Remy (ch. 56) dit 800 et Monstrelet (chap. 149) 1600. Les historiens anglais modernes, tels que Lingard, par exemple, qui a traité avec soin cette période, ont adopté le même chiffre que nous.

[2] The battle of Agincourt, by Harris Nicholas, p. 85.

sultat plus élevé ; il parle en effet de « six mille bacinets[1] et vingt-quatre mille archers, sans les canonniers et autres usant de fronde et engins dont ils avoient grande abondance[2] ; » c'est-à-dire déjà trente mille hommes de troupes régulières, plus des frondeurs, des canonniers et des valets armés à la légère. Saint-Remy et Wavrin, plus modérés, parlent de seize à vingt mille combattants, et encore n'affirment-ils rien : Ils ne le savent que par ouï-dire, « comme on disoit » ont-ils soin d'ajouter[3]. Quant à Juvénal des Ursins, chroniqueur bourgeois, écho des bruits de la capitale, il répète ce qu'il a entendu dire autour de lui : ses nouvelles viennent de loin et ont fait bien des bouches avant de lui parvenir; aussi n'est-ce plus de vingt ou de trente, mais de quarante-six mille hommes qu'il s'agit, avec un « peuple sans nombre, avec grosse artillerie, bombardes, canons et gens se conoissant en armes. »

L'élite de la noblesse du royaume avait tenu à honneur d'accompagner le roi, et, bien que la liste en soit longue,

[1] Coiffure militaire particulière au gentilhomme ou à l'homme d'armes à cheval. — C'est la partie pour le tout.

[2] Chron. de Monstrelet, liv. I, ch. 149.

[3] Chron. de Saint-Remy, ch. 54. — Chron. de Wavrin, part. v, liv. I, ch. 5.

on aimera sans doute à la trouver ici en entier d'après les documents les plus authentiques et pour la plupart entièrement inconnus en France. Puisque les chroniques ont été si exactes à dresser le martyrologe des vaincus, précieux à l'histoire de tant de familles françaises, n'est-il pas juste de faire pour l'Angleterre ce que Monstrelet et les autres n'ont fait que pour notre pays, et de publier également le catalogue non moins précieux des vainqueurs ?

On remarquait donc dans l'armée anglaise [1] les ducs

[1] Cette liste ne comprend que les ducs, comtes, barons et chevaliers. Voici celle des écuyers et des gentilshommes d'un rang inférieur : John Agarston, Nicolas Alderwich, Nicolas Alderworth, Trustan Anderton, Thomas Apurton, John Alsoo, John Asenhull, John Ask, Robert Ashfield, Nicolas Ashton, William Athirton, Roger Banastre, John Banystre, John Bauk, Randulphe de Barton, Olivier et Gilbert de Barton, Walter Beauchamp, William Beditz, John Bell, John Blacket, William Blakebourne, James Blount, Adam et Henri Blundell, Thomas Bold, Robert Bolton, Nicholas et Thomas Bowet, William Bradshaw, William Brancepath, William Brokesby, Henri Bromley, Robert Bruce, Thomas Burcestre, John Burgh, William Burgoyne, John Butiller, William Castellaine, Thomas Chaucer, John Chetewode, John Cheyne, John Clomont, John Clyfford, John Coneway, John Covyn, William Courtenay, John Durward, John Elmham, Thomas Eston, John Esmond, Richard Elton, John Fastalff, Stephen Ferrour, David Game, Richard Gardemewe, Robert Gloucestre, John Grau, Andrew Grey, Richard Halsham, William Hardgrave, Stephen Hatfeld, Richard Hay, Nicholas Haywode, Robert Helyon, John et Thomas Ap Henry, Robert Helon, William Hodilston, Jacob Ho-

de Clarence, de Glocester et d'Yorck; les comtes de Dorset, de Salisbury, Mareschal, de Marseh, d'Arundell, de Suffolk, d'Oxford, de Huntington, et de Sarum; les lords Maltravers, de Camoys, La Zouche, de Botreaux, de Willoughby, de Harington, Fitz-Hugh, de Talbot, de Clifford, de Roos, de Bourehier, de Clinton, de Ferrers, Courtenay; Thomas, baron Carew; les sires de Saint-Pee, de Spencer; Gilbert Umfrevill, comte de Kime; Richard Arundell, John Ashton, John Baskerville, Charles de

get, John et Nicolas Haland, William Holt, John Holton, John Horsey, Nicolas Horton, William de Hudelston, Robert Hunt, Gerard Huyn, Lewis Johan, John Irby, John Kilner, Robert Lacock, John Lardener, Nicolas Lary, Robert Laurence, Henri Lound, Robert Lovell, John Louch, Peter Lowart, Thomas Lythebarow, Thomas Mapurley, William Marshall, Nicolas Merhury, William Meryng, John Morley, William Mounteney, John Montgommery, Hugh de Mourton, John Noreys, Nicolas Norton, John Nowell, William Olton, William Orell, John Osbaldeston, Richard Parker, Robert Passemere, Henri Pemberton, John Peryent, John Pilkington, Martin et Ralph Pole, William Pope, John Pudsey, Robert Quikkesley, Robert Radclyff de Osbalton, Thomas Radclyffe, Ralph Ramsey, John Rash, Nicolas Rerisby, John Rider, Lowis Rohersards, Robert Rothington, John Roundell, John Rydere, Thomas Searlett, John Selby, Henri Sharsbrock, John Skipton, Gerard Sprong, Robert Stanley, Hugh et John Stanley, Thomas Staunton, John Steward, William Stokeley, Giles Thorneton, William Tirwhyt, John Topcliffe, Richard Tounley, William Troutbeck, John Vale, Robert de Umfrevill, Thomas Warde, Thomas Waterton, William Weld, Adam Whitingham, William Wightman, Thomas Wilcokes, John Yedelish, Geffrey Blake, Lewis Cadowen, John Garrew, William Bramshulf, Alexander Sheffe,

Beaumont, John Blount, William Butill, Robert Chalons, Thomas Chaworth, John Colvyl, John Cornwall, Edward Courtenay, John Devereux, Thomas Dulton, Thomas Lindeley, John Hoton, John Geryne, John Everingham, William Spayne, John Calf, Thomas Fitzpayn, Alain de Penington, Walter Berkeley, William de Evers, Walter Goldingham, Thomas West, John Trebell, John Osbaldiston, Henri de Sharsbrock, Edmund de la Pole, John Savage, Guillaume Le Bouteillier, Nicholas Longford, John Harpedenne, Thomas de Erpyngham, commandant

Robert Longesby, John de Peniton, William de Walton, John Rider; Dany Cawardyn, Owen Cawardyn, William Mynour, William Malhon, Robert Soubache, William Custance, John Bromley, John Rys, William Somercotes, William Sadeler, et John Burnham, gentilshommes de la chambre du roi; William Balne et Robert Alderton, écuyers de cuisine du roi; William Smith, Thomas Morestede et William Bradwardyne, sergents du roi, etc., etc. — Henri avait emmené aussi ses trois rois-d'armes, Leicester, Guyenne et Irlande, et Hereford, son maréchal d'armes. Parmi les gens de sa suite figurent aussi des mineurs, quatre maîtres canonniers, chacun avec deux aides; un garnisseur de bassinets; un armurier avec ses aides; quatre peintres; un sergent des tentes et pavillons avec vingt-sept aides; un médecin, Nicolas Colnet; un surveillant des écuries; dix pourvoyeurs; deux guides de nuit; douze forgerons; neuf selliers; trois pages de la chambre; dix officiers occupés au service de la table et des cuisines; vingt-six cordonniers; cent vingt-quatre charpentiers; le doyen de la chapelle; quatre chapelains et deux clercs; et enfin quinze ménestrels. (Rymer, t. IV, part. II, p. 115-146. — The battle of Agincourt, by Harris Nicholas, preuves, p. 1-102.

des archers ; Simon Felbrigge, Roger Fyennes, Richard Granson, Thomas Gray, Robert Babthorp, contrôleur de la maison du roi ; John Cheny, John Steward, Nicholas Perche, et Lowis Robersart, écuyers du corps du roi ; Thomas Strickland, porte-étendard ; Thomas et John Greseley, John Greindor, James et William Harrington, Richard Hastings, Thomas Hauley, Walter Hungerford, Richard Kighley, Roger et Philippe Leche, William de Legh, Rowland Leynthale, Alexandre Lound, Nicholas Montgommery, Thomas et Henri de Percy, John Phelipp, William Porter, John Radclyff, Thomas Rempston, John de Robersart, Ralph Shirley, John Skidmore, John Southworth, Hugh Standish, Ralph Stanley, William Talbot, Richard Tempest, John Tiptoft, Roger Trumpyngton, Thomas Tunstall, Hertank Van Clux, William Van Jender, Gerard Ufflett, Robert de Umfrevill, John Yedelish : tous chevaliers [1].

Le mardi 13 août, à cinq heures de l'après-midi, la flotte s'engageait, toutes voiles dehors, dans l'embouchure de la Seine aux yeux stupéfaits des populations riveraines accourues pour contempler cet imposant spectacle.

[1] Rymer, t. IV, part. II, p. 115-146. — The battle of Agincourt, by Harris Nicholas ; preuves, p. 1-102.

III

Des côtes de la Normandie le bruit de l'arrivée des Anglais se répandit bientôt dans toute la France avec la rapidité de l'éclair. Cette invasion, préparée et annoncée de longue main, trouvait, chose incroyable à dire, le gouvernement tout à fait au dépourvu. Le roi n'avait même pas publié son ban, et il ne le fit que le 23 août. Le trésor était vide et on n'avait pas davantage songé au moyen de le remplir. On se hâta de lever une taille nouvelle sur les communes et un décime sur le clergé. Les soldats firent eux-mêmes l'office de collecteurs, et on imaginera sans peine à combien de désordres et de crimes même donna lieu ce nouveau système que l'urgence seule avait fait adopter. Le dauphin comprit combien l'alliance du duc de Bourgogne lui

serait d'un puissant secours et il pressa les négociations qui languissaient depuis quelque temps. Il fit sceller les lettres d'abolition que Charles VI avait promises au duc et à ses adhérents, et réduisit de cinq cents à quarante-cinq seulement le nombre des personnes qui étaient exceptées de l'amnistie. Thibaut de Soissons, sire de Moreuil et Jean de Wailly, président au Parlement, portèrent ces lettres à Jean-sans-Peur ; ils trouvèrent le prince à Argilly, près de Beaune, où il vivait depuis un mois avec toute sa cour sous la tente et au milieu des forêts. Il semblait avoir rompu avec le monde, et passait ses journées à chasser et ses nuits à dormir comme un chasseur, ou quand il ne dormait pas à entendre les cerfs brâmer au fond des bois. Jean reçut à merveille les envoyés, écouta les griefs, y fit droit et enfin jura sur le bois de la vraie croix les articles du traité d'Arras [1]. Ce qui ne l'empêchait pas de traiter avec une égale bienveillance Philippe Morgan, docteur ès-lois, que le roi d'Angleterre avait accrédité auprès de lui pour s'efforcer de se l'attacher ou du moins d'obtenir la promesse de sa neutralité.

Ce point capital ayant été obtenu, il avait fallu pour-

[1] Hist. des ducs de Bourgogne, par M. de Barante, t. IV, p. 216.

voir à l'organisation de l'armée dont le commandement en chef fut attribué au sire d'Albret, connétable de France ; détestable choix de toutes manières, car, outre qu'il était l'un des plus grands ennemis du duc de Bourgogne dont on avait besoin et que l'on aurait voulu ramener, il n'avait ni les talents ni l'énergie nécessaires pour dresser un plan de campagne et pour le faire exécuter. On l'accusa, de plus, d'être d'intelligence avec l'ennemi parce qu'après s'être transporté à Rouen suivi de la plus grande partie de ses forces, non-seulement il n'avait rien tenté pour faire lever le siége d'Harfleur, mais qu'il avait même défendu à ses lieutenants de faire un pas. L'indignation fut générale, le peuple cria à la trahison, et le bâtard de Bourbon ne craignit pas de se faire dans le conseil l'écho de ces clameurs. La nomination du maréchal Boucicaut au gouvernement de la Normandie et de l'amiral Pierre de Brébant, dit Clignet, à celui de la Picardie, rassurèrent un peu les esprits, car ces hommes de guerre étaient justement et généralement estimés.

Avant même que le connétable eût quitté Paris, Boucicaut était déjà au-dessous de Rouen, mais les troupes dont disposait le maréchal étaient en quantité trop inférieure à celles de l'ennemi, et tout ce qu'il put faire fut

de ravitailler, sous les yeux des Anglais, Harfleur qui était menacé, et d'y jeter cinq cents hommes commandés par le sire de Gaucourt et Mignet de Contes [1].

La flotte anglaise avait jeté l'ancre le mardi 13 août, vers le soir, devant un port de la côte nommé Kidecaus ou clé de Caus [2], à un endroit où « l'eau de la Seine chet en la mer » et qui offrait un abri pour les vaisseaux [3]. Ce « port » était situé à trois milles anglais environ d'Harfleur. Avant de descendre de son navire le roi réunit son conseil et fit publier dans l'armée la défense formelle que personne prît terre avant lui. La nuit se passa au mouillage et, à l'aube du jour (14 aout), on se prépara au débarquement.

Par un brillant soleil et une splendide matinée, John Holland, comte de Huntington, Gilbert d'Umfrevill, comte de Kyme, John Cromwell, John Grey, William

[1] Juvénal des Ursins.

[2] Chron. d'un chapelain de Henri V. Ce document que nous désignerons désormais sous le nom de « chronique anglaise manuscrite, » est remplie de détails curieux et tout à fait inédits sur la première campagne de Henri V en France ; il offre un caractère irrécusable d'authenticité, et on lui fera à ce double titre de fréquents emprunts pour la suite de ce récit.

[3] Chron. de Monstrelet, liv. 1, ch. 149. — Chron. de Saint-Remy, ch. 55. — Chron. de Wavrin, part. V, liv. 1, ch. 5.

Porter, John Steward et plusieurs autres gentilshommes [1] se firent conduire au rivage avec un fort détachement de cavalerie, gravirent une colline près d'Harfleur [2] et poussèrent sans rencontrer de résistance une reconnaissance jusqu'aux portes de la ville dont Henri se proposait avant tout de faire le siége. Quand ils furent de retour et qu'ils eurent rendu compte de leur mission, le roi débarqua à son tour et toute l'armée suivit son exemple avec allégresse. En mettant le pied sur le sol français Henri ne put résister au désir de signaler son heureuse arrivée dans *ses Etats* par une scène théâtrale propre à frapper l'esprit de la multitude. Il s'agenouilla et adressa à haute voix de pompeuses prières à Dieu pour qu'il bénit la justice de sa cause [3]. Les deux jours suivants furent employés à décharger le matériel qui était considérable, et, le soir du 17, l'armée, au complet, se mit en marche et investit Harfleur par terre pendant que la flotte, ayant remonté la Seine, la bloquait par eau. La garnison de la place, composée de quatre cents hommes seulement et de quelques braves chevaliers, tels que les sires de Blainville, de Bacque-

[1] Hardyng's chronicle.

[2] Chron. anglaise Mss.

[3] The battle of Agincourt, by Harris-Nicholas, p. 268.

ville, d'Hermanville, de Bréauté [1], de Gaillard, du Bus, de Clères, de Adsanches, de Breton, de l'Ile-Adam [2], Lyonnel de Braquemont, le châtelain de Beauvais [3] et Guillaume de Roncherolles [4], était commandée par le sire d'Estouteville. Elle fut renforcée le lendemain, comme on l'a dit, par les cinq cents hommes du sire de Gaucourt, ce qui la porta à un millier de combattants éprouvés sans compter les bourgeois qui rendirent par la suite les plus grands services.

Le roi avait divisé son armée en trois corps : il s'était établi avec le centre, qu'il commandait en personne, au sommet de l'éminence du haut de laquelle il avait découvert Harfleur pour la première fois : il avait étendu ses deux ailes à droite et à gauche jusqu'aux rives de la Seine, de manière à couper toute communication de la ville avec Montivilliers et Saint-Romain, les places les plus rapprochées. Les assiégés avaient du reste renoncé d'avance au bénéfice qu'ils auraient pu retirer de la première de ces deux villes, car ils avaient coupé et défoncé la chaussée qui la reliait avec Harfleur, et avaient, pour

[1] Chron. de Saint-Rémy, ch. 56.

[2] Chron. de Monstrelet, liv. I, ch. 149

[3] Juvénal des Ursins.

[4] Vies des grands capitaines, par M. Mazas, t. IV, p. 428.

plus de sûreté, emporté et jeté à la Seine les pierres dont elle était pavée.

Les approches de la ville du côté de la terre étaient rendus plus difficiles par le cours de la Lézarde qui la traverse et qui alimentait d'une large nappe d'eau les doubles fossés dont son enceinte était entourée. En avant des trois portes[1] qui donnaient accès dans Harfleur on avait élevé autant de retranchements ou boulevarts, construits de troncs d'arbres étroitement liés les uns aux autres et dont les interstices avaient été bouchés avec de la terre détrempée, en y ménageant seulement quelques embrasures pour l'artillerie et des meurtrières pour les archers. Ces retranchements, de forme elliptique, étaient en outre défendus par des fossés. L'enceinte de la ville, avec laquelle les ouvrages avancés communiquaient par des ponts-levis, était d'une circonférence médiocre, mais elle rachetait en force ce qui lui manquait en étendue. Les murs, entièrement crénelés, ce qui fit dire à maître Gilles, ingénieur anglais chargé de la direction du siége, qu'il serait aussi difficile de les

[1] Monstrelet ne parle que de deux portes : « la porte Calcinenses et la porte Montervilliers. » — Liv. I, chap. 149. Mais ici encore, la relation du chapelain, témoin oculaire, nous a paru l'emporter en exactitude sur le chroniqueur français.

attaquer que facile de les défendre, étaient reliés de distance en distance par des tours très-élevées et d'une épaisseur considérable. Du côté de la Seine, l'entrée du port, qui s'avançait jusqu'au cœur de la ville, était protégée par une triple muraille crénelée qui bordait le chenal. A l'extrémité de ces murailles et baignant leurs fondations dans les flots, se dressaient deux maîtresses tours, dont l'une, plus élevée, contenait deux étages de combattants, tandis que l'autre n'en contenait qu'un seul. Des chaînes, tendues entre elles, barraient la passe, qui était en outre rendue impraticable par une estacade et par des troncs d'arbre aiguisés qui dépassaient à peine la surface de l'eau [1].

L'investissement par terre, qui n'était pas encore achevé, avait permis à Gaucourt d'entrer dans la place, aussi le roi donna-t-il ordre au duc de Clarence, son frère, de faire un long détour, car les écluses et les ponts ayant été rompus, les eaux de la Lézarde s'étaient répandues dans la vallée, et de bloquer étroitement tout l'espace inscrit dans un quart de cercle, qui était compris entre cette rivière et la Seine. Le corps commandé par le roi en fit autant de l'autre côté et s'appuya en arrière

[1] Chron. anglaise Mss. passim.

sur Graville dont le prieuré avait donné asile à Henri pendant les deux nuits précédentes, pendant que le duc de Clarence s'appuyait également sur Guinneville et Rogerville. Le roi compléta ces dispositions en assurant la subsistance de l'armée et en organisant des services et des relais de bêtes de somme, qui, sous la conduite des valets, devaient approvisionner le camp de fourrages pour les chevaux et de vivres pour les hommes. L'artillerie et les machines de siége furent mises en batterie sous des casemates faites de grosses poutres et d'épais madriers assujettis par des crampons et des étriers en fer. Autour des batteries on creusa des fossés et la terre qu'on en retira, mêlée à des fascines, servit à élever des épaulements derrière lesquels les artilleurs étaient à peu près à l'abri du feu de la place. Le roi créa des gardes de jour et des gardes de nuit, qui devaient protéger sans cesse les travaux contre les sorties des assiégeants, et pour elles, on éleva spécialement de petites redoutes construites sur le modèle de celles qui défendaient la ville.

Toutes ces dispositions avaient été prises avec une sagacité peu commune, et le roi avait mis à profit les moindres accidents de terrain, comme s'il avait étudié à l'avance les dispositions des lieux ; mais elles avaient

demandé un certain temps et de prodigieux efforts, car les travailleurs avaient à lutter contre des difficultés sans nombre. On assure du reste qu'Henri avait rassemblé des renseignements complets sur le pays et qu'il avait entre les mains des plans détaillés d'Harfleur et des environs, levés par ses officiers à la faveur des trèves [1]. Si ce détail est fondé, il diminuerait singulièrement le mérite d'Henri, qui n'aurait dû alors ses principaux avantages qu'à une odieuse perfidie.

Quand tout fut disposé pour l'attaque, le roi fit sommer les Français de se rendre, en leur représentant que la Normandie était son bien et qu'ils eussent à lui restituer ce qui lui appartenait. Les sires d'Estouteville et de Gaucourt se bornèrent à répondre par ces paroles d'une simplicité antique : « Vous ne nous avez rien donné à garder, nous n'avons rien à vous rendre [2]. » Henri donna l'ordre de commencer le feu.

Les efforts des Anglais se portèrent d'abord sur les deux boulevarts qui fermaient les portes de Montivilliers et « Calcinenses » et les boulets et d'énormes pierres commencèrent à pleuvoir sur Harfleur. Les Normands

[1] Vies des Grands Capitaines, par M. Mazas, t. IV, p. 428.

[2] Hist. de France, par M. Ozaneaux t. Ier p. 451.



répondirent vigoureusement et avec une telle précision que les premiers jours du siége furent marqués par un avantage considérable en leur faveur ; leur feu était si bien dirigé que les artilleurs anglais, insuffisamment garantis par leurs casemates de bois, étaient décimés sur leurs pièces et qu'Henri en frémissant de rage fut contraint de reculer ses batteries hors de portée [1]. Cet état de choses dura peu ; les munitions ne tardèrent pas à manquer aux assiégés : un convoi de poudre et de traits, qu'on leur avait envoyé de Rouen, fut surpris et enlevé près de Saint-Romain par le duc de Clarence. L'artillerie anglaise reprit alors ses positions et recommença à battre en brèche avec furie la place désormais hors d'état de riposter et presque muette. Les projectiles faisaient à chaque instant d'affreux ravages sur les murailles et les boulevarts qu'ils éventraient, en même temps qu'ils tombaient dans l'intérieur de la ville dont ils écrasaient les édifices et les maisons. Mais chaque nuit les dégâts de la journée étaient réparés ; les murs démantelés renaissaient comme par enchantement, les redoutes ruinées étaient relevées entre le coucher et le lever du soleil ; les trous étaient bouchés par des fascines ; les créneaux

[1] Vies des Grands Capitaines, par M. Mazas, t. IV, p. 428.

abattus étaient remplacés par des sacs remplis de terre et de sable qui amortissaient les boulets et résistaient bien mieux que la maçonnerie. Plusieurs assauts tentés coup sur coup furent énergiquement repoussés par les chevaliers qui versaient à flots sur les assaillants de l'huile bouillante, de la chaux vive et de la poix enflammée. Le chapelain du roi d'Angleterre ne peut s'empêcher de rendre un éclatant hommage à la bravoure des Français et il s'écrie que jamais, au dire des gens de guerre, on ne vit plus belle et plus complète défense.

L'inaction de l'armée française pendant la durée du siége est inexplicable. Dès le 1er septembre, le sire d'Estouteville avait envoyé au Dauphin un messager qui l'avait atteint le 3 à Saint-Denis, après avoir réussi à descendre des murailles et à traverser les fossés à la nage à la faveur de l'obscurité [1]. Le prince s'avança jusqu'à Vernon qu'il ne dépassa pas, et ce n'est que le 10 septembre que le roi alla prendre l'oriflamme à Saint-Denis. Le connétable était toujours à Rouen et le seul mouvement qu'il se décida à faire sur les réclamations de ses chevaliers fut d'aller, avec une dizaine de mille hommes, s'établir à Honfleur, où sa présence était tout à fait

[1] Juvénal des Ursins.

inutile. Le maréchal Boucicaut, logé dans le triangle inscrit par Tancarville, Lillebonne et Caudebec, avec des forces à peu près égales et de bons capitaines tels que le sénéchal de Hainaut, les seigneurs de Ligny, de la Hamaïde [1], de l'Ile-d'Adam, le baron d'Ivry, Jacques de Brimeu, et l'amiral Clignet de Brébant [2] ne pouvait s'aventurer contre une armée bien supérieure à la sienne. Le bon maréchal se bornait à inquiéter continuellement les derrières du camp et à enlever les fourrages. Toutes ses tentatives pour parvenir jusqu'à Harfleur, et il est constant qu'il en fit plusieurs, n'eurent aucun succès. Sa seule entreprise sérieuse eut un résultat désastreux. Cinq ou six mille chevaux, divisés en trois bandes, étaient parvenus, sans avoir été signalés, à peu de distance de la ville où ils s'étaient mis en embuscade. Leurs coureurs avaient réussi à attirer les Anglais vers les points où ils étaient cachés, lorsque le baron d'Ivry, se découvrant trop tôt et sans attendre le signal, fit manquer toute l'affaire. Les Français, repoussés, retournèrent en désordre à Lillebonne après avoir perdu beaucoup de monde et laissé bon nombre des leurs entre les

[1] Chron. de Monstrelet, liv. I, ch. 149.

[2] Chron. de Saint-Remy, ch. 57.

mains de l'ennemi, entre autres le sire de l'Ile-d'Adam et Jacques de Brimeu, qui furent pris par le sire de Robersart, chevalier du Hainaut au service de l'Angleterre [1]. Boucicaut eut au moins l'honneur d'avoir été le seul qui dans ces déplorables circonstances ait pu dire qu'il avait fait son devoir, mais son insuccès acheva de décourager les nombreuses troupes françaises disséminées dans le bassin de la Seine et nul après lui ne tenta plus de secourir Harfleur.

Abandonnés à leurs propres forces, les sires de Gaucourt et d'Estouteville résolurent de se défendre à outrance. Ils avaient compris que cette petite ville à l'autre bout de la France et inconnue la veille encore, était devenue le véritable boulevart de la monarchie.

Les assauts n'ayant pas réussi, Henri V voulut essayer de la mine et par trois endroits à la fois les mineurs furent attachés au corps de la place ; mais ce moyen ne fut pas plus heureux que les autres ; les assiégés poussèrent des contre-mines, on se battit dans les entrailles de la terre et les Anglais eurent un tel désavantage qu'ils abandonnèrent leurs travaux pour retourner à leurs canons [2].

[1] Chron. de Saint-Remy, ch. 57.

[2] Chron. angl. Mss. p. 114.

Si les Français avaient déjà perdu beaucoup de monde, les vides faits dans leurs rangs par les flèches anglaises étaient comblés sans relâche par les bourgeois d'Harfleur qui endossaient volontiers la cuirasse et qui assistaient impassibles à leur ruine. Pourtant la garnison était de beaucoup diminuée et il devenait de jour en jour plus certain qu'à moins d'un secours inespéré, le moment de se rendre n'était plus éloigné.

De son côté l'armée anglaise était très éprouvée : La dyssenterie avait éclaté dans le camp et y faisait de grands ravages. On attribua son invasion au manque de vivres, car on se nourrissait de tout ce que l'on pouvait trouver et l'on fut même obligé de consommer les provisions apportées d'Angleterre et qui étaient à peu près gâtées. Les violences exercées par les Anglais contre les paysans n'avaient pas peu contribué à faire détruire par eux tout ce qui aurait pu servir aux étrangers : Ils les arrêtaient et les rançonnaient impitoyablement, malgré l'édit que le roi avait fait publier dans le camp et qui punissait de mort toute contravention à ses ordres [1]. Le fléau n'épargnait pas plus les

[1] Chron. de Monstrelet, liv. I, ch. 149. — Chron. de de Saint-Remy, ch. 56.

bannerets que les simples archers. Deux mille hommes succombèrent en peu de jours; on cite parmi eux le comte de Suffolk, les sires de Beaumont, de Trumplanton, Maurice Brunel et Richard Courtenay, évêque de Norwich [1]. Le prélat expira dans les bras du roi, le 15 septembre, après cinq jours de souffrance, au bruit d'un combat qui se livrait sur le front du camp. La garnison faisait une sortie et brûlait les ouvrages avancés du duc de Clarence et les provisions de bois qu'il avait amassées pour combler les fossés d'Harfleur. Le roi prit sa revanche le lendemain même, car le sire d'Estouteville ayant tenté une nouvelle sortie (15 septembre), le comte de Huntington le ramena vivement sur les redoutes auxquelles il mit le feu, écrasa les troupes accourues pour éteindre les flammes et força tous les survivants à se renfermer derrière leurs murailles. L'incendie était tel que les vainqueurs ne réussirent pas à l'étouffer et que le troisième jour les redoutes brûlaient encore.

La défense était restreinte à l'enceinte même de la ville. Les capitaines consentirent à une entrevue avec les

[1] Chron. de Monstrelet, liv. I, ch. 149. — Chron. de Saint-Remy, ch. 56.

généraux anglais, et le sire de Gaucourt s'aboucha avec les envoyés du roi. Soit que les propositions d'Henri ne parussent pas assez honorables à Gaucourt, soit qu'il y eût encore dans Harfleur trop de ressources pour en venir à l'extrémité de se rendre, la conférence fut rompue et les négociateurs ne rapportèrent à Henri qu'un refus. Le roi furieux mit tout en œuvre pour en finir en une fois avec ces obstinés. Il fit rassembler le soir les marins à son de trompe et leur dit de se préparer à monter le lendemain à l'assaut des murailles d'Harfleur où son artillerie avait dans les derniers temps ouvert des brèches qu'il n'était plus au pouvoir des Français de boucher. Les décharges répétées des machines de guerre tinrent toute la nuit les assiégés en éveil et détournèrent leur attention des préparatifs qu'on faisait simultanément dans les deux camps et sur la flotte.

Au lever du jour Estouteville envoya au duc de Clarence un message par lequel il demandait à traiter. Que s'était-il donc passé de nouveau? le découragement s'était-il enfin emparé de ces braves gens ou la crainte de faire verser plus longtemps le sang français en pure perte avait-elle inspiré aux chevaliers cette soudaine résolution ? Quoiqu'il en soit, les lords Dorset, Fitz-Hughes et sir Thomas de Erpyngham, nommés com-

missaires pour le roi [1] se rendirent immédiatement à Harfleur. Ils furent frappés en entrant dans la ville de l'état déplorable auquel leurs machines l'avait réduite. Presque toutes les maisons ne présentaient plus qu'un amas de décombres ; on ne voyait que des cadavres étendus dans les rues ; on ne rencontrait que des blessés, des gens « qui plus nen pouvoient tellement quils ne se pouvoient plus tenir [2]. » Estouteville demanda un armistice jusqu'au 6 octobre et offrit, si à cette époque il n'avait pas reçu de secours, de remettre Harfleur aux Anglais. On lui répondit que si, pour le lendemain matin, il ne s'était pas rendu à discrétion les hostilités seraient reprises. Le sire de Gaucourt intervint alors et représenta à Estouteville que prolonger plus longtemps la défense était une cruauté inutile, et que s'il ne se montrait pas plus accommodant, lui et ses hommes ne monteraient plus sur les remparts [3]. Le banneret normand se rabattit sur une suspension d'armes de trois jours, jusqu'au 22, et obtint de faire savoir au dauphin, qui était à Vernon, la fâcheuse alternative à laquelle il était réduit. Henri réclama des otages et fixa à quarante le nombre des che-

[1] The battle of Agincourt, by Harris Nicholas, p. 276.

[2] Juvénal des Ursins.

[3] Ibidem.

valiers et des bourgeois qui devaient se remettre entre ses mains pour garantir le serment du capitaine.

Le 19, l'évêque de Bangor [1], revêtu de ses ornements pontificaux et portant le Saint-Sacrement, entra dans la ville précédé de trente-deux ecclésiastiques en chape qui tenaient à la main un cierge allumé. Aux habitants qui se pressaient sur son passage pour recevoir sa bénédiction, l'évêque disait : « N'ayez peur, ne vous doutez, on ne vous fera mal, nostre seigneur le roi d'Angleterre ne veut gaster son pays ; on ne vous fera pas comme on fit à Soissons, nous sommes bons chrestiens [2]. » Il fit prêter aux otages le serment accoutumé sur le corps du Sauveur et les ramena avec lui au camp où il arriva assez à temps pour recevoir les derniers soupirs du comte de Suffolk qui succomba à l'épidémie au moment où elle allait cesser. C'était pour les chevaliers, les sires d'Estouteville, de Clère, de Blosset, de Longchamp, le châtelain de Beauvais, Jean de Mallevjlle, Charles de Toutscalen [3], Carados des Quesnes et Jacques de Beaucomeler

[1] Et non pas l'évêque de Norwich, comme le dit Juvénal des Ursins, puisque ce prélat était mort quatre jours auparavant.

[2] Juvénal des Ursins.

[3] Ce nom est orthographié deux fois ainsi dans deux chroniques anglaises des bibliothèques Cottonienne et Harléienne.

et trente-un des principaux bourgeois. Le sire de Bacqueville que l'on avait envoyé au dauphin [1] fut de retour le 22 et rapporta cette réponse dérisoire : que l'armée n'était pas encore rassemblée et que l'on ne pouvait rien faire pour Harfleur.

Les derniers délais étaient expirés et personne ne pouvait se décider à ouvrir les portes de la ville. Gaucourt lui-même, un des instigateurs de la mesure adoptée, et devenu commandant supérieur à la place du sire d'Estouteville, avait peine à se résoudre à donner l'ordre fatal. Ces retards inquiétèrent le roi ; il se préparait à ordonner l'assaut, qui aurait été précédé de la mort des ôtages et suivi du massacre de toute la population, l'humanité n'étant pas une des qualités du prince, quoiqu'en ait dit son chapelain, lorsqu'on vint lui annoncer qu'Harfleur s'était enfin rendu. Pour triompher de la résistance des Français, les Anglais avaient été obligés de dresser des échelles contre les murailles et de descendre dans la ville dont ils avaient ouvert une porte par laquelle leurs compatriotes étaient entrés. Henri se hâta de s'asseoir sur un trône qu'on lui avait dressé sous une tente en soie ; il était entouré de toute sa cour revêtue, comme

[1] Chron. de Monstrelet, liv. I, ch. 149.

lui, des plus splendides costumes, et le comte de Kyme, sir Gilbert d'Umfreville, debout à sa droite, portait sur la pointe d'une lance le heaume cerclé d'une couronne royale. C'est avec cette pompe théâtrale et affectée qu'il reçut les sires de Gaucourt, Lionel de Braquemont, de Bacqueville, Colinet de Boscherville et les principaux chevaliers. Pliant le genou devant le monarque, Gaucourt remit au comte Marshall les clefs de la place qu'Henri donna aussitôt à son oncle Thomas Beaufort, comte de Dorset, en le créant capitaine de sa nouvelle conquête ; sir John Falstaff fut nommé son lieutenant [1]. La bannière de Saint-Georges et celle du roi, écartelées des armes de France et d'Angleterre, furent en même temps plantées sur les murs d'Harfleur ; le siége n'avait pas duré moins de trente-six jours.

Le lendemain (23 septembre) le roi fit son entrée dans la ville ; il mit pied à terre à la porte, se déchaussa et se rendit pieds nus à l'église de Saint-Martin où il resta deux heures entières en prières [2]. Pendant que le dévot Henri rendait grâces à Dieu de sa victoire, ses chevaliers s'efforçaient de rassurer les bourgeois et le peuple en

[1] Chron. anglaise, mss. p. 131.

[2] Vies des Grands Capitaines, par M. Mazas, t. IV, p. 431.

leur disant de « ne s'effrayer de rien et qu'ils estoient bons chrestiens[1]. » Mais il parait que ce n'était ni la modération ni la clémence que le roi avait demandées à Dieu, car il traita le peuple avec une dureté sans égale. Monté sur un petit cheval, il allait de maison en maison, se faisant donner le détail de ce que chacune contenait : toute supercherie eût été punie de mort. Puis, quand il eut fait son choix et se fut marqué une large part, il la mit en sûreté sur la flotte. Il commença d'abord par faire prêter par tous les gens de guerre le serment de ne pas porter les armes contre lui et d'aller à la Saint-Martin prochaine se constituer prisonniers à Calais. Ils furent obligés alors de partir, mais on leur ôta leurs armes et leurs armures et ils durent s'en aller en pourpoints[2].

Aux bourgeois il demanda s'ils voulaient lui promettre l'allégeance ; sur leur refus unanime on les chassa de la ville avec leurs femmes et leurs enfants. Il ne leur fut permis d'emporter que les vêtements qu'ils avaient sur eux et on leur donna à chacun cinq sols[3]. Deux mille familles sortirent ainsi de la ville sous l'escorte de

[1] Juvénal des Ursins.

[2] Chron. de Monstrelet, liv. I, ch. 152. — Chron. de Saint-Remy, ch. 57.

[3] Chron. de Monstrelet et Chron. de Saint-Remy, ut supra.

quelques hommes d'armes qui les accompagnèrent jusqu'aux limites du camp, afin que le peu qui leur était resté ne devînt pas la proie des valets et des goujats qui suivaient l'armée. Ces malheureux, en proie à un horrible désespoir [1], se réfugièrent pour la plupart à Saint-Aubin-de-Cretot, au Nord d'Est d'Harfleur où ils furent reçus avec un touchant empressement et où on leur donna des vivres, du pain, du vin et du fromage [2]. Le souvenir de l'accueil fraternel que les habitants de ce village firent à leurs compatriotes survécut au quinzième siècle et longtemps après, dit-on, qu'Harfleur eut chassé les Anglais de ses murs, les hommes d'Harfleur et ceux de Saint-Aubin se donnaient encore le doux nom de frères [3]. D'autres gagnèrent Lillebonne où le maréchal Boucicaut les accueillit de son mieux et d'où il les fit conduire par eau jusqu'à Rouen.

Après s'être attaqué aux hommes, Henri V s'en prit encore à la matière inerte. Il fit rassembler dans une rue en un tas énorme les archives de la commune, tous les actes, tous les papiers que l'on put trouver et y fit mettre le feu ; puis il publia que personne, s'il n'était né sujet

[1] Chron. anglaise, mss. p. 134.

[2] Juvénal des Ursins.

[3] Lamothe ; Antiquités d'Harfleur, p. 91.

anglais, ne pourrait s'installer à Harfleur, ni y obtenir droit de bourgeoisie.

Les jours suivants furent employés à entasser sur la Trinité le butin du roi et à expédier ce navire en Angleterre ; à partager entre les nobles et les soldats les chevaux, les armes et tout ce que le roi avait dédaigné [1], et enfin à assiéger les deux tours du port où s'étaient enfermés quelques-uns des plus mécontents de la capitulation. Henri attendait aussi le retour du sire de Gaucourt qu'il avait envoyé avec Guyenne, un de ses hérauts, porter un cartel au dauphin [2]. Il n'avait pas trouvé de meilleur moyen de vider sa querelle, pour éviter l'effusion du sang et pour en finir plus vite, que d'en appeler au sort des armes dans un combat singulier [3].

Les troupes avaient du reste grand besoin de repos. Quelques chevaliers profitèrent de ce temps d'arrêt pour aller rétablir en Angleterre leur santé chancelante ; ce

[1] The battle of Agincourt, by Harris Nicholas, p. 289.

[2] Chron. angl. mss. p. 136. — Saint-Remy, (ch. 57) dit au contraire que les sires de Gancourt et d'Estouteville furent envoyés en Angleterre sur le même vaisseau qui portait le butin du roi et qui l'avait amené d'Angleterre, c'est-à-dire sur la Trinité.

[3] Rymer, t. IV, part. II, p. 147. — Les lettres de défi sont datées de « notre ville de Harflieu » le 16 septembre, c'est-à-dire six jours avant la prise de la ville.



furent entre autres le duc de Clarence, les comtes Marshall, d'Arundel, de Marsch et de Warwick qui ne revinrent plus. La réponse du dauphin se faisait bien attendre et, le matin du dixième jour, les deux tours s'étant rendues et aucun messager n'étant arrivé de Vernon, le roi assembla son conseil pour aviser sur la conduite à tenir.

La position d'Henri n'était rien moins que brillante, le lendemain de sa victoire qui lui avait coûté bien cher. L'armée était presque réduite de moitié. Plus de deux mille hommes étaient morts au camp [1]; cinq mille autres étaient si faibles et si malades que l'on avait été obligé de les renvoyer en Angleterre [2]; on avait constaté aussi un grand nombre de désertions; enfin sur ce qui restait il avait encore fallu pourvoir à la garnison d'Harfleur, et pour s'assurer de la ville, soit qu'on poussât plus loin, soit qu'on s'en tînt là pour cette année, on n'avait pas jugé pouvoir y laisser moins de cinq cents hommes d'armes et de mille archers sous les ordres de sir John Blount [3]. En tenant compte de ces diverses cir-

[1] Chron. de Monstrelet, liv. I, ch. 150. — Chron. de Saint-Remy, ch. 50.

[2] Chron. angl. mss. p. 140.

[3] Chron. de Monstrelet, liv. I, ch. 152.

constances et en prenant la moyenne des chiffres indiqués par les chroniqueurs, il restait à Henri environ un millier de lances et dix mille archers [1]. Le conseil reconnut l'impossibilité d'en faire plus pour cette campagne et il fut unanime à déclarer qu'il fallait songer au retour. Mais comment cette retraite devait-elle être effectuée? C'est ici que la discussion s'engagea avec vivacité. Les plus sensés opinaient pour le rembarquement immédiat; ils s'appuyaient sur la réduction effrayante de l'armée et sur la témérité qu'il y aurait à affronter dans des conditions si désavantageuses les forces françaises qui se réunissaient de toutes parts. Les meilleurs courtisans, qui avaient deviné la pensée du roi, penchaient pour une marche en droite ligne sur Calais où l'on prendrait les quartiers d'hiver, et ce fut à ce dernier parti que le roi s'arrêta. Il s'efforça de justifier sa résolution par la confiance où il était que Dieu ne l'abandonnerait pas : puis,

[1] Les évaluations des forces anglaises, à la bataille d'Azincourt, sont très-différentes; les voici : Chron. angl. Mss. 500 lances et 5,000 archers; Walsingham, 8,000 combattants; Records de la ville de Salisbury, 7,000 combattants; Juvénal des Ursins, 4,000 hommes d'armes, 16 ou 18,000 archers; Monstrelet, 2,000 hommes d'armes, 13,000 archers; Saint-Remy, 900 hommes d'armes et 10,000 archers; Berry, 1,500 hommes d'armes, 16 à 1,800 archers; le biographe de Richemont, 1,000 à 1,200 combattants.

voyant que ce pieux motif ne touchait que médiocrement les membres opposants, il parla de la honte qui rejaillirait sur le nom anglais si l'on remettait à la voile, laissa entendre le mot de lâcheté, et, certain d'avoir frappé juste, ordonna à chacun de se préparer pour le départ. D'après ses calculs, huit jours devaient lui suffire pour atteindre Calais et l'armée fut munie de vivres pour ce laps de temps. Chaque homme ne devait emporter que le strict nécessaire et tout le gros bagage demeura à Harfleur. On publia aussi que les soldats eussent à s'abstenir, toujours sous peine de mort, de tout désordre et de tout pillage sur la route; on leur recommanda de marcher en bon ordre, de ne pas s'écarter les uns des autres et d'avoir confiance en Dieu et en leur roi.

Nul sujet n'aurait pu être plus propre à exercer la verve des historiens et à soulever des controverses que la première expédition d'Henri V en France. Aucun chroniqueur, aucun historien n'est d'accord avec les autres sur cette période capitale du xve siècle. Les dates surtout ont donné matière à maintes contestations. Il est à peu près prouvé, cependant, que c'est le 6 octobre [1] qu'Henri V se mit en mouvement.

[1] Hist. d'Angleterre, par Lingard, t. V, p. 20.

Son armée était partagée en trois grandes divisions s'avançant parallèlement [1], accompagnées de deux détachements qui servaient alternativement d'ailes pendant le combat et d'avant-garde et d'arrière-garde pendant la marche, selon la tactique favorite des Anglais [2]. L'intention du roi était de couper en droite ligne à travers toute la Haute-Normandie en s'écartant des côtes dont les sinuosités auraient rallongé sa route de dix lieues au moins. Il prit donc la chaussée de Dieppe, laissa Montivilliers à une lieue sur sa gauche et s'arrêta auprès de Fauville où il passa la nuit [3]. Le maréchal Boucicaut, Clignet de Brébant et le bâtard de Bourbon, qui avaient établi le centre de leurs opérations entre Caudebec, Yvetot et Lillebonne, se portèrent aussitôt sur la droite des ennemis, les attaquèrent et leur tuèrent quelques hommes, entre autres un écuyer nommé Geffrey Blake [4].

Changeant brusquement de direction, Henri se dé-

[1] Chron. angl. mss. p. 143.

[2] Hist. d'Angleterre, par Lingard, t. V, p. 21.

[3] Un seul historien, Juvénal des Ursins, a prétendu que le roi avait pris au contraire par Gournay et Amiens. Il est inutile de s'arrêter à une opinion que toutes les chroniques contredisent de la manière la plus formelle.

[4] Hardyng's chronicle.

tourna vers le Nord-Ouest et se jeta sur Fécamp dont il s'empara malgré la résistance des habitants commandés par les religieux du monastère célèbre de cette ville et par leur abbé, Estout d'Estouteville [1]. Pour se venger de l'abbé il fit brûler le couvent et saccager la cité : puis il voulut encore revenir à l'Est, mais Boucicaut lui barrait le chemin et il fut contraint de se rejeter le long du littoral en prêtant le flanc aux Français qui ne le perdaient pas de vue et ne cessaient de harceler sa droite, tandis que d'autres détachements, qui avaient pris les devants, fourrageaient le pays dans l'espérance illusoire d'affamer les Anglais. Le voisinage de Boucicaut contribua autant que l'édit royal à maintenir le bon ordre dans les trois colonnes, car le premier jour quelques archers, qui s'étaient attardés et qui se hâtaient de rejoindre, furent enlevés par un parti de cavalerie. Un soldat, qui avait volé dans l'église de Thiétreville la custode du Saint-Sacrement, fut pendu ; et cet acte de sévérité fit une salutaire impression sur l'armée. La terreur causée aux paysans par l'apparition des soldats était telle, sur leur réputation de pillards dont ils étaient précédés, qu'ils leur apportaient dans toutes les haltes des vivres, du

[1] Hist. des villes de France, Fécamp, par Richard, t. V, p. 492.

pain et du vin sans qu'on eût besoin de le leur demander.

Le roi descendit le 11 dans la vallée d'Arques. Le silence des chroniqueurs permet de supposer qu'il avait suivi le chemin conduisant de Saint-Aubin-sur-Seye à Arques et qui passait sous le feu du château. Cela explique comment, avant de s'engager sur les déclivités qui vont se terminer au fond de cette belle vallée, il avait déployé son armée pour intimider le capitaine du château, à qui il envoyait en même temps demander de lui livrer passage. Après avoir tiré quelques boulets qui ne blessèrent personne, le gouverneur, secrètement gagné, ou redoutant les horreurs d'un siége, fit son accommodement avec le roi [1]. Henri promit qu'on respecterait le village, et s'éloigna avec des vivres qu'il avait encore obtenus des habitants, trop heureux d'en être quittes à si bon marché. Tournant Dieppe qui, bien fortifié, aurait pu l'arrêter longtemps, Henri remonta sur le plateau opposé, vint se rejeter, peut-être à la hauteur de Saint-Martin-en-Campagne, sur la chaussée qui relie Dieppe et Eu par Criel, et la suivit scrupuleusement. Il franchit en une seule étape les six lieues qui le sépa-

[1] Chron. anglaise mss. p. 145.

raient d'Eu, car Boucicaut devenait plus pressant à mesure que les Anglais se rapprochaient de l'endroit où le connétable concentrait ses forces. A la hauteur de cette ville et au moment où Henri se détournait pour éviter un engagement, les coureurs du maréchal, réunis à la garnison d'Eu, se ruèrent sur l'ennemi et lui firent subir un échec assez considérable. Chaque côté éprouva des pertes sensibles ; les Français, notamment, eurent à regretter la mort d'un vaillant homme d'armes du Bourbonnais, nommé Lancelot Pierre [1] ; il avait reçu un coup de lance dans le bas-ventre au défaut des tassettes, mais en tombant il eut encore assez de force pour tuer l'Anglais qui l'avait mortellement blessé. La nuit fit cesser le combat et les Anglais bivouaquèrent dans les villages environnants.

La situation du roi d'Angleterre devenait de jour en jour plus critique ; le conseil du roi de France, assemblé à Rouen, avait enfin décidé, à une majorité de trente membres, de poursuivre l'ennemi et de le combattre. Tous les princes français étaient réunis autour du dauphin, à l'exception du duc de Bourgogne, à qui l'on avait enjoint de s'abstenir, mais d'envoyer ses troupes,

[1] Mém. de Pierre de Fénin, p. 61.

et qui s'en était plaint amèrement. Pour lui rendre l'affront plus sensible, le dauphin avait dépêché le sire de Montgogier au comte de Charolais que ses gouverneurs les sires de Roubaix et de la Viefville avaient emmené à Aire afin de l'éloigner du théâtre de la lutte à laquelle il brûlait avec toute l'ardeur de la jeunesse de prendre part. Le connétable lui avait envoyé aussi Montjoie, héraut d'armes de France, pensant bien que, malgré l'ordre formel donné par le duc Jean à ses chevaliers de rester chez eux, la présence de l'héritier de Bourgogne sous les drapeaux fleurdelisés y eût entraîné tous les hommes en état de porter les armes. Les sires de Roubaix et de la Viefville répondirent que quand le moment en serait venu le comte ferait ce qu'il avait à faire. En attendant ils s'efforcèrent de lui cacher toutes les nouvelles du dehors, et de l'isoler complètement afin qu'il ne connût la bataille que le lendemain du jour où elle aurait été livrée ; mais Philippe était si pressant qu'il fallut bien lui dire la vérité, c'est-à-dire la défense que lui faisait son père de revêtir une armure et de combattre. Il pleura beaucoup, et se retira dans sa chambre pour s'y livrer à son chagrin tout à son aise [1]. En 1453, cinquante ans

[1] Chron. de Monstrelet, liv. 1, ch. 153.

après, il n'était pas encore consolé de n'avoir pas été à Azincourt, pour y vivre ou pour y mourir [1].

Tous les chevaliers, bourguignons, artésiens et flamands n'obéirent pas à l'ordonnance de leur seigneur, et bon nombre d'entre eux se réunirent à la noblesse picarde qui avait répondu tout entière au second et pressant mandement de Charles VI [2]. Les ducs d'Orléans, de Berry, de Bourbon, d'Alençon et de Bar étaient arrivés avec leurs vassaux ; le duc de Bretagne, qui avait d'abord refusé de venir, se laissa tenter par la cession de Saint-Malo, par une somme de cent mille francs, et se mit en marche à la tête de douze mille hommes pour rejoindre l'armée royale. Il arriva d'ailleurs un jour trop tard et les princes ne voulurent pas l'attendre pour engager la bataille [3]. Le comte de Richemont, qui guerroyait en Poitou, abandonna le siége de Parthenay dès qu'il eut reçu la lettre du roi et se hâta d'accourir avec cinq cents lances [4]. Le duc de Brabant et le comte de Nevers, frères de Jean-sans-Peur, avaient promis leur concours. La ville de Paris offrit à son tour six mille

[1] Chron. de Saint-Remy, ch. 59.

[2] Chron. de Monstrelet, liv. I, ch. 151.

[3] Hist. des ducs de Bretagne, par M. de Roujoux t. IV, p. 175.

[4] Hist. d'Artus, comte de Richemont, p. 3.

hommes armés de haches et de maillets de plomb, mais on refusa orgueilleusement, par le seul motif qu'il était composé de gens des communes, ce renfort qui n'eût pas été à dédaigner. Le roi avait voulu commander l'armée en personne ; mais le duc de Berry qui, dans le conseil, avait été opposé à la bataille, s'y était formellement refusé : « Il vaut mieux, disait-il, perdre la bataille que perdre le roi et la bataille » et, cette fois, il sut faire prévaloir son avis. Le commandement en chef fut alors confié au connétable Charles d'Albret qui partit sur-le-champ pour Abbeville, où il s'occupa de réunir toutes ses troupes, rappelant aussi de la Normandie les vingt mille hommes avec lesquels il n'avait pas pu délivrer Harfleur et jeter les Anglais à la mer. Autour du quartier général et destinée à opérer sur la rive droite de la Somme était campée l'armée qui recevait journellement de nouveaux renforts et dont l'effectif fut bientôt porté au chiffre imposant de soixante mille hommes. Là dessus on comptait quinze mille gentilshommes, chevaliers et écuyers, et vingt mille communaux de la Picardie, de l'Artois, de la Normandie et de la Champagne ; le reste était composé d'archers, d'arbalétriers, de valets et, enfin, de ces gens sans aveu « bandits, bâtards » qui suivaient les armées attirés par l'espoir du pillage,

comme les oiseaux de proie sont attirés par les fétides exhalaisons des cadavres[1]. De fortes garnisons[2] occupaient les villes, villages et forteresses baignées par la Somme, c'est-à-dire Saint-Valery, le Crotoy, Noyelles, Mareuil, Epagne, Eaucourt, Pont-Remy, Picquigny, Hangest, etc. Tous les gués du fleuve avaient été fortifiés et rendus impraticables ; de nombreux partis de cavalerie sillonnaient les plateaux du Vimeu afin de donner la main à Boucicaut. Toutes les dispositions étaient prises enfin, pour resserrer les Anglais entre la Somme qu'ils ne devaient pas franchir et la Bresle qu'ils n'auraient pu repasser et pour les écraser dans le Vimeu, dont les plaines offraient au connétable le champ de bataille le plus favorable au développement de sa cavalerie.

Henri V avait campé pendant la nuit du 12 au 13 oc-

[1] Hist. de France par M. Henri Martin, t. VI, p. 14.

[2] Les historiens et les chroniqueurs ne sont pas d'accord sur le chiffre des français. Il est aussi difficile de le préciser avec exactitude que celui de l'armée anglaise. — Otterbourne et les chroniqueurs anglais parlent de 60,000 hommes ; Hardyng et les records de Salisbury, de 100,000 ; sir William Bardoff, gouverneur de Calais, dans une lettre, et Monstrelet dans sa chronique, estiment l'armée française à 150,000 combattants ; Saint-Remy à 50,000 ; Berry à 10,000 hommes d'armes, en faisant complète abstraction des archers et des communaux ; Pierre de Fénin se borne à dire que la disproportion entre les deux armées était considérable.

tobre sur la rive gauche de la Bresle, à la hauteur de Bouvincourt et de Saint-Pierre-en-Val. Le 13 au matin, il remonta la vallée à l'Est et passa la rivière aux moulins de Gousseauville [1] entre Beauchamp, à gauche, et Gamaches à droite. Boucicaut, Clignet de Brébant et le bâtard de Bourbon exécutèrent le même mouvement, franchirent la Bresle à Soreng et arrivèrent sur les hauteurs du Vimeu, entre Tilloy et Bouillancourt-en-Sery, au moment où les Anglais y débouchaient de leur côté, en face d'Embreville et de Buigny-lès-Gamaches. Mais là, le maréchal fut forcé de s'arrêter ; sa division s'était fondue dans de sanglantes et quotidiennes escarmouches et il y aurait eu désormais de l'imprudence à serrer l'ennemi de trop près. D'ailleurs il n'était plus douteux que le roi se portât sur l'embouchure de la Somme, et la mission de Boucicaut se trouvait presque remplie. Il piqua donc droit à Abbeville et fit sa jonction avec le connétable.

Méprisant les avis de quelques prisonniers qui lui prédisaient une grande défaite sur les bords de la Somme,

[1] Vies des Grands Capitaines, par M. Mazas, t. IV, p. 437. M. Mazas dit « la Dresle » pour la Bresle et « Gourenville » pour Gousseauville. Ce ne sont pas les seules inexactitudes que l'on puisse signaler dans le cours de son récit.

Henri poussa en avant et se dirigea vers le gué de Blanquetaque par Friville, Nibas, Saint-Blimond, Arrest et Catigny [1]. Il voulait suivre les errements d'Edouard III et arriver, en cotoyant le rivage de la mer, jusqu'à Calais dont la garnison serait venue à sa rencontre. Sir William Bardoff, gouverneur de cette ville, l'avait même attendu pendant quelque temps à une lieue au-dessous du gué, mais les Picards s'étaient rués sur son détachement et l'avaient refoulé au delà de l'Authie [2]. Le tout était donc de savoir si la fortune, qui s'était montrée si favorable à Edouard, le serait autant pour son descendant.

Le problème ne tarda pas à être résolu par l'importante capture d'un gentilhomme gascon de la compagnie du connétable [3] faite par les coureurs de l'avant-garde au petit hameau de Drancourt, à deux lieues à peu près de Blanquetaque. Ce chevalier, dont le nom est demeuré inconnu, déclara au commandant de l'avant-garde à qui on l'avait amené, que le gué était défendu par six mille hommes de pied et plusieurs grands seigneurs, que l'on avait planté dans la rivière de fortes palissades et que

[1] Hist. d'Abbeville et du comté de Ponthieu, par M. Louandre, t. I, p. 276.

[2] Vies des Grands Capitaines, par M. Mazas, t. IV. p. 437.

[3] Saint-Remy est le seul qui ait raconté cette anecdote.

par conséquent on ne saurait franchir le passage. Le roi instruit de tout cela, voulut interroger lui-même le prisonnier qui répéta avec assurance devant lui les mêmes détails, et ajouta, sur un doute élevé par Henri « seigneur, je le jure sur ma tête à couper ! »

L'armée s'arrêta, et le conseil réuni passa deux heures à délibérer. Henri était convaincu de la sincérité du Gascon et il renonça à son premier projet. Il est permis de croire qu'il ne s'y décida pas avant de s'être assuré par lui-même de l'exactitude du rapport fait par un ennemi. La faible distance qui séparait son avant-garde de Blanquetaque viendrait à l'appui de cette supposition. Les écrivains qui ont également emprunté à Saint-Remy cette anecdote, l'ont interprétée de différentes manières : les uns ont voulu y voir un dévouement chevaleresque [1], les autres au contraire ont prétendu que le duc de Bourgogne, jaloux de l'influence du duc d'Orléans et de sa présence à l'armée, avait choisi ce moyen dans l'espoir de ravir à son rival l'honneur de la victoire [2]. Tous sont unanimes sur ce point, que le chevalier inconnu s'était fait arrêter à dessein, et que ce

[1] Vies des Grands Capitaines, par M. Mazas, t. IV, p. 438 — Hist. de France par M. H. Martin, t. VI. p. 14.

[2] Chron. de S[illegible]my, ch. 58.

n'était pas le hasard seul qui l'avait conduit sur le passage des Anglais. L'opinion la plus raisonnable est que le Gascon avait été envoyé là pour détourner Henri d'une manœuvre qui l'eût soustrait aux coups du connétable, et si tel avait été le but de Charles d'Albret, il fut pleinement atteint. Tout ce que le prisonnier avait avancé était d'ailleurs rigoureusement vrai et il ne courait dans aucun cas le risque de payer son dévouement de sa vie, puisqu'en effet le gué était gardé par les milices d'Abbeville et de Montreuil, soutenues d'un grand nombre d'archers et protégés par un triple rang de palissades [1].

L'embarras du roi d'Angleterre était extrême. Il n'était plus libre de retourner sur ses pas et s'était trop avancé pour reculer. Il ne lui restait d'autre parti à prendre que de faire un long détour pour gagner Calais, mais ce détour était très périlleux puisqu'il le conduisait justement en face de ses adversaires. Son chapelain assure que l'on espérait pouvoir traverser la Somme au-dessus ou au-dessous d'Abbeville, mais cette incroyable illusion, si Henri l'eut un instant, ne tarda pas à être détruite. Lorsqu'après avoir fait pivoter son armée, et après avoir

[1] Reg. des argentiers d'Abbeville, hist. d'Abbeville et du comté de Ponthieu, par M. Louandre, t. I, p. 276.

remonté pendant quelque temps le cours de la rivière il se fut assuré que tous les ponts étaient rompus, il passa la petite rivière de Maillefeu, s'écarta d'Abbeville et s'arrêta en finissant sa longue étape, à Bailleul où il campa et passa la nuit. Le lendemain 14, au point du jour, il redescendit dans la vallée, à Fontaine, et reculant tout à coup, il se jeta brusquement sur Pont-Remy et fit une tentative pour s'en emparer ; mais là aussi les communications entre les deux rives étaient interceptées, et le sire de Waencourt et ses deux fils « qui estoient chevaliers de haut courage et bien renommés [1], » défendirent avec succès le château. Laissant encore quelques hommes sur le terrain, le roi prit la route d'Airaines, traversa Sorel et Wanel, puis se rabattit sur Hangest-sur-Somme, où il coucha [2]. Le 15, il continua à longer la rive gauche de la Somme, séparé seulement par la largeur de la rivière de nombreux corps de cavalerie et d'infanterie françaises qui se mettaient en bataille sur son passage et témoignaient par leur attitude de leur vif désir d'en venir aux mains. Henri commença dès lors à se venger sur le pays des difficultés qu'il y rencontrait

[1] Mém. de P. de Fénin, p. 60.

[2] Mém. de P. de Fénin, p. 60, — Chron. de Monstrelet, liv. I, ch. 152.

et fit brûler les villages situés sur son chemin [1], de sorte que si l'on avait momentanément perdu sa trace, on l'eût bientôt retrouvée à la fumée des incendies qu'il allumait sur ses pas. Il tourna Picquigny, passa à Pont-de-Metz [2] en évitant Amiens qu'il laissa à une lieue environ sur sa gauche [3], traversa Dury et Saint-Fuscien et descendit dans Boves, après avoir décrit ainsi, depuis le Pont-de-Metz, une courbe prononcée pour éviter la puissante cité.

Le château de Boves, dont les ruines imposantes se dressent encore au sommet d'une des collines qui bordent la vallée de l'Avre, appartenait alors au comte de Vaudémont [4]. Sa position, qui commandait à la fois la vallée et la plaine, ses vastes fortifications, son immense donjon, la forte garnison qui l'occupait en faisaient un obstacle redoutable et on ne comprend pas comment, ayant eu la faculté de passer l'Avre soit au-dessous de Boves, à Cagny, soit au-dessus, à Fouencamps, le roi soit venu occuper le village de Boves qui se trouve immédiatement sous le feu du château, et qu'il ait exposé son armée à

[1] Chron. de Monstrelet, liv. I, ch. 152.
[2] Que Monstrelet appelle Pont-Audemer.
[3] Chron. anglaise mss. p. 155.
[4] Chron. de Saint-Remy, ch. 58.

de grandes pertes. Une négociation fut entamée avec le capitaine de la forteresse ; il promit de ne pas inquiéter les Anglais qui, de leur côté, s'engagèrent à ne pas piller les maisons et à ne causer aucun dommage aux habitants, moyennant qu'on leur apporterait « huit corbeilles de pain, chacune portée par deux hommes [1], » car ils commençaient à en manquer. Mais il y avait des vignes à Boves, et comme la précédente récolte avait été belle, les caves des paysans contenaient de grosses pièces de vin dont la vue réjouit fort les soldats. Le roi, quand il le sut, permit « aux petits compagnons » d'emplir leur bouteille ; les « petits compagnons » ne tinrent aucun compte de l'avertissement et « firent leur bouteille de leur ventre. » Henri en fut, avec raison, « moult dolent » : il craignait que son armée s'enivrât et qu'à la faveur du désordre qui s'en serait suivi, on ne lui fît essuyer une grande défaite. Il en fut quitte pour la peur et cette petite débauche eut cela de bon qu'elle guérit beaucoup d'hommes de la dyssenterie qui ne les avait pas quittés depuis Harfleur [2].

Après avoir confié à la générosité du capitaine de

[1] Chron. de Saint-Remy, ch. 57.

[2] Vies des Grands Capitaines, par M. Mazas, t. IV, p. 440.

Boves deux de ses chevaliers malades, en convenant de deux haquenées pour leur rançon [1], le roi continua son mouvement sur Corbie par Villers-Bretonneux et Marcelcave, pendant que sa droite s'étendait jusqu'à Harbonnières et Vauvillers [2]. A la hauteur de Corbie il fut attaqué (le 17) par la garnison commandée par Pierre de Lameth et Gautier de Caulincourt, mais il l'obligea, après un engagement très-vif, à rentrer dans ses murs. L'étendard de Guyenne, qui avait été pris par les Français, fut recouvré par John Bronley, écuyer, gentilhomme de la chambre du roi. Henri lui octroya en récompense le même étendard : de gueules au lion d'or, pour cimier de ses armoiries [3]. Renonçant désormais à suivre les nombreuses sinuosités que décrit la Somme depuis Corbie jusqu'à Sainte-Radegonde, et dans le but de dérober sa marche à l'ennemi, il prit tout à coup à l'Est [4] et se

[1] Chron. de Saint-Remy, ch. 57

[2] Chron. de Monstrelet, liv. I, ch. 152.

[3] Peerage de Collins, t. VIII, p. 312.

[4] M. Mazas prétend au contraire que les Anglais franchirent la Somme à Eclusier, village situé dans le canton et à peine à une lieue de Bray-sur-Somme ; il s'appuie du dire de Fénin, mais il est inutile de s'arrêter à discuter une opinion contredite par Monstrelet, Saint-Remy, Wavrin, la Chronique manuscrite anglaise et tous les biographes d'Henri V.

dirigea vers Nesle qu'il atteignit dans la soirée du 18. Il n'entra pas dans la ville et fit dresser sa tente à quelque distance au milieu d'un hameau, peut-être de Manicourt, et il se borna à envoyer demander aux habitants de Nesle le passage et des vivres, sous peine de voir incendier leurs fermes sans pitié. On refusa et la terrible menace d'Henri fut rigoureusement mise à exécution.

Pendant ce temps et comme le roi se disposait peut-être à attaquer les fiers bourgeois de Nesle, qui avaient déployé sur leurs murailles de grandes draperies rouges, pareilles à l'oriflamme de France, exprimant par là leur attachement à la cause nationale [1], un paysan demanda à voir Henri et lui dévoila l'existence d'un gué au village de Béthencourt. Le gouverneur de Saint-Quentin, qui avait été chargé de le défendre, avait négligé ce soin important [2]. Sans s'occuper davantage de Nesle, le roi se hâta de lever son camp et gagna Béthencourt où il trouva effectivement un gué praticable, puisque les fantassins avaient à peine de l'eau jusqu'aux épaules. Il

[1] Chron. de Saint-Remy, ch. 57.

[2] Hist. de France par M. H. Martin, t. VI, p. 13. — Chron. anglaise mss. p. 162.

ordonna de démolir les maisons et d'employer les matériaux à exhausser le fond de la rivière [1]. Ce travail demanda une partie de la journée pendant laquelle plusieurs archers qui, pour piller un moulin, s'étaient hasardés à passer sur l'autre rive, à un endroit où la rivière paraissait cependant très-profonde, découvrirent un second gué en amont du premier à quelques centaines de pas de Voyennes [2]. On se hâtait d'autant plus, que pour parvenir à Béthencourt on avait traversé un marais arrosé par un petit cours d'eau qui venait se jeter dans la Somme et que l'armée était précisément enfermée dans l'angle formé par les deux rivières. Si donc, et on le sentait bien, les Français avertis avaient choisi ce moment pour engager la lutte, l'issue n'en aurait pu être longtemps douteuse.

Les paysans s'étaient contentés de rompre deux chaussées étroites qui conduisaient aux gués ; il fallut encore relier à l'aide de poutres et de fagots les deux tronçons de chemins. Quand tout fut terminé, John Cornwal et Gilbert d'Umfreville, chevaliers, passèrent les premiers, avec leurs bannières et un certain nombre d'archers et d'hommes d'armes et s'établirent sur l'autre

[1] Chron. de Saint-Remy, ch. 57.

[2] Chron. de Monstrelet, liv. I, ch. 152.

rive pour protéger le défilé. L'opération, commencée à une heure de l'après-midi sur les deux points à la fois, les hommes d'armes tenant leurs chevaux par la bride [1] et les archers marchant trois de front à Béthencourt et les bagages à Voyennes, fut terminée une heure environ avant la chûte du jour. Un parti de cavalerie s'était montré dans le lointain et avait fait mine de s'opposer au passage; mais, après avoir observé pendant quelque temps les Anglais, il avait disparu derrière les villages environnants.

Henri s'arrêta de sa personne à Monchy-Lagache et assit l'armée entre ce village et celui d'Athies. La joie d'avoir enfin franchi l'unique barrière qui, selon eux, s'opposât à leur retour à Calais, faisait oublier aux soldats toutes les fatigues et les misères que leur avait coûtées ce premier succès. Bien qu'ils fussent encore, de leur propre aveu, à huit étapes du port où était le salut, et qu'ils eussent contre eux toutes les chances pour en être coupés par les Français, la confiance était revenue au soldat et il ne venait à l'esprit de personne que la partie la moins périlleuse du voyage était seule accomplie et que le plus difficile restait à faire.

[1] Chron. de Monstrelet, liv. I, p. 152.

Quand le connétable avait vu l'armée anglaise remonter la Somme, et quand cette manœuvre lui avait été confirmée par les rapports de tous les capitaines échelonnés sur la rive droite, il avait aisément compris le projet du roi de lui dérober sa marche, mais Henri était toujours forcé de revenir sur Calais. Il s'agissait donc de lui barrer la route, car il était à peu près certain que le roi d'Angleterre finirait toujours, n'importe comment, par s'ouvrir sur la rive droite, soit par ruse, soit de vive force, ce passage tant désiré. Ralliant les ducs de Bourbon, d'Alençon, de Bar et de Vendôme, qui étaient à Péronne, et les milices de Champagne et d'Artois, Charles d'Albret les rejoignit près de Doullens. Son armée était alors au complet. Il la déploya dans le triangle décrit par Saint-Pol, Doullens et Hesdin, et la partagea en trois divisions qui occupaient chacun de ces trois points; le centre, qu'il commandait, à Hesdin, l'aile gauche à Saint-Pol et la droite à Doullens; puis il attendit l'apparition de l'ennemi dont il n'avait plus aucune nouvelle.

Si la joie des Anglais avait été sans mélange, elle ne fut pas de longue durée. Après une nuit passée toute entière en réjouissances et au moment où l'on s'apprêtait au départ, on vit arriver trois hérauts envoyés par les

ducs d'Orléans et de Bourbon et qui avaient eu quelque peine à trouver le roi d'Angleterre [1]. Le duc d'Yorck les amena à Henri qui les reçut à cheval et entouré de sa noblesse [2]. Ils s'agenouillèrent pour s'acquitter de leur message : les princes offraient la bataille au roi, lui demandaient d'en fixer le jour et le lieu, et d'indiquer la route qu'il comptait suivre. Henri répondit qu'il retournait en Angleterre par Calais, qu'il logerait tous les jours aux champs, qu'il ne cherchait pas la bataille, car il avait horreur du sang, mais que si les Français voulaient lui barrer le passage il saurait, avec l'aide de Dieu, les en faire repentir [3] ; et il les renvoya en leur remettant à chacun cent couronnes d'or.

Après avoir adressé à l'armée quelques paroles d'encouragement, le roi reprit la direction du Nord, remonta sur Péronne où il trouva des traces encore fraiches du séjour récent d'un corps nombreux. Par sa ferme contenance il fit rentrer dans ses murs la garnison qui en était sortie pour harceler son aile gauche, coupa la route

[1] Chron. de Saint-Remy, ch. 59.

[2] Chron. angl. mss. p. 168.

[3] The battle of Agincourt, by Harris Nicholas, p. 322. — Chron. de Saint-Remy, ch. 59. Harris Nicholas dit que le roi ne donna pas sa réponse aux hérauts mais qu'il l'envoya par deux de ses officiers.

de Bapaume, puis celle d'Albert [1] et se logea dans le bois de Miraumont à une lieue Ouest de Bapaume. Le voisinage des Français, dont il ne pouvait plus douter, inspira à Henri une nouvelle précaution qui devait contribuer en une certaine mesure à sa prochaine victoire : il savait qu'à l'inverse des Anglais ils mettaient leur espoir dans la cavalerie noble, tandis qu'une longue expérience avait appris à ses prédécesseurs qu'il fallait avant tout compter sur leurs archers. Le plus important était dès lors, si le malheur voulait qu'il fût attaqué avant d'avoir pu choisir une position fortifiée, d'arrêter l'élan des hommes d'armes, et, en guise de fortification artificielle, il enjoignit à chaque archer de se munir d'un pieu long de six pieds et aiguisé par les deux bouts [2]. Une des extrémités devait être enfoncée dans le sol, l'autre menaçait le poitrail des chevaux et à l'abri de cette palissade portative qui rendait plus égale la lutte entre les flèches et les longues lances, les archers pouvaient combattre à l'aise et mettre tous leurs soins à diriger les carreaux aigus qui manquaient rarement leur but. Il s'arma aussi de toutes pièces et revêtit sa cotte d'armes en exhortant ses chevaliers à l'imiter.

[1] Alors nommé Ancre.
[2] Chron. angl. Mss. p. 315.

Le lendemain 21, devenu plus circonspect à mesure qu'il s'avançait dans un pays ennemi, Henri ralentit sa course qui, pendant les deux dernières étapes surtout, avait été très-rapide et très-pénible pour l'infanterie. Il poussa au Sud-Ouest sur Albert [1] et dormit à Acheux et à Forceville, son avant-garde à Louvencourt [2]. A l'aube, au lieu de continuer son mouvement vers le Nord, comme on aurait pu le supposer, il obliqua, laissa Doullens à une lieue sur sa gauche, traversa Lucheux et se rejetant franchement à l'Ouest se logea à Bonnières [3] où devait s'arrêter l'avant-garde et où le roi se rendit par erreur car ses logements avaient été marqués dans un village plus bas. Quand on lui en fit l'observation, il répondit : « Ja, Dieu ne plaise, entendue que j'aie la cotte d'armes vestue, que je dois retourner arrière, » et refusa de revenir sur ses pas [4]. Le duc d'Yorck, qui devait coucher à Bonnières avec l'avant-garde, alla jusqu'à Frévent sur le bord de la Canche et les deux ailes se dispersèrent dans

[1] Chron. de Monstrelet, liv. I, ch. 154. — Chron. de Saint-Remy, ch. 60. — Chron. de Wavrin, part. V, liv. I, ch. 9.

[2] Mém. de P. de Fénin, p. 61.

[3] Bouvières-l'Escalon, selon Saint-Remy et Bonnières-Bestalon, suivant Fénin.

[4] Chron. de Saint-Remy, ch. 60.

les villages voisins, Yvregny, Sus-St.-Léger, Villers-l'Hôpital et le Souich.

Pendant ce temps, le connétable, trompé par cette succession de marches habiles, avait gagné Aubigny en étendant outre mesure sa ligne, de sorte qu'Henri V était sur le point d'atteindre son but qui consistait à passer entre deux des divisions ennemies à une égale distance d'Hesdin et de St.-Pol, de gagner les Français de vitesse par cette manœuvre inattendue et d'épuiser le peu de forces qui restait à ses soldats dans une course désordonnée sur Calais, en droite ligne à travers l'Artois. Dans cette persuasion, après avoir franchi la Canche dès le point du jour (jeudi 24) et chassé quelques troupes qui, n'ayant pu défendre le pont s'efforçaient de le détruire[1], le roi prit définitivement, — il le croyait du moins, — la direction de Calais. Par Flers, Humières et Esclimeux il descendit dans la vallée de la Ternoise à la hauteur de Blingel, remonta pendant un instant le cours de cette petite rivière rapide et encaissée et qui aurait pu être facilement défendue ; sur l'assurance que l'on ne voyait nulle part d'ennemis, donnée par six gentilshommes qu'il

[1] On concilie ainsi les deux versions de Titus Livius, biographe d'Henri et d'Elmham, chron. angl. mss. p. 174.

avait envoyés en éclaireurs après avoir eu soin de leur faire ôter leurs cottes d'armes et leurs armures dont l'éclat et les couleurs auraient pu attirer l'attention, il traversa la rivière au pont de Blangy [1]. Sans s'arrêter, Henri passa au milieu du bois de Blingel, et s'engagea dans un petit vallon aboutissant par son extrémité supérieure au village de Maisoncelles. Il n'avait vu aucun Français et commençait à concevoir l'espérance d'avoir fait tomber le connétable d'Albret dans le piége qu'on lui avait tendu. Quelle ne dut pas être sa surprise lorsque plusieurs hommes d'armes dont le duc d'Yorck faisait précéder son avant-garde accoururent hors d'haleine dire au roi qu'il fallait se préparer à combattre sur le champ, car on allait donner dans une armée innombrable dont on n'était plus séparé que par une faible distance ! Sans changer de visage, sans que sa contenance trahit la moindre émotion à une nouvelle aussi désastreuse, Henri fit arrêter sa division et gagna au galop de son cheval les rangs les plus avancés. Là, il poussa en personne une reconnaissance, revint prendre sa place en tête du corps de bataille et déboucha sur le plateau par Maisoncelles [2] : il était midi.

[1] Chron. de Saint-Remy, ch. 60. — Mém. de P. de Fenin, p. 62.

[2] Chron. angl. mss. p. 174.

IV

Le connétable n'avait pas été jusqu'à Aubigny. Prévenu à temps du changement de front des Anglais, il s'était hâté de revenir sur ses pas en s'efforçant de dépasser Henri V. Il y avait réussi grâce à la sécurité de ses adversaires. La position qu'il avait choisie était parfaite, en ce sens qu'elle couvrait Calais, et que pour y arriver il n'était plus possible au roi d'Angleterre d'éviter une bataille dont l'issue, eu égard à la disproportion des deux armées, ne devait être douteuse pour personne. Le centre des Français s'appuyait à Ruisseauville, à cheval sur la route de Hesdin à Calais ; l'aile droite était adossée à des taillis qui dominaient le vallon où la rivière de la Planque prend sa source ; l'aile gauche occupait Ambricourt. Les trois di-

visions formaient ainsi une espèce d'arc trop peu développé, c'était le seul reproche que l'on pût lui faire [1], dont la vallée de la Ternoise était la corde [2].

Le premier mouvement des Anglais en arrivant à Maisoncelles et en apercevant cet ordre de bataille imposant, avait été un profond découragement. Fallait-il donc être venus de si loin, au prix de tant de fatigues et de privations, pour succomber dans une lutte insensée? On en vit beaucoup qui tombèrent à genoux, levant les mains au ciel et implorant la protection de Dieu. L'excellente attitude du roi, sa fermeté, son apparente confiance, bien qu'intérieurement il dût être dévoré d'inquiétude, ramenèrent la sérénité sur tous les fronts. Il avait suffi pour cela d'une courte exhortation à ses soldats de se montrer dignes de leur pays et de leur renommée, d'un mot heureux répondu à sir Walter Hungerford. Le chevalier s'était écrié : « Que n'avons-nous dix mille de nos bons archers d'Angleterre ! — Nous n'en aurions que faire, — avait dit sévèrement Henri, — j'ai assez de monde ici pour pouvoir, avec l'aide de Dieu, infliger une rude leçon à ces Français orgueilleux [3]. »

[1] Vie d'Artus de Richemont, p. 4.

[2] Vies des Grands Capitaines, par M. Mazas, t. IV, p. 446.

[3] The battle of Agincourt, by Harris-Nicholas, p. 329.

Henri s'occupa à son tour de disposer ses lignes, et il le fit avec une habileté au-dessus de tout éloge. Il commença d'abord par se débarrasser des captifs qu'il traînait à sa suite, et pour la garde desquels il lui aurait fallu distraire des soldats dont il avait déjà trop peu. Il leur rendit donc conditionnellement la liberté, en leur faisant promettre de revenir se constituer prisonniers, si la fortune se déclarait pour lui [1].

La plaine qui s'ouvrait devant le roi d'Angleterre avait à peu près la forme d'un carré long, d'une lieue d'étendue sur une demi-lieue de largeur. Le bois de Blingel, la vallée sèche de Bellancourt et quelques bosquets dispersés sur le bord du plateau au-dessus de la Ternoise en formaient la base. Le côté droit était déterminé par les bois de Tramecourt, aujourd'hui en partie défrichés, derrière lesquels s'élevait le château de ce nom, et le côté gauche

[1] Chron. de Saint-Remy, ch. 60. — Il ne faut pas oublier que le chroniqueur Le Fèvre de Saint-Remy, conseiller du duc de Bourgogne, et plus tard chevalier et premier roi d'armes de la Toison d'Or, assistait à la bataille dans les rangs anglais, tandis que le chroniqueur Jean, bâtard de Wavrin, seigneur du Forestel, y prit part avec les Français. On s'est servi ici de leurs deux relations, d'ailleurs à peu près identiques, et de celle du chapelain du roi d'Angleterre, qui, comme eux, fut témoin oculaire des faits qu'il raconte, et dont le témoignage a par là tant de prix.

par le village et le château d'Azincourt. La vue, resserrée entre les deux villages d'Azincourt et de Tramecourt, s'étendait jusqu'à la forêt de Ruisseauville qui bornait l'horizon au Nord-Ouest. Cette position, pourvue de trois côtés de défenses naturelles, n'offrait donc qu'un seul accès vers Ruisseauville et Canlers, une espèce de défilé par lequel il fallait que le connétable s'engageât pour venir attaquer les Anglais, si ceux-ci se bornaient à rester sur la défensive. Henri comprit tout le parti qu'il pouvait tirer d'une telle situation et s'empressa d'assigner à chaque corps son poste de combat, car il s'attendait à être attaqué sur le champ. Son apparition avait en effet excité une grande animation chez les Français, et il avait cru voir, à certains préparatifs, qu'on n'attendrait pas au lendemain pour lui offrir la bataille.

Il n'en fut rien pourtant, grâce à l'énergie du connétable qui parvint à grand'peine à modérer l'impatience des féodaux. Il profita seulement du besoin d'activité qui les dévorait pour adopter un ordre de bataille qui fut la cause première du désastre du lendemain. Par son ordre les deux ailes firent chacune un mouvement différent : pendant que la droite s'avançait sur Azincourt et prenait position entre ce village et le bois de Tramecourt, l'aile

gauche reculait et s'appuyait sur Caulers et sur la lisière de la forêt de Ruisseauville ; le centre avait imité la droite et s'était porté en avant de Ruisseauville, de sorte que l'armée était établie sur trois colonnes de profondeur à quelque distance les unes des autres, dans un terrain resserré où elles ne pouvaient ni se déployer ni manœuvrer avec ensemble. Saint-Remy et Monstrelet affirment que cette disposition avait été adoptée en conseil : on explique aussi cette faute immense par l'aveugle résistance des douze princes du sang, aussi braves qu'inexpérimentés, aux conseils des vieux chevaliers dont la prudence excitait les sarcasmes de ces jeunes gens qui, pour la plupart, allaient assister pour la première fois à une bataille rangée. Jaloux du connétable dont ils contestaient les talents militaires et sur le caractère duquel planaient les plus fâcheux soupçons, ils donnaient l'exemple de l'insubordination aux grands seigneurs qui n'étaient que trop portés à les imiter. L'armée manquait aussi totalement d'ensemble et d'unité et contenait trop d'éléments divers pour que l'on pût mettre en elle une confiance absolue. Tous les partis qui déchiraient la France y étaient représentés : les Armagnacs, plus nombreux que les autres et fiers d'être les puissants du jour, les Bourguignons qui voyaient peut-être dans le combat

le moyen de reconquérir leur influence perdue [1], ne se réunissaient que dans un sentiment commun, celui d'un orgueil insensé, d'une confiance telle dans leurs forces qu'ils refusaient d'attendre les douze mille Bretons de Jean V qui n'étaient encore, le 24, qu'à Amiens [2]. Les milices enfin, mal armées et qui n'entendaient rien au métier pour lequel on les avait arrachées à leurs paisibles occupations, tenues à distance par le mépris insultant des gentilshommes, parquées au poste le moins honorable, avec les bagages de l'armée, comme des gens inutiles, ne se croyaient pas obligées à montrer plus de bravoure ni de dévouement qu'on ne leur en demandait : elles paraissaient indifférentes à tout.

Quand l'avant-garde fut arrivée entre Azincourt et Tramecourt, à quatre portées d'arbalète des Anglais, elle s'arrêta et reçut l'ordre de camper à l'endroit même où elle se trouvait. On roula les pennons et les bannières ; les chevaliers mirent pied à terre, ôtèrent leurs cottes d'armes et se désarmèrent pendant que les valets couraient de tous côtés, ouvrant « malles et bahus » et cherchant de la paille et du foin pour que leurs maitres

[1] Vies des Grands Capitaines, par M. Mazas, t. IV, p. 452.

[2] Hist. des ducs de Bretagne, par M. de Roujoux, t. IV, p. 173.

pussent s'étendre autour des grands feux qu'ils avaient allumés [1]. La confusion était indicible, le désordre à son comble. Les valets s'appelaient les uns les autres en poussant de grands cris [2]; les soldats se battaient pour la possession des vivres qu'ils dérobaient dans les maisons d'Azincourt; brûlaient, pour le plaisir de détruire, les maisons qu'ils avaient pillées, et essayaient avec fracas de se construire des abris contre la pluie qui avait commencé à tomber dès midi et qui redoublait de violence.

Les rumeurs du camp français avaient trouvé de l'écho chez les Anglais; cette fièvre de tumulte les avait aussi envahis et ils commençaient à pousser de grands cris et à sonner de leurs trompettes. Le roi fut obligé d'intervenir et de publier que quiconque ne garderait pas le silence perdrait cheval et armure, s'il était noble, et l'oreille droite s'il ne l'était pas [3]. Tout rentra dans l'ordre comme par enchantement, sans que personne fît entendre un murmure et la discipline, un instant méconnue, reprit son empire sur ces hommes que la sévérité d'Henri

[1] Chron. de Saint-Remy, ch. 60.

[2] The battle of Agincourt, by Harris Nicolas, p. 332.

[3] Chron. angl. mss. p. 181.

avait rompus à une obéissance passive. Le roi, rassuré sur les intentions du connétable, se logea avec sa noblesse dans les constructions de Maisoncelles, les archers s'établirent dans les jardins et les prés autour du village ainsi que dans le bois.

A la tombée de la nuit le comte de Nevers, qui venait d'être armé chevalier par Boucicaut, poussa une reconnaissance jusqu'auprès de l'armée anglaise. Peu après, le duc d'Orléans, qui avait reçu le même honneur et le comte de Richemond, avec deux mille hommes, voulurent profiter de l'obscurité qui était très-profonde, pour surprendre les ennemis ; mais ceux-là se tenaient sur leurs gardes. Plusieurs volées de flèches arrêtèrent court les princes qui retournèrent au bivouac après une tentative insignifiante [1].

Rien n'était plus dissemblable que l'aspect des deux campements : celui des Français, éclairé par de grands feux, dont la réverbération enflammait l'horizon sur une immense profondeur, retentissait des accents de la joie ; on les entendait distinctement parler et chanter ; dans leur fol orgueil ils se partageaient déjà le butin qu'ils comptaient faire le lendemain et jouaient aux dés la ran-

[1] Chron. de Monstrelet, liv. I, ch. 153.

çon du roi et des chevaliers d'Angleterre [1]. Les soldats fixaient à un blanc celle des redoutables archers [2]. Mais il n'y avait pas parmi eux de musiciens « pour eux réjouir » et on remarqua qu'aucun de leurs chevaux ne fit entendre de hennissements. Quelques esprits chagrins virent dans cette circonstance futile un présage de mauvais augure [3]; personne ne comprit qu'il eût été sage de se préparer aux fatigues du combat par quelques heures de repos et l'on prolongea au contraire la veillée jusqu'au lever du jour.

Si le sommeil ne visita pas les Anglais, ce fut pour des motifs bien différents. Depuis trois jours ils avaient eu beaucoup de peine à se procurer une nourriture insuffisante et n'avaient trouvé pour se restaurer que des noix et de la viande de chèvre [4]. Depuis Boves, les archers n'avaient bu que de l'eau ; le roi avait en outre défendu d'allumer des feux et ils étaient couchés sans abri sur une terre humide et sous une pluie glaciale. A peine avaient-ils quelques vêtements pour se garantir du

[1] Chron. angl. mss. p. 182.

[2] The battle of Agincourt, by Harris Nicholas, p. 331.

[3] Chron. de Monstrelet, liv. I, ch. 154.

[4] Juvénal des Ursins.

froid; leurs jacques étaient usées et déchirées[1]; beaucoup d'entre eux avaient perdu leurs chaussures et marchaient la tête et les pieds nus[2]. Il n'y en avait que fort peu qui eussent des cuirasses, des chapeaux de cuir bouilli ou d'osier, armés de bandes de fer en croix[3], et c'était les plus heureux. Pour remonter leur moral, Henri ordonna à ses ménestrels et aux musiciens de jouer de leurs instruments dont les sons joyeux retentissaient dans les bois[4], mais cette musique n'éveillait aucune gaîté chez des hommes sacrifiés à l'ambition de leur souverain et persuadés que leur dernier jour était arrivé. Ils se confessèrent tous aux prêtres qui accompagnaient l'armée; plusieurs même communièrent[5]; il y en eut qui firent leurs testaments[6]. Les hommes d'armes visitèrent ensuite les courroies de leurs armures, les archers remirent à leurs arbalètes des cordes neuves[7] et aiguisèrent les

[1] Chron. de Monstrelet, liv. I, ch. 154.

[2] Juvénal des Ursins.

[3] Chron. de Saint-Remy, ch. 62.

[4] Chron. de Monstrelet, liv. I, ch. 153. — Il est le seul qui ait donné cette version; Saint-Remy dit au contraire que les Anglais passèrent la nuit dans le plus lugubre silence et qu'on ne les entendait pas plus qu'on ne les voyait.

[5] Chron. de Monstrelet, liv. ch. 153.

[6] Hist. d'Angleterre, par Lingard, t. v. p. 27.

[7] Chron de Saint-Remy, ch. 60

haches, les cognées et les longues épées qui pendaient à leur ceinture [1].

Le roi ne prit que peu de repos ; il avait à plusieurs reprises parcouru ses quartiers [2] et au lever de la lune quelques-uns de ses officiers avaient été visiter le terrain pour que sur leur rapport il pût à l'avance combiner son plan de bataille [3].

Le vendredi 25 octobre 1415, fête des saints Crépin et Crépinien, Henri était sur pied à l'aube. Il faisait un épais brouillard ; le roi entendit trois messes dans la chapelle de Maisoncelles ; il était armé de toutes pièces, sa tête seule exceptée, et avait revêtu par-dessus sa cuirasse une cotte chargée des armes de France et d'Angleterre écartelées [4] ; ses pairs l'entouraient et avaient, à son exemple, endossé leurs cottes armoriées, ce qu'on ne faisait que pour le combat. Après que l'évêque de Bath eut béni solennellement les troupes, Henri prit son bassinet, qui était de l'acier le plus brillant, surmonté d'un haut cimier et cerclé d'une couronne d'or du poids de six livres dix onces anglaises dans laquelle étaient

[1] Chron de Saint-Remy, ch. 62.

[2] Hist. d'Angleterre, par Lingard, t. v, p. 27.

[3] The battle of Agincourt by Harris Nicholas, p. 334.

[4] Elmham.

enchassés quatre gros et quatre petits rubis; quatre gros et seize petits saphirs et cent vingt-huit perles dont quatre étaient d'une remarquable grosseur [1]. Il monta sans éperons sur un petit cheval gris [2] et, suivi de plusieurs chevaux richement caparaçonnés que des valets tenaient en main, entre autres d'un magnifique destrier blanc comme la neige, qu'il comptait monter au commencement de l'action [3], il sortit de Maisoncelles à la tête de son armée et se porta à quelques centaines de mètres en avant des dernières clôtures du village.

La reconnaissance qu'Henri avait fait exécuter durant la nuit lui fut d'une grande utilité et lui permit d'arrêter ses dispositions sans tâtonnements et avec la promptitude qu'exigeait impérieusement le voisinage des Français. Il fit choix d'une plaine de blé vert [4] où, malgré l'humidité, le terrain s'était conservé assez solide et y rangea son armée en bataille. Il la partagea en trois divisions, selon la méthode qu'il avait employée dans sa marche depuis Harfleur. L'aile droite, commandée par le duc d'Yorck, et l'aile gauche sous les ordres de lord Camois,

[1] Elham. — Parliament's rols t. IV. p. 215.

[2] Chron. de Saint-Remy, ch. 61

[3] Elmham.

[4] Chron. de Saint-Remy, ch. 60.

chevalier de la Jarretière, étaient reliées au centre, où se trouvait le roi en personne, par les dix mille archers partagés en deux corps en forme de coins et destinés à remplacer la cavalerie [1], de sorte que le front des Anglais ne présentait aucun interstice par lequel les chevaliers français eussent pu s'engager. C'est ce qui a fait dire à Saint-Remy, témoin oculaire, que le roi d'Angleterre avait réuni son armée en un seul corps.

Le roi était placé à cheval en avant du centre et à côté de lui, à cheval aussi, se tenait sir Thomas Erpyngham « chevalier chenu de vieillesse [2] » à qui il avait donné le commandement de ses archers. Au-dessus de la tête d'Henri se déroulait la bannière de Saint-Georges, d'argent à la croix de gueules, portée par un vaillant écuyer, Thomas Strickland qui, quelques années plus tard, demanda en vain à Henri VI la récompense des services rendus par lui en cette circonstance et en qualité de porte-étendard [3]. On remarquait aussi la bannière particulière d'Henri V, comme roi de France et d'Angleterre, qui reproduisait les mêmes pièces qu'on voyait brodées sur sa cotte d'armes. L'aile droite avait pour signe de

[1] Chron. anglaise, mss., p. 192.

[2] Chron. de Monstrelet, liv. I, ch. 154.

[3] Rymer, t. IV, part. III.

ralliement l'étendard de Saint-Edouard, d'azur à la croix fleuronnée d'or accompagnée de cinq merlettes de même, et l'aile gauche ceux de Saint-Edmond, d'azur à trois couronnes d'or et de la Sainte Trinité, de gueules à un orle dans lequel était un pairle d'argent, le compartiment du centre chargé du mot : « Deus, » les trois branches du pairle du mot « Est, » les angles supérieurs de l'orle des mots : « Pater » et « filius, » l'angle inférieur des mots : « spiritus sanctus » et le corps de l'orle, entre chaque angle, des mots : « non est [1]. »

Une double ligne d'archers était déployée en avant du centre [2]. Pour avoir les mouvements plus libres, plusieurs s'étaient découvert les bras et la poitrine; Lingard prétend même qu'il y en avait d'entièrement nus. Le roi en détacha deux mille pour garnir la lisière du bois de Tramecourt. Sir William Marshall, qui les conduisait, avait reçu l'injonction de ne se montrer et de n'agir que sur un signal convenu [3]. Cinq cents autres environ

[1] The battle of Agincourt, by Harris Nicholas, p. 340. — Saint-Remy, dans l'énumération des divers étendards nationaux anglais, a oublié celui de Saint-Edmond.

[2] Hist. d'Angleterre par Lingard, 1. V, p. 27. — Chron. de Saint-Remy, ch. 60.

[3] The battle of Agincourt, by Harris Nicholas, p. 340.

s'étaient glissés dans Azincourt, pour en débusquer les Français qui occupaient le village sous les ordres d'Hector de Saveuses; Hector fut tué [1], son détachement recula et les Anglais trop faibles pour garder avec avantage cette conquête se bornèrent, afin d'inquiéter l'ennemi, à incendier quelques maisons, notamment une grange qui appartenait au prieuré de Saint-Georges de Hesdin [2]. Trente archers et dix lances sous John Carew avaient été laissés à Maisoncelles pour garder les bagages. Les chapelains du roi y étaient restés aussi, et celui d'entre eux à qui l'on doit un récit curieux et détaillé de la bataille s'y trouvait à cheval de même que ses collègues. Ils passèrent toute la journée en ferventes prières pour le succès de leurs armes et la nature de leurs prières, dont on trouve un échantillon dans la Chronique, prouve bien que, comme tant d'autres, ils n'avaient plus aucune espérance.

Les archers avaient toujours porté, depuis cinq jours, les pieux de six pieds de long, aiguisés par les deux bouts,

[1] Vies des Grands Capitaines, par M. Mazas, t. IV, p. 459. Il a puisé ces renseignements, ainsi que bien d'autres, dans la chronique dite de Tramecourt, dont il a eu communication.

[2] The battle of Agincourt, by Harris Nicholas, p. 340. — Chon. Anglaise mss. p. 204.

qu'ils avaient coupés dans les bois de Miraumont pendant la nuit du 20 au 21 octobre. Ils s'étaient exercés, pendant les haltes, au maniement de cette arme, à la fois offensive et défensive, et s'étaient pénétré de son utilité ; aussi, lorsqu'on leur eut assigné leur poste de combat, les deux corps en forme de coin se couvrirent tout d'abord de cette palissade derrière laquelle ils étaient à l'abri des charges impétueuses des chevaliers français. Ils pouvaient s'en éloigner pour combatttre à leur aise et revenir se reformer derrière si le désordre s'était mis dans leurs rangs. Leur vieux capitaine, sir Thomas de Erpyngham, n'avait pas dédaigné, pour leur donner l'exemple, de s'armer d'un pieu en tout semblable aux leurs et dont il se servait en guise de bâton de commandement.

Chacun étant à son poste, le roi commença à parcourir les lignes de son armée établie sur quatre rangs seulement de profondeur, mais présentant un développement égal à celui de l'armée française. Il chevaucha de bannière en bannière et exhorta ses soldats à bien faire leur devoir. Il n'était venu en France, leur dit-il, que pour recouvrer son héritage ; le droit était à lui ; ils pouvaient combattre sans crainte pour une juste cause ; il ajouta que leurs pères, leurs femmes, leurs enfants

étaient restés en Angleterre et qu'il s'agissait de les revoir glorieux et glorifiés ; il rappela les souvenirs si flatteurs et toujours vivaces aux cœurs des Anglais, de Crécy et de Poitiers, caressa leur vanité en déclarant que l'honneur de sa couronne était entre leurs mains, et termina sa courte allocution en prévenant les archers que les Français s'étaient vantés d'avance de couper à leurs prisonniers les trois premiers doigts de la main droite, afin de les empêcher de se servir jamais de leurs redoutables arbalètes [1]. Cette harangue eut tout le résultat qu'il s'en était promis. Les soldats y répondirent par d'énergiques vivats et s'écrièrent : « Sire, nous prions Dieu qu'il vous donne bonne vie et la victoire sur vos ennemis ! [2] » Le roi choisit ensuite parmi les meilleurs écuyers de son « host » quelques gentilshommes à qui il conféra la chevalerie : ce furent sir John Feries, sir Ranold Graystoke, sir Peter Tempest, sir Christopher Morisby, sir Thomas Pekeringe, sir William Hodeloton, sir John Hosbalton [3].

Le connétable, de son côté, n'était pas demeuré inactif, et pendant que ses adversaires s'établissaient et se forti-

[1] Chron. de Saint-Remy, ch. 60.

[2] Chron. de Saint-Remy, ch. 62.

[3] The battle of Agincourt, by Harris Nicholas. Preuves, p. 79.

fiaient, il avait profité des premières heures de la matinée pour rectifier ce que ses dispositions prises à la hâte, la veille au soir, pouvaient avoir de défectueux. Il ne changea rien à son ordre de bataille et se contenta de ranger les trois corps afin qu'ils formassent ensemble une ligne droite parfaite, à partir de Ruisseauville et de Canlers, jusqu'à l'entrée du défilé formé par les bois d'Azincourt et de Tramecourt. L'avant-garde, composée de huit mille bassinets, c'est-à-dire de chevaliers et d'écuyers exclusivement [1], de quatre mille archers et de quinze cents arbalétriers [2], barrait toute la largeur du défilé et ne présentait qu'un front égal à celui des Anglais; mais où ceux-ci n'avaient que quatre rangs de profondeur les Français en avaient trente [3]. Cette troupe brillante, hérissée de lances, était flanquée de deux ailes : celle de droite, commandée par le comte de Vendôme, était forte de quinze cents hommes d'armes, et celle de gauche, commandée par l'amiral Clignet de Brébant et Louis Bourdon chevaliers, de huit cents hommes d'armes tous à cheval et spécialement destinés à enfoncer les deux

[1] Chron. de Saint-Remy, ch. 61. — Chron. de Monstrelet, liv. I. ch. 154.

[2] Chron. de Monstrelet, liv. I, ch. 154.

[3] Chron. anglaise mss. p. 191.

corps d'archers anglais sous les poitrails bardés de fer de leurs lourds destriers. Dans le corps de bataille, sous les ordres des ducs de Bar et d'Alençon, des comtes de Nevers, de Vaudémont, de Blamont, de Salm, de Grandpré, de Roussy [1] et de Salins [2], on ne comptait que des gentilshommes : il était campé en avant de Ruisseauville. Quant à l'arrière-garde ou troisième corps, adossé au village de Canlers, elle était formée des milices de Normandie, de Picardie, d'Artois et de Champagne, et d'un certain nombre d'hommes d'armes à cheval : elle avait pour chefs les comtes de Marle, de Dammartin et de Fauquembergles et le sire de Longroy, capitaine d'Ardres, qui avait amené les communaux du Boulonnais.

La disproportion entre les deux armées était donc effrayante, et ce n'est pas sans raison que le chapelain anglais, en énumérant les forces françaises, s'écrie que le nombre des ennemis était vraiment terrifiant [3]. Il n'y a pas lieu de reproduire les diverses évaluations fournies par les historiens, et qui ont trouvé place dans une autre partie de ce récit. Mais si, effectivement, les Français

[1] Chron. de Monstrelet, liv. I, ch. 154.

[2] Chron. de Saint-Remy, ch. 61.

[3] Chron. angl. mss. p. 185.

avaient pour eux les gros bataillons, cet avantage était compensé par des fautes très-graves et très-dangereuses quand on avait affaire à un adversaire aussi habile que le roi d'Angleterre. Tout se réunissait pour accabler notre armée. Sans parler de la position déplorable que le connétable avait choisie, où les féodaux étaient si serrés qu'à peine pouvaient-ils porter la main à leurs épées pour les tirer du fourreau[1], le terrain où ils manœuvraient, fraîchement labouré, détrempé par la pluie du jour et de la nuit précédentes, piétiné par les chevaux que les pages et les valets y avaient promenés en main, était devenu une sorte de boue liquide dans laquelle les hommes s'enfonçaient jusqu'aux genoux. Pour comble de malheur les barons de l'avant-garde et du corps de bataille, malgré le funeste exemple de Poitiers où la cause réelle du désastre n'avait été autre que l'inauguration de cette inexplicable tactique, s'étaient mis tous à pied, sans comprendre qu'en changeant de rôle il fallait changer de costume ou du moins approprier leur vêtement guerrier, fait pour combattre à cheval, à toutes les exigences du métier de fantassin. Bien loin de là, ils avaient conservé leurs lourdes et embarrassantes ar-

[1] Chron. de Monstrelet, liv. I, ch. 154.

mures : ainsi ils portaient tous de longues cottes de mailles tombant jusqu'aux genoux, des jambards d'acier, et par-dessus la cotte l'armure complète, et des bassinets à camail couvrant les épaules [1]. Gênés dans leurs mouvements, pouvant à peine lever les bras pour manier leurs lances qu'ils avaient raccourcies de moitié, ils étaient plantés dans la boue comme autant de statues de fer.

Les seuls cavaliers que l'on remarquât dans l'armée étaient les deux ailes de l'avant-garde et les hommes d'armes de l'arrière-garde. Malgré leur minime quantité, les Anglais en furent frappés et trouvèrent que les chevaliers de France paraissaient plutôt prêts pour la fuite que pour le combat [2] ; tant l'usage de renoncer à un puissant auxiliaire dans les batailles, au cheval, était devenu général. Le connétable, les ducs de Bourbon et d'Orléans, les comtes d'Eu et de Richemont, le maréchal Boucicaut, David de Rambures, grand-maître des arbalétriers, le sire de Dampierre, amiral de France, Guichard Dauphin et tous les chefs de l'avant-garde, avaient en revanche apporté une autre innovation qui n'était pas plus heu-

[1] Chron. de Saint-Remy, ch. 62.

[2] Chron. angl. mss. p. 192.

reuse dans son genre que la première. Au lieu de couvrir les premiers rangs de leurs quatre mille archers et de leurs quinze cents arbalétriers qu'ils auraient fait passer en avant, selon un usage immémorial et toujours observé, pour supporter les premières décharges des Anglais, ils prétendirent qu'ils n'avaient pas déjà assez de place pour eux-mêmes sans s'embarrasser de ces ribauds qui, comme à Crécy, leur eussent barré le passage : ils les renvoyèrent donc aux derniers rangs et se privèrent complètement de leur concours. La défaite du premier corps rejeta ces arbalétriers sur le second, et le second ayant été anéanti à son tour, ils se mêlèrent aux fuyards de l'arrière-garde sans avoir tiré une flèche, sans avoir été d'aucune utilité.

Les rangs étaient formés, on n'attendait plus que le signal pour marcher en avant ; mais le connétable, moins confiant peut-être que la plupart de ses lieutenants, ou bien conseillé au dernier moment, donna l'ordre aux troupes de s'asseoir par compagnies autour de leurs bannières, sans quitter leurs places : il fit distribuer des vivres et chacun but et mangea gaiement [1].

Il venait aussi de s'opérer dans l'esprit des féodaux

[1] Chron. de Saint-Remy, ch. 62.— Chorn. de Monstrelet, liv. I, ch. 154.

un subit revirement. Au moment où ils allaient courir les mêmes dangers, au moment où pour beaucoup d'entr'eux, ils le savaient, allait s'ouvrir l'éternité, leurs divisions, leurs querelles, tout fut oublié. Ils s'embrassèrent et se demandèrent mutuellement pardon des dommages et des injures qu'ils avaient pu se faire. Le duc de Brabant, que l'on avait négligé de prévenir et que son frère le duc de Bourgogne aurait voulu retenir auprès de lui [1], arriva tout à coup avec une douzaine d'hommes seulement ; il avait quitté Lille avec une telle précipitation qu'il n'avait pris ni casque ni cuirasse ; il s'était fait une cotte d'armes avec l'étendard blasonné d'un de ses trompettes, dans lequel il avait fait un trou pour passer la tête et qui flottait sur ses épaules [2]. C'est dans cet étrange équipage que traversant Fruges et successivement les trois divisions, il était accouru se mettre à la tête de l'avant-garde où il avait trouvé avec joie les chevaliers dans les plus édifiantes dispositions. Sa présence significative acheva ce que les émotions du moment avait si bien commencé. Les réconciliations furent sincères et on ne s'occupa plus, sans aucune acception de parti ou d'intérêt, qu'à soutenir l'honneur du nom français.

[1] Hist. des ducs de Bourgogne, par M. de Barante, l. IV, p. 248

[2] Chron. de Saint-Remy, ch. 62.

La création de cinq cents nouveaux chevaliers était aussi, pour l'ambition des jeunes écuyers, un stimulant qui produisit les plus heureux effets. Cependant il était déjà dix heures et comme l'ennemi n'avait fait aucun mouvement, comme il s'était fortifié sur place, le connétable, qui s'était promis de ne pas attaquer mais de rester au contraire sur la défensive, se relâcha un peu de la sévérité de ses ordres et permit aux chevaliers de rompre leurs rangs. Trempés par la pluie qui n'avait cessé de tomber que depuis peu, ils en profitèrent pour allumer de grands feux autour desquels ils se groupèrent comme si l'action eût été remise au lendemain [1].

Le roi d'Angleterre, surpris d'une telle inaction, comprenant un projet dont les conséquences, dans l'état de misère et de disette auquel ses troupes étaient réduites eussent été déplorables pour lui, songea, tandis que les soldats consommaient le reste de leurs vivres, à renouer des négociations qu'il avait essayé d'entamer dans le cours de sa marche le long des bords de la Somme [2]. Les historiens sont partagés sur la question de savoir de quel côté vinrent les premières ouvertures. Il est incontestable qu'Henri fit les avances et qu'il députa un certain

[1] Vies des Grands Capitaines, par M. Mazas, t. IV, p. 461.
[2] Hist. de France par M. H. Martin, t. VI, p. 17.

nombre de bannerets pour s'aboucher avec autant de Français sur l'espace compris entre les deux armées [1]. Le roi offrait, si l'on voulait lui vendre des vivres, et le laisser regagner paisiblement Calais [2], de se contenter du duché de Guyenne avec cinq villes qu'il disait en faire partie, du comté de Ponthieu et de la main de Catherine de France avec huit cent mille écus. Moyennant cela il promettait de renoncer pour jamais à ses droits et d'effacer de son blason les lis français [3]. Le connétable d'Albret répliqua qu'il fallait rendre Harfleur et renoncer purement et simplement à la couronne de France et à l'alliance projetée ; qu'à cette condition, seulement, on lui céderait Calais et ce que les Anglais tenaient en Guyenne. L'on ne put se mettre d'accord et la conférence fut rompue.

Sur ces entrefaites, le sire de Heilly, maréchal de Guyenne, qui, après avoir été longtemps prisonnier en Angleterre, s'en était enfui, disait-on, au mépris de la foi jurée, se présenta avec Guichard Dauphin et un autre chevalier pour parler au roi. Il lui dit qu'ayant appris ce dont on l'accusait, il venait offrir le combat

[1] Chron. de Saint-Remy, ch. 62. — Mém. de P. de Fénin, p. 63.

[2] Chron. de Wavrin, part. V, liv. I, ch. 11.

[3] Chron. de Saint-Remy, ch. 62.

à quiconque se ferait l'écho de bruits mensongers et entachant son honneur. — « Le moment n'est pas propre aux combats singuliers — répondit Henri, — allez dire à vos compagnons de se préparer pour la bataille avant la nuit et ne doutez pas qu'à raison de la première violation de votre serment vous ne perdiez encore la liberté, si vous ne perdez la vie. — Sire, répliqua le chevalier, blessé de la hauteur de ce langage, je n'ai point d'ordres à recevoir de vous et je ne me chargerai pas de votre message. Nous sommes, moi et mes frères d'armes, sujets du roi de France et non pas de vous et nous commencerons la bataille à notre bon plaisir et pas au vôtre. — Va-t-en, s'écria Henri, et prends garde de ne pas te trouver devant nous [1]. » Le sire de Heilly avait offensé un prince dont l'orgueil ne pardonnait guère, aussi ne voulut-on pas, pendant le combat, le recevoir à merci, et il fut massacré sans pitié [2].

Quoique tout espoir d'une issue pacifique se fût évanoui, le connétable ne pouvait croire chez les Anglais la témérité de se rendre agresseurs. La conversation d'Henri

[1] The battle of Agincourt, by Harris Nicholas, p. 345. — Hist. d'Angleterre, par Lingard, t. IV, p. 30. — Titus Livius, p. 17.

[2] Juvénal des Ursins.

avec le sire de Heilly fut considérée comme une bravade impuissante et l'on ne fit rien pour se mettre en garde contre une attaque. Le roi, de son côté, semblait ne pouvoir se décider à prendre l'offensive ; il avait encore envoyé un chevalier gallois, nommé David Game, reconnaître les Français. De retour après trois quarts d'heure, David dit au roi et d'un ton joyeux : « Sire, il y en a assez pour être tués, assez pour être prisonniers, assez pour prendre la fuite [1]. » Sous l'impression favorable causée aux assistants par cette plaisanterie toute militaire, Henri prit son parti et s'écria : bannières en avant ! puis il mit pied à terre et se mêla à la foule des gentilshommes qui l'entouraient. Thomas de Erpyngham, jetant en l'air le picu qu'il tenait à la main, dit à son tour d'une voix puissante : « Now Strike ! » (frappez maintenant [2]). Une immense clameur lui répondit. Les archers s'agenouillèrent, prirent un peu de terre dans leur bouche [3], se relevèrent en poussant un second cri, cou-

[1] Vies des Grands Capitaines, par M. Mazas, t. IV, p. 458. Il ne donne pas la source à laquelle il a puisé cette anecdote dont il convient par conséquent de lui laisser la responsabilité.

[2] Tous les chroniqueurs anglais et français.

[3] M. Harris Nicholas (the battle of Agincourt, p. 346) prétend que les archers exprimaient par là qu'ils étaient décidés à redevenir terre s'il le fallait, c'est-à-dire à mourir ; il est bien permis de douter de ce

vrirent d'une nuée de flèches les bataillons français qui s'étaient reformés à la hâte et plantèrent devant eux leurs pieux aiguisés.

Surpris par un mouvement si brusque et si inattendu, le connétable n'eut que le temps de recommander en quelques mots à ceux qui pouvaient l'entendre, de se bien comporter, et ordonna à la cavalerie de charger. Il avait été convenu la veille que les quinze cents chevaux de l'aile droite, commandés par les comtes de Vendôme et de Richemont, le vicomte de Bellière et le sire de Combourg, et les huit cents chevaux de l'aile gauche, conduits par l'amiral Clignet de Brébant, le baron d'Ivry, les sires de Bacqueville, d'Aumont, de la Roche-Guyon et tous les officiers de la maison du roi, chambellans, écuyers, échansons, pannetiers et autres [1], écraseraient les archers et feraient une trouée par laquelle la division du conné-

« memento quia pulvis es. » Suivant un autre historien, cet acte fut chez les Anglais le souvenir d'une précédente bataille où, au moment où un évêque administrait la communion à l'un des combattants, tous pour s'unir d'intention au sacrement, se mirent un peu de terre sur la langue. Cela est-il plus vrai ? On peut encore en douter. — Ne serait-il pas, dès lors, une autre explication beaucoup plus simple ? Les archers avaient besoin de mouiller, pour l'assujettir sur la corde, l'encoche de la flèche ; un corps étranger dans la bouche, un caillou, voire même un peu de terre entretient et augmente la salivation.

[1] Berry.

table pénétrerait jusqu'au centre des Anglais. Quand ils voulurent obéir et s'élancer, enfoncés jusqu'au genou dans les terres labourées, les chevaux se consumaient en efforts impuissants. Beaucoup s'abattirent et soixante chevaliers de l'aile gauche, à peine, parmi lesquels Philippe de Saveuses, Ferry de Mailly, Aléaume de Gapennes, Alain de Vendôme et Lamon de Lannoy purent-ils se dégager pour fondre sur les archers. Neuf cents hommes sur trois mille se ruèrent sur les pieux et vinrent se briser contre cet obstacle. Guillaume de Saveuses y fut tué le premier [1]. Accablés de flèches tirées à bout portant, se pressant dans un étroit espace où ils tombaient les uns sur les autres, les chevaliers furent promptement mis dans un épouvantable désordre. John Cornwall fit prisonnier le comte de Vendôme [2]. Les chevaux, affolés par leurs blessures, emportaient leurs cavaliers dans toutes les directions; les uns se jetaient d'eux-mêmes sur les pieux et s'y enferraient ; d'autres écrasaient leurs maîtres dans leur chûte; d'autres encore revinrent se jeter tête baissée dans l'avant-garde qui s'avançait à leur secours et y causèrent un grand désarroi.

[1] Chron. de Monstrelet, liv. I, ch. 154. — Chron. de Saint-Remy, ch. 63.

[2] Rymer, t. IV, part. II, p. 163.

Sans se laisser émouvoir par ce premier échec, le connétable continua son mouvement. Baissant la tête pour que les flèches qui sifflaient de toutes parts et retentissaient sur le fer, comme la grêle sur un toit, ne pussent pénétrer par la visière ou le ventail du casque, les chevaliers, serrés les uns contre les autres de manière à ne pouvoir remuer les bras, marchaient pesamment, mais sans se troubler, contre les redoutes improvisées des archers. Le premier choc leur fut favorable ; les Anglais reculèrent, mais, bientôt ramenés par Thomas de Erpyngham, ils jetèrent leurs arcs désormais inutiles, s'armèrent d'épées, de dagues, de haches, de maillets, de becs-de-faucon [1] et se précipitèrent en désespérés au milieu de cette masse compacte de gentilshommes. Le terrain mouvant, la pesanteur des armures de leurs adversaires, leur firent la partie belle et ils massacrèrent les barons presque sans courir de risques personnels, cherchant à loisir le défaut des brassards ou des gorgerins pour y enfoncer leurs dagues effilées.

La mêlée était horrible. Des chevaux sans cavaliers, ou traînant des cadavres restés engagés dans les étriers par leurs longues poulaines d'acier, bondissaient éperdus

[1] Chron. de Monstrelet, liv. I, ch. 154. — Chron. angl. mss. p. 215.

dans la foule et broyaient sous leurs sabots tous ceux qu'ils rencontraient. Sir William Marshall, sorti du bois de Tramecourt avec ses deux mille archers, criblait le flanc gauche de la colonne qui ondulait dans le fatal défilé sans pouvoir avancer et sans vouloir reculer. Le roi d'Angleterre jugea alors que le moment était venu d'entrer en ligne à son tour : « Donnons en l'honneur de la Sainte-Trinité [1], » s'écria-t-il ; et, suivi de sa noblesse, il s'enfonça au milieu des Français, l'épée au poing et combattant comme un soldat. Le connétable et le duc de Brabant furent tués ; le maréchal Boucicaut, frappé au visage, tomba et fut bientôt recouvert d'un monceau de cadavres ; le duc d'Orléans, blessé en plusieurs endroits, venait d'être fait prisonnier. Une terreur panique s'empara enfin des survivants ; ils se débandèrent et coururent se jeter sur la seconde division, celle des ducs d'Alençon et de Bar, qui, par suite de la position qui lui avait été assignée, sans être d'aucun secours à la première, ne pouvait que venger sa défaite et recueillir ses débris.

Les Anglais ne laissèrent pas au duc d'Alençon le temps de rétablir dans son corps l'ordre troublé par les

[1] Vies des Grands Capitaines, par M. Mazas, t. IV, p. 464.

vaincus qui cherchaient à percer les rangs, pour fuir au delà. Henri V reforma sur un nouveau champ de bataille son armée qui avait peu souffert et attendit. Les chevaliers de la deuxième colonne, animés par l'exemple du brave duc Jean arrivèrent avec un ensemble parfait sur les archers qui ne purent lâcher qu'une seule décharge. Le choc fut terrible. Enfoncés en un clin d'œil avec une perte considérable, les archers se jetèrent dans Azincourt et dans le bois de Tramecourt. Les hommes d'armes anglais furent aussi profondément entamés et le duc d'Yorck, oncle du roi, trouva une mort glorieuse. La fortune se déclarait en faveur des Français, mais ici encore l'énergie et le sang-froid d'Henri V le sauvèrent d'une perte imminente. Sa bravoure électrisait son entourage. Le duc de Clarence, son frère, était tombé blessé à ses pieds ; il s'élança et engagea sur son corps une lutte acharnée, avec les ennemis qui voulaient l'enlever. Il vint, dit le chroniqueur : « mettre le pied sur luy de peur qu'il ne fust tué [1], » et réussit à le faire emporter par ses écuyers. Lionel de Maldinghem, Gaviot de Bournonville et seize autres gentilshommes, qui s'étaient dévoués pour tuer le roi parvinrent à la faveur

[1] Vie d'Artus de Richemont, p.4

du tumulte à l'apercevoir de très près : un d'eux l'atteignit sur son casque d'un si violent coup de hache qu'il fit sauter un des fleurons de sa couronne. Henri s'abattit sur un genou [1], mais il fut bientôt relevé et ses gardes décimèrent tous ces braves gens. David Game en tua deux pour sa part [2], mais Gaviot de Bournonville lui fendit la tête avant de rouler lui-même sur le corps du Gallois. Les archers, honteux de leur faiblesse, s'étaient ralliés et ils reparurent sur les flancs des Français en poussant de grands cris et en tirant « à la volée » sur les hommes d'armes qu'ils transperçaient à travers leur double armure de mailles et de fer. Cette heureuse diversion apporta quelque incertitude dans la division. Un corps de milice, effrayé par les cris sauvages que triplaient les échos des bois, lâcha pied. Le roi mit à profit ce temps d'arrêt pour tenter un vigoureux effort et lança de nouveau ses troupes sur les gens d'armes du duc d'Alençon. Privé d'une partie de ses forces, le prince fut contraint de reculer. Ses soldats se dispersèrent et, malgré lui, il se vit entraîné dans leur retraite précipitée.

Le duc d'Alençon était destiné à devenir le véritable

[1] Chron. de Saint-Remy, ch. 62.

[2] Vies des Grands Capitaines, par M. Mazas, t. IV, p. 467.

héros de la journée. Il parvint à rallier trois mille hommes auxquels s'adjoignirent les baillis de Sens, de Macon, de Caen, de Senlis et de Meaux, qui détachèrent leurs soldats, au nombre de quatre mille, du troisième corps dont ils faisaient partie[1]. Avec ces sept mille guerriers animés des plus généreuses résolutions, le prince pouvait faire des prodiges et rappeler encore la victoire sous ses drapeaux, si le troisième corps avait voulu agir ou plutôt s'il avait été moins éloigné du théâtre de l'action. Jamais encore, depuis le commencement du combat, le roi d'Angleterre n'avait couru d'aussi graves dangers. Le duc Jean savait qu'il le trouverait au pied de l'étendard aux fleurs de lys et aux léopards; il s'ouvrit un passage jusque-là, tua d'un coup de hache le duc de Glocester[2], frère du roi, qui couvrait Henri de son corps et d'un second et terrible coup atteignit Henri lui-même sur son casque et le jeta à genoux, au moment où le roi se penchait sur Glocester. Il relevait le bras et Henri était mort, si les barons ne l'avaient assailli de tous côtés. En vain le prince releva-t-il sa visière en

[1] Journal d'un bourgeois de Paris, année 1415.

[2] Et non pas le duc d'Yorck, comme beaucoup d'historiens l'ont prétendu à tort. — Elham. — The battle of Agincourt, by Harris Nicholas p. 253.

s'écriant : — « Je me rends, je suis Alençon ! » — Il tomba percé de coups, avant que le roi eût pu, — ou peut-être eût voulu prendre le gantelet qu'il lui tendait[1].

Sa chûte arrêta l'élan de ses compagnons et fut le dernier acte de ce drame sanglant. Beaucoup d'entre eux purent s'enfuir, car les Anglais, occupés à ramasser des prisonniers pour en tirer rançon, n'essayèrent pas de les poursuivre et firent quartier à ceux qui voulaient se rendre[2].

De grands cris, cependant s'élevèrent tout à coup dans la direction de Maisoncelles, sur les derrières de l'armée et attirèrent l'attention d'Henri de ce côté. On vit sortir du village quelques-uns des archers qui avaient été préposés à la garde des bagages : ils accouraient en toute hâte et annoncèrent qu'un détachement français avait tourné la position et prenait l'armée à revers. Au même moment, le troisième corps qui stationnait en avant de Canlers fit mine de s'avancer. Le roi crut qu'il allait être entouré et qu'il faudrait livrer un troisième combat. Ses nombreux prisonniers devenaient un très-grave danger : il donna l'ordre barbare de les égorger :

[1] Hist. d'Angleterre, par Lingard, l. VI, p. 32.

[2] Chron. de Saint-Remy, ch. 62.

les soldats s'y refusèrent, non par humanité, mais par intérêt. L'instant était critique. Un gentilhomme et deux cents archers furent désignés pour cette boucherie ; ils firent asseoir les prisonniers à qui les Anglais avaient ôté leurs casques pour les reconnaître, et commencèrent à les assommer à coup de masses [1]. L'armée faisait entendre des murmures, les chevaliers pleuraient en pensant au déshonneur que cette horrible exécution allait faire rejaillir sur eux, et à la quantité de braves gentilshommes auxquels elle coûtait la vie [2]. Il aurait fallu, dit le chapelain d'Henri V, un cœur de pierre pour contempler d'un œil sec et avec sang-froid un tel spectacle.

Ce qui avait donné lieu à ce terrible épisode n'était qu'une fausse alerte. Isembart d'Azincourt, Robert de Bournonville et Rifflart de Plamasse [3], croyant la bataille gagnée, s'étaient jetés avec six cents paysans sur les bagages du roi d'Angleterre pour les piller. Ils réussirent en effet à prendre sir John Carew [4] et à enlever quelques-

[1] Chron. de Saint-Remy, ch. 62. — Chron. de Wavrin, part. V, liv. I, ch. 12. — Chron. de Monstrelet, t. I, ch. 154. — Mém. de P. de Fénin, ch. 63.

[2] Chron. anglaise, mss. p. 226.

[3] Monstrelet dit : Clamasse.

[4] The battle of Agincourt, by Harris Nicholas, p. 362.

uns des joyaux du roi, entre autres une épée ornée de pierres précieuses qu'ils donnèrent plus tard au comte de Charolais pour s'assurer la protection de ce prince contre le duc de Bourgogne[1]. Mais au lieu des éloges qu'ils avaient espéré mériter ils ne recueillirent que le blâme universel pour une entreprise dont le résultat unique avait été de faire sacrifier tant de leurs compatriotes, de plonger dans le deuil un si grand nombre de familles. Le duc Jean-sans-Peur, leur seigneur immédiat, punit sur ces trois gentilshommes le crime des Anglais et leur infligea une longue détention. Les paysans furent pendus. Le roi pourtant ne perdit même pas ses bijoux, car le sire de Gaucourt, ancien capitaine de Harfleur, fait prisonnier pour la seconde fois, promit, si on lui rendait sa liberté sans rançon, de retrouver tous les objets enlevés, et il parvint à les racheter pour un prix très-élevé[2].

Lorsqu'on s'aperçut que ce n'était qu'un coup de main au lieu d'une attaque sérieuse, le roi fit cesser le massacre, mais un millier d'hommes avait déjà été égorgé de sang-froid. Quelque soient les motifs qui aient inspiré à

[1] Chron. de Monstrelet, liv. I, ch. 154.

[2] Vies des Grands Capitaines, par Mazas, t. IV, p. 471.

Henri V cette résolution inouïe, elle restera imprimée comme une tache indélébile sur la réputation du héros de l'Angleterre. Quant au mouvement que l'on avait cru remarquer dans la troisième division française, il y avait eu, en effet, quelque chose de vrai et on ne s'était pas tout à fait trompé. Cette division était, comme on l'a déjà dit, composée de milices des communes : les comtes de Fauquemberghes, de Marle et le sire de Longroy avaient tout mis en œuvre pour leur inspirer l'ardeur qui les animait, et n'avaient pu y réussir. Désespérés de leur insuccès, les trois barons ne voulurent pas survivre à leurs compagnons d'armes ; ils vinrent se jeter, avec six cents hommes à peine, dans les rangs ennemis où ils trouvèrent ce qu'ils cherchaient, la mort ou la captivité [1].

Les Anglais étaient brisés de fatigue, couverts de blessures, et il importait beaucoup qu'ils n'eussent plus aucun combat à soutenir, car alors ils auraient pu périr dans leur triomphe. Henri se hâta de dépêcher à Canlers le sire de Ross pour représenter aux milices que le roi vainqueur, leur permettait de se retirer en paix, mais que si elles ne le faisaient pas elles s'exposeraient à de

[1] Hist. d'Angleterre, par Lingard, t. VI, p. 35.

terribles traitements et qu'on ne ferait de quartier à personne. Le sire de Ross les trouva déjà très-ébranlées et son message acheva de les décider. Repliant leur drapeau et faisant volte-face, elles prirent la chaussée de Fruges et disparurent à l'horizon. Un millier d'archers anglais les suivirent pour prévenir un retour offensif dans le cas où le courage leur serait revenu [1].

La bataille était enfin gagnée : elle n'avait duré que trois heures. Les Anglais n'avaient à déplorer que la perte de seize cents hommes [2], deux princes du sang, les ducs d'Yorck et de Glocester, et de quelques grands seigneurs, notamment le comte de Suffolk [3], sir Richard Kighley, David Game, Thomas Fitz-Henry, et John de Peniton [4]. Sir John Garew avait été fait prisonnier. Le duc de Clarence, grièvement blessé, ne succomba pas à ses blessures.

Quand la résistance eut entièrement cessé le roi tra-

[1] Vies des Grands Capitaines, par M. Mazas, t. IV, p. 471.

[2] Chron. de Monstrelet, liv. I, ch. 154.

[3] Chron. anglaise mss. p. 242. — Elle accuse seulement 14 morts. — Elmham et Titus Livius disent 100. — La chron. de la Bibl. Harleienne, 23. — Les records de Salisbury. 17. — Pierre de Fénin et Berry, de 400 à 500.

[4] Chron. anglaise, mss.

versa le champ de bataille et aperçut parmi les prisonniers William Olandyne, ce banneret qu'il avait chassé de son camp à Southampton, et qui était venu se mettre au service de la France : il le fit percer de mille coups sur-le-champ[1]. Il appela ensuite Montjoie, roi d'armes de France, qui avait également été pris et lui dit en ne cherchant plus à cacher la joie qui rayonnait sur son visage : « Nous n'avons pas fait cette occision ; ains a été Dieu tout-puissant, comme nous croyons, pour les péchés des Français[2]. » Puis il lui demanda d'un ton moqueur à qui la victoire devait appartenir, de lui ou du roi de France. — A vous, sire, — répondit Montjoie — et à qui voulez-vous qu'elle soit ? — Quel est, — continua le roi, — le nom de ce chastel que je veois assez près de moi ? — Il a nom Azincourt. — Pourtant, — dit encore Henri — que toutes les batailles doivent porter le nom de la plus prochaine forteresse, village ou bonne ville où elles sont faites, celle-ci dès maintenant et perdurablement aura en nom la bataille d'Azincourt[3]. »

Le théâtre de l'action offrait un aspect terrible. Sur

[1] Vies des Grands Capitaines, par M. Mazas, t. IV, p. 473.

[2] Chron. de Monstrelet, liv. I, ch. 154.

[3] Chron. de Monstrelet, liv. I, ch. 154. — Chron. de Saint-Remy, ch. 63.

plusieurs points où la lutte avait été la plus acharnée, les cadavres s'élevaient à une hauteur de six pieds [1]. Les hérauts français et anglais et les clercs du roi, qui, par son ordre, parcoururent la plaine pour faire le recensement des morts, en enregistrèrent dix mille, dont huit mille gentilshommes [2]. Jamais désastre aussi grand n'avait été infligé à la France. Courtray, Crécy et Poitiers étaient surpassés. Parmi les princes et grands feudataires tués, on comptait le connétable Charles d'Albret, Jacques de Châtillon, seigneur de Dampierre, amiral de France ; le sire de Rambures, maître des arbalétriers ; Guichard Dauphin, grand-maître d'hôtel du roi ; Antoine, duc de Brabant, le duc Édouard de Bar, le duc d'Alençon, le comte de Nevers, Robert de Bar, comte de Marle ; Ferry de Lorraine, comte de Vaudémont ; Jean de Bar, sire de Puisaye ; le comte de Blamont, les comtes de Grandpré, de Roucy et de Fauquembergues, Louis de Bourdon.

[1] The battle of Agincourt, by Harris Nicholas, p. 354.

[2] Monstrelet est d'accord avec Saint-Remy, Wavrin, Titus Livius et Elmham dans l'évaluation des pertes subies par la France — P. de Fénin dit 3 ou 4,000, comme Berry, comme les records de Salisbury. — Walsingham dit 4,600 nobles. — Otterbourne accuse 1,500 chevaliers tués.

La noblesse de Picardie avait été décimée. Monstrelet cite parmi les « grands seigneurs tant des marches de Picardie comme d'autres pays [1] » Baudoin d'Ailly, vidame d'Amiens ; Jean de Croy, grand bouteiller de France, et Archambaut, son fils ; Jacques de Heilly, maréchal de Guyenne ; David, sire et ber d'Auxy, qui avait été fait chevalier avant la bataille ; le seigneur de Brimeu, Jean Tyrel, sire de Poix, conseiller et chambellan du roi ; Raoul, sire de Créquy, dit l'Étendart ; le sire de Longroy, Vitart de Bours, Philippe d'Auxy, seigneur de Dampierre, bailli d'Amiens et son fils ; Valcran et Jean de Raineval, le sire de Longueval et son

[1] Cette liste, et celles qui vont suivre, ont été puisées aux sources les plus sûres. Pour Monstrelet, on a consulté, outre l'édition de 1593 et celles données par MM. Buchon et Douët-d'Arcq, tous les exemplaires manuscrits que la France possède de ce chroniqueur, notamment les beaux manuscrits nos 8344, 8345, 8347, 9662 de l'ancien fonds français ; no 93 du supplément français ; 8299, fonds Colbert, et 32, fonds La Vallière (Bibliothèque Impériale). On en a fait autant pour les autres chroniqueurs, dont on a conféré les meilleurs textes imprimés et les meilleurs manuscrits. De plus, et afin de rendre la liste, sinon plus complète, du moins plus intelligible, on a ajouté, partout où il a été possible de le faire, les prénoms des personnages qui, le plus souvent, ne figurent qu'avec la dénomination de : le sire ou le seigneur, comme, par exemple, le sire d'Auxy. Ces renseignements ont été empruntés, soit aux grandes collections de pièces originales des Archives ou de la Bibliothèque Impériale, soit aux ouvrages du P. Anselme, de la Chesnaye-des-Bois, etc....

frère Alain, Colart de Mailly, dit Payen, et Colart son second fils[1] ; le sire d'Inchy, Guillaume de Saveuses, le seigneur de Neufville et son fils ; Jean de Recourt, châtelain de Lens ; Jean de Soissons, sire de Moreuil, chambellan du roi et capitaine de Compiègne ; Rogues de Poix, gouverneur de Ponteaudemer ; Jean de Béthune, seigneur de Mareuil-en-Brie, et son fils Colart ; Simon de Craon, sire de Clacy ; Guy de la Roche-Guyon, conseiller et chambellan du roi ; le vidame de Laon, les seigneurs de Galigny et de Bauffremont en Champagne, Pierre de Tourzel, dit d'Alègre[2] ; Jacques de Ham, le sire de Saint-Brice, Christophe de Fosseux, Renaut de Créquy, sire de Contes et son fils Philippe ; le sire de Mametz et Lancelot, son frère ; Mathieu et Jean de Humière, frères ; Louis de Beaussault, le seigneur de Ronq, Raoul de Mametz, Oudart de Renty et ses deux frères ; le seigneur d'Applaincourt et son fils Jacques ; Louis de Ghistelles, Robert de Wavrin, sénéchal de Flandres, et son fils ; le sire de Liedequerque, Jacques de l'Écuelle, Robert de Hames, les seigneurs de Pouques et de Hondschoote, Jean de Bailleul, Raoul de Flandres, Colart de Fosseux, Pierre

[1] Ils furent enterrés tous deux à Saint-Nicolas d'Arras.

[2] Il fut enterré dans l'église de Notre-Dame de Clermont.

de Rosimbos et son frère; Louis de Boussy, le sire de Thiennes, le seigneur d'Azincourt et son fils; Hutin Quiéret, le bègue de Cayeu et son frère Payen; les sires de Wargines et de Saint-Crépin, Guy de Nesle, sire d'Offémont, conseiller et chambellan du roi, et Raoulquin, son fils; le vicomte d'Esquesnes, Pierre de Beauvoir, bailli du Vermandois; Jean et Griffon de Lully, frères; Mathieu de Rouvroy, seigneur de Saint-Simon, dit le Borgne, et son frère Jean, dit Gallois; Colart de la Porte, seigneur de Bellincourt; Yvain de Cramailles, les seigneurs de Cerny en Laonnais, de Chavency, de Blainville, du Tret, de la Rivière, de Tignonville et de Courcy, Dreux d'Argies, sire de Béthencourt, Gobert de la Bove, Guillaume Martel, sire de Bacqueville, porte-oriflamme de France, et Jean Martel, chambellan du roi, son fils; le seigneur d'Ivry, et son fils Charles; le sénéchal d'Eu, les seigneurs de Sainte-Beuve, de Combourg et de la Heuse; Robert de Harcourt, baron de Beaumesnil; Yves de Vieuxpont, Bertrand Paynel, les sires de Chambois, de Saint-Cler, de Montcavrel et d'Offreville, Enguerran et Charles de Fontaines, frères; Amaury de Craon, seigneur de Briolé; les sires de Montejan, de la Haye et de l'Ile-Bouchart; Jean de Craon, sire de Montbason, grand-échanson de France; Jean de Beuil, chambellan du duc

d'Anjou ; les sires de Beaumont-sur-Loire, d'Asse et de l'Ile-Gomort, Antoine de Craon, seigneur de Beauverger, panetier de France ; Anne de la Tour en Auvergne, seigneur d'Oliergues, chambellan du duc de Berry ; Jean de Dreux, Gauvain de Dreux, sire d'Enneval ; le vicomte du Tremblay, Robert de Bonnay, Robert de Chalons, Jean de Bonneval, le sire de Montgogier, Jean de Valencourt, le seigneur de Saint-Tron, Ferry de Sardonne, Pierre d'Argies, Henri d'Ornay, les seigneurs des Roches, de la Crite et de Bétheneourt, Jean de Montenay, le vicomte de la Bellière, Bertrand de Rohan, sire de Montauban, chambellan du duc de Guyenne ; Bertrand de Saint-Gilles, Jean de Werchin, sénéchal de Hainaut ; les sires de la Hamaïde et du Quesnoy, Charles de Montigny en Hainaut, les seigneurs de Beaurain, de Jeumont et de Chin, Simon de Havrech, le seigneur de Potes, Jean des Grés, Allemand d'Escaussines, Christophe de Lens, Henri de Gavre, frère de l'évêque de Cambrai [1] ; Michel et Robert du Chastelet, frères ; Gilles de Waudripont, Arnould de Waudringhen, Pierre du Moulin, Jean de Buat, Georges et Henri de Quiévrain, frères, le sire de

[1] Il fut enterré dans le chœur de la cathédrale de Cambrai. (Cameracum christianum, par M. Le Glay, p. 56.)

Solre et Briffaut, son frère ; le Baudrain d'Esne, Maillart d'Assonville, Palamède de Marquoy, les seigneurs de Bousincourt en Santerre, de Fréchencourt en Tiérarche et de Warluzel, Michel de Hertaing, chevalier flamand ; Grenier de Brucamps, le seigneur de Moy en Beauvoisis, et Tristran, son fils ; Gaviot et Bertrand de Bournonville, frères, Lionel de Maldinghen et son frère ; Colart de Fiennes, Alain de Wandonne, Jean de Lannoy dit Lamont, Colinet de Sempy, le seigneur du Bois-d'Annequin, Lancelot de Clary, Lancelot de Fromessent, Jean d'Aumont, dit le Hutin, Robinet de Waencourt, Rasse de Montcavrel, le sire de la Rachie, Gérard de Herbaumes, Gérard de Réeourt, Robert de Montigny, Charles de Chatillon, chambellan du roi ; Philippe de Poitiers, les seigneurs de Frignoles et de Saint-Pierre, Guillaume Fortescu, Girard de Poutraines, Burel de Guéjames, le fils du bailli de Rouen, le Prévot des maréchaux, Bertrand de Belloy, le seigneur de Baisieux et son frère ; Martel de Walhuon, Jean de Malestroit, Raoul de Ferrières, Raoul de Longueil, Henri de Lalande, Arnaud de Corbie, Jean d'Estouteville, Yvain de Beauval, Brunel Fretel, le Baudrain de Belloy, Renaut d'Azincourt, Pons de Saluces, gouverneur du comté de Réthel ; le seigneur de Marquètes, Yvon de Morvilliers, Simonet de

Morainvilliers, Jean de Folleville, bouteiller du duc de Guyenne; Gallois de Fougères, Lancelot de Rubempré, Lionnel Torbis, le seigneur de Boissay, Antoine d'Ambrines, Hector de Chartres, dit le Jeune, grand-maître des eaux et forêts de Picardie, maître-d'hôtel du roi, et ses deux frères; Topinet de la Neufville, Thiebaut de Fay, le seigneur de Beauvoir-sur-Ancre, Hue des Auteulx, le seigneur de Cauroy et son frère, Eustache d'Ambrines, Lancelot de Couey, Jean de Lannoy, Colart de Montbertaut, Charles Boutery, vicomte de Maisnières; Guy et Jean Gourle, frères; le Bon de Sains, Antoine de Brouilly, Guillaume de Villers, Boissart de Rougefay, Aubert de Merbres, Renaut de Villers, seigneur de Verderonne; Floridas du Souich, le sire de Regnauville, Baugeois et Gamart de la Beuvrière, frères; Le Ploutre de Griboval, Pierre Aloyer, Perceval de Riquebourg, le seigneur de Fieffes et son fils; le bègue de Quenoulles, Godefroy de Saint-Marc, le seigneur de Teneques, Jean d'Herlin, Simon de Monchaux, Maillet et Pons de Gournay, frères; Jean, Pierre et Lancelot de Noyelles-sous-Lens, Caruel de Hangart, Jean d'Authieulle, seigneur de Wavrans; Renaut de Griboval, Guillaume d'Erin, Pierre de Remy, Sausset d'Esne, le seigneur de Haucourt en Cambrésis, Guichart d'Ausne, le seigneur et Colart

de Rasse, le seigneur d'Epagny, Louis de Chepoy, Jean de Chaule, le seigneur de Brétigny, Jean du Blaisel, Gilbert de Griboval, Baudouin de Belleval, chambellan du duc d'Orléans ; Guerart de Havresis, Louis de Verchins, Estourdi et Bertrand d'Ongnies, frères ; Henri de Boissy, seigneur de Chaule, Artus de Moy, le borgne de Noailles, Floridas de Moreuil, Bridoul de Puisieux, Baugeois de Griboval, le vicomte de Domart, Ponchon de la Tour, Godefroy de Prouville, Aléaume de Gapennes, Hector et Philippe de Saveuses [1], Antoine de Beauverger, Jacques de Lichtervelde, Dreux d'Ongnies, Guillaume, comte de Horn et d'Altena, grand-veneur héréditaire de l'empire [2], Jean de Montagu, archevèque de Sens, « qui fut peu plaint pour ce que ce n'estoit pas son office [3], » Jean de Coetquen, le seigneur de Châteaugiron, Guillaume de la Folie, Guillaume Le Ver [4], le seigneur de Bourbourg, Philippe de Wissoc, Guillaume d'Averhoult [5], les seigneurs de Heyne et de Schonvelde, Roland de Bruges,

[1] Chron. de Monstrelet.

[2] Chron. de Saint-Remy, ch. 64.

[3] Juvénal des Ursins.

[4] Vie d'Arthus de Bretagne, comte de Richemont, connétable, p. 188.

[5] Puits artésien, année 1837, p. 381 et suiv.

sire de la Gruuthuse [1]; Hugues d'Amboise, chambellan du roi; Jean d'Angennes, Aléaume de Bournonville, Robert de Chabannes, Hugues, Gaspard et Robert de Châtillon, Hugues du Bellay, Jean du Biez, Pierre de Villaines, Jean de Hangest, chambellan du roi, capitaine de Boulogne; Guillaume de Longueil, gouverneur de Caen et de Dieppe, et ses deux fils Robert et Denis; Jean de Créquy, dit le Jeune, seigneur de Molliens; Charles de Montagu, chambellan du duc de Guyenne; Pierre d'Orgemont, chambellan du roi, échanson du duc de Bourgogne; Jacques le Brun, seigneur de Paloiseau; Guillaume de Prunelé, dit le Jeune, chambellan du duc d'Orléans; Pierre Gougeul, dit Moradas, seigneur de Rouville, chambellan et maitre-d'hôtel du roi; Raoul de Saint-Remy, chambellan du roi et du duc d'Orléans; Jean Le Veneur, Charles de Soyecourt, chambellan du roi, capitaine du château de Creil; Guillaume de Melun, comte de Tancarville, grand-bouteiller de France [2]; Jean et Oranglois d'Anvin de Hardenthun, Arnould d'Audregnies, Reginald, Guilbert et Alain d'Auxy, Antoine de Beaufort, seigneur d'Avesnes, maitre-d'hôtel du roi;

[1] Hist. de Flandres, par M. Kervyn de Lettenhove, t. III p. 147.

[2] Hist. des Grands Officiers, par le P. Anselme, et Hist. des Chanceliers de France, par Du Chesne, passim.

Adrien de Bernieulles, le seigneur de Crèvecœur, Jean de Coudun, Jean d'Esclaibes, Philippe de Fosseux, Hervé de Genevières, Baudouin de Lameth, Philippe et Henri de Lens, le seigneur de Torcy [1].

Les prisonniers étaient au nombre de quinze [2] à seize cents [3], tous nobles. Le comte de Richemont, légèrement blessé, fut reconnu à sa cotte d'armes ensanglantée [4]. Le duc d'Orléans et le maréchal Boucicaut furent retrouvés sous des monceaux de cadavres. Parmi leurs compagnons d'infortune on remarquait le duc de Bourbon, les comtes d'Eu et de Vendôme, Jacques d'Harcourt, capitaine de Rue et du Crotoy ; Jean de Craon, dit le Jeune, seigneur de Domart ; les seigneurs de Fosseux, de Humières et de Cany, Mathieu de Roye, Guy Quiéret, dit Boort, seigneur de Heuchin et de Tours-en-Vimeu ; Pierre Quiéret, seigneur de Haucourt ; Jean, baron de Ligne, maréchal de Hainaut ; le seigneur de Noyelle, surnommé le blanc chevalier, et Baudouin, son fils ; le sei-

[1] Chron. mss. de la bataille d'Azincourt, citée par M. Roger, p. 172 et suiv. de la Noblesse et Chevalerie de Flandres, de Picardie et d'Artois.

[2] Chron. de Monstrelet, liv. I, ch. 155.

[3] Chron. de Saint-Remy, ch. 55.

[4] Vie d'Artus de Bretagne, p. 5.

gneur d'Inchy, Jean de Waencourt, Athis de Brimeu, Jeannet de Poix, Gilbert de Lannoy, le sire d'Aucoch en Ternois [1], Edouard de Rohan, Olivier de la Feuillée, Jean Giffart, le seigneur du Buisson [2], Pierron de Luppe, Guichard de Sesse, Jean de Fell, Charles de Savoisy, Jacques de Brussy, Jacques de Trie, Théobald de Chantemerle, Guillaume d'Azincourt [3], Aléaume de Boufflers, Jean de Cambout, Jean, comte d'Harcourt et d'Aumale, Geoffroy du Puy, chambellan du roi ; Jean de Rochechouart, Georges de la Trémoille, grand-maitre des eaux et forêts de France [4] ; Hugues de Lannoy, chambellan du roi et du duc de Bourgogne, mais il parvint à s'enfuir pendant la nuit [5].

Parmi ceux qui assistèrent à la bataille et qui échappèrent à la mort et à la captivité, on cite Clignet de Brébant, amiral de France, Louis du Bois-Bourdon, le seigneur de la Ferté-Hubert, en Sologne [6], Tanneguy du

[1] Chron. de Monstrelet, liv. I, ch. 156. — Chron. de Saint-Remy, ch. 66. — Mém. de P. de Fénin, p. 65.

[2] Vie d'Artus de Bretagne, p. 188.

[3] Rymer, t. IV, part II, p. 149-163.

[4] Hist. des Grands Officiers, par le P. Anselme, passim.

[5] Chron. de Wavrin, part. V, liv. I, ch. 14.

[6] Juvénal des Ursins.

Chastel, prévôt de Paris [1]; le chroniqueur Jean, bâtard de Wavrin, seigneur du Forestel [2]; Robinet de Bournonville, Rifflart de Plamasse, Isambart d'Azincourt, Ferry de Mailly [3], Hugues d'Arpajon, Guillaume de Braquemont, dit Braquet, chambellan du roi; Philippe de Humières, Jean de Rohan, seigneur de Montauban, premier échanson du duc de Guyenne; Armand de Saint-Nectaire [4], Raoul d'Ailly, Binet Pappin, seigneur de Coquerel [5]; Jean d'Argies, Jean de Boffles, Louis Bournel, Jean de Chambly, Philippe de Fosseux, dit le Borgne, Jacques de Fosseux, Hue et Jean de Franqueville, Jean Quiéret, dit Rifflart [6].

Le roi ne se lassait pas du spectacle de sa victoire. Il resta quatre heures sur le champ de bataille et n'en fut chassé que par la pluie qui, vers le soir, recommença à tomber. Il regagna alors Maisoncelles et s'y établit dans

[1] Vie d'Artus de Bretagne, p. 6.

[2] Chron. de Wavrin, part. V, liv. I, ch. 14.

[3] Chron. de Saint-Remy, ch. 65.

[4] Hist. des Grands Officiers, par le P. Anselme, passim.

[5] Binet Pappin, écuyer, seigneur de Coquerel, reçut en don, par charte du 6 juillet 1417, de Raoul d'Ailly, vidame d'Amiens, à cause des services qu'il lui avait rendus et « espéciallement à la bataille d'Azincourt » une maison située à Abbeville, sur la rivière de Talance, dans la rue de la Pointe. — Pièce originale en parchemin; cab. de l'auteur.

[6] Trés. généal. de la Picardie. — Montres et quittances, passim.

le logement où il avait déjà passé la nuit précédente. Lui et ses chevaliers seuls prirent un repos dont ils avaient grand besoin. Les archers et les valets s'occupèrent sans relâche à transporter dans le village leurs morts et à dépouiller les vaincus. Quand le roi vit le lendemain la quantité d'armes et d'armures qu'ils avaient ramassées, il défendit à chaque homme de prendre plus d'un équipement pour sa part et fit entasser tout le reste dans une grange à laquelle on mit le feu [1]. On fit bouillir les restes du duc d'Yorck [2] et du comte de Suffolk pour pouvoir emporter leurs os en Angleterre ; et, après avoir placé les prisonniers entre l'avant-garde et le corps de bataille, les Anglais se mirent en marche vers Calais.

Le roi dut traverser de nouveau dans toute sa longueur le théâtre de la triple action de la veille. Les archers et les goujats avaient fait leur besogne en conscience : les cadavres « estoient tout dénués, comme quand ils issirent du ventre de leur mère [3]. » Quelques

[1] Chron. de Saint-Remy, ch. 64.

[2] Les barons, dans les guerres qu'ils se livraient incessamment au moyen-âge, faisaient porter, dans leur bagage, une chaudière neuve destinée, en cas de mort, à faire bouillir leur corps pour qu'on pût rapporter leurs os dans la sépulture de famille. V. Cantu : Hist. des Italiens. T. IV.

[3] Chron. de Monstrelet, liv. I, ch. 156.

blessés, ranimés par la fraicheur de la nuit, s'étaient relevés du milieu des morts, et s'étaient trainés dans les bois de Tramecourt où ils moururent ; d'autres, plus heureux, purent gagner, à la faveur de l'obscurité, les villages de Buscamp et d'Ambricourt : les Anglais en découvrirent plusieurs qui respiraient encore et les achevèrent impitoyablement [1].

Après le départ du roi d'Angleterre qui s'était arrêté pour jeter ses regards autour de lui, et quand les derniers trainards eurent disparu à l'horizon dans les profondeurs de la forêt de Ruisseauville, les paysans des environs s'abattirent dans la plaine, comme des oiseaux de proie, et firent main basse sur tout ce qui n'avait pas tenté la cupidité des vainqueurs, sur les vêtements, et surtout sur les armes dont les Anglais n'avaient choisi que les plus précieuses. Après eux il ne resta plus rien à recueillir.

Dès le même jour, quelques personnes charitables s'occupèrent à faire donner une sépulture chrétienne à tous ces pauvres cadavres qui gisaient nus dans la boue : le connétable d'Albret fut enterré dans l'église des frères mineurs de Hesdin ; les ducs de Brabant, de Bar et

[1] Chron. de Saint-Remy, ch. 63.

d'Alençon, les comtes de Nevers, de Blamont, de Vaudémont, de Fauquemberghes et l'amiral de Dampierre furent relevés, bien lavés et remis aux mains de leurs valets qui les avaient reconnus et qui les emportèrent dans leurs domaines [1]. On porta les gentilshommes des environs chez eux et on les enterra dans les églises de leurs seigneuries. Le comte de Charolais, qui fut plus tard Philippe-le-Bon, commit l'abbé de Ruisseauville et le bailli d'Aire pour faire ensevelir à ses frais les corps abandonnés, tant ceux que l'on connaissait, mais que personne ne réclamait ou qu'à raison de la distance de leurs manoirs on ne pouvait y transporter, que ceux que l'on ne reconnut pas. L'abbé et le bailli achetèrent un champ de vingt-cinq verges carrées et y firent creuser trois fosses profondes, de la largeur de deux hommes chacune [2]. On y déposa en leur présence cinq mille huit cents cadavres sans compter ceux qui étaient allés mourir de leurs blessures dans les villages, dans les villes ou même, comme on l'a dit, dans

[1] Philippe de Wissoc fut enterré dans l'église de Sainte-Aldegonde, à Saint-Omer; Jean de Croy, grand bouteiller de France, fut inhumé dans l'abbaye de Saint-Bertin ; Guillaume d'Averhoult fut déposé dans le caveau d'une chapelle de Saint-Denis, à Saint-Omer, où l'on retrouva son cercueil, en 1808. — Puits artésien, année 1837, p. 381 et suiv.

[2] Chron. de Monstrelet, liv. I, ch. 156.

les bois d'alentour, et qui furent mis en terre en divers endroits [1]. Jacques Déla, dominicain, évêque in-partibus d'Esquinnes, bénit, en qualité de procureur de l'évêque de Thérouanne, ce cimetière de la noblesse française qui fut entouré d'une haie d'épines et d'un large fossé.

La plus vaste tranchée avait été ouverte dans un champ nommé encore La Gacogne, de plus d'un arpent d'étendue et presqu'attenant au bois de Tramecourt. Jusqu'en 1734 cet enclos avait été l'objet des respects et même de l'effroi des paysans ; il était planté d'arbres qui mouraient sur pied sans que l'on y portât la cognée : ni hommes ni bestiaux n'y pénétraient. En 1734 on y érigea une chapelle qui fut démolie en 1793.

Pendant l'occupation de 1816 un officier supérieur anglais porta une main sacrilége sur cet asile des morts et y fit pratiquer des fouilles par ses soldats. Ses recherches, auxquelles l'autorité municipale se hâta de mettre fin, furent couronnées de succès : Outre une grande quantité d'ossements qui furent portés dans le cimetière d'Azincourt avec tous les honneurs militaires, il y trouva beaucoup de débris d'armes, de pointes de flèches, quelques pièces d'or et d'argent aux effigies des rois Jean, Charles V

[1] Chron. de Monstrelet, liv. I, ch. 156.

et Charles VI, et trois magnifiques oliphants en ivoire sculpté, couverts de légendes latines et garnis en cuivre [1].

Un pli de terrain, la butte de l'ancienne forteresse, voilà tout ce qui indique aujourd'hui au passant le champ de bataille d'Azincourt.

Henri V, qui était parvenu à Calais sans encombre, le 29 octobre, n'y resta que dix-neuf jours. Son triomphe l'avait épuisé ; une seconde victoire aurait anéanti son armée et il n'était d'ailleurs plus capable de tenir la campagne. Il s'embarqua donc le 16 novembre et revit le lendemain les côtes de l'Angleterre.

[1] Revue anglo-française, année 1835, p. 148.



LA JOURNÉE

DE

MONS-EN-VIMEU

ET

LE PONTHIEU

APRÈS LE TRAITÉ DE TROYES.

LA JOURNÉE

DE

MONS-EN-VIMEU

ET LE PONTHIEU

APRÈS LE TRAITÉ DE TROYES.

I

Le duc de Bourgogne pouvait raisonnablement se fier à Jacques d'Harcourt. Il avait été le compagnon du duc Jean-sans-Peur, il l'avait toujours assisté de ses conseils et de son épée, et nul n'aurait osé prédire qu'il trahirait jamais le fils de son ancien seigneur. Mais bien fou qui aurait compté sur la fidélité d'un homme dans ces temps où le père combattait contre son fils, le frère contre son frère, le vassal contre son suzerain, le valet contre son maitre. Le duc Philippe eut donc tort de s'en « émerveiller durement, » et s'il avait fait un juste retour sur lui-même, s'il avait écouté la voix de sa conscience, peut-être lui aurait-elle dit que le sire d'Harcourt reprenait le chemin

de l'honneur et du devoir en se dévouant désormais au fils injustement dépossédé de l'héritage paternel.

Jacques d'Harcourt avait voué aux Anglais une haine éternelle. Fait prisonnier à la bataille d'Azincourt, il était à peine revenu d'Angleterre, après deux ans de captivité, qu'il avait épousé Marguerite de Melun, comtesse de Tancarville. Le mariage fut célébré à Noyelles-sur-Mer, et aussitôt après, le nouveau comte de Tancarville partit avec sa jeune femme pour visiter ses magnifiques domaines. Son premier soin fut de renforcer et de compléter toutes ses garnisons, ajoutant aux anciens serviteurs de Guillaume de Melun, son beau-père, quelques-uns de ceux qui lui étaient le plus dévoués et s'associaient le plus franchement à son horreur des étrangers. Guillaume, en 1412, avait nommé le sire de Crasménil capitaine du château de Tancarville aux gages de cent livres par an [1]. Jacques le confirma dans son emploi, et, tranquille de ce côté, il donna tous ses soins à préparer une expédition hardie, dont le double but était d'enlever au roi d'Angleterre un de ses plus fermes appuis en Normandie, et de punir la trahison de l'un des siens qui s'était vendu aux ennemis de la France.

[1] Hist. du château et des sires de Tancarville, par Deville. Rouen, 1834, p. 187.

Jean VII, comte d'Harcourt et d'Aumale, chaud partisan de Henri V, s'était retiré dans son château d'Aumale. Il y était « atout son état [1], » ce qui n'empêcha pas Jacques d'Harcourt d'exécuter son projet avec autant d'adresse que d'audace. Accompagné de soixante hommes déterminés et bien armés, il arriva en plein jour à Aumale, et vint frapper à la poterne du château. Les officiers du comte, reconnaissant le cousin de leur seigneur, ne firent aucune difficulté de lui ouvrir les portes; ils l'accueillirent au contraire avec de grandes marques de respect, et laissèrent entrer avec lui une partie de sa suite [2]. Le reste avait reçu l'ordre de Jacques, pendant que l'on abaissait le pont-levis, de loger les chevaux dans la ville et de venir le rejoindre ensuite, ce qui fut ponctuellement exécuté.

Le comte d'Harcourt, sans méfiance, alla au devant de son cousin, le reçut avec un visage riant et en lui témoignant beaucoup d'amitié. « Beau cousin — lui dit-il — soyez le bienvenu. » On se mit à table. C'était plaisir de voir la bonne harmonie qui régnait entre les deux parents, et d'entendre comme ils dissertaient sagement

[1] Chron. de Monstrelet, ch. 187.
[2] Ibidem.

des guerres de France et de divers sujets de chevalerie, quand tout à coup Jacques, estimant que les hommes qu'il avait envoyés par la ville devaient être rentrés dans le château, se leva et porta la main sur le comte en lui disant : « Monseigneur, vous êtes prisonnier du roi[1]. — Beau cousin, que voulez-vous faire ? s'écria le comte au comble de la surprise. — Monseigneur, répondit Jacques, le roi, ne vous déplaise, m'a donné commission de vous conduire à lui[2]. » Là-dessus le comte se récria et se répandit en protestations de dévouement pour le roi, assurant qu'il était son serviteur aussi bien que Jacques d'Harcourt lui-même, qu'il n'avait jamais porté les armes contre lui, que l'on ne pouvait rien lui reprocher à cet égard : « Beau cousin, que dites-vous ? Je suis au roi comme vous savez, et n'ai rien fait en son préjudice ni contre sa majesté[3]. »

Les belles paroles, les promesses n'avaient aucun pouvoir sur Jacques, enchanté du succès de sa ruse. Le comte eut donc la mortification de voir son château changer de mains en si peu de temps, sans que ses gens

[1] Monstrelet, ch. 187. — Mémoires de Pierre de Fénin, publiés par Mlle Dupont, p. 101.

[2] P. de Fénin, p. 102.

[3] Monstrelet, ch. 187.

essayassent la moindre résistance, et d'être prisonnier là où tout à l'heure il commandait en maître. Jacques le fit étroitement garder, et veilla toute la nuit de crainte d'une surprise. Le jour venu, il s'occupa avec ses compagnons de rassembler tout ce qui était susceptible d'être transporté et le fit charger sur ses chevaux. Puis, après avoir laissé une garnison dans le château, il partit en toute hâte pour le Crotoy, emmenant avec lui son prisonnier, et monté sur un « bon cheval fauvel à courte queue[1], » qu'il avait eu dans sa part de butin.

Jacques d'Harcourt, qui possédait, du chef de son aïeule maternelle, Blanche de Ponthieu, les seigneuries de Noyelles-sur-Mer, d'Hiermont en Ponthieu et de Conteville[2], avait été nommé châtelain du Crotoy, en 1417, par le duc de Bourgogne. Jean-sans-Peur, jaloux d'établir son autorité dans le pays, avait promis de supprimer les tailles, impôts et gabelles en faveur des personnes qui l'aideraient et se mettraient de son parti, menaçant au contraire des châtiments les plus terribles ceux, de quelque condition qu'ils fussent, « soient universitez,

[1] Monstrelet, ch. 187.

[2] Hist. d'Abbeville et du comté de Ponthieu, par M. Louandre, t. I, p. 343.



estaz ou communautez, chapitres, colléges, nobles[1], » qui refuseraient d'adhérer à ses projets. Les sires d'Humbercourt, de Fosseux et Philippe de Morvillers avaient été choisis pour porter dans les bonnes villes les lettres patentes du duc, où ses intentions étaient expliquées plus au long. Leur mission eut un plein succès. Montreuil fut la première place qui accepta l'alliance du duc de Bourgogne. Amiens, Abbeville, Saint-Riquier et Doullens suivirent bientôt cet exemple. C'est alors que Jean confia à son fidèle serviteur Jacques d'Harcourt, comte de Tancarville, le commandement des châteaux du Crotoy et de Noyelles, fonctions importantes, puisque ces deux forteresses commandaient l'embouchure de la Somme et le cours de cette rivière jusqu'à Abbeville, et dont Jacques devait s'acquitter avec autant d'honneur et de profit pour lui que de dommage pour le successeur de Jean-sans-Peur.

Le comte de Tancarville ne séjourna pas longtemps au Crotoy, où il était arrivé sans encombre. Il y mit en sûreté son butin et son prisonnier, pour qui la captivité ne devait plus avoir d'autres limites que celle de sa propre existence. Les pensées de l'infortuné seigneur

[1] Monstrelet, ch. 166.

durent être bien amères, s'il apprit surtout, ce que l'on racontait tout bas autour de lui, que son fils Jean n'avait pas été étranger à la perte de sa liberté[1]. Il est certain, du moins, que Jean ne fit aucune tentative pour délivrer son père.

Le mois de juin était arrivé. Henri V, après avoir soumis Pont-de-l'Arche, venait de mettre le siége devant Rouen avec une puissante armée. Dans la capitale de la Normandie s'étaient enfermés, sur l'ordre du roi et du duc de Bourgogue, plusieurs chevaliers parmi lesquels on remarquait Jean de Neufchâtel, seigneur de Montagu, le seigneur de Bapaume, Antoine de Toulongeon et Girard, bâtard de Brimeu. Guy Le Bouteiller et le bâtard d'Arly commandaient en chef. La ville se défendit vaillamment et pendant six mois arrêta l'armée anglaise sous ses murs. Mais la situation des assiégeants était désespérée, et ils étaient en proie à une horrible famine. Quelques braves chevaliers résolurent de tenter un effort pour faire lever le siége ou au moins opérer une diversion qui permit de ravitailler la place. A Jacques d'Harcourt et à Thibault de Soissons, sire de Moreuil, revient l'honneur d'avoir conçu et dirigé cette entreprise qui,

[1] Monstrelet, ch. 187.

malheureusement, échoua. Suivis d'environ deux mille hommes, ils s'avancèrent jusqu'à deux lieues des assiégeants. Cent vingt hommes d'armes furent dépêchés en éclaireurs : ils devaient fondre sur des troupes anglaises qui étaient cantonnées dans un village assez près de Rouen, et se retirer ensuite en se défendant, de manière à attirer l'ennemi dans l'embuscade où l'attendait le gros des Français. Le projet réussit d'abord : les coureurs, ayant pénétré dans le village indiqué, avaient taillé en pièces les Anglais qui s'y trouvaient.

Averti par quelques fuyards de ce qui s'était passé, le roi d'Angleterre fit monter à cheval le sire de Cornouailles avec six cents hommes et l'envoya à la découverte, tandis que le camp était en rumeur, chacun s'attendant à voir déboucher l'armée française, commandée par le roi et par le duc de Bourgogne en personne.

Cependant, le seigneur de Cornouailles, ayant atteint le village où gisaient les cadavres de beaucoup des siens et où tout portait l'empreinte d'une lutte acharnée et sanglante, le traversa et découvrit alors les éclaireurs ennemis qui, selon leurs instructions, se replièrent aussitôt sur le corps d'armée. Il les suivit de si près qu'à peine les sires d'Harcourt et de Moreuil avaient-ils eu le temps de ranger leurs hommes d'armes en bataille quand

on leur présenta le combat. A cette vue, une terreur panique s'empara des Français. Pendant que les plus braves, et c'était, hélas ! le plus petit nombre, se battaient en désespérés pour sauver au moins l'honneur, les autres tournaient le dos et fuyaient honteusement à toute bride. Le sire de Moreuil et le bâtard de Croy furent faits prisonniers; Jacques d'Harcourt ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval [1]. L'histoire a oublié d'enregistrer, et il serait curieux de le savoir, si ce cheval était ce même « fauvel à courte queue » qu'il avait acquis à si bon marché lors de son expédition d'Aumale.

Cette affaire coûta encore au roi et au duc de Bourgogne près de deux cent quarante hommes, tant morts que pris, et n'empêcha pas Henri V de faire son entrée triomphale, le 13 janvier suivant, dans Rouen, qui s'était enfin rendue. Le lendemain, Alain Blanchard, mayeur de la vieille cité normande, disent les uns, « capitaine des gens du commun [2], » suivant les autres, payait de sa tête son courage et son inébranlable fidélité aux fleurs de lys, tandis que Guy le Bouteiller rendait

[1] Monstrelet, ch. 200. — P. de Fénin, p. 105.

[2] Monstrelet, ch. 201.

hommage au vainqueur et recevait pour prix de sa trahison avérée le commandement de Rouen avec le château et les biens de la dame de la Roche-Guyon[1].

La perte de Rouen entraîna celle de la Normandie entière. Toutes les villes se rendirent sans coup férir, et l'Angleterre fut de nouveau maîtresse d'une des plus belles provinces de la France.

Henri V n'avait pas oublié les injures qu'il avait reçues de Jacques d'Harcourt. Partout où il s'était agi de combattre les Anglais et de les inquiéter dans leurs faciles et cruels triomphes, on avait vu le comte de Tancarville au premier rang, précédé de sa bannière blanche aux flammes rouges, bleues et vertes[2]. Le roi implacable dans ses haines, jura de se venger, et bientôt il tint parole. Le duc d'Oxford fut dépêché pour réduire le beau château de Tancarville. On n'a peut-être pas oublié que le sire Guillaume de Crasménil en était capitaine. Sans même essayer de faire un simulacre de défense, sans décocher une flèche, sans rompre une lance, le châtelain, soit par peur, soit plutôt pour conserver ses

[1] Histoire des ducs de Bourgogne, par M. de Barante, t. IV, p. 406 (3e édition).

[2] Histoire du château et des sires de Tancarville, p. 186.

fiefs de Crasménil, de Belleville et de Perchehaye [1], négocia immédiatement la reddition de la place. Jean de Grey, chevalier anglais, fut investi du comté de Tancarville, le 31 janvier suivant, et mis en possession de tous les biens que Jacques d'Harcourt avait en Normandie.

Guillaume de Crasménil lui rendit hommage peu de jours après pour ses fiefs qu'il tenait de Tancarville et ne rougit pas de plier le genou devant Jean de Grey devenu, grâce à lui, le maitre de l'héritage de son suzerain, de son parent [2].

On comprendra maintenant, par cette rapide exposition, la cause du ressentiment implacable de Jacques d'Harcourt contre les Anglais. On sait pourquoi, plutôt que de s'allier à eux, il aima mieux renoncer aux amitiés de sa jeunesse, recommencer pour ainsi dire sa vie et imposer silence aux sentiments qui le portaient vers Philippe-le-Bon, nouveau duc de Bourgogne.

[1] Histoire du château et des sires de Tancarville, p. 190.

[2] Ibidem.



II

JEAN-SANS-PEUR venait de périr assassiné. Les moindres détails de cette scène tragique et des événements qui en furent la conséquence immédiate sont trop connus pour que l'on veuille les retracer ici. Philippe avait fait célébrer un service solennel pour son père, dont le corps sanglant reposait encore dans l'église de Montereau. Vingt-quatre évêques et abbés s'étaient réunis à Arras pour cette cérémonie. Jean de Luxembourg et Jacques d'Harcourt conduisaient le deuil en manteaux longs[1]. Jacques avait donc hérité auprès du fils de la confiance et de l'affection que lui témoignait le père. Cette occasion cependant est la der-

[1] Monstrelet, ch. 216. — Chronique du duc Philippe de Bourgogne, par Georges Chastellain, ch. 13.

nière où on le trouve aux côtés de Philippe. Il revint aussitôt s'enfermer dans son château du Crotoy.

Il s'occupa immédiatement à assembler, le plus secrètement qu'il put, de vastes approvisionnements de toute espèce, à réparer les fortifications du Crotoy, à y mettre tout en bon ordre et en bon état de défense, et enfin à augmenter la garnison. On dit qu'il la porta à douze cents hommes[1]. Nous avons entre les mains un document qui livre à l'histoire le nom d'un des gentilshommes qui se renfermèrent alors dans le Crotoy avec Jacques d'Harcourt. C'est une quittance de cinquante francs d'or donnée le 6 avril 1420 à Jacques d'Harcourt, « chevalier, capitaine et garde des villes et chastel du Crotoy, » par Jean de Belleval, écuyer, capitaine de vingt-quatre arbalétriers « estans oud. chastel du Crottoy et servans à la garde et défense dicelluy[2]. » Jean de Belleval appartenait à une maison

[1] Histoire de la ville de Rue et du pays de Marquenterre, par M. Fl. Lefils, p. 211.

[2] On nous pardonnera, nous l'espérons, ce souvenir donné à ceux dont nous sommes fier de descendre, parce qu'ils furent fidèles à leur pays et donnèrent leur vie pour lui. Nous demandons donc la permission de transcrire ici le texte de la quittance originale ; la voici :

« Saichent tous que je, Jehan de Belleval, escuier, cappitaine de « vingt-quatre arballestriers, estans en la ville du Crotoy, confesse

du Ponthieu. Son père avait été tué à la bataille d'Azincourt.

Les conseillers et les partisans du duc de Bourgogne avaient appris les sourdes menées de d'Harcourt et remarqué le mystère dont il se plaisait à s'entourer. Ils commençaient à croire, selon l'expression de Georges Chastellain, qu'il « devait avoir quelque estrange et nouvelle ymaginacion sur le temps advenir, plus avant qu'il ne la desclaroit. » Mais veillant sur sa conduite avec le soin le plus scrupuleux, ne laissant pas échapper une parole qui pût trahir son dessein secret, Jacques pouvait braver les soupçons, même dans le cas où ils auraient été portés à la connaissance du duc Philippe. Ses armements, l'accroissement des forces dont il disposait n'auraient été que du zèle pour la cause bourguignonne; ses approvisionnements, les réparations de ses remparts un effet de la prudence et de la prévoyance dont un bon gouverneur ne devrait jamais se départir.

« avoir eu et receu par la main de mons. Jacques de Harcourt, chler, « cappne et garde des villes et chastel du Crotoy, le some de cinquante « francz d'or en prest et paiement pour les gaiges de moy et de XXIV « arballestriers souffiz. armés et habillés, estans ond. chastel du « Crottoy et servans à la garde et deffense d'icelluy, de laqle some je « me tiens a bien paie. Tesmoing mon scel miz a ceste quittan. le « VIe jour davril, lan mil cccc et vingt. »

Jacques attendait donc, confiant dans sa force et dans l'ensemble de ses précautions, que la position se dessinât davantage et que l'orage que, comme tout homme un peu clairvoyant, il voyait se former à l'horizon envahit le ciel et éclatât sur sa tête : il n'attendit pas longtemps.

Il était aisé de pressentir quelle marche allait suivre le duc de Bourgogne, qui ne respirait que la vengeance du meurtre de son père et venait de déclarer à l'assemblée d'Arras qu'il sacrifierait tout pour parvenir à ses fins « corps et âme, substance et pays [1]. » Le 12 octobre était conclu entre la Flandre et l'Angleterre un traité de commerce qui fut le préliminaire de négociations plus sérieuses [2].

Les conférences furent longues ; Henri V demandait la main de madame Catherine de France, la couronne de France héréditaire dans sa famille après la mort de Charles VI, auquel il laissait pendant sa vie le vain titre de roi. Il réclamait le nom et les fonctions immédiates de régent du royaume, et voulait enfin que tous les princes, les seigneurs, les communes, les bourgeois et le peuple lui prêtassent serment de fidélité et d'obéissance comme à leur légitime souverain.

[1] G. Chastelain, ch. 5.

[2] Histoire de Flandre, par M. Kervin de Lettenhove, t. III, p. 164.

Philippe, oubliant qu'un sang français, et un sang royal, coulait dans ses veines, accepta ces propositions par lettres patentes signées de sa main. Henri l'avait décidé en le menaçant de s'allier au dauphin s'il ne se hâtait de « parachever le traité [1]. » A son tour, le duc de Bourgogne exigeait qu'un des frères du roi d'Angleterre épousât sa sœur, que lui et le monarque anglais s'aimassent et s'assistassent comme frères ; qu'ils fissent au dauphin une guerre sans trève et sans merci ; si le dauphin ou quelqu'un des siens étaient faits prisonniers, ils ne pourraient être remis en liberté sans le consentement de lui duc ; et, enfin, lui et sa femme, la duchesse Michelle, recevraient du roi Henri des terres pour vingt mille livres de rente [2].

La ratification de ce double traité eut lieu le 2 décembre. Il restait à faire accepter au malheureux Charles VI l'exhérédation d'un fils, la perte d'un royaume, le déshonneur. Son consentement, du reste, était à peine douteux. Tout ce qu'on pouvait craindre, c'était que Dieu permît qu'une dernière lueur de raison vînt éclairer l'abîme ouvert sous ses pas, et dans lequel

[1] G. Chastellain, ch. 9.

[2] Histoire des ducs de Bourgogne, t. V, p. 11.

le poussaient à la fois la main d'une femme et celle d'un parent, d'un Français. Philippe-le-Bon accepta le rôle odieux de présenter le traité à la signature de Charles. Le 21 mars, il fit son entrée à Troyes, entouré des ambassadeurs anglais, de ses plus illustres chevaliers, parmi lesquels on remarquait les sires d'Halewyn, de Commines, de Steenhuyse, de Roubaix, d'Uutkerke[1], et enfin d'une nombreuse armée. Accueilli avec enthousiasme par la foule qui criait *Noël* sur son passage comme pour le roi, il affecta un grand respect pour Charles VI et parut avoir oublié la folie de ce prince. Sa conduite s'expliquait aisément : il voulait, après avoir rendu hommage pour le duché de Bourgogne et les comtés de Flandre et d'Artois, obtenir du roi qu'au lieu de la dot en argent, stipulée lors de son mariage avec madame Michelle de France, on lui cédât Péronne, Montdidier et Roye, et que l'on renonçât à racheter Lille, Douai et Orchies; il réussit et cela eut lieu effectivement[2].

Henri V attendait à Pontoise le résultat des démarches de son allié. La nouvelle du succès complet qu'avait obtenu le duc de Bourgogue lui fut portée par le chance-

[1] Histoire de Flandre, t. III, p. 165.

[2] Histoire de Flandre, t. III, p. 166. — Histoire des ducs de Bourgogne, t. V, p. 16.

lier et le premier président du parlement de Paris[1]. Il se mit en chemin suivi d'un corps d'armée et arriva le 20 mai à Troyes. Le lendemain fut conclu et signé le traité qui vouait notre infortuné pays à quinze ans de désastres et de guerres civiles.

La publication du traité entrainait l'exécution immédiate de ses différentes clauses et conditions. Henri V réclama la prestation du serment de fidélité et d'obéissance que chacun lui devait en sa double qualité de régent et d'héritier de la couronne de France. C'était au duc de Bourgogne, premier pair du royaume, à donner l'exemple. Il le fit en ces termes : « Nous Philippe, duc de Bourgogne, pour nous et nos héritiers, jurons sur les Saints Evangiles de Dieu à Henri, Roi d'Angleterre, Régent de France pour le Roi Charles, de lui obéir humblement et fidèlement dans tout ce qui concerne la couronne et chose publique de France; et aussitôt après la mort du Roi Charles notre Seigneur, d'être perpétuellement homme lige et fidèle du Roi Henri et de ses successeurs; de n'avoir ni de souffrir pour Souverain Seigneur Roi de France aucun autre que le Roi Henri et ses héritiers; de n'entrer jamais en conseil ni consentement

[1] Histoire de France, par M. Henri Martin, t. VI, p. 67.

d'aucun tort qui pourrait être fait au Roi Henri et à ses successeurs, par lequel ils auraient à souffrir en leurs corps ou en leurs membres ou à perdre la vie ; mais au contraire de leur annoncer diligemment, autant qu'il sera en notre pouvoir, lesdits desseins par lettres ou messages[1]. »

La plupart des assistants, grands seigneurs, prélats ou hommes d'armes, imitèrent le duc de Bourgogne et rendirent hommage à leur futur souverain. On dit que quelques-uns des serviteurs de Philippe lui-même refusèrent pourtant de proférer les paroles qui avaient si peu coûté à leur maître, et que leur conscience se révolta à l'idée de cette alliance sacrilége. Le duc fut obligé d'intervenir et de les contraindre par des menaces et en invoquant l'obéissance qu'ils lui devaient et lui avaient jurée. De ce nombre étaient Jean de Luxembourg et son frère Louis de Luxembourg, évêque de Thérouanne. Vaincus par les prières et la colère de Philippe, ils cédèrent enfin. « Vous le voulez — dirent-ils — nous prêterons ce serment, mais aussi nous le tiendrons jusqu'à la mort[2]. » La suite fit bien voir qu'ils n'étaient pas parjures, et le

[1] Histoire des ducs de Bourgogne, t. V, p. 37, d'après la Chronique d'Hollinshed.

[2] Histoire des ducs de Bourgogne, t. V, p. 38.

dauphin n'eut pas d'adversaire plus constant que le seigneur de Beaurevoir, Jean de Luxembourg.

Si le peuple de Paris avait crié *Noël* « fort et haut en démonstrant grand signe de joye[1] » quand les deux rois et le duc de Bourgogne firent leur entrée dans la capitale, il était d'autres et meilleurs Français qui frémissaient d'indignation et se disposaient à embrasser chaleureusement la cause du dauphin. Philippe l'apprit bientôt à ses dépens.

Jacques d'Harcourt, auquel il est temps de revenir, était toujours enfermé dans le Crotoy, où il apprit le traité de Troyes et les premiers succès des armées anglaise et bourguignonne réunies. Sens, Montereau, Villeneuve-le-Roi, Melun et Paris étaient tombés au pouvoir de l'ennemi, après qu'on lui eût opposé partout une défense héroïque ; Charles de Valois, dauphin de Viennois, convaincu — suivant ses ennemis — de tous les crimes qu'on lui attribuait, était banni et exilé pour toujours du royaume, et proclamé incapable de posséder aucune seigneurie. Henri V, était retourné en Angleterre avec sa jeune femme, et le duc Philippe passait son temps en

[1] Histoire de Charles VI, par Jean Juvénal dés Ursins, édit. Michaud et Poujoulat, p. 561.

tournois et en fêtes dans les principales villes de son comté de Flandre. Le sire d'Harcourt crut que le moment de se déclarer était arrivé, et il se décida enfin à le faire.

Profitant de sa position, qui lui permettait d'entamer à la fois les hostilités par mer et par terre, Jacques avait fait équiper un navire avec lequel il comptait se porter sur les points les plus rapprochés de la côte où se trouvaient des garnisons anglaises. Ses espions lui apprirent qu'une nef chargée de blé était à l'ancre dans le port d'Etaples. Il fit aussitôt armer son navire et arriva au point signalé. Le combat s'engagea avec acharnement, mais il se termina par la prise de la nef, qui fut ramenée en triomphe au Crotoy. Or, il se trouvait justement que ce bâtiment appartenait à un chevalier du Ponthieu nommé Hémon d'Abbeville, sire de Boubers, qui tenait le parti du duc de Bourgogne et des Anglais. Hémon fut « bien esbahy de ceste prinse, et ne savoit à quelle occasion, car il ne cuidoit pas que messire Jacques, qui gentil chevalier estoit, et tous deux dung parti, deust porter couraige ennemy à son maître, ne penser telle malice[1]. » Il courut donc rejoindre Philippe et lui demanda justice,

[1] G. Chastellain, ch. 69.

« car la perte lui estoit dure et le déplaisir grand [1]. »

C'était pour le Ponthieu que bien plus grand allait être le déplaisir, et de même que souvent une petite cause amène un grand résultat, le blé du sire de Boubers devait mettre à feu et à sang toute la basse Picardie.

Le duc promit à Hémon qu'il aurait satisfaction d'une telle insulte, et il s'étonnait que, sans provocation, de propos délibéré, Jacques d'Harcourt, qui n'avait jamais fait sentir le poids de son bras qu'à ses ennemis à lui duc, s'en prît tout à coup à un de ses familiers. Il envoya donc à Jacques un message dans lequel, s'exprimant avec modération, il lui reprochait cette attaque inouïe contre un seigneur tout dévoué à la cause que d'Harcourt servait aussi, et lui ordonnait de restituer à Hémon de Boubers, son serviteur, tout ce qu'il avait pris et détenait contre la justice et la bonne foi. Jacques s'empressa de répondre à Philippe « qu'il sen tenist à content, » qu'il avait pris la nef en sachant bien à qui elle appartenait, qu'il avait employé la force pour s'en emparer, qu'il emploierait la force pour la garder et ne la rendrait que s'il avait le dessous dans la lutte.

Le duc fut très-irrité en recevant ces fières paroles et

[1] G. Chastellain, ch. 69.

ne douta plus de la défection de Jacques, qui allait en entraîner bien d'autres et lui susciter de grands embarras dans le Ponthieu, sur lequel il croyait pouvoir compter. Il est certain que si les nobles et les bourgeois du Ponthieu et du Vimeu avaient été convoqués par Philippe pour faire une rude guerre aux Anglais, ils se seraient levés comme un seul homme, et qu'à peine aurait-on pu constater quelques cas isolés de rébellion. Mais la position était bien différente. Quoique Abbeville, Saint-Valery, Rue et Saint-Riquier continssent des garnisons bourguignonnes; quoique la bannière de Bourgogne flottât à côté des léopards anglais sur les châteaux de la Ferté-lès-Saint-Riquier, de Drugy, d'Eaucourt, de Dommart, de Bailleul, d'Airaines, de Rambures, de Gamaches; quoique les Anglais fussent établis à Eu et à Monchaux, qui passait pour la forteresse la plus redoutable de tout le pays [1], l'oppression n'avait pu faire justice d'un sentiment trop vivace d'honneur et d'indépendance qui remplissait le cœur de presque tous les Picards. Les désastres de Crécy et de Poitiers étaient encore présents aux mémoires; l'herbe n'avait pas eu le temps de pousser sur la tombe des vaincus d'Azincourt.

[1] Monstrelet, liv. II, ch. 158.

Haine aux Anglais! Tel était le mot d'ordre des habitants du Ponthieu et surtout des bourgeois d'Abbeville. Ces derniers frémissaient de rage d'avoir été obligés d'accueillir dans leurs murs d'insolents vainqueurs.

Aussi, lorsque Philippe de Bourgogne eut conclu une étroite alliance avec Henri V, l'opinion générale, qui jusque-là lui avait été favorable, changea entièrement et lui devint tout à fait contraire. La nouvelle de la défection de Jacques d'Harcourt réjouit donc les Abbevillois. Ils firent des vœux pour le succès de ses entreprises, et l'on verra plus tard comment ils tentèrent de l'aider plus efficacement que par des souhaits stériles.

Comprenant qu'il ne tirerait rien de plus de d'Harcourt, espérant peut-être que tout n'était pas perdu de ce côté et qu'il ne s'agissait que d'une querelle entre gentilshommes, d'une guerre privée comme on en voyait si souvent à cette époque, le duc de Bourgogne dissimula son ressentiment et attendit un motif plus sérieux pour infliger au capitaine du Crotoy le châtiment qu'il lui destinait. Le sire de Boubers, qui perdait à cela son navire de blé, sans même avoir la consolation de penser qu'il allait être vengé, jugea très-sainement qu'il vaut mieux faire ses affaires soi-même que de les donner à faire aux princes ; il monta à cheval et partit pour Calais. Guil-

laume Valledo[1] ou Balledo[2] était alors capitaine de cette ville. Il accueillit bien le sire de Boubers, qui lui raconta comment Jacques d'Harcourt lui avait fait la guerre et comment il était probable qu'il allait recommencer, car il se retirait ostensiblement du parti bourguignon. Guillaume lui promit une revanche de nature à le satisfaire. Assemblant à Calais les garnisons de Guines et des forteresses les plus voisines, il se mit en mer avec elles et fit voile pour le Crotoy. Du haut de ses remparts, d'Harcourt put bientôt découvrir la flottille ennemie qui, avec la marée montante, franchissait la barre de la Somme et se déployait dans la baie. Il eut alors la douleur d'assister, sans pouvoir rien faire pour les défendre, à la destruction complète de tous les navires qui s'étaient réfugiés dans le havre du Crotoy, à l'ombre de ses créneaux. Rien ne fut épargné. Tout ce qui ne fut pas incendié s'abîma dans les flots. Quand la mer se retira, le capitaine anglais et Hémon de Boubers cinglèrent vers Calais, ne laissant derrière eux que des ruines et des débris.

D'Harcourt ne pouvait songer de sitôt à aller ravager

[1] G. Chastellain, ch. 69.

[2] Monstrelet, ch. 241.

à son tour le port de Calais ; du côté de la mer, toute expédition lui était interdite pour longtemps. Il sortit alors du Crotoy à la tête d'une troupe d'hommes d'armes bien montés et envahit « auleuns villaiges [1] » qui composaient l'apanage du sire de Boubers ou qui étaient sous son commandement. Imitant scrupuleusement l'exemple qui lui avait été donné par Hémon lui-même, il s'attacha à tout détruire. Les maisons furent brûlées jusqu'aux fondations, après avoir été pillées de fond en comble; ce qu'on ne put emporter, on le brisa ou on y mit le feu ; enfin tous les hommes valides, dont on pouvait attendre rançon ou service, furent saisis. Jacques d'Harcourt rentra au Crotoy chargé de butin, en traînant à sa suite un grand nombre de prisonniers.

Hémon de Boubers « en refit arrière autant et s'en vengea le mieulx quil povoit [2] » sur les possessions de son ennemi. Enfin d'Harcourt, renonçant le premier à des expéditions de pillards, également indignes de lui et de son adversaire, déclara la guerre au roi d'Angleterre et au duc de Bourgogne, releva la bannière française et appela à lui quiconque était partisan du dauphin. André,

[1] G. Chastellain, ch. 69.
[2] Ibidem.

sire de Rambures, de Dompierre et d'Escouy, fut l'un des premiers qui répondit à son appel. Il remplit son château d'hommes d'armes et commença à guerroyer de concert avec Jacques d'Harcourt; aussi, quand la perte de la bataille de Mons-en-Vimeu eut rétabli dans le Ponthieu l'autorité de Philippe et du roi d'Angleterre, Henri y distribua-t-il ses dépouilles entre ses partisans. Colart de Mailly, chevalier, seigneur de Blangy, et Ferry de Mailly, chevalier, son frère, reçurent en pur don le château et la terre de Rambures, « qui furent et appartindrent à Andreu de Rambures et à Jaques de Harecourt, chevaliers, » par lettres données à Amiens, en avril 1423[1]. Le 23 février précédent, David de Brimeu, chevalier, seigneur de Humbercourt, avait obtenu pour sa part la terre et la seigneurie de Drueat-lès-Abbeville[2].

Mais n'anticipons pas sur les événements.

A Jacques d'Harcourt se joignirent un grand nombre de gentilshommes qui avaient à venger quelques injures personnelles ou la perte d'un père, d'un parent ou d'un ami. Il faut citer entre autres Louis Bournel, Louis de

[1] Trésor des Chartes, reg. coté VIII^xx XII, pièce 286. D'après l'append. du Fénin de Mlle Dupont, p. 247.

[2] Trésor des Charles, reg. coté VIII^xx XII, pièce 547. D'après l'append. du Fénin de Mlle Dupont, p. 252.

Gaucourt, le Bon de Saveuses, Gauvain et Jean de Harcelaines, frères [1], Perceval de Houdent, Pierre Quiéret, Coquart de Cambronne, Jean de Caumont [2], et Rifflart de Campremy [3].

Jacques demanda encore du renfort aux garnisons de Compiègne et des environs [4] et, soutenu en outre par Poton de Xaintrailles et La Hire, il entra en campagne. Le château de Pont-Remy lui fut livré par Louis de Gaucourt, qui y commandait [5]. Les deux châteaux d'Airaines, de l'un desquels Pierre Quiéret était capitaine, avec six arbalétriers sous ses ordres [6], reçurent des garnisons dauphinoises. Le château d'Eaucourt fut emporté d'assaut. Le château de Drugy, qui appartenait à l'abbé de Saint-Riquier, et ceux de la Ferté et de Bailleul se rendirent. Gamaches fut livré par Louis Bournel, son gouverneur [7]. Xaintrailles entra en vainqueur dans Saint-

[1] P. de Fénin, p. 153.

[2] Monstrelet, ch. 241.

[3] P. de Fénin, appendice, p. 308.

[4] G. Chastellain, ch. 59.

[5] P. de Fénin, p. 158.

[6] V. une montre du Trésor généalogique de Picardie, par un gentilhomme picard, t. II, p. 187.

[7] P. de Fénin, appendice, p. 296.

Valery, où se trouvaient des Anglais depuis longtemps et des Bourguignons depuis peu [1]. Le château de Dourrier eut bientôt le même sort. Le Trésor des Chartes contient le récit des moyens employés pour le réduire, récit qui trouvera parfaitement sa place ici [2].

Jean Blondel, seigneur de Dourrier, était alors prisonnier en Angleterre et n'avait laissé pour garder son domaine que des « bonshommes de la ville » commandés par Lancelot de Dourrier, Pierre Blondel et le bâtard du Quesnoy. Inquiétés par les excursions du sire d'Harcourt et de la garnison de Noyelles, les habitants de Dourrier cherchèrent un refuge derrière les hautes murailles qui dominaient leurs chaumières. D'Harcourt, suivi de mille hommes « ou de plus comme on disoit [3] », vint incendier le village où étaient restés quelques paysans plus confiants ou moins effrayés que les autres. C'est par eux qu'il apprit combien le château était mal défendu. S'approchant des remparts, il appela Lancelot de Dourrier, qu'il savait être un des capitaines, et « moult durement

[1] Histoire de Saint-Valery et du comté de Vimeu, par M. Fl. Lefils, p. 135.

[2] Publié par Mlle Dupont dans l'appendice de son édition de Fénin, p. 297 à 300.

[3] Lettres de rémission, publiées dans l'appendice du Fénin, déjà cité.

de paroles oribles lui fist commandement quil lui rendist la forteresse ou se non il lui feroit tranchier la tête et à tous les autres qui la estoient avant qu'il feust vespres[1] ». Après que les trois gentilshommes se furent consultés ensemble, il fut résolu que Lancelot et Pierre Blondel iraient trouver Jacques et lui remontreraient qu'ils n'étaient pas en guerre avec lui, qu'ils gardaient le château pour leur seigneur, prisonnier des Anglais, et ne pouvaient par conséquent, sans forfaire à leur honneur, le remettre à d'Harcourt qui, de son côté, ne pouvait sans violer la justice et le droit des gens exiger qu'on le lui remît. Dans le cas très-probable où d'Harcourt ne se paierait pas de semblables raisons, on lui rendrait la place. Munis de sauf-conduits, ils sortirent des remparts, mais à peine étaient-ils en présence du sire d'Harcourt que, leur déclarant qu'ils étaient prisonniers, celui-ci envoya un message aux « bonnes gens qui oudit chastel estaient demourez sans chief » et leur fit dire que s'ils ne se rendaient sur l'heure Pierre et Lancelot auraient la tête tranchée et eux aussi, mais que s'ils voulaient obéir ils pourraient se retirer sains et saufs en emportant ce qui leur appartenait. Les bonnes gens « véant que sans chief

[1] Lettres de rémission, publiées dans l'appendice du Fénin, déjà cité.

ilz poroient pou faire » et se fiant à une bonne foi dont Jacques venait cependant de donner un exemple si peu concluant, espérèrent qu'en emportant leurs biens ils pourraient en même temps emporter ceux « que avoit ledit Jehan Blondel oudit Chastel ». Ils se décidèrent donc, et Jacques, fidèle cette fois à sa parole, les laissa partir tandis qu'avec ses hommes d'armes il prenait possession, au nom du dauphin, du château abandonné. Pierre Loys, « povre homme et chargié de femme et de plusieurs petits enfants, » était un des « bons hommes » de la ville de Dourrier qui fut témoin oculaire de cette affaire et y joua un rôle comme les autres. Il fut enfermé pendant deux mois au château de Hesdin par ordre du duc de Bourgogne, et c'est dans les lettres de rémission du mois de mars 1423, qui lui rendirent la liberté, que l'on trouve les détails précédents.

La prise du château de Mareuil, arrivée à la même époque, et peut-être quelque temps avant, fut accomplie dans des circonstances encore plus singulières. Un écuyer, Henri de Machy, s'était retiré avec sa femme, ses enfants et ses richesses dans le château de Mareuil, dont Jean de Vaudricourt était capitaine. Il avait « une queue de vin pour la boisson de lui, dudict cappitaine et autres hommes estans dedans ladicte forteresse », et

il en vendait aussi en détail. Un jour, on entendit frapper au guichet de la poterne. Henri de Machy descendit et reconnut Jean de Caumont, qui était du parti du dauphin et ami de Jacques d'Harcourt sans que Machy s'en doutât. Machy lui demanda ce qu'il voulait et s'il était seul. Jean répondit qu'il était seul en effet et qu'il venait pour boire de son vin. Mais derrière lui se cachaient une dizaine de compagnons bien armés que Henri de Machy ne pouvait voir. La poterne s'ouvrit et Caumont, s'élançant dans l'intérieur du château, s'en empara facilement. Le seigneur de Mareuil n'était donc plus maître chez lui. Henri de Machy s'en consola cependant et resta avec Caumont comme il était resté avec Vaudricourt [1]. On ne dit pas si ce dernier suivit son exemple. Mais le dauphin comptait une forteresse formidable de plus et que sa position rendait très-préjudiciable à la sûreté d'Abbeville et de ses habitants.

Pendant ce temps, Henri V débarquait à Calais, suivi d'une armée composée de quatre mille hommes d'armes et de vingt-quatre mille archers [2]. La position du duc d'Exeter et des Parisiens était assez précaire. Ils

[1] Lettres de rémission, reproduites dans le Fénin de Mlle Dupont, appendice, p. 308-309.

[2] Histoire d'Abbeville et du Ponthieu, t. Ier, p. 330.

demandaient du secours à grands cris. Chartres était investie par l'armée française, et Paris n'était pas à l'abri d'un coup de main. Le roi d'Angleterre se hâta d'envoyer en avant le comte de Dorset et lord Clifford avec douze cents lances, et prit ses dispositions pour les suivre de près[1]. Il partit donc de Calais à la tête du gros de son armée.

Le duc de Bourgogne, prévenu du débarquement d'Henri V, et d'ailleurs mandé par ce prince pour « avoir parlement ensemble de leurs affaires », se trouvait alors à Domvast, où il était retenu par un violent accès de fièvre[2]. Se mettant néanmoins en chemin, il arriva à Montreuil un peu avant le roi et fut contraint de s'y arrêter, car son mal avait redoublé d'intensité[3]. Il envoya au-devant du monarque anglais Jean de Luxembourg et « sa chevalerie[4] » pour le complimenter et lui porter ses excuses. Henri accueillit gracieusement Jean et les barons qui l'accompagnaient, et reçut « bien agréable » les « excusances[5] » de Philippe ; puis il con-

[1] G. Chastellain, ch. 71.

[2] Ibidem.

[3] Histoire d'Abbeville et du Ponthieu, t. Ier, p. 330.

[4] Monstrelet, ch. 243.

[5] G. Chastellain, ch. 71.

tinua son voyage et entra à Montreuil, où il se logea à l'hôtel de la Couronne, pendant que l'armée plantait ses tentes dans les environs[1]. Il y séjourna trois jours, et le quatrième il alla avec le duc coucher à Domvast. Le lendemain, en traversant Maintenay, Philippe se souvint que Jacques d'Harcourt y avait une maison et un moulin, qui furent brûlés par son ordre, tandis qu'on mettait « toute la terre en gast[2] ».

Henri V avait dit qu'il voudrait bien franchir la Somme à Abbeville; le duc l'entendit, et, prenant aussitôt les devants, il y courut. Or, les bourgeois d'Abbeville pour la plupart, on l'a déjà dit, consentaient à être Bourguignons, mais pourvu qu'ils ne fussent pas Anglais en même temps. Philippe, neutre ou partisan du dauphin, était acclamé comme le seigneur auquel ils étaient fiers d'obéir : devenu l'allié du roi d'Angleterre, il ne devait plus compter ni sur le respect ni sur l'affection des Abbevillois. On se taisait, car la ville était pleine d'hommes d'armes; mais les succès récents de d'Harcourt et des dauphinois avaient ranimé bien des colères, réveillé bien des espérances. Georges Chastellain

[1] Histoire d'Abbeville et du Ponthieu, t. Ier, p. 330.
[2] G. Chastellain, ch. 71.

en fournit la preuve dans une phrase pleine d'énergie : « Estoient les citoyens d'icelle et tous ses habitans assez restifs en le (Henri V) vouloir complaire et obéir, excepté que cremeur et faveur portoient beaucoup au jeune duc et à son parti sans vouloir estre Anglois[1]. »

Philippe, qui avait eu occasion sans doute de s'apercevoir de ce mauvais vouloir à l'égard de ses alliés, avait donc jugé utile d'exprimer en personne aux Abbevillois le désir du roi. Il rencontra, comme il s'y attendait, une vive résistance, et ne put la vaincre qu'avec des promesses : l'armée, dit-il, ne commettrait aucun désordre ; elle ne prendrait rien sans le payer à beaux deniers comptants, et la plus sévère discipline serait observée pendant le court séjour que les Anglais comptaient faire dans les murs d'Abbeville. La commune céda enfin aux instances du duc et consentit à ce qu'il voulait, mais à regret, et seulement pour lui être agréable[2].

Tandis que ces choses se passaient, Henri V, sa suite et son armée s'étaient arrêtés à Crécy, et le roi charmait les loisirs de son attente en chassant dans la forêt avec

[1] G. Chastellain, ch. 71.

[2] G. Chastellain, ch. 71. — Monstrelet, ch. 243.



ses barons. Il vit arriver avec satisfaction un chevalier que le duc de Bourgogne lui envoyait pour lui annoncer que tout étant réglé suivant son bon plaisir, il pouvait marcher sur Abbeville. Pour se rendre de Crécy à Abbeville, le roi d'Angleterre prit par Saint-Riquier. Or, on se souvient que les châteaux de Drugy et de la Ferté étaient depuis peu au pouvoir de Jacques d'Harcourt, qui y avait mis garnison. Le premier se rendit, et quand le bâtard de Belloy, qui était enfermé dans le second en qualité de capitaine, vit déboucher l'armée anglaise commandée par le roi en personne, il comprit qu'avec ses soixante hommes[1] il ne pouvait en arrêter vingt-huit mille, et sur la sommation qui lui fut faite d'ouvrir ses portes, il se constitua prisonnier[2]. Trois places voisines, Pont-Remy, Mareuil et Eaucourt, suivirent cet exemple et succombèrent également.

Après avoir ainsi reconquis, en chemin faisant et sans effusion de sang, plusieurs forteresses importantes, le roi d'Angleterre fit son entrée à Abbeville, où il fut reçu par le duc de Bourgogne et les « orateurs de la ville[3] ». On lui fit de beaux présents, et la tranquillité

[1] Monstrelet, ch. 243.
[2] Monstrelet, ch. 243. — P. de Fénin, p. 155.
[3] G. Chastellain, ch. 71.

la plus parfaite régna entre les troupes et la population jusqu'au lendemain. Ce jour-là, les « chars, charrettes et autres bagues [1] » défilèrent sur les ponts de la Somme après que toutes les dépenses eurent été soldées exactement, et le roi et le duc s'éloignèrent de compagnie. Henri V laissait à Abbeville un nouveau capitaine : Louis de Berghes, chevalier, seigneur de Cohen et de Bienque, chambellan du duc de Bourgogne [2]. Le roi et le duc avaient aussi pourvu au remplacement du bâtard de Belloy dans la capitainerie du château de la Ferté-lès-Saint-Riquier : ils confièrent ce poste à Nicaise de Boufflers, gentilhomme du Ponthieu [3].

Le duc de Bourgogne et le roi d'Angleterre s'étaient quittés à peu de distance d'Abbeville, et avaient pris congé l'un de l'autre « par un gracieux adieu [4] ». Le roi marchait sur Paris et le duc allait rassembler ses gens d'armes. Meaux était désigné comme le lieu du rendez-vous.

Suivi de trois mille combattants d'élite [5], Philippe

[1] Monstrelet, ch. 243.

[2] P. de Fénin, p. 156.

[3] P. de Fénin, p. 155. — Monstrelet, ch. 243.

[4] G. Chastellain, ch. 71.

[5] Histoire de Flandre, t. III, p. 169.

partit d'Amiens, qui lui était restée très-favorable, traversa Beauvais, Gisors, et fit camper ses troupes dans un gros village, à quelque distance de Mantes, où il se rendit à « privée mesgnie[1] » pour s'entretenir avec le roi d'Angleterre qui l'y attendait. Leur but était de forcer le dauphin à lever le siége de Chartres, où il était retenu depuis trois semaines[2]. Mais Charles n'attendit pas leur arrivée : il leva promptement son camp, se retira en bon ordre, et mit la Loire entre lui et ses ennemis. L'assemblée fut rompue, on se sépara. Henri alla investir Meaux, tandis que Philippe, à la tête de douze cents hommes d'armes[3], retourna en Ponthieu, où de très-graves événements rendaient sa présence nécessaire.

Pendant le séjour de l'armée anglaise à Montreuil, puis à Crécy et à Abbeville, Jacques d'Harcourt, s'attendant à chaque instant à être attaqué, s'était prudemment renfermé dans le Crotoy. La nouvelle de la prise de Drugy et de la Ferté n'avait fait que le confirmer dans ses craintes ; mais dès que l'armée anglaise se fut éloignée, il ne tarda guère à se remettre en campagne.

[1] Monstrelet, ch. 243.
[2] G. Chastellain, ch. 71.
[3] Histoire de Flandre, t. III, p. 169.

Le château de Mareuil, que Jean de Caumont avait fait démanteler et qu'il avait abandonné à l'approche du roi d'Angleterre, comme étant trop difficile à défendre [1], fut repris, mais avec de grandes pertes. Harcourt y laissa au moins cent cinquante des siens [2].

Pont-Remy et Eaucourt retombèrent également au pouvoir de Jacques, et les garnisons de Noyelles et du Crotoy recommencèrent sans obstacle à courir et à désoler le pays. Les vaisseaux destinés aux marchands d'Abbeville et qui, pour gagner ce port, devaient passer devant le Crotoy, étaient arrêtés et confisqués par le sire d'Harcourt; à tel point qu'une sorte d'ambassade lui fut envoyée pour obtenir la restitution des navires et la réparation du dommage. Elle se composait de Pierre de la

[1] P. de Fénin, p. 309.

[2] Histoire d'Abbeville et du Ponthieu, t. Ier, p. 330.

M. Louandre ne place qu'après la bataille de Mons la surprise du château de Mareuil racontée plus haut. C'est une erreur du savant historien, dont les renseignements sont d'ordinaire si exacts. Le texte des lettres de rémission accordées à Henri de Machy pour s'être laissé surprendre par Jean de Caumont, capitaine dauphinois, porte en propres termes que cet événement s'accomplit avant le passage à Abbeville du roi Henri V, et qu'alors les partisans du dauphin « desemparèrent ladicte forteresse de Marueil et se partirent ». Appendice du P. de Fénin de Mlle Dupont, p. 309.

Cauchie, doyen de chrétienté; de Jean Duflos et de Williaume de Mautort, échevin en charge[1].

On a peine à s'expliquer la conduite qu'avait tenue Jacques d'Harcourt dans cette circonstance, car tous les chroniqueurs sont unanimes à déclarer qu'il entretenait des intelligences très-étendues dans Abbeville et qu'il y comptait de nombreux alliés. L'aventure suivante en fait foi, d'ailleurs, et prouve en même temps que ses partisans ne se bornaient pas à des paroles, mais qu'ils savaient agir et ne reculaient pas devant le péril quand leurs passions politiques étaient en jeu.

Louis de Berghes, seigneur de Cohen, venait d'être nommé gouverneur d'Abbeville. Une nuit qu'il faisait « le sourguet à cheval[2] » et parcourait les quartiers de la ville, suivi d'une dizaine d'hommes et précédé de valets portant des torches[3], il fut tout à coup assailli au détour d'une rue par quatre hommes qui s'y étaient embusqués. En proférant des menaces de mort, ils l'attaquèrent vigoureusement, et Louis de Berghes fut

[1] Notices sur l'arrondissement d'Abbeville, par M. E. Prarond, t. II, p. 168.

[2] P. de Fénin, p. 167.

[3] Monstrelet, ch. 244.

gravement atteint, surtout au visage. Un avocat d'Abbeville, maître Jean de Queux, « homme de conseil, » qui chevauchait à ses côtés monté sur « ung fort cheval[1] », ne fut pas épargné davantage, et l'aventure se termina pour lui d'une manière encore plus tragique que pour le seigneur de Cohen. Il reçut un coup si violent sur la tête que, tout étourdi, ne sachant plus ce qu'il faisait, il piqua violemment son cheval. Le robuste animal, s'élançant au galop et n'étant plus dirigé par son maître, alla donner de tout son élan dans une chaîne de fer qui, selon l'usage, « tenant à une estache au meillieu de la rue[2], » la barrait entièrement. Par la violence du choc, le poteau fut arraché et, le cheval ayant été rouler sur le sol avec son cavalier, Jean de Queux, « l'homme de conseil, » resta tué sur la place[3].

Pendant que les serviteurs du seigneur de Cohen s'empressaient autour de lui et relevaient le cadavre, les agresseurs avaient gagné au pied, étaient sortis de la ville sans être inquiétés, ce qui montre bien la complicité des bourgeois d'Abbeville, et s'étaient réfugiés au Crotoy, où d'Harcourt les accueillit avec joie. Ils ne

[1] P. de Fénin, p. 167.
[2] Monstrelet, ch. 244.
[3] Monstrelet, ch. 244, et P. de Fénin, p. 167.

tardèrent pas, toutefois, à être pris et furent exécutés tous quatre.

Nous arrivons à l'événement le plus important de la guerre, à l'une des principales causes de la bataille de Mons-en-Vimeu et des sanglantes représailles qui signalèrent le triomphe du duc de Bourgogne, c'est-à-dire à la prise de Saint-Riquier, dont la nouvelle décida enfin Philippe-le-Bon à revenir en Ponthieu.

Si l'histoire n'était pas explicite sur ce point, il serait difficile de croire aujourd'hui, en voyant ce modeste bourg, qu'il a été jadis une ville importante de laquelle on a pu dire :

Turribus a centum Centula nomen habet [1].

En vain chercherait-on les cent tours dont Centule était si fière. De cette célèbre enceinte, que reste-t-il ? Quelques informes débris. A peine compte-t-on quinze cents âmes dans l'espace qui, sous Louis le Débonnaire, contenait deux mille cinq cents maisons et quatorze mille habitants [2]. Quoi qu'il en soit, Saint-Riquier

[1] Description historique de l'église de Saint-Riquier, par Gilbert, p. 5.

[2] Description du département de la Somme, par MM. Dusevel et Scribe, t. Ier, p. 63.



passait, au moyen âge, pour une des positions les plus importantes du Ponthieu : cela ne peut être révoqué en doute, quand on considère l'acharnement avec lequel tous les partis se la disputaient et les ruines qu'y accumulèrent plusieurs siècles de guerre.

Jacques d'Harcourt attachait donc beaucoup d'importance à la possession de cette « très belle villette de guerre et forte assez [1] », qui, bien garnie de défenseurs, l'incommodait extrêmement et l'entravait souvent dans ses projets. Sa prise assurait, en outre, celle des châteaux de la Ferté et de Drugy, où les Anglo-Bourguignons tenaient garnison, et qui commandaient les approches de la ville. Une fois maître de Saint-Riquier, Jacques, la prenant pour centre de ses opérations, pouvait faire pivoter ses troupes dans tout le pays dont sa nouvelle position lui assurait le libre accès et les lancer même jusqu'au pied des remparts de Montreuil, qui était restée très-attachée au duc de Bourgogne, malgré l'alliance anglaise.

Jacques fit part de sa résolution aux herminaux, comme on appelait, dit un contemporain [2], les partisans

[1] G. Chastellain, ch. 72.

[2] Chronique abrégée de J. de la Chapelle, publiée par M. E. Prarond, p. 139.



du dauphin. Poton de Xaintrailles et Guy de Nesle, seigneur d'Offémont, réunirent quinze cents chevaux, selon Jean de la Chapelle[1]; douze cents, selon Monstrelet[2]; trois cents seulement, selon Fénin[3], et suivis de ces forces, empruntées en partie à la garnison de Compiègne, ils traversèrent tout le Vimeu pour venir rejoindre d'Harcourt. Jacques les attendait au gué de Blanquetaque, qu'ils franchirent pendant la nuit[4]; il opéra sa jonction avec eux et les guida vers Saint-Riquier, en évitant Drugy et la Ferté. Les chroniqueurs ne nous ont pas conservé le détail des circonstances qui accompagnèrent l'entrée des « herminaux » dans la ville. Monstrelet et Fénin sont muets. Chastellain seul rapporte dans une courte phrase[5] que les bourgeois ne se souciaient pas de se rendre, mais que d'Harcourt fit tant par ses belles paroles et ses promesses qu'il leur persuada d'ouvrir leurs portes. Nous ignorons, par conséquent, si un combat, quelque court qu'il fût, avait précédé les négociations.

[1] P. 139.
[2] Ch. 244.
[3] P. 162.
[4] G. Chastellain, ch. 72.
[5] Ch. 72.

Après ou sans combat, une fois maître de Saint-Riquier, Jacques s'occupa de réduire Drugy et la Ferté, ce qui n'était plus difficile. On ne sait qui commandait à Drugy : Monstrelet dit seulement que la forteresse appartenait à l'abbé de Saint-Riquier et qu'elle se rendit sans coup férir. Quant au château de la Ferté, d'où Nicaise de Boufflers avait pu se voir enlever sa dernière chance de salut, il n'arrêta pas longtemps les vainqueurs. Soit que Nicaise fût [1] ou non vendu secrètement à d'Harcourt, il n'essaya pas de résister et traita aussitôt de la reddition de la place, qui lui avait peut-être été trop légèrement confiée et où il aurait pu au moins frapper quelques coups d'épée pour sa réputation.

Il n'y avait pas dans ce temps-là de victoire sans excès. Des scènes de violence et de pillage déshonoraient souvent les plus éclatants triomphes. Les sires d'Harcourt, de Xaintrailles et d'Offémont se mirent à courir le pays, saccageant les campagnes, rançonnant les malheureux paysans qui, innocents des querelles des princes, se voyaient ravir par les dauphinois ce que les Bourguignons n'avaient pu leur enlever et réciproquement, selon que l'un des deux partis faisait reculer

[1] Chastellain croit qu'en effet il l'était.

l'autre. Étendant leurs dévastations jusqu'au bord de la Canche, ils n'épargnèrent même pas les édifices sacrés et livrèrent aux flammes l'église de Conchy, dans laquelle s'étaient réfugiés les habitants du village avec ce qu'ils avaient de plus précieux. L'asile sacré fut envahi, ceux qu'il renfermait furent faits prisonniers et leurs minces richesses devinrent la proie des hommes d'armes [1].

Les résultats obtenus ainsi en peu de temps par les dauphinois étaient importants. Le Ponthieu était nettoyé des Bourguignons. Mareuil et Eaucourt, d'un côté, Saint-Riquier, Dourrier, où Poton de Xaintrailles avait mis garnison, Drugy et la Ferté, d'un autre, le Crotoy et Saint-Valery d'un troisième, entouraient Abbeville d'un cercle étroit et forçaient les Anglo-Bourguignons et le sire de Cohen à se tenir prudemment derrière leurs fortifications. Les deux châteaux d'Airaines et le château du Quesnoy menaçaient Amiens, et celui de Pont-Remy commandait la vallée de la Somme, de telle sorte que pour aborder Abbeville il fallait d'abord l'emporter, puis se rendre maitre successivement de ceux de Mareuil et d'Eaucourt. Les dauphinois ou « herminaux » pouvaient

[1] Monstrelet, ch. 244. — G. Chastellain, ch. 72.

se déployer sans obstacle dans tout le pays qui s'étend entre la Manche, la Somme, Montreuil et Hesdin. Sur l'autre rive de la Somme, les plateaux du Vimeu leur étaient également ouverts. Rambures, Gamaches, Helli-court, Longroy, Vismes, Saint-Maxent, Bailleul, et bien d'autres forteresses de moindre importance avaient été reconquises. Enfin la capitale du Ponthieu était favorable au dauphin : Harcourt, nous le répétons, s'y était ménagé des appuis, y comptait des amis. L'adhésion déclarée d'Abbeville à la cause vraiment française aurait pesé d'un poids considérable dans la balance et l'on pouvait raisonnablement, sur ce point, fonder quelque espoir sur les succès à venir. Le gain d'une bataille, par exemple, devait rendre Abbeville à la France.

Telle était la situation du Ponthieu lorsque Philippe de Bourgogne s'émut enfin et se décida à se mettre lui-même en campagne.



III

PHILIPPE avait appris coup sur coup les défaites des siens. La reddition de Saint-Riquier, qui était la clé des pays arrosés par l'Authie et la Canche et comme le poste avancé d'Abbeville, dont le duc savait apprécier la valeur, mit le comble à sa colère et le fit enfin sortir de son inactivité. Comprenant à merveille de quelle importance il était pour lui de regagner ce qu'il se doutait bien avoir perdu dans l'esprit des bourgeois d'Abbeville, il résolut de frapper un grand coup et de commencer la campagne par la conquête de Saint-Riquier.

Quand le duc de Bourgogne s'était séparé à Mantes du roi d'Angleterre, il était retourné sur ses pas, s'était arrêté à Beauvais et avait enfin établi son camp à Croissy.

C'est là qu'il reçut la première nouvelle des faits accomplis dans le Ponthieu depuis qu'il l'avait quitté. Il assembla aussitôt son conseil et l'on délibéra sur la conduite à tenir. La reprise de Saint-Riquier parut indispensable, et Jean de Luxembourg fut chargé par le duc de tenter un coup de main sur la ville. S'il réussissait, il devait poursuivre ses opérations; s'il échouait, il avait ordre de reculer et de venir rejoindre le corps d'armée qui marcherait plus lentement.

Luxembourg prit avec lui cinq cents chevaux, alla passer la Somme au pont de Picquigny, gravit les pentes escarpées qui séparent la vallée des plateaux de Vignacourt et se rabattit, probablement par Berthaucourt et Saint-Léger, sur Dommart-en-Ponthieu où il s'arrêta [1]. Son dessein était d'attirer dans la plaine les défenseurs de Saint-Riquier et de leur livrer une bataille décisive. La position de Dommart lui convenait pour cela mieux que toute autre. La faible distance qui sépare ce bourg de Saint-Riquier lui permettait de réunir tous les renseignements dont il manquait sur le nombre, l'esprit et les dispositions des dauphinois, et pouvait tenter ceux-ci de venir l'attaquer ; enfin, en cas de revers, il évitait, par

[1] P. de Fénin, p. 137. — Monstrelet, ch. 244.

là même, la démoralisation et la dispersion de troupes qu'entraîne toujours une longue retraite, et il avait l'avantage de s'appuyer sur le redoutable château des anciens sires de Saint-Valery, échu à Jacques de Craon qui était très-bien intentionné pour le duc de Bourgogne [1].

Le lendemain, Jean de Luxembourg sortit de Dommart et occupa « ung villaige au-dessus de Saint-Riquier [2] » que le chroniqueur ne nomme pas, mais qui doit être Coulonvillers. Pendant qu'il disposait ses troupes de manière à attaquer à l'improviste les dauphinois s'ils commettaient la faute de sortir de la place, ses coureurs chevauchaient jusqu'au pied des remparts de Saint-Riquier et provoquaient la garnison à venir rompre des lances avec eux. Elle fut assez sage pour mépriser des démonstrations dont elle pénétrait bien la portée et pour demeurer impassible. Trompé dans son attente et désespérant de triompher de la prudence de ses adversaires, le sire de Luxembourg alla rejoindre le duc de Bourgogne qui l'attendait à Auxy-le-Château.

Or, voici ce qui s'était passé pendant cette courte et inutile expédition.

[1] Description du département de la Somme, t. Ier, p. 142.

[2] Mémoire de Fénin, p. 158.

Le duc de Bourgogne était arrivé à Amiens. Il avait besoin de renforts et de provisions de toute espèce, et avait voulu les demander lui-même pour être certain de n'avoir pas à éprouver de refus. Cela n'était d'ailleurs pas à craindre. « Ceulx d'Amiens fort affectés à luy complaire[1] » lui promirent « assistence et service[2] », décidés peut-être qu'ils y furent par une certaine rivalité qui régnait entre la capitale de la Picardie et la capitale du Ponthieu, et qui faisait qu'Abbeville favorisant le dauphin et brûlant du désir de combattre les Anglais, Amiens s'empressait d'accueillir les étrangers et d'épouser la querelle de leur allié le duc de Bourgogne. Il fut convenu que le contingent fourni par la commune d'Amiens rejoindrait le duc au siége de Pont-Remy « dont moult fut esjoy ledict duc ».

Philippe se transporta, en passant par Doullens, à Auxy-le-Château, « ung bon gros village[3], » qui appartenait à son chambellan, le ber d'Auxy. C'est là que se réunirent les hommes d'armes qu'il avait convoqués et qu'il y attendit pendant trois jours. Après ce laps de

[1] G. Chastellain, ch. 72.

[2] Ibidem.

[3] Ibidem.

temps, on vit arriver avec ses cinq cents chevaux Jean de Luxembourg, qui rendit compte au duc de son insuccès, lui rapporta ce qu'il avait vu, la prudence et la force des défenseurs de Saint-Riquier, et conclut enfin à la peine que l'on aurait à les vaincre.

Philippe leva son camp le quatrième jour et se dirigea droit sur Saint-Riquier.

Un seul chroniqueur, Monstrelet, a rapporté exactement la route qu'il suivit dans cette circonstance. Il dit que l'armée, partie d'Auxy, coucha à Yvrench [1]. Laissant à sa gauche les fortifications de Saint-Riquier, assez loin pour que les machines de guerre ne pussent l'atteindre, assez près pour donner « despit à l'ennemie garnison qui y estoit [2] », par conséquent bien en vue de la place, l'armée traversa sans doute Saint-Mauguille, descendit à Buigny-l'Abbé, coupa près de Bellancourt, entre ce village et Ailly-le-Haut-Clocher, la route qui conduit d'Abbeville à Amiens, puis, suivant les bois de Francières et en traversant même une partie, elle atteignit les pentes assez escarpées qui dominent la vallée de Somme et Pont-Remy. C'était le soir de la fête de sainte Marie-Madeleine (22 juillet).

[1] Monstrelet, ch. 245.

[2] G. Chastellain, ch. 72.

Le château de Pont-Remy, situé à l'extrémité orientale d'une petite ile de la Somme, était plus facile à défendre que la plupart des forteresses occupées alors par les partisans du dauphin aux environs d'Abbeville. Outre les remparts, il était encore entouré de retranchements en terre [1] et relié par un seul pont à la terre ferme. Les Bourguignons se logèrent dans plusieurs « grandes maisons » qui faisaient face au pont et commencèrent l'attaque le lendemain (23 juillet). Mais des flèches portant des matières incendiaires, lancées du château, embrasèrent bientôt les toits couverts de chaume, et les Bourguignons furent contraints de déloger à la hâte et de s'établir plus en arrière. A peine eurent-ils le temps de sauver leurs chevaux [2].

Cinq ou six jours se passèrent ainsi sans qu'aucun progrès eût été fait par les assiégeants. Le village était presque tout entier réduit en cendres. Les arbalétriers, tirant à coup sûr à l'abri des murailles, ne laissaient approcher personne du pont-levis par lequel seulement les Bourguignons pouvaient entrer dans l'île [3]; car la garnison s'était emparée d'avance de toutes les barques

[1] Églises, châteaux et beffrois de Picardie, t. II.
[2] G. Chastellain, ch. 72.
[3] Ibidem..

et les avait mises en sûreté dans la partie de la rivière qui baignait presque les remparts du château.

Sur ces entrefaites, et tandis que les chevaliers maudissaient l'inaction à laquelle ils étaient condamnés, peut-être pour longtemps encore, un poursuivant qui arrivait de Saint-Riquier vint, au nom de six des gentilshommes qui y étaient renfermés, requérir six Bourguignons de rompre chacun trois lances en l'honneur de leurs dames[1], en leur laissant le choix du théâtre de la joûte[2]. Chastellain a connu exactement le lieu où s'accomplirent ces prouesses chevaleresques si bien en rapport avec les mœurs de l'époque ; malheureusement la désignation est restée en blanc dans sa chronique. Il est probable qu'aucun des deux partis ne pouvant, sans manquer à la courtoisie, faire faire à l'autre une plus longue chevauchée, on choisit un emplacement découvert et bien uni à moitié chemin entre Saint-Riquier et Pont-Remy.

Au jour fixé, Jean de Luxembourg partit du camp avec les six gentilshommes qui avaient obtenu du duc la permission de répondre au défi des dauphinois. Ils étaient bien montés et armés de toutes pièces. C'était Lyonnel de

[1] P. de Fénin, p. 159.

[2] G. Chastellain, ch. 72.

Bournonville, le bâtard de Roubaix, Pierre de Recourt, Henriet Lallement et deux autres dont la chronique n'a pas inscrit les noms [1]. Jean de Luxembourg les accompagnait en qualité de juge du camp. Dans la crainte que cette invitation ne cachât quelque embûche conçue dans le but d'enlever au duc de Bourgogne six de ses plus valeureux compagnons, il se fit suivre de trois cents hommes qu'il laissa dans un petit bois avoisinant le lieu du rendez-vous, et de cent hommes d'armes qui lui servirent d'escorte. Guy de Nesle, sire d'Offémont, le seigneur de Verduisant, Guillaume d'Aubigny et quatre autres seigneurs les attendaient, « Si sarrouta chacun et prit rent et les champions se mirent en appreste de férir des esperons chacun à son homme et bassans leurs lances vindrent de randon férir lung sur laultre par grand air [2]. » A la première passe, les dauphinois tuèrent les chevaux de Henriet Lallement et de Pierre de Recourt, « dont messire Jehan de Luxembourg fut malcontent ; » car, fidèle à ses soupçons, il croyait qu'on voulait enlever à ses amis tout moyen de retraite.

La nuit s'approchait : sur les douze combattants,

[1] P. de Fénin, p. 160. — Monstrelet, ch. 245.

[2] G. Chastellain, ch. 73.

dix [1] avaient fourni leurs trois lances, sans qu'aucun des cavaliers ni des chevaux eût reçu de nouvelles atteintes. Les deux partis se séparèrent très-satisfaits l'un de l'autre, après que Guy d'Offémont et Jean de Luxembourg les eurent fait « touchier ensemble et entreparler gracieusement à visière tenue [2] ». Les dauphinois rentrèrent à Saint-Riquier et les Bourguignons regagnèrent le Pont-Remy. Mais ce ne fut pas sans aventure : car, avant d'arriver auprès du bois dans lequel devaient se tenir cachés les trois cents hommes du sire de Luxembourg, les Bourguignons en aperçurent quelques-uns qui, ayant mis pied à terre, se promenaient sur la lisière des taillis, sans prendre souci d'être vus, tandis que leurs chevaux paissaient en liberté au milieu des champs de blé voisins.

Jean entra dans une terrible colère à la pensée du conflit qui pouvait s'ensuivre si les dauphinois, retournant sur leurs pas, se croyaient trahis. Il prit sa lance des mains de son page et s'élança au grand galop de son cheval sur les coupables.

A son approche, ceux-ci se hâtèrent de remonter sur leurs chevaux et de rejoindre leurs compagnons dans

[1] P. de Fénin, p. 161.

[2] G. Chastellain. ch. 73.

l'intérieur du bois ; mais l'un d'eux, un gentilhomme nommé Aloyer, ne put s'enfuir assez vite et eut la cuisse traversée par la lance du sire de Luxembourg. Le choc fut tel que la lance se rompit et que l'homme et le cheval roulèrent ensemble sur le sol. Sans s'arrêter, Jean de Luxembourg, tenant à deux mains le tronçon de son arme, fondit sur les autres et leur déchargea de grands coups sur la tête et sur les épaules, en les accompagnant de reproches et de menaces.

Après cette rude leçon de discipline, les Bourguignons rentrèrent au Pont-Remy sans encombre.

Cinq ou six jours s'étaient écoulés [1]. Le duc de Bourgogne commençait à craindre d'être obligé de lever honteusement le siége, car rien dans l'attitude des assiégés n'annonçait qu'ils voulussent se rendre, et les moyens manquaient pour les réduire, lorsqu'enfin arrivèrent les renforts promis par la ville d'Amiens. Les arbalétriers, les pavoisiers, les pionniers, l'artillerie, les maçons et les charpentiers remplissaient douze grands bateaux [2]. Philippe se félicita d'autant plus de leur venue

[1] P. de Fénin, p. 158.

[2] La même année, Charles VI autorisa les mayeur et échevins d'Amiens à vendre 300 livres de rentes à vie pour couvrir les dépenses des secours fournis par la ville au duc de Bourgogne, à l'occasion du

qu'ils lui amenaient des barques, ce dont il avait plus besoin que de toute autre chose.

Mais quand les assiégés virent que leur position s'aggravait, que les conséquences d'un assaut ne pouvaient plus désormais être douteuses, et qu'ils risquaient en se défendant de perdre tout ce qu'ils possédaient et leur bien le plus précieux, la liberté, ils se préparèrent à fuir. Réunissant « ce quils potrent de leurs biens[1] », ils traversèrent la Somme sur des bateaux dont ils avaient eu la précaution de se munir et coururent jusqu'à Airaines, où ils trouvèrent un abri dans les deux forteresses[2]. Aussitôt que les dauphinois eurent quitté le château, quelques-uns de « ceulx qui estoient dedens habitant anciennement[3] », hommes et femmes, s'empressèrent d'abaisser le pont-levis par lequel se précipitèrent les hommes d'armes bourguignons. Tout fut mis au pillage : le duc ordonna ensuite d'incendier le château et ce qui se trouvait dans l'île, ordre qui ne fut que trop rigoureusement exécuté. Il est probable qu'on

siége de Pont-Remy. V. Églises, châteaux et beffrois de la Picardie t. II.

[1] G. Chastellain, ch. 72.

[2] Monstrelet, ch. 245. — G. Chastellain, ch. 72.

[3] G. Chastellain, ch. 72.

démolit ce que les flammes avaient épargné et qu'il ne resta pas pierre sur pierre de cette « moult belle habitation[1] ». Rien, du moins, ne la rappelle dans le château actuel dont la partie la plus ancienne, la grosse tour surmontée de créneaux et de machicoulis, serait, dit-on, le seul reste du château reconstruit avant 1433 et pour remplacer celui que venait de détruire le duc de Bourgogne.

La nouvelle du succès des Bourguignons et de la ruine totale de Pont-Remy se répandit rapidement et porta l'effroi dans les garnisons d'Eaucourt et de Mareuil. Elles redoutaient avec raison un sort plus funeste que celui des défenseurs de Pont-Remy, car la position des deux châteaux ne permettait pas de s'opposer à leur complet investissement et ôtait aux dauphinois tout moyen de fuir. En cas de siége, il ne leur restait d'autre alternative que de se rendre ou de mourir les armes à la main. Ils s'arrêtèrent au parti, sinon le plus glorieux, au moins le plus prudent. Évacuant avec armes et bagages les châteaux d'Eaucourt et de Mareuil, ils y mirent le feu et se replièrent précipitamment sur Saint-Riquier[2]. La soumission des deux forteresses n'avait

[1] Monstrelet, ch. 245.
[2] G. Chastellain, ch. 72. — P. de Fénin, p. 159.

coûté qu'un jour au duc de Bourgogne, qui parvint sans obstacle à Abbeville dans la soirée, pendant que les fuyards, semant l'alarme partout sur leur passage, entraient dans Saint-Riquier.

La première partie du plan de campagne des Bourguignons avait réussi ; restait à accomplir la seconde et la plus difficile. Le duc Philippe ne voulait pas s'arrêter dans ses succès. Il ne demeura que trois jours[1] à Abbeville et employa ce temps à s'assurer de la coopération de la ville à son entreprise. Les bourgeois, peu zélés pour la cause qu'ils avaient embrassée malgré eux, ne pouvaient cependant pas, maintenant qu'ils étaient en face de Philippe et de son armée, refuser de faire pour lui ce qu'Amiens avait si spontanément offert. Le duc demandait un secours en argent et en hommes : il l'obtint. La ville lui prêta 2,000 « écus d'or à la couronne de France », et lui fournit des archers, des pavoisiers, des charpentiers, des pionniers et des canonniers [2]. L'armée, augmentée des contingents d'Amiens et d'Abbeville, se montait à six mille hommes environ.

A la fin du mois de juillet (1421), le 28 ou 29, le duc

[1] P. de Fénin, p. 159.

[2] Histoire d'Abbeville et du Ponthieu, t. 1er, p. 333.

de Bourgogne rassembla ses troupes qui étaient cantonnées dans les faubourgs, se mit en marche au bruit des trompettes qui sonnaient « tellement que l'ayr en retentissoit et la terre [1] », et alla établir son camp devant Saint-Riquier.

Les partisans du dauphin avaient pris toutes les précautions que commandait la prudence et n'avaient rien négligé pour prolonger la défense le plus possible. Ils avaient brûlé les châteaux de Drugy et de la Ferté, et rappelé dans la place les hommes d'armes qui composaient la garnison de ces deux forts. Ils avaient pensé que leur prise, celle de la Ferté surtout, les incommoderait extrêmement : mieux valait donc les sacrifier et mettre les assiégeants dans l'impossibilité d'en retirer le moindre avantage. L'œuvre de destruction s'était accomplie à la hâte, et les remparts de la Ferté, fortement endommagés, il est vrai, restaient encore debout; mais, au lieu de les garnir de ses hommes d'armes, le duc de Bourgogne y établit son quartier, après y avoir fait les réparations indispensables pour se mettre à l'abri des traits et de l'artillerie [2].

[1] G. Chastellain, ch. 74.

[2] G. Chastellain, ch. 74. — Monstrelet, ch. 246. — P. de Fénin, p. 169.

Saint-Riquier renfermait douze à quatorze cents hommes [1] commandés par Poton de Xaintrailles, Guy de Nesle, sire d'Offémont, le sire de Verduisant et d'autres braves gentilshommes, l'élite des partisans du dauphin ; la garnison était animée du meilleur esprit, et la ville était bien approvisionnée de vivres et de munitions.

Trois portes seulement donnaient accès dans Saint-Riquier : celle de Saint-Nicolas, située au sud-ouest et regardant Abbeville ; celle de Saint-Jean, située au nord-est et regardant Auxy-le-Château, et enfin celle du Héron, située vers l'ouest et dans la direction du Crotoy. Le sire de Croy s'établit à la première, Jean de Luxembourg à la seconde ; quant à la troisième, soit négligence, soit que l'armée n'ait pu y suffire, elle ne fut pas attaquée [2]. L'investissement n'était donc pas complet, et le ravitaillement de la place pouvait être tenté avec succès par les garnisons de Noyelles et du Crotoy, à la faveur d'une sortie des assiégés. Il était impossible de commencer un siége dans de plus mauvaises conditions que ne le fit le duc de Bourgogne. Ses machines de guerre, « bombardes et gros veuglaires [3], » faisaient, il est vrai,

[1] Monstrelet, ch. 246. — P. de Fénin dit seulement 600.

[2] Monstrelet, ch. 246. — G. Chastellain, ch. 74.

[3] G. Chastellain, ch. 74.

de vastes brèches aux murailles, entamaient les portes, crevaient les maisons et tuaient du monde aux dauphinois, mais ceux-ci faisaient de fréquentes sorties et ne rentraient pas sans avoir causé du dégat aux Bourguignons et sans ramener des prisonniers. C'est ainsi que furent pris, entre autres, Hémon de Boubers [1], que l'on peut regarder, avec d'Harcourt, comme les principaux auteurs de toute la campagne ; Jean de Crèvecœur, sire de Prosart; Jean de Courcelles, Henriet Lallement et le seigneur d'Ancellet [2].

Le mois d'août s'écoulait sans amener aucun changement dans la position des deux parties belligérantes. Les assiégés avaient toujours le dessus dans les escarmouches et les combats presque quotidiens livrés au pied de leurs remparts. De fréquents messages de Jacques d'Harcourt venaient exciter leur ardeur en faisant briller à leurs yeux l'espoir d'un prochain secours. Ils disaient : que Jacques avait envoyé des hommes sûrs à tous les chefs des dauphinois, en Champagne, en Brie, dans le Valois, à Compiègne, au dauphin lui-même, pour avertir du péril que courait Xaintrailles et de la perte probable de

[1] Il mourut en prison après une très-longue captivité. P. de Fénin, p. 161.

[2] P. de Fénin, p. 161. — Monstrelet, ch. 246. — G. Chastellain, ch. 74.

Saint-Riquier, qu'il considérait comme fort grave [1]; on pouvait certainement encore tout sauver, mais il fallait se hâter, réunir des hommes et opérer une diversion en attaquant le duc de Bourgogne, qui serait pris entre l'armée et les murs de Saint-Riquier; lui, d'Harcourt, appuierait ce mouvement avec l'élite des garnisons de Noyelles et du Crotoy.

Le secret ne fut malheureusement pas bien gardé, et le duc de Bourgogne fut promptement instruit des projets de ses adversaires. On les lui dénonça de partout où il comptait des amis, d'Amiens surtout [2]. Son conseil ayant été aussitôt assemblé, il fut unanimement résolu qu'on lèverait le siége de Saint-Riquier sans tarder. En effet, la position offrait des dangers. Si l'ennemi avait été plus prompt, si Philippe n'avait pas été prévenu, le salut de son armée aurait pu être gravement compromis. Les conséquences d'un combat dans de telles conditions étaient incalculables. Puisqu'il était certain que les dauphinois approchaient et qu'ils étaient peut-être même plus près qu'on ne le croyait, il ne restait à Philippe que deux partis à prendre, deux partis dignes de lui : tenter

[1] Monstrelet, ch. 246. — G. Chastellain, ch. 74.

[2] G. Chastellain, ch. 75.

un effort suprême, attaquer encore une fois Saint-Riquier avec une énergie désespérée, s'en rendre maître et s'y retrancher à son tour, ou bien lever le camp, passer sur l'autre rive de la Somme, et offrir la bataille aux Français. Tel était l'avis des conseillers du duc de Bourgogne.

Des deux alternatives, Philippe choisit celle qui paraissait la plus conforme à l'esprit et aux mœurs chevaleresques de son temps. Il se décida à courir les chances d'une bataille rangée, sans même savoir le nombre des adversaires auxquels il allait avoir affaire. Une fois la résolution prise de renoncer momentanément à Saint-Riquier, le plus sage était de la mettre à exécution sans délai. Il y avait un motif de plus pour se hâter : si la garnison de Saint-Riquier apprenait, et il était difficile qu'il en fût autrement, que les Bourguignons s'apprêtaient à partir, elle saisirait à coup sûr ce moment de désordre inévitable pour sortir de ses retranchements et pour remporter un facile avantage sur les troupes ennemies. Il fut donc arrêté que l'on se mettrait en marche la nuit, et la nuit même qui allait suivre la réunion du conseil.

A la chute du jour, le duc de Bourgogne fit appeler au château de la Ferté, où rien ne paraissait annoncer un si prochain départ, Philippe de Saveuses, « noble

escuier et saige de guerre [1], » et Jacques de Crèvecœur, frère de celui qui était prisonnier dans Saint-Riquier, et leur dit : « Or ça, seigneur de Crèvecœur et Philippe de Saveuses, vous en yrez prestement sans tarder à Abbeville passer la rivière de Somme, et de là vous tirerez ou pays de Vimeux et ailleurs s'il est besoing, pour enquérir et apprendre de lestat et de lestre de mes ennemis qui len diet qui me menassent et viennent combattre. Diligentez bien, enquestez et mectez cœur à mon commandement. Je vous suiveray, si Dieu plaist, de près encoires à nuyt, et me trouveres à vostre secours se besoing vous est. Allez, ne tardez rien, et mapportez vrayes nouvelles, je vous en prye [2]. » Il termina en leur annonçant qu'il mettait à leur disposition cent vingt chevaux pour cette entreprise, dans laquelle nous les suivrons.

La nuit était venue quand les sires de Saveuses et de Crèvecœur s'éloignèrent du camp. Poursuivant rapidement leur chemin, ils atteignirent Abbeville, se firent ouvrir les portes et traversèrent la ville en ne s'y arrêtant que le temps nécessaire pour faire rafraichir leurs che-

[1] G. Chastellain, ch. 75.

[2] Ibidem.

vaux [1]. Quand ils furent parvenus sur l'autre rive de la Somme, ils marchèrent avec plus de précaution et en observant un silence absolu. Ils étaient en vue d'Oisemont comme le jour commençait à poindre (30 août). Douze éclaireurs, commandés par Le Bègue de Grouches [2], prirent les devants et signalèrent bientôt l'ennemi. Les dauphinois, s'avançant rapidement et en bon ordre, se dirigeaient sur le gué de Blanquetaque. Le Bègue de Grouches parvint à faire prisonniers quelques traînards [3], entre autres deux archers [4], et, sans attirer sur lui l'attention des hommes d'armes français, il se déroba et vint rendre compte de ce qu'il avait vu à Philippe de Saveuses et à Jacques de Crèvecœur. Les deux archers, interrogés, avouèrent que l'armée découverte par les coureurs du Bègue de Grouches était bien celle du dauphin, qu'elle allait passer la Somme à Blanquetaque et que le but de

[1] Fénin (p. 163) prétend au contraire qu'ils passèrent la nuit à Abbeville et n'en sortirent qu'au jour levant Il dit aussi qu'ils découvrirent les Français à deux lieues d'Abbeville, dans la direction d'Airaines. La version de Chastellain nous a paru plus sûre. C'est pourquoi nous l'avons adoptée. Elle est d'ailleurs parfaitement d'accord avec celle de Monstrelet.

[2] P. de Fénin, p. 163.

[3] Chastellain, ch. 75, et Monstrelet, ch. 246.

[4] P. de Fénin, p. 163.

sa longue marche (elle venait de Compiègne) était de délivrer Saint-Riquier et de livrer bataille au duc de Bourgogne. Munis de si précieux renseignements, Saveuses et Crèvecœur dépêchèrent sur l'heure quelques hommes d'armes, avec leurs prisonniers, au duc de Bourgogne ; puis, suivis de leur petite troupe, ils se portèrent sur la droite des dauphinois, les observant de loin et se tenant toujours à portée d'être rejoints par le duc avant le passage de la Somme si, en recevant leurs messagers, il faisait diligence. C'est ainsi qu'ils aperçurent Poton de Xaintrailles et onze chevaliers et écuyers qui, après s'être échappés nuitamment de Saint-Riquier et avoir heureusement traversé la Somme[1], opérèrent leur jonction avec l'armée française.

Pendant que ces événements se passaient sur le plateau du Vimeu, Philippe n'était pas demeuré inactif dans son camp. Ses troupes avaient été rassemblées dans le plus grand silence ; les tentes, les bagages et les munitions chargés à la hâte sur les chariots. Quant tout fut prêt, le duc ordonna « de bouter le feu » à ce qui ne pouvait être emporté, et lui-même, se mettant à la tête de ses chevaliers, donna le signal du départ. La garnison,

[1] G. Chastellain, ch. 75, et Monstrelet, ch. 246.

accourue sur les remparts, put voir aux rouges lueurs de l'incendie les Bourguignons disparaître dans la nuit, se dirigeant vers Abbeville.

Philippe arrivait à Abbeville à peu près à l'heure où les sires de Saveuses et de Crèvecœur découvraient l'ennemi. Le duc attendait des nouvelles d'un moment à l'autre; il ne permit pas que les troupes se débandassent pour chercher des logements ou pour pourvoir à leur subsistance; les hommes d'armes eurent la permission de descendre de cheval, seulement pour manger ou « boire ung cop en passant [1] ». Enfin arrivèrent les messagers envoyés par Philippe de Saveuses ; conduits devant le duc, les deux archers répétèrent et confirmèrent ce qu'ils avaient déjà dit, à savoir que les dauphinois se hâtaient de gagner le gué de Blanquetaque pour traverser la Somme, pour opérer leur jonction avec Jacques d'Harcourt et tomber tous à la fois sur les Bourguignons, qu'ils croyaient toujours occupés au siége de Saint-Riquier. Les messagers insistèrent vivement afin que Philippe se hâtât. Il n'y avait pas, disaient-ils, une seule minute à perdre ; peut-être l'ennemi avait-il mis le fleuve entre lui et les Bourguignons ; s'il s'était déjà

[1] G. Chastellain, ch. 75.

réuni à d'Harcourt, on perdait une occasion de l'écraser qui ne se représenterait sans doute plus dans tout le cours de la guerre. De nouveaux courriers, arrivant à franc étrier, prouvèrent par leur présence, mieux encore que par leurs paroles, que rien n'était exagéré de tout ce que l'on venait de dire à Philippe, et qu'il ne s'agissait plus de temporiser, mais d'agir.

La distance à parcourir était d'environ huit à dix mille mètres : les chevaux, rafraîchis et reposés, pouvaient fournir rapidement cette carrière. Les hommes d'armes ayant été rassemblés en un instant, grâce à la sage précaution prise par le duc de Bourgogne, on s'éloigna d'Abbeville au grand trot en suivant la rive gauche de la Somme. Les arbalétriers, les archers et le contingent des bonnes villes furent laissés en arrière, avec ordre de suivre la cavalerie le plus diligemment qu'ils pourraient le faire.

Au xv[e] siècle, l'aspect de l'embouchure de la Somme différait encore complètement de ce qu'il est aujourd'hui : la mer venait battre, dans les grandes marées, jusqu'au pied des falaises au sommet desquelles s'élèvent les villages de Pinchefalize, de Boismont et de Saigneville, couvrant tout ce qui s'étend entre ces falaises et les villages de Noyelles et de Port-le-Grand, c'est-à-dire un

espace d'au moins quatre mille mètres. Au lieu des prairies qui sont bornées par les digues du canal, on n'apercevait qu'une plaine de sable légèrement ondulée, dans laquelle serpentait le chenal de la Somme, assez profond pour qu'on ne pût le franchir qu'en un seul endroit, au trop célèbre gué de Blanquetaque, et pour porter jusqu'à Abbeville des navires d'un fort tonnage. Si les Français, engagés dans les sables, ne réussissaient pas à traverser, avant l'arrivée des Bourguignons, le gué « où douze hommes le passeroient de front deux fois entre jour et nuit, et n'auroient d'eau plus avant que aux genoux [1] », ils s'exposaient à être pris en flanc par l'ennemi, et, enfermés entre les collines et la rivière, sur un terrain mouvant, détestable pour la cavalerie, à éprouver un désastre complet. Ils se hâtaient donc, comprenant bien que de leur promptitude dépendait leur salut. Déjà l'avant-garde entrait dans le lit de la rivière; déjà d'Harcourt et l'élite de ses hommes, rangés sur l'autre rive, les encourageaient de la voix et du geste, quand un grand bruit de chevaux se fit entendre dans le lointain. Des milliers d'armures étincelaient aux rayons d'un brillant soleil d'été : c'était le duc de Bourgogne que

[1] Froissart, livre Ier, partie Ire, ch. 278.

venaient de rejoindre les cent vingt chevaux des sires de Saveuses et de Crèvecœur.

Il ne restait plus aux dauphinois qu'un seul parti à prendre, en profitant du peu d'avance qu'ils avaient encore sur les Bourguignons : c'était de rebrousser chemin, de choisir un des petits vallons qui coupent les coteaux, entre Pinchefalise et Saigneville, et donnent accès dans la plaine par une pente douce, accessible à la cavalerie, de le suivre et d'attendre l'ennemi en rase campagne, sur un terrain solide et uni. Les chefs de l'armée française n'hésitèrent plus à saisir la seule chance favorable qui leur fût laissée. Tournant le dos au gué de Blanquetaque et marchant vite, mais en ordre et avec une ferme contenance, ils revinrent sur leurs pas, gravirent les hauteurs et se déployèrent entre Saigneville et Mons [1]. Quand Jacques d'Harcourt eut compris l'intention de ses amis, soit que le découragement se fût emparé de lui, soit que le flux de la mer qui se faisait sentir le condamnât à l'inaction, il ne fit aucun effort pour leur porter secours et rentra au Crotoy, où, selon l'expression singulière du chroniqueur, il se tint « escoutant l'aveine lever [2] ».

[1] Hist. d'Abbeville et du Ponthieu, t. Ier, p. 335.

[2] G. Chastellain, ch. 75.

Le duc de Bourgogne avait imité le mouvement de l'armée française, et, laissant derrière lui la rivière, il s'avançait parallèlement aux dauphinois vers le village de Saigneville. Il prit position au pied du moulin de Mons, à trois portées d'arbalète de ses adversaires [1].

Dans les rangs de son armée, qui comptait environ six mille combattants, comme on l'a déjà dit, on remarquait Jean de Luxembourg, le seigneur d'Antoing, le seigneur de Croy, Jean de la Trémouille, seigneur de Jonvelle; le sire de la Viefville, le sire de Longueval, le seigneur de Genly, le seigneur de Roubaix et son fils Jean de Roubaix; le seigneur d'Auxy, Philippe de Saveuses, Jacques de Crèvecœur, le seigneur de Noyelles, surnommé le Blanc chevalier; le seigneur de Humbercourt et ses deux fils; Pierre Quiéret, Jean de Mailly, Jean de Fosseux, Le Moisne de Renty, David de Brimeu, seigneur de Ligny; Andrieu de Vallines, le seigneur de Saint-Simon, le seigneur de Fromessent, Renaut de Longueval, Aubellet de Folleville, le bâtard de Coucy, Loys de Saint-Sauflieu, Jean de Flavy, Colinet de Brimeu, Andrieu de Toulongeon, Philibert Andrenet, Gauvain de la Viefville, Florimond de Brimeu, Mauroy de

[1] Hist. d'Abbeville et du Ponthieu, t. Ier, p. 335.

Saint-Léger, Andrieu d'Azincourt, le Seigneur de Commines, Colard de Commines, son frère ; Jean de Steenhuyse, Jean de Horn, Roland d'Uutquerque et son fils Jean d'Uutquerque ; Ghislain d'Hallwin, Désiré de Cauroy, Jacques Pot, Jean Villain, Andrieu Villain, le seigneur de Sailly, Lamon de Lannoy, Daviot de Poix, le seigneur de Moyencourt [1], Jean de Rosimbos, le seigneur de Mamines [2], le seigneur de Lannoy [3], Gérard d'Athies [4].

Le sire de Cohen, capitaine d'Abbeville, quoique à peine convalescent de ses blessures, s'était joint aux seigneurs bourguignons.

L'armée française, moins nombreuse, était composée d'hommes choisis et éprouvés. Monstrelet l'évalue à six cents hommes d'armes et à quatre cents arbalétriers et archers [5]. Parmi les premiers on distinguait : le seigneur de Conflans, Pierre d'Argenson, baron d'Ivery ; le sei-

[1] Monstrelet, ch. 248.

[2] G. Chastellain, ch. 76.

[3] Hist. de Flandre, t. III, p. 171.

[4] Noblesse et chevalerie de Picardie et d'Artois, par M. Roger, p. 181.

[5] Ch. 248. — Chastellain a évidemment copié tout ce passage dans Monstrelet. La phrase sur le nombre et la valeur des Français est textuellement reproduite.

gneur de Moy, le seigneur d'Inchy, Loys d'Offémont, Gilles de Gamaches, Loys de Gamaches, son frère ; Poton de Xaintrailles, Renaut de Fontaines, Charles de Saint-Sauflieu, Jean de Proisy, gouverneur de Guise; le marquis de Serre[1], Philippe de Saint-Sauflieu, son frère ; Pierron de Luppel, Jean Raoulet, Jean de Rogehan, Raoul de Gaucourt, Loys Bournel, sire de Thiembronne ; le seigneur de Monmort, Bernard de Saint-Martin, Thibaut de Géraincourt, Gallehaut d'Arsy, Sarrazin de Beaufort, Robinet de Verseilles et son frère Jean de Verseilles ; Jean de Joigny, Yvon du Puys, Jean de Sommain, Hervé et Jean de Dourdan, Colinet de Villequier, Jean d'Espagny, Corbeau de Rieux, Sauvage de la Rivière, le Bourg de la Hire, Guillaume du Pont, le bâtard de Moy.

Le duc de Bourgogne allait faire ses premières armes. Jamais il n'avait encore assisté à une bataille, et, bien que le nombre d'hommes engagés ne dépassât guère huit ou neuf mille, on prévoyait que la lutte serait acharnée et sanglante. Si les plus gros bataillons étaient aux Bourguignons, l'infériorité numérique des partisans du

[1] Frère de Philippe de Saint-Sauflieu, suivant P. de Fénin. V. l'édit. de Mlle Dupont, p. 159.

dauphin était compensée par leur courage, par la nécessité de secourir leurs frères d'armes et par la haine que chacun d'eux ressentait contre ces Français indignes, contre ce prince des fleurs de lys, alliés aux éternels et irréconciliables ennemis de la France. Philippe jugea que la journée serait favorable pour qui voudrait acquérir de la gloire, et il résolut de recevoir l'ordre de chevalerie dont il n'était pas encore revêtu. Jean de Luxembourg chevauchait à ses côtés; le duc tira son épée et la lui présenta « froidement, sans sembler estre esmeu[1] » en lui disant : « Beau cousin, je vous requiers chevalerie. » Jean, se tenant pour très-honoré, frappa le duc du plat de son épée et lui donna l'accolade en prononçant les paroles d'usage : « Monseigneur, en nom de Dieu et de Monseigneur Saint-Georges, je vous fais chevalier. » Puis il ajouta, sous l'impression solennelle du moment, et comme s'il avait prévu les quinze années de lutte et de désastres auxquelles il lui était réservé de prendre une part si active : « Que aussy le puissiez vous devenir, comme il vous sera bien besoing et à nous tous[2]. »

Le duc revêtit alors une armure de Milan que lui pré-

[1] G. Chastellain, ch. 76.

[2] Ibidem.

senta Huguenin du Blé, un de ses écuyers. Elle était en acier poli et sans aucun ornement de nature à déceler le rang de celui qu'elle était destinée à protéger. Un gentilhomme bourguignon, dont le nom est resté inconnu, se dévouant à un trépas certain et sans gloire comme sans profit pour lui, reçut la périlleuse mission de porter au milieu des rangs ennemis la somptueuse armure de Philippe, où sa devise, accompagnée de fusils et de flammes, « nuées de rouge clair à manière de feu, s'enlaçait parmi les écussons de ses nombreux états [1] ».

Le duc de Bourgogne voulut à son tour armer chevaliers quelques-uns des écuyers de son armée les plus renommés par leur bravoure. Ainsi reçurent l'accolade de sa main Philippe de Saveuses, Colard de Commines, Jean de Steenhuyse, Jean de Roubaix, Ghislain d'Hallwin, André et Jean Villain, Philippe Andrenet, Daviot de Poix, Gérard d'Athies, Gauvain de la Viefville, Andrieu d'Azincourt, Le Moisne de Renty, Colinet de Brimeu, Jacques Pot, Loys de Saint-Sauflieu, Désiré de Cauroy et le seigneur de Moyencourt [2]. Du côté des dauphinois

[1] Hist. de Flandre, t. III, p. 171.

[2] Monstrelet, ch. 247. — G. Chastellain, ch. 76, et Hist. de Flandre, t. III, p. 171.



furent faits aussi quelques chevaliers. C'était Renaut de Fontaines, Colinet de Villequier, le marquis de Serre, Jean de Rogehan, Jean d'Epagny, Corbeau de Rieux et Sarrazin de Beaufort.

Une heure fut employée à ces divers préparatifs. Il était midi lorsque le duc engagea l'action en donnant l'ordre à Philippe de Saveuses, à Mauroy de Saint-Léger et au bâtard de Coucy de faire un détour avec cent vingt lances et de se porter sur le flanc de l'armée française. Ce mouvement, exécuté aussitôt, fut le signal du combat. Les dauphinois, n'attendant pas la première attaque, baissèrent leurs lances, piquèrent des deux et s'abattirent comme une trombe de fer sur le corps d'armée à la tête duquel se trouvait le duc de Bourgogne. Le choc fut terrible, et plus d'un cavalier, de part et d'autre, mordit la poussière. La mêlée s'engagea. Jetant leurs longues lances désormais inutiles, les hommes d'armes saisirent leurs épées, leurs haches, leurs masses d'armes et s'attaquèrent avec fureur. Chacun, animé d'une égale haine, frappait pour tuer, s'attachant à découvrir dans les armures le défaut par lequel pouvait pénétrer le coup mortel. Les arbalétriers faisaient pleuvoir une grêle de traits qui perçaient le fer et l'acier et renversaient hommes et chevaux.

Cependant le désordre commençait à se mettre parmi les Bourguignons. Les deux ailes de l'armée, qui avaient le plus souffert de la charge furieuse des dauphinois, pliaient et étaient rompues. Les efforts des chefs pour rétablir le combat devenaient impuissants. Les sires d'Hallwin, de Lannoy, de Commines, d'Uutquerque et Jean Villain se multipliaient [1] et faisaient en vain des prodiges pour ramener au combat leurs hommes d'armes de plus en plus découragés. La fortune leur semblait décidément contraire. Les sires d'Hallwin, de Lannoy, de Commines, de Sailly et Lamon de Lannoy furent faits prisonniers. Le sire d'Humbercourt, blessé, avait aussi rendu son épée. Le seigneur de la Viefville et Jean de Mailly étaient morts; Jean de Luxembourg courait de son côté les plus graves dangers. Entouré d'un groupe serré de Français qui l'avaient reconnu et voulaient le prendre mort ou vivant, il se défendait de son mieux, et sa redoutable épée traçait autour de lui un cercle sanglant et infranchissable. « De la foy, chevalier, de la foy [2] ! » lui criait-on de toutes parts; mais lui, « grinant les dens de courroux [3], » ne voulait rien entendre. Enfin

[1] Hist. de Flandre, t. III, p. 171.

[2] G. Chastellain, ch. 78.

[3] Ibidem.

un homme d'armes nommé La Moure lança son cheval contre lui, se dressa sur ses étriers et lui déchargea un grand coup d'épée sur le visage en disant : « Je reviens. Or à ce cop vous mourrez ou vous vous rendrez. Je vous ay huy tant poursievi, il est heure que je en aye une fin. Sus, rendez-vous à l'heure, ou à la mort [1]. » Le sang jaillit avec violence et inonda la figure du sire de Luxembourg. Aveuglé [2], vaincu par la douleur, il se soumit à sa destinée et se rendit à la Moure.

Pendant ce temps, le duc de Bourgogne se battait courageusement, ne s'épargnant pas plus que le dernier de son armée, et « toujours mains et bras sur les visières et sallades hurtoit et chocquoit sur les ungs et les autres [3] ». Nul ne reconnaissait Philippe dans le chevalier couvert d'une armure blanche, à la visière baissée, qui payait si hardiment de sa personne. Aussi n'était-il pas ménagé : un coup de lance avait traversé l'arçon de sa selle de guerre, un autre lui avait « esquipé de costé son harnois [4] » Un homme d'armes d'une taille gigan-

[1] G. Chastellain, ch. 72.

[2] Il avait perdu un œil à l'assaut d'Alibaudières, en 1420. — Fénin, p. 131.

[3] G. Chastellain, ch. 77.

[4] Monstrelet, ch. 247.

tesque le saisit tout à coup dans ses bras et s'efforça de le précipiter à terre ; mais le duc montait, heureusement pour lui, un cheval très vigoureux qui, d'un violent effort, l'arracha à l'étreinte du dauphinois [1].

Saisis d'une terreur panique, les deux tiers des Bourguignons lâchèrent pied subitement et s'enfuirent. Voici ce qui causait leur effroi : le chevalier chargé de garder la bannière du duc l'avait remise à un de ses valets qui le suivait à cheval, la tenant « ainsi que ung paige porte la lance de son seigneur [2] ». Au moment où la bataille s'était engagée, pressé d'y prendre part, le preux avait oublié la noble mission qui lui avait été confiée. La bannière était donc restée entre les mains du valet, qui se joignit l'un des premiers aux fuyards. Mais bientôt, embarrassé par le poids du riche étendard qui ralentissait sa course, il le jeta loin de lui, « car trop en estoit empeschié, luy sembloit ». Tant que les Bourguignons avaient eu avec eux la bannière, ils avaient cru que Philippe les accompagnait ; quand ils la virent tomber, ils pensèrent que le duc était mort ou prisonnier. Le roi d'armes d'Artois, « peu saige et mal instruit [3], » les

[1] Monstrelet, ch. 247. — G. Chastellain, ch. 77.

[2] G. Chastellain, ch. 77.

[3] Ibidem.

confirma dans cette opinion. Il leur démontra que dans l'une ou l'autre hypothèse la bataille était perdue, et que ce qu'ils avaient de mieux à faire, s'ils ne voulaient pas tomber entre les mains des Français énivrés de leur triomphe, c'était de fuir à toute bride. — Sauve qui peut, s'écria-t-il, tout est perdu[1] ! — Rien ne put alors arrêter ces fiers chevaliers éprouvés dans tant de combats et qui avaient versé leur sang sur tant de champs de bataille : pas même le souvenir de leur gloire passée, pas même l'image de la honte ineffaçable dont ils allaient se couvrir ! S'excitant l'un l'autre dans cette fuite désordonnée, ils parvinrent bientôt aux portes d'Abbeville, qu'ils trouvèrent fermées. Louis de Berghes, sire de Cohen, capitaine d'Abbeville, qui se trouvait avec eux, eut beau supplier les bourgeois de l'admettre avec ses compagnons dans leurs murs, ils n'en voulurent rien faire, d'où l'on peut conclure, comme le fait observer très-judicieusement Pierre de Fénin[2], que si le duc de Bourgogne avait perdu la bataille, Abbeville aurait embrassé le parti du dauphin.

Abbeville fermé pour eux, les Bourguignons avaient

[1] Hist. de Flandre, t. III, p. 171.
[2] Mémoires, p. 166.

28

continué leur course insensée et ne s'étaient arrêtés qu'à Picquigny. Le nom de ce village leur resta, et on ne les appela jamais autrement que « les chevaliers de Picquigny [1] ». Quand ils reparurent le lendemain devant le duc, il les accueillit fort mal, leur reprocha rudement leur lâcheté [2], et, reconnaissant parmi eux quelques-uns des gentilshommes de son hôtel, il les bannit de sa présence [3]. Jean de Luxembourg et les autres seigneurs, qui s'étaient tous distingués à Mons, ne leur épargnèrent pas non plus les reproches et les sarcasmes. Le sire de Cohen fut seul ménagé. Il était « vaillant homme de guerre [4] » et avait fait preuve d'un véritable attachement pour Philippe-le-Bon en l'accompagnant, car ses blessures étaient à peine refermées, et tout au plus pouvait-il supporter le poids de son armure.

Quand les Français avaient remarqué la fuite d'une si notable partie de leurs adversaires, leur joie et leur confiance ne connurent plus de bornes, et c'est ce qui les perdit. Dans la pensée qu'ils auraient facilement raison des braves, inférieurs en nombre, qui se défendaient en

[1] P. de Fénin, p. 167.

[2] Ibidem.

[3] Hist. de Flandre, t. III, p. 172.

[4] P. de Fénin, p. 167.

désespérés, ils se dégarnirent imprudemment des forces dont ils n'auraient dû se séparer à aucun prix. Pierron de Luppel et Jean Raoulet s'élancèrent, suivis de cent vingt chevaux, sur les traces des fuyards et en tuèrent et prirent plusieurs pendant leur longue poursuite [1]. La partie devenait désormais plus égale entre les troupes du dauphin et celles de Philippe. L'étendard bourguignon était encore une fois debout. Jean de Rosimbos, qui sortait des prisons d'Amiens où il avait été détenu pour sévices commis sur un bourgeois [2], avait ramassé la bannière dans la boue où elle gisait et avait tenu ce noble langage à ses compagnons : « Or ça, messeigneurs, vous tous nobles hommes et moi ne sommes dignes de vivre, ne de nous trouver jamais en lieu de bien, si nous n'amendons nostre mespris aujourdhuy qui nous vient de malheur et de légier couraige par ceste bannière qui nous a abusés. Ça, ça, rallions nous, au nom de Dieu ! Monstrons-nous estre gentils-

[1] Monstrelet, ch. 247, et G. Chastellain, ch. 78.

[2] V. les lettres de rémission à lui données par Charles VI en février 1421, où il est dit qu'il fut élargi sous caution « estant au service du Roy au siège devant Saint-Ricquier, soubz et en la compaignie du duc de Bourgoigne ». Append. de l'édit. de Fénin, publ. par Mlle Dupont, pièce 21, d'après le Trésor des Chartes, reg. coté VIIIxx XI pièce 504.

hommes et servons nostre prince, car mieulx vault morir en honneur avec luy que vivre reprochiés [1]. » Cinq cents hommes d'armes, décidés à vaincre ou à mourir, se rallièrent autour de lui. Philippe se mit à leur tête en criant : « Bourgogne ! Bourgogne ! » et tomba sur les dauphinois qui se croyaient déjà vainqueurs. Là furent donnés et reçus maints beaux coups d'épée et de hache. Là furent accomplies d'héroïques prouesses dont les chroniqueurs nous ont conservé le souvenir. Antoine de Croy « féroit, mailloit de lespée destocq et de taille, rompoit mailles et charnières [2] ». Jean, son frère, ne se distinguait pas moins que lui. Le seigneur de Longueval, « qui n'admiroit daulphinois non plus que loups les œilles [3], » et Jean de la Trémoïlle, sire de Jonvelles, enfoncés au plus épais des rangs ennemis, combattaient en désespérés ; mais nul n'égalait Jean Villain, que le duc avait armé chevalier avant la bataille, gentilhomme d'une taille gigantesque et d'une force athlétique, et dont Chastellain trace un portrait qui, s'il ne répond pas à l'idée que nous nous faisons de la beauté, montre du moins ce que durent être ces rudes champions. Il était,

[1] G. Chastellain, ch. 77.

[2] Ibidem.

[3] Ibidem.

dit-il, « noble homme et de haulte stature, gros avec ce, membreux, et portoit force et croysée, ayant haulte forcelle et gros yeux felles durement et flamboyeulx [1] ». Couvert d'une pesante armure qu'on a longtemps montrée comme une curiosité dans la cathédrale de Lille [2], monté sur un destrier qu'il ne guidait qu'avec les jambes, car il avait lâché la bride pour tenir à deux mains sa longue hache; il faisait un épouvantable carnage des dauphinois, qu'il assommait « comme bouchiers font les bœufs ». Il renversait hommes et chevaux sous les pieds de son coursier bardé de fer, qui fléchissait, quoiqu'il fût « merveilleusement gros et courageux », sous le poids de son maître. Tout fuyait à l'aspect de Jean Villain, qui avait quelque chose de surnaturel, et semblait « plus diable que homme ». Poton de Xaintrailles lui-même, tout brave qu'il était, recula devant lui et se signa dévotement comme s'il avait cru que Satan en personne avait pris la place du chevalier flamand [3].

Enfin les dauphinois plièrent à leur tour, se débandèrent et, dans ce mouvement, Jean de Luxembourg et le sire d'Humbercourt furent délivrés. Pierron de Luppel

[1] G. Chastellain, ch. 77.

[2] Hist. des ducs de Bourgogne, t. V, p. 78.

[3] Monstrelet, ch. 247. — G. Chastellain, ch. 78.

et ses cent vingt lances reparaissaient au même instant, croyant la bataille terminée et les Bourguignons tous morts ou pris. Ils furent consternés en voyant la défaite des leurs dont ils avaient été en partie la cause, et, saisis d'un découragement profond, sans essayer de rétablir les affaires en recommençant le combat, ils se mirent à fuir dans toutes les directions. Le seigneur de Moy et Pierron de Luppel avec quelques hommes coururent jusqu'à Saint-Valery [1]; le reste prit le chemin d'Airaines [2].

La bataille était désormais tout à fait perdue par les Français. Malgré la lâcheté d'une partie des Bourguignons, des « chevaliers de Picquigny », le bon droit était vaincu et la mauvaise cause triomphait. Réunis autour de leur bannière, les chevaliers bourguignons pouvaient à peine croire à leur succès. Leur joie était d'ailleurs paralysée par une circonstance alarmante : le duc ne reparaissait pas. Était-il mort? Était-il prisonnier? Enfin, après une longue attente et une vive anxiété, Philippe se montra avec le seigneur de Longueval en compagnie duquel il avait vivement poursuivi les fuyards. Il ramenait trois prisonniers qu'il avait faits de sa propre

[1] G. Chastellain, ch. 78.

[2] Monstrelet, ch. 247.

main : Poton de Xaintrailles [1], Gilles de Gamaches [2] et un troisième chevalier que l'on ne nomme pas. Il s'avançait aussi calme en apparence que si la bataille avait été gagnée par un autre et pour le compte d'un autre. Il était silencieux et jouait négligemment avec ses étriers. C'est alors seulement, dit-on, et en recevant les félicitations de ses fidèles serviteurs, qu'il apprit la conduite honteuse d'une bonne partie de son armée [3]. Sa colère fut terrible, et le lendemain il montra bien que l'ivresse de la victoire n'avait pu le calmer.

Quand les Bourguignons se furent rassemblés et remis en bon ordre, on s'occupa, sous les yeux de Philippe, à relever les morts et à ramasser les prisonniers, afin de se rendre un compte exact des pertes faites de part et d'autre. Au nombre des morts se trouvèrent le seigneur de la Viefville et Jean de Mailly, que le duc regretta beaucoup, puis seulement quarante ou cinquante hommes d'armes. Ces chiffres sont fournis par Chastellain : Monstrelet ne parle même que de vingt ou trente hommes, mais il ne faut pas oublier que l'un était panetier et

[1] Mém. d'Olivier de la Marche, publ. par Michaud et Poujoulat, liv. II, p. 328.

[2] Berry ; d'après une note du Fénin de Mlle Dupont, p. 169.

[3] P. de Fénin, p. 169.

conseiller de Philippe-le-Bon et son ami particulier, et que l'autre, le prévôt de Courtrai, Flamand de naissance et de cœur, ne perd pas une occasion d'exalter ses compatriotes et leurs seigneurs, les comtes de Flandre. Il est donc impossible d'admettre que les Bourguignons aient éprouvé si peu de mal, malgré la fuite qui préserva les « chevaliers de Picquigny », surtout si l'on compare leurs pertes à celles de leurs adversaires. Des deux côtés, cela n'est pas douteux, il y a eu exagération préméditée, et, en retranchant quelque chose au compte des Français pour l'ajouter à celui des Bourguignons, on obtiendrait un chiffre plus rationnel et plus probable. Parmi les blessés de ce dernier parti on remarquait Jean de Luxembourg et le sire d'Humbercourt; parmi les prisonniers : Colart de Commines, Ghislain d'Hallwyn, le sire de Sailly-en-Arrouaise et Lamon de Lannoy [1].

Les dauphinois avaient donc plus souffert et les cadavres de plusieurs grands seigneurs de leur parti jonchaient la plaine, entre autres ceux de Charles de Saint-Sauflieu, de Pierre d'Argensy, baron d'Ivery, de Gallabaut d'Arcy, de Thibaut de Gérincourt, de Corbeau

[1] Monstrelet, ch. 247.

de Rieux, de Sarrazin de Beaufort, de Robinet de Verseilles, de Guillaume du Pont, du bâtard de Moy, et d'environ quatre cents hommes d'armes d'un rang moins élevé[1]. Le recensement des morts fut plus productif que celui des prisonniers. On n'en recueillit qu'une centaine, mais c'était la fleur de l'armée française, les plus fermes appuis du dauphin : Poton de Xaintrailles, Gilles de Gamaches, pris par le duc de Bourgogne lui-même ; le seigneur de Conflans, Loys de Gamaches, Loys d'Offémont, le marquis de Serre et Loys Bournel, pris tous deux par David de Brimeu ; Philippe de Saint-Sauflieu, Renaut de Fontaines, Sauvage de la Rivière, Jean de Proisy, gouverneur de Guise ; Raoul de Gaucourt, Jean de Rogehan, Bernard de Saint-Martin, Jean de Joigny, le seigneur de Monmort, Jean de Verseilles, le Bourg de la Hire, Yvon du Puys, Jean de Sommain et Hervé de Dourdan[2].

Philippe reprit le chemin d'Abbeville où il fit une entrée triomphale, escorté de ses chevaliers couverts encore de la poussière du champ de bataille. Ses pri-

[1] Monstrelet, ch. 247. — G. Chastellain, ch. 79. — P. de Fénin, p. 168, accuse seulement cent soixante morts.

[2] G. Chastellain, ch. 79. — Monstrelet, ch. 247. — P. de Fénin, p. 169.

sonniers le suivaient. Il descendit tout d'abord à l'église Notre-Dame[1], et s'agenouillant devant le grand autel rendit grâces à Dieu de sa victoire[2]. Puis il alla loger a l'hôtel de la Couronne[3]. Ses hommes d'armes, dont beaucoup étaient blessés, se répandirent dans toutes les maisons de la ville où personne ne refusa de les recevoir.

L'histoire ne dit pas si le duc fit bon visage aux bourgeois, qui, le matin même, avaient fermé leurs portes devant le capitaine institué par lui et avaient refusé de l'admettre dans leurs murs. Il y avait deux manières d'envisager la chose pour qui n'aurait pas su lire dans le cœur des Abbevillois. On pouvait supposer que, indignée de la fuite des seigneurs bourguignons, la bonne ville n'avait pu consentir, par excès de fidélité, à donner asile à des traitres à leur prince, à des lâches. On pouvait aussi penser que dans la commune, secrètement dévouée au dauphin et subissant avec peine le joug des Bourguignons depuis qu'ils s'étaient mêlés aux vainqueurs de Crécy et d'Azincourt, le sentiment public avait fait explosion et s'était manifesté plus vite peut-

[1] C'était Notre-Dame-du-Châtel, la plus ancienne et l'une des plus importantes églises d'Abbeville.

[2] G. Chastellain, ch. 79.

[3] Monstrelet, ch. 249.

être que la prudence ne l'eût permis. Mais des deux hypothèses Philippe savait bien certainement discerner la vraie, et s'il ne manifesta à personne, soit par une allusion piquante, soit par un mot amer, son mécontentement, c'est qu'il sentait l'importance d'Abbeville pour sa cause et ne voulait pas s'aliéner davantage l'esprit public pour le plaisir d'une tardive vengeance, d'autant plus inutile qu'il était victorieux. Il ne fut pas aussi réservé avec les « chevaliers de Picquigny » qui parurent le lendemain en sa présence. Les accablant de sanglants reproches, il chassa ceux qui faisaient partie de sa maison. Les autres se dispersèrent : quelques-uns, Chastellain l'assure, moururent de chagrin ; d'autres entreprirent de lointains voyages, mais il se passa bien du temps avant qu'ils fussent réhabilités dans l'estime de leurs compagnons d'armes, et ils durent accomplir de nombreux exploits avant d'avoir fait oublier la triste et significative qualification de « chevaliers de Picquigny ».

Le duc de Bourgogne s'arrêta quatre jours à Abbeville pour laisser reposer son armée et faire panser les blessés. Rien ne signala ce séjour qu'un accident dont un de ses chevaliers fut la victime. Loys de Saint-Saufflieu, qui avait été fait chevalier la veille et s'était distingué à Mons-en-Vimeu, était allé faire boire lui-

même à la Somme un cheval qu'il avait pris sur le champ de bataille. L'animal, saisi d'une frayeur soudaine, entraîna dans la rivière son cavalier qui fut noyé[1].

Ce fut aussi à Abbeville que l'on agita la question du siége de Saint-Riquier. Si l'idée de faire succéder au gain d'une bataille la prise d'une ville qui s'était si bien défendue souriait à Philippe encore jeune, encore inexpérimenté, et sous l'impression de son succès, ses conseillers, plus sages et plus prudents, mais tout aussi soigneux des intérêts et de l'honneur de leur prince qu'il pouvait l'être lui-même, envisageaient la situation sous un autre point de vue, le point de vue véritable. L'armée, une et compacte trois jours auparavant, était divisée en deux fractions bien distinctes : celle qui avait fui, celle qui avait combattu ; celle qui s'était couverte de honte, celle qui s'était couverte de gloire. Or, si la première brûlait d'effacer sa tache par des hauts faits, la seconde, justement fière de ses lauriers nouveaux, aspirait après un repos légitimement acquis. Des gentilhommes, les uns étaient morts honorablement, les autres flétris et en fuite. Ceux qui restaient avaient rapporté

[1] Monstrelet, ch. 248.

du combat des blessures plus ou moins graves. En somme, l'armée était moralement désorganisée et attendait impatiemment de l'être de fait. Par l'épreuve déjà tentée une fois, on avait pu se former une conviction au sujet d'un second siége de Saint-Riquier, et reconnaitre que pour s'en emparer il en coûterait beaucoup de temps et une forte dépense d'hommes et d'argent. Là où l'armée fraiche et au complet n'avait pu réussir, quels éléments de succès offrait-elle maintenant qu'elle était épuisée et amoindrie ? La fortune de la guerre avait mis entre les mains de Philippe un moyen de réduire la ville sans combat à un moment donné. Avec de la patience, en laissant à la réaction bourguignonne le temps de se produire, on verrait un changement naitre dans le Ponthieu, et, à la faveur de ce mouvement d'idées, Saint-Riquier et peut-être bien aussi d'autres places rentreraient sous la domination de Philippe. N'était-il donc pas aussi avantageux pour un prince de reconquérir son domaine sans combattre qu'en répandant le meilleur sang de ses sujets ?

C'est par de telles paroles que les conseillers et l'entourage du duc de Bourgogne firent passer dans l'esprit de leur maitre les convictions qui les inspiraient. Se rendant à leurs conseils, il résolut de renoncer momentanément à la prise de Saint-Riquier et de retourner

dans ses Etats de Flandre. L'armée quitta donc Abbeville le 5 septembre, passa devant Saint-Riquier et coucha à Auxy-le-Château, suivant à son départ le même chemin qu'elle avait pris pour entrer en Ponthieu six semaines auparavant. Mais quelle différence entre son aspect actuel et celui qu'elle avait alors ! Les rangs des hommes d'armes étaient très-éclaircis. Hommes et chevaux offraient des traces, honorables sans doute, mais nombreuses et pénibles des luttes auxquelles ils avaient pris part. On voyait beaucoup de blessés qui l'étaient plus ou moins grièvement, et parmi eux Jean de Luxembourg[1] et le sire d'Humbercourt[2] qui, incapables de supporter la fatigue d'une longue marche, se faisaient porter dans des litières.

Le surlendemain, le duc de Bourgogne arriva à Hesdin et il y demeura plusieurs jours. Il s'y occupa à mettre des garnisons et des gouverneurs dans quelques places destinées à inquiéter Saint-Riquier et les dauphinois[3]. Le seigneur de Cohen, entre autres, fut nommé capitaine de Rue[4]. Puis, après qu'il eut acheté et payé à beaux

[1] Monstrelet, ch. 247.
[2] P. de Fénin, p. 170.
[3] Monstrelet, ch. 247. — G. Chastellain, ch. 79.
[4] P. de Fénin, p. 171.

deniers comptants à ses hommes d'armes les prisonniers faits par eux, et qui pouvaient lui être utiles pour ses projets ultérieurs, le prince licencia ses troupes, passa par Lille dont il donna le château pour prison aux vaincus de Mons, et rejoignit à Gand la duchesse de Bourgogne[1].

[1] P. de Fénin, p. 170.



IV

Nous avons exposé, en commençant, les événements qui provoquèrent la « rencontre » de Mons-en-Vimeu, comme la nomme Monstrelet[1]; il nous reste à raconter rapidement ceux qui la suivirent et qu'elle provoqua à son tour.

Les résultats de la victoire remportée par le duc de Bourgogne furent tels qu'on devait les attendre. Le parti bourguignon, qui s'était tu pendant le succès des dauphinois, releva la tête et parla haut à son tour. A Montreuil, à Hesdin, à Amiens surtout, les démonstrations de joie étaient universelles et sincères. Le découragement gagna les dauphinois tandis que les Bourguignons devinrent agressifs et se mirent en cam-

[1] Monstrelet, ch. 247.

pagne. Le fait suivant est significatif. Le lendemain même de la bataille, c'est-à-dire au moment où la nouvelle s'en était à peine répandue, Jean Blondel, seigneur de Dourrier, se sentit la force nécessaire pour rentrer en possession de son château. Il assembla plusieurs gentilhommes des environs, parmi lesquels on remarquait Olivier de Brimeu, chevalier de renom, et « plusieurs compaignons tant de ladicte ville de Monstreul comme d'ailleurs [1] ». Il n'eut qu'à se montrer et à parlementer pour que les dauphinois se rendissent sans autre condition que la promesse d'un sauf-conduit afin de rentrer dans Saint-Riquier. Peu après, Jacques d'Harcourt, parcourant le Vimeu à la tête de sept cents chevaux, fut attaqué et entièrement défait par les Anglais qui tenaient garnison sur les frontières de la Normandie, notamment à Arques et à Neufchâtel. Laissant sur le terrain deux à trois cents des siens, tant morts que pris, et parmi ces derniers le seigneur de Verduisant, capitaine de Saint-Valery, il parvint non sans peine à regagner le Crotoy avec le reste [2].

Le fâcheux effet produit par ce double revers fut bientôt dépassé par une nouvelle qui frappa de stupeur

[1] Monstrelet, ch. 249.
[2] Monstrelet, ch. 253.

d'Harcourt et tous les partisans du dauphin établis en Ponthieu. Saint-Riquier, à la possession duquel on attachait tant de prix, Saint-Riquier, qui avait eu l'honneur de résister au duc de Bourgogne en personne, Saint-Riquier était pris, ou plutôt avait ouvert ses portes sans combattre, car voici ce qui s'était passé.

Tenu au courant par ses partisans des avantages remportés sur ses adversaires et du revirement d'opinion qui s'était opéré en sa faveur, Philippe s'était souvenu à propos de l'avis qui lui avait été donné par ses conseillers le lendemain de la journée de Mons-en-Vimeu. Le moyen auquel ils avaient fait allusion, il l'avait entre les mains. C'était les prisonniers qu'heureusement inspiré il avait rachetés à ses chevaliers. Il leur avait prouvé la lance au poing son courage pendant l'action : il allait leur montrer sa modération après la victoire. Faisant comparaitre ses captifs devant lui, il s'ouvrit à eux et leur communiqua son projet en deux mots : leur liberté sans rançon ni condition contre la reddition de Saint-Riquier. Poton de Xaintrailles et ses amis acceptèrent, tout en craignant cependant, et en le disant, que le sire d'Offémont, qui commandait à Saint-Riquier, où il gardait aussi dans ses prisons quelques Bourguignons, entre autres Hémon de Boubers, ne voulût jamais entendre parler d'un semblable

arrangement. La réponse du sire d'Offémont ne se fit pas attendre ; elle ne contenait pas un refus absolu, aussi les négociations furent-elles entamées sur les bases suivantes : les Français qui étaient détenus au château de Lille : Poton de Xaintrailles, Renaut de Fontaines, Gilles de Gamaches, le seigneur de Conflans et Loys Bournel [1], seraient conduits jusque sous les murs de Saint-Riquier par les commissaires du duc de Bourgogne. Sur leur mise en liberté immédiate, le seigneur d'Offémont livrerait la place aux commissaires qui en prendraient possession au nom de leur maître. Quant aux prisonniers du capitaine de Saint-Riquier, c'est-à-dire à Hémon de Boubers, à Jean Blondel, à Ferry de Mailly, à Jean de Beaurevoir et à Jean de Crèvecœur, ils seraient échangés contre une forte rançon [2].

Sur ces entrefaites, Hémon de Boubers mourut épuisé par une longue captivité [3]. Les pourparlers furent aussitôt rompus. Le duc entra dans une violente colère et parla de poison et de mort violente. Ses conseillers toutefois parvinrent à l'apaiser ; la négociation fut reprise et l'on

[1] P. de Fénin, p. 170. — Chastellain. ch. 82, dit seulement en parlant d'eux : « Pothon et sa compaignie. »

[2] Monstrelet, ch. 251.

[3] Monstrelet, ch. 251. — G. Chastellain, ch. 82.

tomba d'accord avec le sire d'Offémont. Au jour fixé, les seigneurs de Roubaix et de Croy se présentèrent devant Saint-Riquier avec Poton de Xaintrailles et ses compagnons ; les conventions furent fidèlement exécutées de part et d'autre, et tandis que les envoyés bourguignons installaient dans leur nouvelle conquête Philippe de Fosseux, dit le Borgne, seigneur d'Ailly, en qualité de capitaine, en lui adjoignant de valeureux hommes d'armes tels que Nicolas de Mailly, Ferry, son frère, Nicaise de Boufflers, ancien capitaine du château de la Ferté, et Jean de Donecœur [1], le seigneur d'Offémont, suivi de la garnison de Saint-Riquier, passait la Somme au gué de Blanquetaque, traversait tout le Vimeu et allait s'enfermer dans Pierrefonds [2], dans Crespy-en-Valois et dans d'autres forteresses qui reconnaissaient son autorité [3].

Le duc avait réussi à souhait. Il avait reconquis Saint-Riquier dès le mois de novembre, sans sortir de ses États, et s'était assuré, par la modération qu'il avait affichée, l'estime d'hommes influents dans le parti de ses adversaires [4].

[1] G. Chastellain, ch. 82.

[2] P. de Fénin, p. 171.

[3] Monstrelet, ch. 251.

[4] Histoire des ducs de Bourgogne, t. V, p. 79.

Au mois de mars suivant [1], Jean de Luxembourg voulut à son tour frapper un grand coup. Il résolut d'arracher les principales forteresses du Vimeu aux dauphinois qui les avaient conservées et en sortaient souvent pour porter autour d'eux le pillage et l'incendie comme en pays conquis. Presque tout était fait sur la rive droite de la Somme ; tout était encore à faire sur la rive gauche. D'un côté Airaines, le Quesnoy, Gamaches , Longroy, Hellicourt, Tilloy, Saint-Valery, toutes les places enfin étaient encore au pouvoir des Français, tandis que de l'autre côté le Crotoy et Noyelles seuls résistaient toujours. Il fallait aller au plus pressé, et c'était, suivant Jean de Luxembourg, de nettoyer complètement le plateau du Vimeu et les deux rives de la Bresle.

Il assembla donc à Ancre [2] une nombreuse armée dont il prit le commandement au nom des rois de France et d'Angleterre. Parmi les chevaliers et écuyers qui la composaient on remarquait surtout Hue de Lannòy, grand maître des arbalétriers de France, le vidame d'Amiens, le seigneur de Longueval, le seigneur de Saveuses, le seigneur de Humbercourt et le bâtard de Brimeu.

[1] Mars 1421. L'année 1422 commença le 12 avril suivant.

[2] « Vray est qu'au mois de mars autour de la ville d'Encre furent passées les monstres. » Monstrelet, ch. 257.

Luxembourg traversa Amiens et entama les hostilités en investissant le Quesnoy, près d'Airaines, après avoir pris la précaution d'y envoyer la veille le seigneur de Saveuses et le vidame d'Amiens, afin d'être sûr que sa proie ne saurait lui échapper. Il en voulait en effet beaucoup à la garnison qui, appuyée par les dauphinois maîtres des deux châteaux d'Airaines, étendait ses ravages jusqu'aux portes d'Amiens et interceptait les communications avec Abbeville. Il avait résolu de faire un exemple et il le fit d'une manière odieuse et au mépris de toutes les lois de la guerre.

Quarante hommes étaient enfermés dans ce « méchant chastel », comme le dit dédaigneusement Monstrelet [1], toujours sujet à caution chaque fois qu'il s'agit de ses Bourguignons et de ses Flamands bien-aimés. Les machines de guerre battirent les murs qui s'écroulèrent. Les assiégés, prêtant l'oreille aux perfides conseils de Valeran de Saint-Germain, leur capitaine, qui les trahissait, traitèrent avec le seigneur de Saveuses, commissaire de Jean de Luxembourg, et se rendirent. Une partie d'entre eux devait avoir la vie sauve, les autres devaient se mettre à la discrétion du vainqueur [2].

[1] Ch. 257.

[2] Monstrelet, ch. 257.

Le capitaine, qui avait fait son arrangement particulier, reçut un sauf-conduit et s'éloigna, tandis que ses trop crédules compagnons étaient entraînés dans une maison du village. Beaucoup furent pendus sur l'heure, au Quesnoy même ; le reste fut envoyé à Amiens et remis au bailli, Robert le Josne, qui en fit justice sommairement. Tous périrent. L'un d'eux, Léonard de Picquigny, qui se réclamait du vidame d'Amiens et se disait son parent, ne fut pas épargné, le vidame ayant refusé de le reconnaître et même de l'entendre [1]. Les débris du château du Quesnoy furent livrés aux flammes et l'armée alla mettre le siége devant Longroy.

Le traitement barbare qui avait été infligé aux défenseurs du Quesnoy avait cet avantage qu'il sema l'épouvante dans toutes les forteresses environnantes. Longroy, Hellicourt et Tilloy se rendirent, et furent rasés par ordre du roi [2]. Il est probable que le sire de Luxembourg n'y renouvela pas les mêmes cruautés, car les chroniqueurs, qui n'auraient pas manqué d'en tirer gloire, gardent le silence à cet égard. Ce fut alors le tour d'Airaines, dont les deux châteaux, bien approvisionnés et renfermant de fortes garnisons, offraient de

[1] Monstrelet, ch. 257. — P. de Fénin, p. 177.
[2] Gamaches et ses seigneurs, par M. Darsy, p. 128.

plus grandes difficultés aux assiégeants. L'investissement commença pendant la nuit de Pâques ; mais la vigueur de la défense répondit à la vigueur de l'attaque. Les assiégés faisaient pleuvoir sur les Bourguignons, du haut de leurs remparts, une grêle de boulets, de carreaux, de flèches et de pierres. Confiants dans la promesse qu'on leur avait fait parvenir d'être secourus sous un bref délai, ils se défendaient énergiquement en gens décidés à s'ensevelir sous les ruines de leurs retranchements plutôt qu'à se rendre. Déjà ils avaient réussi à incendier plusieurs fois le bourg dans l'espoir d'en déloger les Bourguignons, et ceux-ci n'avaient encore fait aucun progrès, quand Jean de Luxembourg apprit tout à coup que Poton de Xaintrailles, ce rude champion de la royauté légitime, Gilles de Gamaches et le seigneur de Moy s'avançaient à la tête de mille chevaux dans le dessein de le combattre et de le forcer à lever le siége d'Airaines. Ils étaient sortis de Compiègne, ils avaient emporté le village de Pierrepont, mais ils avaient échoué devant le château qui appartenait au vidame d'Amiens[1].

Le sire de Luxembourg fit promptement ses dispositions et se décida à envoyer à la rencontre de l'ennemi,

[1] Monstrelet, ch. 259. — P. de Fénin, p. 179.

sans pour cela se relâcher un seul instant de l'étroit blocus qu'il avait établi autour d'Airaines. Détachant donc de son armée un millier d'hommes, dont les trois quarts Bourguignons sous les ordres de Hue de Lannoy, du seigneur de Saveuses et de Philippe de Fosseux, dit le Borgne, capitaine de Saint-Riquier, et un quart Anglais commandés par Raoul Le Bouteiller, il leur prescrivit de faire diligence et d'offrir la bataille aux Français. Il les accompagna même assez longtemps, et ne les quitta que pour retourner à son camp [1].

Après avoir couché à Conty [2], Hue de Lannoy, à qui sa haute position, son titre de grand officier de la couronne paraissent avoir assuré le commandement en chef de l'expédition, passa l'Avre à Moreuil et marcha droit à Pierrepont. Averti de son approche, Poton de Xaintrailles fit mettre le feu aux maisons et rangea ses troupes en bataille derrière le village, dans la direction de Montdidier. L'incendie n'arrêta pas les Bourguignons : ils passèrent au milieu des flammes, où se livra une escarmouche dans laquelle ils perdirent quelques hommes,

[1] P. de Fénin, p. 179.

[2] Et non pas Coucy, comme dit Monstrelet, ou Courty, comme dit Fénin.

entre autres Le Breton d'Ailly [1], un vieux gentilhomme de grande noblesse [2], et en tuèrent aussi quelques-uns aux dauphinois, entre autres Brunet de Gamaches, « qui estoit homme bien renommé [3] ». Lorsqu'ils furent en face des Français, plusieurs écuyers demandèrent à Hue de Lannoy de leur conférer la chevalerie : c'était le Bègue de Lannoy, Antoine de Rubempré, Jacques de Brimeu [4], Robert Fretel, Gilles de Hardecourt, Mathieu de Landas, Philippe du Bos, Jean de Beauvoir, Valeran de Fieffes et Tramet de la Tramerie [5]. Puis ils mirent presque tous pied à terre ; mais après quelques engagements partiels de peu d'importance, Poton de Xaintrailles, plaçant à l'arrière-garde ses meilleurs hommes d'armes, se replia en bon ordre sur Compiègne. Le seigneur de Saveuses le poursuivit pendant environ deux lieues avec quatre-vingts chevaux, mais sans pouvoir l'entamer, de sorte qu'après s'être tué à chacun sept à huit hommes les deux partis se tournèrent le dos, l'un rentrant à Compiègne, l'autre retournant à Airaines.

[1] P. de Fénin, p. 179.

[2] Monstrelet, ch. 249.

[3] P. de Fénin, p. 180.

[4] Ibidem.

[5] Monstrelet, ch. 249.

Les Français emportaient pour unique trophée de cette journée un étendard pris aux Anglais de Raoul Le Bouteillier [1]. Les Bourguignons, plus heureux, avaient obtenu à bon marché le résultat qu'ils désiraient : Xaintrailles montrait par sa retraite qu'il renonçait à venir de sitôt les troubler dans leurs opérations.

Coquard de Cambronne et Jean Sarpe, capitaines d'Airaines, ayant perdu désormais tout espoir d'être secourus et craignant qu'une résistance prolongée ne rendit Jean de Luxembourg plus exigeant, capitulèrent à de bonnes conditions. Ils obtinrent pour eux et la garnison, composée de cent hommes d'armes et de cent archers et arbalétriers, la vie sauve, le droit d'emporter leurs biens et de se retirer dans telle place de leur parti qu'il leur conviendrait de choisir, pourvu qu'elle fût située entre la Seine et la Manche [2]. L'un des deux châteaux fut rasé : c'était celui de la dame d'Airaines; l'autre fut ravitaillé, réparé, et reçut une garnison avec Jacques de Liévin pour capitaine [3].

La campagne était terminée. Jean de Luxembourg

[1] P. de Fénin, p. 181.

[2] Monstrelet, ch. 259.

[3] Ibidem.

avait conquis six forteresses : le Quesnoy, Longroy, Hellicourt, Tilloy et les deux châteaux d'Airaines, et il avait fait reculer les Français. Il licencia l'armée et se retira dans sa seigneurie de Beaurevoir. Sa retraite rendit la liberté à Jacques d'Harcourt, qui, craignant d'être attaqué, s'était tenu prudemment renfermé dans le Crotoy. Dès qu'il eut acquis la certitude du départ des Bourguignons, il recommença ses excursions et pilla tout le pays jusqu'à l'Authie, rançonnant les paysans, les emmenant prisonniers, et rentrant toujours au Crotoy chargé de butin.

La prise de Meaux, arrivée à cette époque après une résistance magnifique, paraît avoir eu, au dire des chroniqueurs, un retentissement immense en Ponthieu. Monstrelet, Chastellain et Fénin sont d'accord pour insinuer que l'esprit public fut vivement frappé, et que la nouvelle conquête de Henri V provoqua en Picardie et en Ponthieu des résultats aussi complets qu'inespérés. Ce que Jean de Luxembourg n'avait pu obtenir malgré la persistance de sa bonne fortune, le roi d'Angleterre l'obtint sans le chercher. L'intimidation fut générale, et d'autant plus incompréhensible que rien ne prouvait qu'Henri V eût le projet de reprendre l'œuvre inachevée par son allié le duc de Bourgogne. Jean de Luxembourg

n'était plus à craindre : il était parti ; les Anglais n'arrivaient pas, et pourtant de toutes parts on se prépara à leur ouvrir les portes des forteresses qui résistaient encore. Le seigneur d'Offémont, si ardent naguère pour la seule cause qu'un Français pût servir avec honneur, la cause vraiment nationale et celle en même temps de son roi légitime, exilé et malheureux, se laissa prendre aux caresses de l'Anglais et fut ébloui par ses promesses. Il remit au roi d'Angleterre Crespy-en-Valois, Pierrefonds, toutes les places fortes où il commandait au nom du dauphin ; mais il garda ses propriétés moyennant la reconnaissance du traité de Troyes et le serment de l'observer avec fidélité. L'évêque de Noyon et le sire de Chauny se portèrent garants de la bonne foi du nouveau converti.

Gilles de Gamaches suivit l'exemple du sire d'Offémont. Il traita de la reddition de Compiègne dont il était capitaine, de Mortemer, de Gournay-sur-Aronde, de Cressonsacq, et promit d'y recevoir les Anglais s'il n'était pas secouru avant le 18 juin. La garnison du château de Moy le brûla et se retira à Guise [1].

En Vimeu, il ne restait plus, depuis l'expédition de

[1] Monstrelet, ch. 261. — G. Chastellain, ch. 79.

Jean de Luxembourg, d'autres places que Gamaches et Saint-Valery qui appartinssent au dauphin, et la position de la première était bien plus précaire que celle de la seconde. Elle était, en effet, entourée de tous côtés, soit de ruines où sa garnison n'aurait pu chercher un abri en cas de désastre, soit de châteaux tombés depuis peu au pouvoir des Anglo-Bourguignons et desquels elle ne devait plus, comme jadis, attendre de secours; Saint-Valery, au contraire, s'appuyant sur le Crotoy et Noyelles, ne pouvait être entièrement investi qu'à l'aide d'une flotte. Or, cette flotte, on ne l'avait pas sous la main; il fallait la faire venir des ports de la Normandie, et, en attendant qu'elle arrivât, Jacques d'Harcourt ne négligerait aucune occasion d'approvisionner d'hommes, de munitions et de vivres la ville située vis-à-vis de sa forteresse. La garnison, puisant dans sa position exceptionnelle, la force et le courage dont elle avait besoin, était décidée à se défendre et à faire payer cher l'acquisition de ses remparts. On ne devait pas tarder à mettre sa résolution à l'épreuve.

Loys Bournel, sire de Thiembronne, capitaine de Gamaches, quoique brave et entièrement dévoué au dauphin, désespéra de la fortune en voyant que les Anglais triomphaient de toutes parts. Le comte de

Warwick, à la tête d'une armée, le serrait de près. Il avait établi à Longroy son quartier général, et du haut de la Tour-Bise [1] et des cinq grandes tours dont elle était flanquée [2] les hommes d'armes de Gamaches pouvaient compter les tentes qui abritaient trois mille Anglais, dressées sur les pentes du coteau que domine la forêt d'Eu et dans les prairies arrosées par la Bresle. Le 11 juin, une capitulation honorable fut signée par le comte de Warwick pour les Anglais, et pour les Français par Loys Bournel, chevalier; Adam de Hault-Guenou, dit Germain; Loys le Beut, Guillaume de Riequerville, Pierre du Pont, Guillaume Bouterel, tous écuyers; Pierre le Carpentier, Guéroult Aulrei, Jean Dioubal et Colart Jemmes, bourgeois. Elle portait en substance que le lendemain 12 juin, à dix heures du matin, la ville et le château de Gamaches seraient rendus au roi d'Angleterre; que la garnison tout entière pourrait rejoindre le dauphin, et qu'elle recevrait des sauf-conduits à cet effet; que les hommes d'armes pourraient emporter leurs biens et meubles personnels, mais qu'ils seraient tenus de laisser

[1] Nom dû sans doute à la couleur plus foncée des matériaux dont cette tour était construite, le reste du château étant en pierre calcaire blanche.

[2] Gamaches et ses seigneurs, p. 31-33.

les ornements d'église et les vases sacrés, les poudres, les canons, arcs, arbalètes, traits, et généralement toutes les armes considérées comme appartenant au château; que les prisonniers seraient rendus de part et d'autre, et qu'enfin dix otages : six gentilshommes, « des plus notables après le cappitaine, » pour le château, et quatre bourgeois, pour la ville, seraient livrés aux Anglais, qui ne les remettraient en liberté qu'après l'entière exécution du traité[1]. Le lendemain 12 juin 1422[2], toutes les conditions de la capitulation ayant été remplies, la bannière d'Angleterre flotta sur le donjon du château de Gamaches, sur la Tour-bise.

Après s'être rendu maître si promptement de Gamaches, après y avoir installé un capitaine anglais, nommé Felton, et une garnison suffisante, Warwick alla sommer Saint-Valery de reconnaître aussi l'autorité du roi d'Angleterre. Lorsque les coureurs ennemis eurent été signalés aux dauphinois, cent hommes d'armes d'élite sortirent de la ville et s'avancèrent à leur rencontre. Le combat s'engagea avec vigueur ; il y eut du monde tué

[1] Extr. du Trésor des Chartes, reg. coté VIII^xx XII, pièce 360, et publ. par Mlle Dupont dans l'appendice de son édition de Fénin, p. 302-306.

[2] Et non pas le 27 juin, comme on l'a souvent dit sur la foi de Monstrelet.

30

et blessé des deux côtés ; on se fit mutuellement des prisonniers, mais l'arrivée du général anglais, qui accourait avec le gros de ses forces, obligea les Français à regagner leurs murailles. Warwick se logea à l'abbaye avec les chevaliers du plus haut parage ; le reste campa autour de la ville[1]. Le siége commença aussitôt.

Pendant trois semaines, l'énergie des assiégés ne se démentit pas un seul instant. Ni les murailles qui s'écroulaient et comblaient les fossés de leurs débris, ni les pierres qui pleuvaient dans la ville, ni l'acharnement des Anglais et leur nombre, de beaucoup supérieur, rien ne parvint à ébranler la constance des Français. Ils faisaient de fréquentes sorties, le plus souvent malheureuses à cause de leur infériorité numérique, et conservaient cependant toujours leurs communications avec le Crotoy, d'où ils tiraient des vivres en abondance. Warwick, reconnaissant qu'il lui serait impossible de réduire Saint-Valery si les dauphinois n'y étaient bloqués par mer comme par terre, se décida enfin à demander le secours d'une flotte qui partit des côtes de Normandie, entra dans la baie de Somme et se déploya devant la ville, sous les yeux de ses défenseurs consternés. Une plus longue résis-

[1] G. Chastellain, ch. 92.

tance devenait dès lors inutile autant qu'impossible. Les Français consentirent à capituler sur les bases ordinaires : ils se rendraient si, avant le 4 septembre suivant, ils n'avaient pas été secourus par le dauphin; en attendant, ils s'engageaient à ne pas « courir ne fourrager le pays[1] » et donneraient des otages[2]. Le 4 septembre, rien n'ayant paru, Warwick prit possession de la ville démantelée.

Un an s'était écoulé depuis la bataille de Mons-en-Vimeu et l'aspect du Ponthieu avait bien changé. Il n'y restait plus au dauphin que des amis disséminés, incapables d'agir efficacement pour sa cause et pouvant tout au plus échanger à voix basse des vœux stériles pour le triomphe du roi de Bourges. Plus de forteresses, plus de villes, plus de châteaux, plus d'armée. Les communes avaient adhéré au monstrueux traité de Troyes. Les seigneurs qui avaient refusé leur adhésion étaient en fuite et leurs biens étaient confisqués. C'est ainsi que Ferry de Mailly dormait paisiblement dans le château de Rambures, à la place du maître légitime, André de Rambures; que David de Brimeu, sire de Humbercourt, s'intitulait seigneur de Drueat. Saint-Riquier, Rue, Dourrier, Ga-

[1] Monstrelet, ch. 253.

[2] Monstrelet, ch. 253. — G. Chastellain, ch. 92.

maches, Longroy, Hellicourt, Tilloy, Monchaux, Saint-Valery, la Ferté, Drugy étaient remplis d'Anglais. Les bourgeois d'Abbeville avaient obtenu du roi d'Angleterre la permission de démanteler Mareuil, Eaucourt et Pont-Remy, qui les inquiétaient toujours [1]. Enfin la bataille de Mons avait porté ses fruits amers.

Jacques d'Harcourt seul ne voulait pas entendre parler de se soumettre. Rien ne put ébranler sa résolution, pas même les prières de son frère Jean d'Harcourt, évêque d'Amiens; de Pierre Cauchon, évêque de Beauvais, et de Hue de Lannoy, qui lui furent envoyés par le roi d'Angleterre [2]. Quand donc Henri V eut terminé son glorieux règne, quand les caveaux de Saint-Denis se furent refermés sur le cercueil de Charles VI, il n'y avait plus, de Paris à Boulogne [3], que deux forteresses, le Crotoy et Noyelles-sur-Mer, qui tinssent fermées leurs portes à l'Anglais; il n'y avait plus qu'un seul homme, Jacques d'Harcourt, qui défendît encore le double principe de la nationalité et de la légitimité. Mais bientôt, de cette ruine apparente devait sortir un triomphe — dont le

[1] Notices sur l'arrond. d'Abbeville, t. Ier, p. 211.

[2] G. Chastellain, ch. 92.

[3] Monstrelet, ch. 263. — G. Chastellain, ch. 92. — P. de Fénin, p. 181.

fidèle d'Harcourt, hélas! ne serait pas témoin, — et Charles VII allait recevoir à Reims la couronne qu'il était réservé à Jeanne d'Arc de replacer et d'assurer sur la tête du véritable roi de France.



LA

BATAILLE DE PATAY.

LA BATAILLE DE PATAY.

I

Les Anglais et les Bourguignons régnaient en maîtres sur presque tout le nord de la France. A peine y comptait-on quelques forteresses isolées qui tenaient encore pour les fleurs de lys ; mais leur position les rendait peu à redouter et le duc de Bedford tourna ses regards d'un autre côté. Sa réconciliation avec le duc de Bourgogne le laissait libre de reprendre l'œuvre un instant interrompue par la jalouse cupidité de Philippe.

Le comte de Salisbury, « homme expert et très renommé en armes[1] » venait de débarquer à Calais avec un renfort de six mille hommes qu'il conduisit à Paris, en

[1] Chron. de Monstrelet, liv. II, ch. 46.

passant par Saint-Pol, Doullens et Amiens. Son arrivée combla Bedford de joie. Il réunit aussitôt son conseil et soumit ses plans aux chevaliers expérimentés qui le composaient. La discussion se prolongea pendant plusieurs jours[1]. Le projet du régent était d'attaquer Charles VII jusque dans l'asile qu'il avait réussi à se conserver dans le midi[2]. Une fois les Anglais maîtres du cours de la Loire dont Orléans était la clé, le sort du malheureux prince n'était plus douteux. Réduit à l'impuissance devant une armée de beaucoup supérieure aux quelques troupes dont il pouvait encore disposer, il se verrait arracher l'un après l'autre les derniers fleurons de sa couronne. Il s'agissait donc d'enlever Orléans, et bien qu'aucun des conseillers du prince anglais ne se fit illusion sur l'importance d'une pareille tentative, sur les difficultés sans nombre qui pourraient en entraver l'exécution, pas un n'hésita à demander que l'on assiégeât cette place sans retard. Bedford qui avait conçu le plan de l'expédition, qui l'avait présenté, hésitait maintenant que personne n'hésitait plus. Il ne fallut pas moins que les instances réitérées des chevaliers pour le décider à

[1] Monstrelet, liv. II, ch. 46.

[2] M. H. Martin. Hist. de France, t. VI. p. 117.

donner l'ordre à Salisbury d'attaquer Orléans « qui leur estoit moult nuisable »[1].

Salisbury entra immédiatement en campagne à la tête de dix mille hommes commandés sous ses ordres par plusieurs gentilshommes de renom, tels, entre autres, que le comte de Suffolk, le sire de Scales, Lancelot de Lisle et sir William Gladsdale qui devait se distinguer au siége d'Orléans et que les chroniqueurs ne désignent que sous le nom défiguré de *Glacidas*. Le général anglais commença par investir Nogent-le-Roi qui se rendit sans combattre[2]; on n'en massacra pas moins une partie de la garnison et l'on exigea du reste de fortes rançons[3]. Avec les succès prirent naissance les cruautés dont les Anglais, au dire même des historiens qui leur sont favorables, avaient l'habitude de souiller leurs plus beaux triomphes. Châteauneuf-sur-Loire, Rambouillet, Berthencourt et Rochefort se rendirent successivement.

Ces événements s'étaient accomplis dans le courant du mois de juin 1428. Au commencement du mois de juillet, Salisbury, dont rien n'avait entravé jusqu'alors

[1] Monstrelet, liv. II, ch. 46.

[2] Mém. concernant la Pucelle d'Orléans, édit. Michaud et Poujoulat, p. 84.

[3] Monstrelet, liv. II, ch. 46.

la marche rapide et victorieuse, fut arrêté quelque temps devant Le Puiset dont le capitaine fit mine de vouloir se défendre : toute la garnison fut pendue aux créneaux de la place. Girault de la Pallière qui commandait pour le roi à Touri-en-Beauce, épouvanté du sort réservé à ceux qui se rendaient comme à ceux qui résistaient, abandonna son poste et s'enfuit « hastivement [1] ». Après avoir fait incendier cette forteresse, Salisbury vint asseoir son camp sous les murs de Janville qu'il fit battre à coups de canon et qui fut emportée d'assaut, le 29 août, après un combat acharné. Le Galois de Villiers, Prégent de Coëtivy et plusieurs autres gentilshommes et bourgeois, qui s'étaient réfugiés dans le château, furent forcés de se livrer au vainqueur.

La prise de Janville eut un résultat sur lequel Salisbury ne comptait pas. Les bourgeois de Meung-sur-Loire lui envoyèrent une députation, tandis qu'il se reposait dans sa nouvelle conquête, et lui livrèrent leur ville.

Pendant que ceci se passait dans la Beauce et dans l'Orléanais, pendant que les prisonniers faits par l'armée anglaise étaient dirigés sur Paris comme un gage vivant de ses rapides succès, le duc de Bedford s'effor-

[1] Mém. sur la Pucelle. p. 84.

çait de réunir l'argent dont il avait besoin pour solder ses troupes. Il demanda beaucoup aux seigneurs et aux bourgeois qui, par crainte ou par affection, lui accordèrent tout ce qu'il voulut. Mais quand il prétendit mettre à contribution le clergé en se faisant abandonner par lui toutes les rentes données aux églises depuis quarante ans, il rencontra une résistance à laquelle il était loin de s'attendre. Il eut beau faire, et tenir « plusieurs parlemens en grand conseil[1] », le clergé tint bon et sa constance et sa fermeté eurent leur récompense, car on le laissa « paisible quant à ce ».

Le régent fut bien dédommagé de ce léger échec par les nouvelles qu'il recevait de son armée de la Loire. Le comte de Salisbury, après avoir accordé à ses troupes quelques jours de repos à Janville, laissa dans cette ville son artillerie et ses bagages qui auraient retardé sa marche et dont il croyait pouvoir se passer jusqu'à ce qu'il fût arrivé sous les murs d'Orléans. Il alla donc occuper Meung qui, on l'a vu, s'était rendue sans coup férir, et delà envoya des garnisons à Montpipeau et à Beaugency que la population avait abandonné pour se réfugier dans le château. Les Anglais s'établirent dans la

[1] Monstrelet, liv. II, ch. 48.

ville, mais ne pouvant obtenir des hommes d'armes français qu'ils livrassent leur forteresse, ils durent se résoudre à en faire le siége. Salisbury fit venir de Janville son artillerie et ses munitions, mais réfléchissant que le convoi devait passer en vue d'Orléans et qu'avertis sans doute de son approche par leurs espions, Dunois, Xaintrailles et La Hire ne laisseraient pas échapper une aussi belle occasion de ruiner d'un seul coup les projets de Bedford ou d'en retarder du moins pour longtemps l'exécution, il vint ranger son armée en bataille en vue des murailles de la ville et s'y tint depuis midi « jusques a la basse-vèpres [1] ». Les trois capitaines dauphinois sortirent d'Orléans et « se continrent honorablement et vaillamment [2] ». Il parait même que les Anglais n'eurent pas l'avantage dans les escarmouches qui occupèrent tout l'après-midi. Mais ils avaient atteint le but qu'ils s'étaient proposé, et quand ils rentrèrent dans Meung, à la nuit, ils y trouvèrent le convoi qui, sain et sauf, les y avait précédés. Cela se passait le 8 septembre.

Beaugency, attaqué du côté de la Sologne et du côté de la Beauce, fut forcé de capituler; Marchenoir et la Ferté-

[1] Mém. sur la Pucelle, p. 88.
[2] Ibidem.

Hubert eurent le même sort, tandis que Jean de Lesgot, capitaine de Sully, en était chassé par Guillaume de Rochefort et ses Anglo-Bourguignons. Il ne restait plus enfin que Jargeau à conquérir afin qu'Orléans fût isolé, pour ainsi dire, du reste de la France et entouré d'une ceinture de forteresses ennemies. Jean de la Pole, sire de Scales, frère du comte de Suffolk et lieutenant de Salisbury, fut chargé de s'assurer de la ville qui ne résista que trois jours. Attaquée le 2 octobre, elle fut prise le 5. Châteauneuf-sur-Loire succomba également, et le 7, le sire de Scales poussa une pointe jusqu'aux barrières d'Orléans; mais, chaudement reçu et repoussé avec pertes, il se hâta de se replier sur Meung et Beaugency.

La première partie de la mission du comte de Salisbury était terminée à l'entière satisfaction du duc de Bedford. Restait à accomplir la seconde et la plus difficile. Quand on songe aux conséquences qui seraient résultées pour la France de la prise d'Orléans, on ne peut s'empêcher de frémir à l'idée de la destinée réservée en pareil cas à notre infortuné pays. La providence veillait sur Charles VII en dépit de son indolence et de son incroyable apathie, et l'heure était venue où Dieu allait donner aux puissants de la terre une grande leçon d'humilité. Jeanne d'Arc allait se révéler : une paysanne allait replacer sur la tête

du véritable monarque la couronne, héritage de tant de rois.

Le mardi 12 octobre 1428, l'armée anglaise était en vue d'Orléans.

L'arrivée de Salisbury ne prenait pas la ville au dépourvu. Dès 1425 les bourgeois d'Orléans s'attendaient à chaque instant à être attaqués, car ils savaient apprécier de quelle importance il était pour Charles VII qu'Orléans, la clé des provinces du midi, le dernier rempart de la royauté, ne changeât pas de maître. Dès 1425 donc, sous l'inspiration de leur gouverneur, ils avaient commencé la série des travaux indispensables pour se mettre à l'abri d'un coup de main ou d'un assaut. Les fossés de la place avaient été recreusés et les bourgeois eux-mêmes avaient travaillé indistinctement, comme de simples ouvriers, à élever des retranchements, après avoir établi une amende pour ceux qui « défailliraient à venir pour y terrasser[1] ». Ces précautions ne devaient pas être inutiles, mais elles ne furent pas suffisantes, et quand la marche de l'armée anglaise l'eut éclairé sur les projets de Salisbury, Raoul de Gaucourt, gouverneur d'Orléans pour Charles VII, réclama du patriotisme des citoyens de bien plus grands

[1] Hist. des villes de France, Orléans, par M. Ed. Fournier, t. II, p. 587.

sacrifices. Il est juste d'avouer que la population, modèle de fidélité et de dévouement, ne laissa pas à Gaucourt le temps de formuler ses demandes, et qu'elle prouva, mieux que par des paroles, les nobles sentiments dont elle était animée. Outre les taxes sur le vin, sur les maisons couvertes en ardoise, en tuile et en chaume [1] qu'ils s'imposèrent de leur plein gré, outre leur renonciation volontaire à plusieurs priviléges importants[2], les plus riches prêtèrent encore des sommes d'argent considérables. Le clergé ne voulut pas se laisser vaincre en générosité par les laïcs, et on cite entre autres le chapitre de Sainte-Croix qui donna 2,000 écus d'or [3].

En présence du danger le zèle des habitants ne connut plus de bornes. Orléans était déjà au xv[e] siècle un grand centre de population. Ses riches faubourgs, « les plus beaux du royaume [4] », égalaient la ville en grandeur : on y remarquait « moult belles et solennelles maisons de plaisance [5] » et plus de douze églises ; mais ils ne pouvaient tenir même un jour contre une attaque

[1] Mazas. Hist. des Grands Capitaines, t. V. p. 297.

[2] Ibidem.

[3] Hist. des villes de France, Orléans, par M. Ed. Fournier, t. II, p. 587.

[4] Ibidem..

[5] Monstrelet, liv. II, ch. 49.

en règle ; les somptueuses maisons de plaisance et les clochers élevés auraient pu devenir autant de forteresses d'où l'artillerie ennemie eût foudroyé les défenseurs d'Orléans sur leurs remparts ; ils auraient offert en outre de sûrs et commodes abris aux chevaliers et aux soldats, et, limitant l'horizon des dauphinois, auraient entravé leur tir jusqu'à le rendre inoffensif pour leurs adversaires. Il était au contraire absolument indispensable que l'on pût « veoir à l'environ et jecter de canons et autres instrumens de guerre tout à plein [1] ». La destruction totale des faubourgs, reconnue nécessaire, fut donc résolue aussitôt que proposée et mise à exécution sur le champ : le faubourg du Portereau fut le premier sacrifié [2].

Cette mesure de rigueur, on l'accomplit si consciencieusement que « gens à cheval et à pié povoient aller franchement partout ou estoient assises lesdites églises et faulxbours partout entour ladite ville du costé de la Beaulce [3] ». Une si généreuse conduite porta ses fruits par la suite, et la résolution que l'on prit d'isoler en-

[1] Monstrelet, liv. II, ch. 49

[2] Mém. sur la Pucelle, p. 85.

[3] Chron. de Charles VII, par J. Chartier, ch. 32.

tièrement la ville fut certainement un des motifs qui contribuèrent le plus au triomphe des armes françaises.

L'héroïsme et l'abnégation des défenseurs d'Orléans provoquèrent de vives sympathies dans toutes les provinces, qui étaient, du reste, très-intéressées à sa conservation. Poitiers et La Rochelle envoyèrent de l'argent: Alby et Montpellier expédièrent du salpêtre, du soufre pour faire de la poudre, et de l'acier pour faire des arbalètes: Tours et Bourges s'engagèrent enfin à fournir des vivres en abondance aux assiégés [1]. Raoul de Gaucourt s'occupa de son côté à faire le récensement des hommes valides en état de combattre sur les remparts. Il en trouva cinq mille, de dix-huit à cinquante ans, qui n'avaient jamais, il est vrai, assisté à une bataille ou à un siége, mais qui promettaient de faire leur devoir pour la défense de leurs foyers et de la cause royale. A ces cinq mille combattants inexpérimentés Gaucourt voulut adjoindre un certain nombre d'hommes d'armes, d'archers et d'arbalétriers, et bien qu'Orléans fût exempt de recevoir garnison, par suite de ses priviléges, les bourgeois subirent cette nouvelle exigence sans se plaindre, et firent un cordial accueil aux troupes étran-

[1] Hist. des villes de France, Orléans, par M. Ed. Fournier, p. 588.

gères, composées d'Aragonais, d'Écossais, d'Italiens et de Lorrains, qui venaient partager leurs dangers.

Le mardi 12 octobre, l'armée anglaise, à la tête de laquelle on remarquait, outre Salisbury, général en chef, le comte de Suffolk, Jean de La Pole son frère; sir William Gladsdale; le sire de Ross; Lancelot de Lisle; Guillaume de Rochefort; Gilbert de Scales; Thomas Guérard; le bailli d'Évreux; les seigneurs de Fauquemberghe et d'Eyres; se logea sur les ruines du Portereau et commença l'attaque par la rive gauche de la Loire.

En face de l'ennemi s'étendait un boulevard fait de terre, de bois et de décombres. Derrière ce boulevard se dressaient les Tournelles qui défendaient les approches du pont de trois arches par lequel on pénétrait dans la ville en venant de la Sologne. Salisbury profitant de ce que l'église et le couvent des Augustins avaient été à peu près épargnés par les flammes, les fit fortifier, y installa de l'artillerie et inaugura ce mémorable siége en lançant sur Orléans des boulets de grès pesant plus de 200 livres.

Il serait superflu de raconter en détail l'événement le plus important de tout un siècle, et qui, à ce titre, a trouvé de nombreux et sérieux historiens. Un volume

suffirait à peine pour retracer les diverses péripéties de ce drame émouvant, si fertile en conséquences heureuses pour la France. Jeanne d'Arc s'était révélée. L'armée anglaise voyait tout d'un coup s'affaiblir le prestige qui s'était attaché jusqu'alors à ses armes. L'espérance renaissait dans tous les cœurs : c'était l'aurore de meilleurs jours.



II

Le 8 mai 1429, c'est-à-dire après sept mois dépensés en vaines tentatives, le comte de Suffolk et Jean Talbot, qui avaient remplacé dans le commandement en chef Salisbury, tué par un boulet de canon le troisième jour du siége, donnèrent avec désespoir le signal de la retraite. Pendant qu'ils se repliaient en bon ordre, l'un sur Meung, l'autre sur Jargeau, les généraux vaincus purent entendre les transports d'allégresse que faisaient éclater les habitants de la ville délivrée.

Un seul homme en France prouva par son attitude qu'il ne comprenait pas ou qu'il ne voulait pas comprendre l'importance capitale du fait qui venait de s'accomplir ; cet homme était le roi Charles VII. Enfermé

dans Loches où son indigne favori, La Trémoille, le tenait presqu'en esclavage, Charles n'avait pris aucune part, directe ou indirecte, à tout ce qui s'était passé, et l'on eût dit que c'était d'une monarchie étrangère que les destinées venaient d'être jouées sous les murs d'Orléans. Bien plus, par son indécision il faillit faire perdre le fruit de la victoire et rendre inutiles tous les sacrifices qu'un peuple généreux s'était imposés pour lui. Dès le 9 mai, Jeanne d'Arc était partie pour Loches, afin de lui faire agréer les plans conçus par elle pour atteindre le but de sa mission, le couronnement solennel du roi à Reims. Elle voulait que l'on profitât du premier moment de découragement des Anglais pour leur arracher les places et les forteresses qu'ils avaient enlevées avant d'assiéger Orléans, et que l'on marchât droit sur Reims sans s'inquiéter des villes ennemies qu'on laisserait derrière soi.

Jeanne fut reçue « a grand honneur [1] » par le roi, mais elle échoua complètement dans les tentatives qu'elle fit pour lui communiquer l'ardeur et la confiance qui l'animaient. Son entreprise était hardie, on la traita de folie, et le temps s'écoulait en vaines supplications d'une

[1] Mém. sur la Pucelle, p. 97.

part, en réponses évasives de l'autre. Charles tint « aucuns conseils [1] » qui durèrent près d'un mois.

Enfin, tout ce que Jeanne put obtenir, fut que réunissant le peu de troupes qui ne s'étaient pas dispersées après la levée du siége d'Orléans, le duc d'Alençon ayant Dunois et Charles d'Albret sous ses ordres en qualité de lieutenants, la suivrait, ne s'inspirant que de ses conseils [2]. Tandis qu'avec ce petit corps d'armée, composé de douze cents hommes, ils commenceraient leurs opérations, le roi se transporterait à Gien où il avait donné rendez-vous à tous les royalistes en état de porter les armes, nobles et vilains, bourgeois et hommes de guerre.

Jeanne fut de retour le 10 juin à Orléans où plusieurs grands seigneurs vinrent la rejoindre en lui amenant des renforts. C'était le maréchal de Boussac, le sire Malet de Graville, grand-maître des arbalétriers ; le sire de Culant, amiral de France ; Ambroise de Loré, La Hire, Gauthier de Bussac et plusieurs autres [3]. Monstrelet évalue à cinq ou six mille combattants la colonne

[1] Mém. sur la Pucelle, p. 97.

[2] M. H. Martin, hist. de France, t VI, p. 174.

[3] Jean Chartier, chron. de Charles VII, ch. 52.

qui sortit d'Orléans le 11 juin et se dirigea sur Jargeau. L'unanimité des chroniqueurs contemporains permet de taxer d'exagération son récit, fort court d'ailleurs et fort incomplet pour ce qui concerne cette période de notre histoire.

Le comte de Suffolk et ses frères s'étaient réfugiés dans Jargeau, avec seulement six à sept cents hommes[1]. S'attendant à être attaqué et prévoyant le destin qui lui était réservé quand ses soldats, fatigués et tout à fait démoralisés, selon leurs propres paroles[2], allaient se trouver en face des Français que le plus minime revers abat, mais aussi que le moindre succès électrise, Suffolk avait demandé en toute hâte au duc de Bedford « qu'il leur voulsist envoyer secours, ou autrement ils estoient en péril d'estre reboutez et perdre plusieurs villes et forteresses qu'ils tenoient au pais de Beausse et sur la rivière de Loire[3] ». On conçoit facilement que le duc, qui dans le principe avait confié au comte de Salisbury toutes les troupes dont il pouvait disposer, fut « moult

[1] J. Chartier, chron. de Charles VII, ch. 42. — Monstrelet, parle de trois à quatre cents hommes. Liv. II, ch. 58.

[2] Rymer, Fœdera et Conventiones, t. X, p. 408.

[3] Monstrelet, liv. II, ch. 57.

ennuyant et desplaisant[1] » en recevant d'aussi tristes nouvelles. Pris au dépourvu, ayant fort à faire avec les Parisiens qui, inconstants et remuants comme toujours, avaient enfin, à la nouvelle du premier grand succès remporté par Charles VII, senti bouillonner le vieux sang gaulois dans leurs veines, il aurait eu besoin de recevoir du secours plutôt que la possibilité d'en envoyer aux autres. Ce prince, à qui l'on ne saurait refuser d'avoir été l'un des plus grands hommes de son siècle, fit de tels efforts qu'il parvint à réunir encore cinq à six mille combattants qu'il dirigea au plus vite sur l'Orléanais, sous la conduite de sir John Falstaff, le vainqueur de la *journée des harengs*, de Thomas de Rampton et du bâtard de Thian.

Parti d'Orléans le 11 juin au matin, le duc d'Alençon arriva quelques heures après devant Jargeau que Suffolk, aidé par les bourgeois, avait fortifié de son mieux. La place fut aussitôt investie de toutes parts[2], l'artillerie mise en batterie, et le feu commença[3]. Les assiégés répondirent vigoureusement, et leur tir était si juste que

[1] Monstrelet, liv. II, ch. 57.

[2] Ibidem, ch. 98.

[3] J. Chartier, chron. de Charles VII, ch. 42.

le duc d'Alençon lui-même faillit en être victime. Jeanne d'Arc le voyant fort exposé dans un endroit découvert, et remarquant qu'on pointait sur lui « un veuglaire », le saisit par le bras et l'attira brusquement à elle, en s'écriant « beau duc, ostez-vous du logis ou vous estes, comment que ce soit car vous y seriez en danger de canons[1] ». A peine avait elle fini de parler que le boulet, passant à la place où le duc se trouvait quelques secondes auparavant, fracassa la tête d'un gentilhomme angevin de sa suite qui n'avait pas entendu l'avis ou n'en avait pas tenu compte.

Pendant les deux jours suivants, c'est-à-dire le 12 et le 13 juin, le feu redoubla des deux côtés, et les assiégeants tentèrent quelques sorties qui furent vigoureusement repoussées. Le troisième jour — 14 juin 1429 — Suffolk envoya un héraut au duc d'Alençon et lui offrit de lui rendre Jargeau si dans l'espace de quinze jours il n'était pas secouru. On rejeta ses offres, et on se prépara à donner l'assaut. Les échelles furent dressées le long des remparts et les Français s'y précipitèrent en foule. La lutte devint acharnée. On remarquait surtout un homme d'armes anglais, armé de toutes pièces, « ayant

[1] Mém. sur la Pucelle, p. 98.

en sa teste un fort bassinet [1] » qui, lançant des pierres énormes sur les assaillants, en renversait des rangs entiers. Le duc d'Alençon l'ayant aperçu, le signala à un adroit canonnier qu'on appelait « maistre Jean ». Maître Jean, ajustant avec sa coulevrine l'Anglais qui « se descouvroit fort », l'atteignit à la poitrine et le tua du premier coup.

Les troupes commençaient à se fatiguer d'une résistance aussi prolongée. Jeanne saisit son étendart et descendit dans le fossé en excitant les combattants que sa présence animait toujours d'une manière extraordinaire. Les Anglais lui lancèrent aussitôt des traits et de grosses pierres. L'une d'elles, tombant d'aplomb sur son casque, la contreignit « à s'asseoir », selon la curieuse expression de son chroniqueur anonyme. On la croyait tuée, mais, ô miracle ! la pierre qui aurait du l'écraser s'était brisée en « menues pièces » et Jeanne était debout, s'écriant « montez hardiment et entrez dedans, car vous n'y trouverrez plus aucune résistance [2] ».

L'événement justifia cette prophétie. Les Anglais se débandèrent et abandonnèrent les murailles. Un écuyer

[1] Mém. sur la Pucelle, p. 98.
[2] Ibidem.

d'Auvergne[1], nommé Guillaume Régnault[2], s'élança à la suite du comte de Suffolk qui s'enfuyait, l'atteignit et lui cria de se rendre. « Es-tu gentilhomme, demanda Suffolk. — Oui, répondit Régnault. — Es-tu chevalier, dit encore le comte. — Non, répondit l'autre, » — Suffolk lui donnant l'accolade, l'arma chevalier et lui rendit son épée, car il venait de faire de Régnault son égal. John de la Pole fut également pris, et Alexandre de la Pole fut tué[3]. Près de quatorze cents Anglais restèrent sur le terrain[4]. Les survivants n'eurent pas une meilleure destinée. Tandis qu'on les ramenait à Orléans, « sous ombre daucuns debats meus entre les François[5] », ils furent presque tous massacrés ; c'est-à-dire que les milices des communes qui avaient rejoint l'armée, exaspérées contre les Anglais dont elles avaient plus à se plaindre que personne, les arrachèrent aux gentilshommes à qui ils appartenaient et les égorgèrent sans pitié.

[1] M. H. Martin, hist. de France, t. VI, p. 175.

[2] J. Chartier, chron. de Charles VII, ch. 42 ; et Mém. sur la Pucelle, p. 98.

[3] J. Chartier, chron. de Charles VII, ch. 42.

[4] J. Chartier, chron. de Charles VII, ch. 42. — Et Monstrelet, liv. II, ch. 58.

[5] Mém. sur la Pucelle, ch. 98.

Suffolk courut en cette occasion les plus grands dangers [1].

Jeanne d'Arc et le duc d'Alençon rentrèrent à Orléans le même jour et mandèrent leur victoire au roi « lequel fut très-joyeux et en remercia et regracia Dieu [2] ». Charles fit aussitôt un nouvel appel à sa fidèle noblesse et réunit quelques troupes fraîches qui rejoignirent à Orléans le corps d'armée. On remarquait dans leurs rangs les seigneurs de Raiz et de Chauvigny, le sire de Laval et son frère le sire de Lohéac.

Loin de se « rafreschir tout à leur aise [3] » comme le prétend Monstrelet, Jeanne et le duc d'Alençon firent au contraire preuve d'une diligence remarquable. Le 15 juin, c'est-à-dire le lendemain même de la prise de Jargeau, ils marchaient sur Meung en suivant la rive gauche de la Loire. Le pont et le château de Meung avaient été soigneusement fortifiés et contenaient une nombreuse garnison commandée par Thomas, sire de Scales. Le pont fut emporté d'assaut, mais les vainqueurs n'attaquèrent même pas le château ; ils passèrent outre

[1] M. H. Martin, hist. de France, t. VI, p. 175.
[2] Mém. sur la Pucelle, p. 98.
[3] Monstrelet, liv. II, ch. 58.

et ne s'arrêtèrent que devant Beaugency. Talbot n'y était plus. Dès qu'il avait eu avis de l'arrivée prochaine de sir John Falstaff, il s'était porté à sa rencontre, en laissant dans la ville ses deux lieutenants Pierre Beauchamp et Robert de Floques, dit Floquet, bailli d'Evreux, six chevaliers, et environ cinq cents hommes d'armes[1]. Beauchamp jugeant avec raison qu'il lui serait impossible de disputer Beaugency aux Français sans sacrifier inutilement un grand nombre de ses compagnons, se décida sur le champ à l'évacuer et se retira dans la forteresse où la défense était plus facile, puisqu'elle était alors concentrée sur un seul point. Le siége commença aussitôt.

A peine les premiers coups de canon avaient-ils été tirés, qu'une nouvelle inattendue, circulant du camp à la ville, vint jeter la consternation parmi les assiégés et ranimer encore l'ardeur des assiégeants : le connétable arrivait, disait-on, il était à quelques heures de marche. Oubliant son ressentiment et ses trop justes griefs, il avait voulu servir le roi malgré lui, et il apportait à ses anciens compagnons d'armes, à Jeanne d'Arc qu'il ne

[1] Reg. des minutes de Michel de Berry, notaire du duc d'Orléans, à Beaugency, pub. par M. Vallet de Viriville, dans le tome 3 de son édit. de J. Chartier, p. 210.

connaissait pas encore, son expérience de la guerre, son influence, et, ce qui valait mieux encore, il conduisait un puissant renfort de troupes excellentes.

En effet, la nouvelle était vraie et voici ce qui s'était passé. Artus de Bretagne vivait retiré, depuis un an environ, au château de Parthenay qui lui provenait de l'héritage récent de Jean de Villiers, quand il apprit les nouveaux triomphes des Anglais dans les provinces de la Loire et le siége d'Orléans. Pensant, comme tout le monde, que la situation était terrible, mais ne désespérant pourtant pas de sauver la monarchie, il rassembla les chevaliers qui lui devaient le service militaire, quelques mercenaires, et quitta sa retraite pour secourir Orléans.

Georges de La Trémoille, qui sous les auspices du connétable, avait succédé dans la faveur du roi au sire de Giac et à l'auvergnat Le Camus de Beaulieu, n'avait pu pardonner au prince breton d'avoir été l'auteur de sa fortune. Il avait voué à Richemond une haine implacable et avait su la faire partager à Charles VII. Ce Français indigne aimait mieux que le roi perdît sa couronne que de la voir raffermie sur sa tête par les mains de son plus mortel ennemi. Charles, circonvenu par son favori, lui accorda tout ce qu'il voulut, et le sire de la Jaille fut

dépêché au connétable pour lui signifier que l'on n'avait pas besoin de ses services, qu'il eût à retourner sur ses pas, et que le roi en personne irait le combattre s'il persistait dans son dessein.

La Jaille atteignit Richemond à Loudun et lui transmit son message. Sans se laisser émouvoir par les indignes traitements dont il était l'objet, le connétable répondit que « ce qu'il en faisoit estoit pour le bien du royaume et du roy, et qu'il verroit qui le voudroit combattre[1]. » A ces mots, le sire de La Jaille, qui ne s'était chargé d'une commission qui lui répugnait que par obéissance aux volontés de son prince, ne put se contenir plus longtemps, et s'écria : « Monseigneur, il me semble que vous en ferez très-bien[2]. »

Le connétable poursuivit donc sa route, passa la Vienne à gué le 1er mai 1429, et s'arrêta à Amboise, dont le capitaine, Renaud de Bours, lui ouvrit les portes. Il y apprit la défaite des Anglais, la délivrance d'Orléans, et les événements dont on vient de lire le récit. Il se hâta en conséquence de franchir la distance qui le

[1] Chron. d'Arthur de Bretagne, par G. Gruel, pub. par M. Buchon, p. 369.

[2] Ibidem.



séparait de Beaugency et députa au duc d'Alençon le sire de Rostrenen et un écuyer nommé Tugdual le Carmoisien, dit le Bourgeois, pour connaitre les véritables intentions des chefs de l'armée à son égard.

La subite apparition de ces deux gentilshommes avait frappé les Français d'un étonnement dont le contre-coup s'était fait vivement sentir dans la ville assiégée. En un moment l'armée se divisa en deux partis : le plus faible, qui était aussi celui de Jeanne d'Arc, s'écriait que le connétable, méconnaissant les ordres du roi, n'était plus qu'un ennemi et qu'il fallait le traiter comme tel et le faire repentir de sa désobéissance, les armes à la main. Le duc d'Alençon, au contraire, et « tous les hauts seigneurs de l'ost[1], » qui avaient combattu sous les ordres de Richemond et qui lui étaient unis par les liens d'une vieille amitié, s'indignaient de l'aveuglement de Charles VII, louaient hautement le connétable, et déclaraient qu'ils ne seraient pas assez insensés pour refuser un secours si opportun dans les circonstances présentes. Néanmoins les deux Bretons s'illusionnant sur les sentiments de l'armée, et effrayés par les clameurs d'une minorité turbulente, retournèrent annoncer en toute

[1] Mém. sur la Pucelle, p. 99.

hâte au connétable que l'on se disposait à l'attaquer. Le biographe anonyme de Jeanne d'Arc prétend qu'ils avaient été chargés par Richemond de tenir à la Pucelle le langage le plus humble, de la supplier « en toute humilité » de « vouloir de sa grâce le recevoir pour le roy au service de sa couronne, en luy pardonnant toute offense[1] ; » Mais le biographe du connétable et les chroniqueurs démentent ce fait en citant les paroles hautaines attribuées au prince breton, au retour de ses envoyés : « s'ils viennent, eh bien ! nous les verrons[2] ! »

Les Français vinrent bientôt en effet, mais bien différents de ce que le connétable et ses gens les croyaient. Jeanne, le duc d'Alençon et tous les chevaliers étaient montés à cheval pour se porter à la rencontre de Richemond. On ne savait encore dans quel dessein. La Hire, Girard de la Pallière, le seigneur de Guitry, Xaintrailles et Dunois lui demandèrent alors : « qu'allons nous faire? » — « Combattre le connétable — répondit-elle » « Si vous y allez — repartirent rudement ces vaillants chevaliers — vous trouverez à qui parler : il n'en manquera pas de gens qui aimeront mieux avec nous la

[1] Mém. sur la Pucelle, p. 99.

[2] Chron. de G. Gruel, p. 369.

compagnie de monseigneur le connétable que la vôtre, et qui laisseront là pour lui toutes les pucelles de France[1].

Jeanne n'insista plus et dut se contenter de cette réponse aussi rude que péremptoire. Son biographe, qui s'est bien gardé de l'enregistrer, prétend au contraire que Jeanne ne consentit à admettre Richemond en sa présence qu'après que les partisans qu'il comptait dans l'armée du duc d'Alençon lui eussent promis de confirmer par lettres scellées le serment de fidélité que lui prêterait le connétable. Il semble inutile d'insister pour démontrer l'inexactitude de cette version qui a pourtant été souvent reproduite. Comment admettre, en effet, devant la volonté isolée d'une femme, cette femme fût-elle Jeanne d'Arc, une telle et si complaisante patience chez des hommes comme ceux qui l'entouraient, qui ne connaissaient d'autre plaisir que les combats, d'autre argument que leur épée, d'autre loi que leur bon plaisir ?

Jeanne s'arrêta près d'un village appelé La Maladrerie. En apercevant le connétable qui s'avançait, les soldats firent entendre mille cris joyeux, à la grande surprise des Bretons qui s'attendaient à une toute autre réception,

[1] Chron de G. Gruel, p. 369.

et Jeanne, descendant de cheval, vint « embrasser les jambes » de Richemond qui de son côté avait mis pied à terre. « Jehanne, lui dit-il ; on m'a dit que vous me voulez combattre. Je ne scay si vous estes de par Dieu ou non. Si vous estes de par Dieu, je ne vous crains de rien, car Dieu sçait mon bon vouloir : si vous estes de par le diable, je vous crains encore moins[1] ». Ces mots cimentèrent leur union ; ils retournèrent alors ensemble à Beaugency, en s'entretenant amicalement et en convenant des dispositions à prendre pour assurer le plus promptement possible la reddition de la place.

On convint d'abord que Richemond prendrait le commandement en chef de l'armée[2]. Personne ne songea à s'y opposer, car il était aimé et estimé de tous ; mais voulant lui-même que sa position fût régularisée il fit demander par la suite au roi de l'autoriser à exercer de nouveau ses fonctions de connétable qui lui attribuaient de droit le pouvoir suprême partout où il se trouvait. A l'instigation de la Trémoille, Charles refusa. Mais La Hire et le maréchal de Boussac s'étant rendus à la cour pour faire au nom de l'armée d'énergiques repré-

[1] Chron. de G. Gruel, p. 370.

[2] Hist. des Grands Capitaines, par Mazas. t. V, p. 126.

sentations, le roi finit par céder, à la condition toutefois, condition puérile et peu digne de lui, que Richemond ne paraitrait jamais en sa présence[1]. On raconte que Racine mourut de chagrin parce que Louis XIV lui avait défendu de se présenter à Versailles : Richemond, moins sensible, se consola facilement en pensant que ce n'est pas à la cour, mais loin d'elle et de son influence énervante, que l'on trouve souvent les hommes capables d'être utiles à l'État, au pays.

Il fut convenu ensuite que le connétable investirait le château du côté de la Sologne[2], qu'on ne lui « bailleroit point de logis pour celle nuit » et qu'il serait chargé de « faire le guet, car vous scavez que les nouveaux venus le doibvent[3] » Richemond consentit à tout, « si fit le guet ceste nuit devant le chasteau, et fut le plus beau guet qui eust esté en France passé à longtemps[4] ».

La même nuit, en effet, Pierre Beauchamp et Robert de Floques, sommés de se rendre, voyant que leurs soldats étaient « esbahiz et espouvantez » et ne les trouvant pas de « tel propos de prudence qu'ils avoient accous-

[1] Hist. des Grands Capitaines, par Mazas. t. V, p. 126.

[2] Mém. sur la Pucelle, p. 99.

[3] Chron. de G. Gruel, p. 370.

[4] Ibidem.

tumé [1] », convinrent qu'ils remettraient le lendemain matin la forteresse aux Français, à condition qu'ils auraient tous la vie sauve, qu'ils pourraient se retirer avec leurs chevaux, leurs armes et « aucuns de leurs meubles » jusqu'à concurrence pour chacun d'un marc d'argent [2].

Le lendemain donc qui était un samedi et le 18me jour de juin [3], les Anglais évacuèrent Beaugency au jour levant. Tels étaient les premiers résultats de l'influence et de la réputation combinées du comte de Richemond et de la Pucelle d'Orléans.

[1] Monstrelet, liv. II, ch. 58.

[2] Mém. sur la Pucelle, p. 99.

[3] M. Mazas (Hist. des Grands Capitaines, t. V.) se trompe d'un mois pendant tout le cours de son récit. Contrairement à tous les chroniqueurs, unanimes sur ce point, il place au mois de mai, et non pas au mois de juin, les événements que l'on vient de rapporter.



III

A peine les vaincus avaient-ils eu le temps de s'éloigner, à peine étaient-ils partis depuis une heure[1], qu'on vint annoncer à Richemond que l'armée anglaise commandée par sir John Falstaff, attaquait le pont de Meung-sur-Loire. Talbot et les débris de sa colonne avaient eu le temps d'opérer leur jonction avec les troupes envoyées par Bedford. Leurs forces réunies se montaient à cinq ou six mille hommes à la tête desquels on remarquait des capitaines de renom : Talbot, sir John Falstaff, Thomas sire de Scales, Thomas Rameston[2], sir Henry Branche[3], Walter Hungerford[4], et le bâtard de Thian[5].

[1] Chron. de J. Chartier, ch. 44.
[2] Mém. sur la Pucelle, p. 100.
[3] Chron. de G. Gruel, p. 370.
[4] Chron. de J. Chartier, ch. 44.
[5] Monstrelet, liv. II, ch. 58.

Les Anglais étaient venus de Janville, dans la pensée, après avoir repris le pont de Meung, de tomber sur le camp français et de forcer le duc d'Alençon à lever le siége de Beaugency. Mais au moment où ils s'efforçaient de se rendre maîtres du pont, ils apprirent à leur tour que le redouté connétable avait fait sa paix avec le roi, sa jonction avec Jeanne d'Arc et que tous deux se préparaient à une action décisive. L'apparition des éclaireurs de l'armée française, vingt lances et quelques archers conduits par Charles de la Ramée et Pierre Baugi[1], les avertit qu'il était temps de se mettre sur leurs gardes. La garnison de Meung évacua la ville sur l'ordre de Falstaff qui battit en retraite dans l'espoir de rallier les garnisons de Janville et de quelques autres places pour faire meilleure figure devant l'ennemi.

Pendant ce temps les Français s'ébranlaient et se mettaient en marche dans la direction qui leur avait été signalée par les éclaireurs déjà de retour. L'armée était forte de huit à neuf mille hommes ; Richemond avait en outre laissé à Beaugency un détachement pour garder les bagages et l'artillerie.

L'avant-garde, composée de quatorze ou quinze cents

[1] Chron. de G. Gruel, p. 370.

hommes d'armes montés « sur fleurs de coursiers[1] », était commandée par La Hire, Xaintrailles, Ambroise de Loré, le sire de Beaumanoir[2], le maréchal de Boussac[3], Girard de la Pallière, Pénensac, Amadoc de Scitivaux[4], et Thiébaut de Termes[5]. Derrière elle s'avançait le corps de bataille présentant un effectif de six à sept mille combattants, en comprenant dans ce nombre les quatre cents lances et les huit cents archers que le connétable avait amenés à sa suite[6]. On y remarquait Richemond en personne, le duc d'Alençon, Jeanne d'Arc, Dunois et le maréchal de Ray, qui s'étaient partagés le commandement[7]. Après eux venaient beaucoup de chevaliers et d'écuyers de haute noblesse, entre autres le sire de Rostrenen, Robert de Montauban, Guillaume de Saint-Gilles, Alain de la Feuillée, Tugdual le Carmoisien, dit le Bourgeois, le seigneur de Guitry, Guillaume Renault, le sire de Laval, le sire de Lohéac, le seigneur de

[1] Monstrelet, liv. II, ch. 38.
[2] J. Chartier, chron. de Charles VII, ch. 44.
[3] Monstrelet, liv. II, ch. 58.
[4] Chron. de G. Gruel, p 370.
[5] Chron. de la Pucelle, p. 100.
[6] Chron. de G. Gruel, p. 369.
[7] Monstrelet, liv. II, ch. 58.

Sainte-Sévère, Raoul de Gaucourt [1], Jean Malet de Graville, grand-maitre des arbalétriers; le sire de Culant, amiral de France; Gauthier de Bruzac [2], le comte de Perdriac, Jacques de Dinan, Louis de Bourbon, comte de Vendôme; Le Vidame de Chartres, le sire de la Tour, le seigneur de Chauvigny [3], le sire Charles d'Albret, Jacques de Milly, Gilles de Saint-Simon, Louis de Marconnay et Jean de La Haye [4]. Ces quatre derniers furent armés chevaliers avant la bataille où ils se comportèrent vaillamment.

L'avant-garde s'avançait toujours; elle était déjà à cinq lieues de Beaugency et n'avait encore rien découvert. Les hommes d'armes commençaient à se décourager, les chevaux étaient fatigués, le connétable enfin croyait qu'il avait été trompé par de faux rapports et que l'on ne verrait pas encore l'ennemi ce jour-là, quand un cerf se leva sous les pieds des chevaux, s'enfuit éperdu et disparut dans les buissons qui coupaient la plaine.

[1] Chron. de G. Gruel, p. 370.

[2] J. Chartier, chron. de Charles VII, ch. 41 et suiv.

[3] Mém. sur la Pucelle, p. 98 et suiv.

[4] Monstrelet, liv. II, ch. 57.

Un instant après on entendit « un très-grand cry [1]. » Les Anglais, qui ne croyaient pas l'ennemi si près d'eux, acclamaient le noble animal à qui la frayeur donnait des ailes et qui s'était précipité, tête baissée, au milieu de leurs escadrons. C'est ainsi que les deux partis apprirent qu'ils se trouvaient en présence.

Richemond, prévenu aussitôt, sentit renaître des irrésolutions et des craintes qui s'étaient emparées de lui à son départ de Beaugency. Au moment de monter à cheval, il avait cru remarquer, en effet, parmi ses hommes d'armes, une singulière inquiétude. Malgré leurs récents succès, ils ne pouvaient chasser le souvenir de tant de défaites, de tant de rencontres où l'impétuosité française n'avait pas réussi à fixer la victoire sous leurs drapeaux ; ils avaient peur enfin [2]. Bien que le sire de Rostrenen, s'étant aperçu de l'hésitation du connétable fût venu lui dire : « Si vous faites lever vostre estendart en avant, tout le monde vous suivra [3], » c'était avec l'esprit rempli des plus noirs pressentiments qu'Artus avait suivi le conseil du brave chevalier Breton.

[1] Monstrelet, liv. II, ch. 58.

[2] Déposition du duc d'Alençon pour la révision du procès de Jeanne d'Arc.

[3] Chron. de G. Gruel, p. 370.

Quand donc eut sonné « l'heure de besongner[1], » Richemond et les principaux chefs n'osaient encore se décider à provoquer une lutte dont le résultat pouvait leur être fatal, à cause des fâcheuses dispositions dans lesquelles ils avaient vu leurs soldats. Jeanne d'Arc, seule, n'avait cessé de montrer une confiance sans bornes et d'insister vivement pour qu'on ne laissât pas échapper une victoire qu'elle assurait ne devoir pas être douteuse. « Jeanne, voilà les Anglois en bataille, combattrons-nous? » — lui demanda le duc d'Alençon. — « Avez-vous vos esperons? » — répondit-elle. — Comment dà, — repartit le duc — nous en faudra-t-il retirer ou fuir? — Nenny — fit Jeanne — en nom Dieu allez sur eux, car ils s'enfuiront et n'arresteront point et seront déconfits sans guères de pertes de vos gens, et pour ce faut-il vos esperons pour les suivre[2]. » Ces paroles chaleureuses, le visage inspiré de l'héroïque jeune fille rassérénèrent tous les fronts; le connétable prescrivit à son corps d'armée de se hâter, rejoignit l'avant-garde, et l'action ne tarda pas à s'engager.

Chez les Anglais, l'indécision n'avait pas été moindre

[1] Monstrelet, liv. II, ch. 58.

[2] Mém. sur la Pucelle, p. 100.

que du côté opposé. Talbot et Falstaff redoutaient une bataille autant que Richemond lui-même. Leur projet était de rallier toutes les troupes qui, sous divers capitaines, étaient encore disséminées sur les bords de la Loire, de se créer ainsi une armée au moins égale à celle du connétable, et s'ils ne pouvaient mieux faire de tenter, mais de ne tenter qu'alors seulement et dans les meilleures conditions pour eux, la fortune des combats. La rapidité des mouvements de leurs adversaires les prenait au dépourvu, et faisait échouer toutes leurs combinaisons. Les principaux chefs s'assemblèrent et on délibéra à la hâte sur le meilleur parti à prendre, au bruit de la lourde cavalerie française qui s'avançait en faisant trembler la terre sous les pieds des destriers bardés de fer comme leurs maitres.

L'armée anglaise n'était qu'à un quart de lieue du gros village de Patay dont elle était séparée par un terrain assez accidenté[1], presque aussi difficile pour les fantassins que pour les hommes d'armes. Les maisons et l'église fortifiée de ce bourg, dont le nom obscur allait devenir historique, offraient aux Anglais, s'ils avaient le temps de s'y appuyer, une ligne beaucoup plus facile à

[1] Mazas, Hist. des Grands Capitaines, t. V, p. 130.

défendre que la haie longue et épaisse contre laquelle l'armée était arrêtée en attendant le résultat du conseil de guerre tenu par le général et par ses officiers. Tel fut l'avis de la plupart des chevaliers. Falstaff soutenait, seul contre tous, que les soldats étaient démoralisés par les derniers événements qui s'étaient accomplis coup sur coup, que l'on se trompait fort si l'on croyait qu'aucun d'eux voulût avoir affaire aux Français plus nombreux, qu'il fallait donc, car il n'était nullement déshonorant de se retirer devant plus fort que soi, se renfermer dans les villes qui tenaient encore pour eux et laisser s'écouler quelque temps avant de risquer une opération, du succès de laquelle dépendait l'avenir de la domination anglaise sur les provinces méridionales de la France. Sir John Falstaff ne pouvait certes être soupçonné de pusillanimité. Personne n'avait oublié ses exploits à la journée d'Azincourt, où de sa propre main il avait fait prisonnier le duc d'Alençon, avec qui les hasards de la guerre l'appelaient à se mesurer de nouveau. La part glorieuse qu'il avait prise à plus de vingt siéges ou batailles rangées, et qui lui avait valu successivement les charges de grand-maitre de l'hôtel du duc de Bedford, de sénéchal de Normandie, de gouverneur d'Anjou et du Maine, et plus récemment encore le collier de la Jarre-

tière, était un sur garant de sa bravoure et de ses talents militaires. Sa conduite à Patay et le langage qu'il tint seraient donc inexplicables, si l'histoire ne nous avait appris que les plus grands héros, les plus robustes courages, les plus fiers génies ont eu parfois aussi leurs heures de découragement et de faiblesse : heures mystérieuses peut-être, où, à travers ses nuages, ils découvraient l'avenir.

Quoiqu'il en soit, la proposition de Falstaff souleva des protestations universelles. Talbot, qui n'aimait pas son collègue et qui s'était laissé donner trois ans auparavant le gouvernement de l'Anjou et du Maine que Bedford avait retiré dans ce but à Falstaff, cria plus fort que les autres et déclara que, quant à lui, il ne fuirait pas. La discussion se prolongeait, les têtes s'échauffaient, quand l'avant-garde française parut à quelques portées d'arbalète des Anglais incertains. A cette vue Talbot commençait à ranger ses hommes d'armes en leur faisant mettre pied à terre le long de la haie à laquelle ils étaient adossés, lorsque plusieurs chevaliers dirent qu'adopter un tel ordre de bataille, c'était vouloir la défaite de l'armée, qu'en cas de revers la retraite devenait trop difficile derrière la haie, qu'il fallait à tout prix se rejeter sur Patay et se développer en avant des maisons,

de l'église et du bois dit *des Coyonnées* [1] qui s'étendait à la droite du village [2]. Cédant au vœu général, Talbot commit l'imprudence de franchir la haie et d'exécuter ce mouvement sous les yeux de l'ennemi auquel il livrait ses troupes marchant en désordre. Il parvint cependant à atteindre heureusement l'endroit indiqué, mais il n'eut pas le temps de faire ses derniers préparatifs qui consistaient à faire descendre de cheval ses hommes, et à les placer sur deux rangs de profondeur, les archers en avant, protégés, selon l'usage de leur pays, par un épais rempart de « poinsons aiguisez [3]. » Talbot assigna donc à la hâte à ses lieutenants les postes que chacun d'eux devait occuper pendant le combat : il se réserva le centre pour lui et Thomas Rameston, donna le commandement de l'aile droite au sire de Scales, celui de l'aile gauche à sir Henri Branche et confia la réserve à Falstaff.

Au même instant, au signal donné par Richemond, les quinze cents chevaux de l'avant-garde, Xaintrailles en tête, se précipitèrent au grand galop, « grand erre » comme dit Guillaume Gruel [4], sur les Anglais pour qui

[1] Mazas. Hist. des Grands Capitaines, t. V, p. 128.
[2] J. Chartier, chron. de Charles VII, ch. 44.
[3] Monstrelet, liv. II, ch. 58.
[4] P. 370.

cette charge furieuse eut tout d'abord un déplorable résultat. Falstaff, le bâtard de Thian et les cavaliers de la réserve, saisis d'une terreur panique, tournèrent bride et s'enfuirent; ils ne s'arrêtèrent que lorsque les portes de Meung se furent refermées derrière eux. Indignés d'un si lâche abandon, Talbot et les autres chefs gardèrent une ferme contenance et excitèrent leurs soldats par leur exemple. Les arbalétriers, lançant avec la précision qui les avait rendus célèbres, une nuée de carreaux et de vi-retons, réussirent à repousser Xaintrailles qui ne recula que pour prendre du champ et fournir une seconde charge. A celle-ci en succédèrent d'autres qui n'obtinrent aucun résultat : au lieu de se laisser entamer, les Anglais resserraient leur front de bataille, et tous leurs coups portaient dans cette multitude de cavaliers pesamment armés et manœuvrant difficilement sur un terrain « qui estoit assez fort de hayes et de buissons[1] ». A part donc la défection de Falstaff, la position des Anglais était loin d'être désespérée. Le connétable, lui, qui ne pouvant contenir son impatience, avait laissé derrière le corps d'armée et s'était mêlé à sa cavalerie, aida Xain-

[1] Monstrelet, liv. II, ch. 58.

trailles à la rallier et la ramena lui-même plusieurs fois à l'ennemi [1].

Les mêmes difficultés de terrain qui arrêtaient l'élan des hommes d'armes entravait également la marche de l'infanterie qui n'arrivait pas. Elle parut enfin et se déploya vis-à-vis du centre de l'armée ennemie. Les archers s'avancèrent en première ligne et répondirent avec vigueur aux décharges des archers anglais. Attirant sur eux l'attention de leurs adversaires, ils donnèrent à Richemond le temps d'indiquer à chaque corps la place qui lui était destinée, et à l'avant-garde, se transformant en deux ailes, le loisir de respirer un peu. Le connétable se mit à la gauche de sa ligne de bataille, faisant par conséquent face à la droite de l'ennemi commandée par Henri Branche; Dunois et Jeanne d'Arc eurent à combattre le sire de Scales, et Xaintrailles et La Hire furent opposés à Talbot et à Thomas Rameston. Dès lors il devenait évident qu'un miracle seul pouvait sauver les Anglais d'un sanglant désastre. Talbot le comprit bien, mais avec le flegme qui fait le fond du caractère de sa nation, il donna ses derniers ordres et attendit le choc des masses françaises qui s'ébranlaient en étendant

[1] Mazas. Hist. des Grands Capitaines, t. V, p. 130.

leurs ailes pour entourer sa petite « bataille » d'une ceinture de fer.

Le combat recommença avec une nouvelle énergie. On fit de part et d'autre des prodiges de valeur. « Le connétable sut — dit son moderne biographe [1] — imprimer aux divers corps de son armée un mouvement d'ensemble que l'on n'avait pas vu chez les Français depuis la journée de Rosebecque ». Animés par la présence de Richemond que l'on regardait comme le meilleur général de Charles VII, par celle de Jeanne d'Arc qui leur avait promis la victoire, les gentilshommes se surpassaient et luttaient, avec une généreuse émulation, à qui se distinguerait par le plus de hauts-faits, par les plus beaux coups de lance. L'aile droite des Anglais plia la première ; c'est qu'aussi Richemond et ses Bretons étaient de rudes jouteurs. Henri Branche, serré de près par le sire de Beaumanoir, chambellan du connétable, n'échappa à la mort qu'en se rendant à lui. Il avait au même moment la douleur de voir ses soldats lâcher pied et se débander dans un épouvantable désordre.

Tandis que ceci se passait à l'aile droite, à l'aile gauche le sire de Scales n'était pas plus heureux. Après une ré-

[1] Mazas. Hist. des Grands Capitaines, t. V, p. 130.

sistance acharnée, il dut céder à l'élan des Français conduits par Dunois, par Jeanne d'Arc et par le duc d'Alençon, et se soumettant enfin à sa destinée, il se constitua prisonnier du vaillant bâtard d'Orléans[1].

Talbot seul se défendait encore et rien ne pouvait parvenir à entamer le corps d'élite au milieu duquel, à pied, l'épée au poing, il combattait avec l'énergie du désespoir. Xaintrailles et La Hire étaient venus se briser plusieurs fois sur cette ligne immobile hérissée de longues hallebardes et de piques aigues, et chaque fois Talbot constatait avec joie de larges trouées dans les rangs pressés de la cavalerie française. Mais il devait succomber et sa défaite n'était plus dès lors qu'une question de temps puisqu'il allait avoir affaire à l'armée ennemie toute entière.

Le connétable, voulant en finir et faire cesser à tout prix une résistance qui lui causait trop de pertes, rétablit ses troupes en ligne et fit étendre les ailes de manière à déborder les Anglais, puis il lança sur eux tout son monde en même temps. Talbot se décida cette fois à donner l'ordre de la retraite. Ses fantassins, serrés les uns contre les autres, reculèrent lentement, en bon ordre et

[1] Mazas. Hist. des Grands Capitaines, I. V, p. 130.

le visage tourné du côté des Français. Mais que pouvait le général anglais, privé des deux tiers de ses forces, contre des adversaires dont la supériorité numérique était désormais écrasante ? Après avoir prolongé la lutte assez pour son honneur, trop pour l'humanité, Talbot saisi par les archers de Poton de Xaintrailles[1], remit à celui-ci le tronçon de son épée[2].

Le champ de bataille offrait un aspect terrible. D'innombrables cadavres marquaient le terrain que les Anglais avaient si bien défendu. Des cinq à six mille hommes dont se composait leur armée, deux mille deux cents environ, selon le témoignage des hérauts anglais, étaient morts, tant gentilshommes que « gens de petit estat et moyen », ceux que, suivant l'expression énergique de Monstrelet, « ils ont accoustumé à amener de leur païs mourir en France[3] », et quinze cents à deux mille étaient prisonniers[4]. Les survivants avaient fui à tra-

[1] Chron. de G. Gruel, p. 370.

[2] Mazas. Hist. des Grands Capitaines, I, V, p. 131.

[3] Liv. II, ch. 58.

[4] Monstrelet. (Liv. II, ch. 58) n'accuse que 1800 morts et 100 à 120 prisonniers. Les chroniques de Gruel et de la Pucelle disent toutes deux que les Anglais perdirent 2200 hommes, et que ce chiffre fut établi par les hérauts anglais qui comptèrent les cadavres sur le champ de ba-



vers le bois des Coyonnées et le village de Patay et coururent jusqu'à Janville dont le château était encore occupé par un écuyer anglais et une faible garnison. Ils furent vivement poursuivis par quelques hommes d'armes bien montés qui arrivèrent en même temps qu'eux sous les murs de la ville. Les bourgeois avaient fermé leurs portes et se tenaient sur les remparts. Quelques prières que leur fissent les fugitifs, ils refusèrent constamment de les recevoir, et se montrèrent même disposés à se défendre : cette conduite des bourgeois détermina l'écuyer anglais à traiter avec eux ; il leur rendit sa forteresse, à la condition que lui et les siens auraient la vie sauve, et, circonstance curieuse, après qu'il eut fait serment « destre bon et loyal Français[1] ».

Pendant ce temps Meung subissait un sort plus cruel. Un autre détachement des vainqueurs de Patay s'en faisait ouvrir les portes et y entrait par un côté, pillant et dévastant tout, tandis que Falstaff sortait par l'autre. La terreur de Falstaff n'étant pas encore calmée, à ce qu'il

taille. Chartier (ch. 44.) parle de 2 à 3000 morts, et le notaire Michel de Berry (Regist. t. III, de l'édit. de Chartier, de M. Vallet de Viriville, p. 210) de 2700 tant morts que prisonniers.

[1] Mém. sur la Pucelle, p. 100.

parait, il franchit d'une seule traite la distance qui le séparait de Corbeil où il s'arrêta enfin [1].

La bataille était gagnée pour la France, et selon la prédiction de Jeanne d'Arc, son armée n'avait eu à subir que des pertes insignifiantes auprès de celles de l'ennemi. Il était deux heures de l'après-midi [2]. Après que l'on eut relevé les blessés et rassemblé les prisonniers parmi lesquels se trouvaient tous les généraux anglais, Talbot, le sire de Scales, Walter Hungerford, Thomas Rameston [3] et Henri Branche [4], les chevaliers entourèrent Richemond et Jeanne, pour les féliciter de leur succès, « regraciant dévotement et humblement leur créateur [5] » qui avait si visiblement protégé les armes françaises. Dans le premier énivrement de la victoire, le duc d'Alençon eut un mot cruel pour le brave Talbot, le plus estimé des hommes de guerre de son temps. « Eh ! bien, messire — lui dit le prince — vous ne vous attendiez pas ce matin qu'il vous en adviendroit ainsi ? » Talbot demeura

[1] J. Charlier, chron de Charles VII, ch. 44, et Mém. sur la Pucelle p. 100.

[2] Monstrelet, liv. II, ch. 58.

[3] Monstrelet, liv. II, ch. 58.

[4] Chron. de G. Gruel, p. 370.

[5] Monstrelet, liv. II, ch 58.

impassible. « C'est la fortune de la guerre » répondit-il avec une suprême dignité[1].

L'armée campa pendant le reste de la journée et toute la nuit suivante sur le champ de bataille, « car bien estoient las et avoient eu grand chaud[2]. » Le lendemain Jeanne et le connétable firent leur entrée à Orléans au milieu d'un enthousiasme sans égal. Le peuple se pressait autour d'eux et ne pouvait se rassasier de contempler et d'acclamer la noble vierge qui venait, on peut le dire, de sauver l'Orléanais pour la seconde fois.

[1] M. H. Martin. Hist. de France, t. VI, p. 179, d'après le procès de révision de la Pucelle, déposition de Dunois, t. III.

[2] Chron. de G. Gruel, p. 370.

IV

CHARLES VII habitait toujours Sully-sur-Loire où La Trémoille possédait un magnifique château. Jeanne d'Arc vint l'y trouver et lui rendre compte de la courte expédition qui, en huit jours, avait produit pour la cause royale des résultats que jadis une année entière n'aurait pu obtenir. Beaugency, Meung, Janville étaient reconquis; Montpipeau, Saint-Simon et les principales places de la Beauce venaient d'être évacuées par les Anglais qui se repliaient sur l'Ile-de-France[1]. Patay avait été le dernier coup porté à l'influence anglaise dans les provinces de la Loire; l'armée était écrasée, et l'Orléanais et la Beauce étaient entièrement dégagés.

[1] Mémoire sur la Pucelle, p. 100.

Charles était resté complètement étranger aux efforts tentés par ses partisans. Au lieu de se mettre à la tête, comme les grands rois ses ancêtres n'auraient pas manqué de le faire, des hommes d'armes qui reconquéraient pièce à pièce son héritage si compromis, il subissait les funestes conseils du favori dont la conduite ambigue et le caractère défiant et jaloux ne sauraient être trop énergiquement flétris. Il laissa cependant percer devant Jeanne une extrême satisfaction et la combla de caresses. Mais quand elle lui eut appris que les bourgeois d'Orléans réclamaient instamment sa présence, il devint plus réservé, hésita et finit par déclarer à la Pucelle qu'il comptait partir au plustôt pour Gien où était le rendez-vous général de l'armée, et que d'ailleurs un séjour à Orléans serait trop préjudiciable au voyage de Reims, qui demandait pour réussir une grande célérité. Une semblable résolution était trop conforme aux vues que chacun prêtait à La Trémoille pour que Jeanne ne reconnut pas la main qui portait ce nouveau coup à ses espérances. Tout ce qu'elle put obtenir fut que le roi, qui était à huit lieues d'Orléans, ferait un pas et s'en rapprocherait de trois lieues. La Trémoille n'osa pas refuser cette concession à l'esprit public qu'il jugeait lui être tout à fait défavorable. Le 22 juin le roi arriva donc

à Châteauneuf-sur-Loire, petite ville qui est située à cinq lieues à l'Est d'Orléans. Jeanne ne l'avait pas quitté.

Les Orléanais, qui s'étaient flattés pendant un instant de posséder dans leurs murs un prince pour lequel ils avaient fait de si nombreux sacrifices, lui avaient préparé une chaleureuse réception. Ils avaient « tendu leurs rues à ciel [1], » c'est-à-dire que de riches draperies fixées d'un côté des rues à l'autre, interceptaient les rayons du soleil et formaient autant d'allées couvertes, d'un aspect pittoresque, sous lesquelles le roi devait passer pour se rendre à son logis. L'arrivée de la cour à Châteauneuf fut suivie de la nouvelle que le roi ne dépasserait pas cette ville et qu'il y recevrait les hommages de ses fidèles sujets. On comprendra sans peine l'amer désappointement que ressentirent ceux qui, pour toute récompense d'un admirable dévouement, pour tout dédommagement de tant de pertes, ne recevaient de Charles que les marques d'une indifférence qui ressemblait à un insultant mépris.

L'indignation ne fut pas moindre parmi les vainqueurs de Patay et parmi même les courtisans de Charles VII,

[1] Mém. sur la Pucelle, p. 100.

s'il faut en croire la chronique de la Pucelle[1]. Quoiqu'il en soit, la plupart d'entre eux se rendirent à Châteauneuf. Xaintrailles y conduisit Talbot, son prisonnier. Charles fit un excellent accueil à ces braves chevaliers, à peine remis des fatigues du combat. Dunois, La Hire et Xaintrailles furent surtout traités par lui avec une distinction toute particulière. Ce dernier obtint du monarque l'autorisation de réaliser son généreux projet de rendre la liberté sans rançon à Talbot, ce qu'il fit aussitôt[2].

Le connétable, fidèle au serment que le roi lui avait imposé de ne pas se présenter devant lui, s'était abstenu, malgré toutes les raisons qu'il avait d'espérer son pardon, de se joindre à ses compagnons d'armes. Tout à coup, le bruit se répandit dans l'assemblée que Richemond venait, pour prix de ses services, de recevoir l'ordre de retourner immédiatement à Parthenay. La confirmation de ce bruit ne se fit pas attendre. Au milieu de la stupeur et de la colère générales, on vit arriver les sires de Beaumanoir et de Rostrenen que le connétable envoyait à La Tremoille pour lui dire « qu'il luy pleust le laisser servir le roy, et qu'il feroit tout ce qu'il

[1] p. 100.

[2] Mazas, hist. des Grands Capitaines, t. V, p. 133.

lui plairoit, et fut jusques à le baiser aux genoux[1]. » Cette humiliation du prince breton n'émut pas l'orgueilleux favori pour qui la destinée de ses prédécesseurs aurait dû au moins être un salutaire enseignement. Rien n'eût été plus facile à Richemond que d'écraser l'obstacle qu'il avait lui-même placé sur son chemin en donnant La Trémoille au roi sans tenir compte de la résistance et des paroles de Charles. — « Vous vous en repentirez » — avait alors dit le prince; et l'événement justifiait sa prophétie. Richemond avait à la cour autant d'amis que La Trémoille avait d'ennemis. L'impunité lui était assurée. Il n'était personne alors des familiers et des serviteurs de Charles qui ne l'eût au besoin absous d'un crime. Qui l'arrêta, quand le sang du sire de Giac et de Le Camus de Beaulieu lui avait si peu coûté à répandre?

La réponse du roi fut telle qu'on la prévoyait : « Qu'il s'en aille — dit-il — j'aimerois mieux n'être jamais couronné que de l'être lui présent[2]. » Le duc d'Alençon, neveu du connétable, voulut intercéder pour lui; on ne daigna pas même l'écouter. Jeanne d'Arc enfin se prosterna aux pieds du roi et le supplia tellement qu'elle

[1] Chron. de G. Gruel, p. 370.

[2] Ibidem.

obtint un adoucissement qui, aux yeux du favori, pouvait passer pour une grâce, mais qui pour Richemond n'était qu'une insulte ajoutée à la plus criante injustice. La Trémoille voyait une telle irritation parmi les chefs de l'armée, que la peur lui arracha ce que les prières d'un prince, ce que les plaintes d'un homme injustement condamné n'auraient pu obtenir de lui. Le connétable reçut donc des lettres-patentes par lesquelles le roi, consentant à lui pardonner, lui ordonnait de chasser les Anglais du Poitou et du Maine[1]. C'était toujours une disgrâce, mais moins honorable que la première, puisque le roi, n'ayant dans le principe d'autre motif d'écarter le connétable que sa propre faiblesse et la jalousie de son favori, colorait à présent son ingratitude d'un semblant de magnanimité en accordant au connétable un pardon dont celui-ci n'avait pas besoin. Sa seule faute en effet avait été de vaincre à Patay sans le consentement du roi, de le sauver malgré lui. La clémence de La Trémoille était pire que sa colère.

Le comte de la Marche, malgré sa « très-belle compagnée[2] fut également sacrifié au ressentiment du favori

[1] Mazas, hist. des Grands Officiers, t. V. p. 134.
[2] Chron. de G. Gruel, p. 370.

dont il était l'ennemi[1]. Charles consentit à se priver de forces dont le secours n'était pas à dédaigner dans la position critique où il se trouvait encore, et à la veille de l'expédition aventureuse qu'il allait entreprendre. Le connétable et le comte de La Marche durent s'éloigner, et le premier poussa l'abnégation jusqu'à combattre encore du fond de sa retraite pour un prince qui méconnaissait ainsi les plus signalés services.

On ne l'a pas oublié sans doute, Charles VII, ou « le Dauphin » comme l'appelaient encore amis et ennemis, avait convoqué toute son armée à Gien. Il s'y rendit lui-même le 24 juin, escorté de Jeanne d'Arc, de Dunois, du duc d'Alençon, de Xaintrailles, de La Hire et enfin des hommes d'armes qui avaient combattu à Patay. Il y trouva plusieurs grands barons qui s'étaient rendus à son appel. Chaque jour arrivaient des renforts de Poitou, de Berry, de Guyenne et de Gascogne qui portèrent à douze mille hommes, presque tous à cheval, l'effectif de l'armée royale. Malgré les fautes répétées de Charles, un profond enthousiasme animait les troupes qui, dans la présence de Jeanne d'Arc, voyaient un présage assuré de la victoire. Mal montées, mal équipées

[1] M. G. Martin, hist. de France, t. VI, p. 181.

pour la plupart, elles n'étaient pas mieux payées. Ainsi chaque homme reçut à peine « deux à trois francs d'or[1] » en se mettant en campagne. Beaucoup de gentilshommes que la guerre avait ruinés et qui ne possédaient pas de quoi s'acheter une armure ni un destrier, paraissaient dans les rangs « comme archers et coustillers, montez sur petits chevaux[2]. » Rien ne pouvait pourtant abattre leur confiance dans la libératrice d'Orléans. Ils la respectaient comme une messagère céleste, lui attribuaient des qualités surnaturelles et se reposaient sur elle du soin de leur procurer de meilleurs jours.

Cependant Jeanne, poursuivant sans relâche et sans se décourager, le but de sa mission, prenait diverses mesures propres selon elle à en accélérer le succès; c'est ainsi qu'elle écrivit aux fidèles bourgeois de Tournay pour leur annoncer les dernières victoires et les engager à se faire représenter au sacre du dauphin; c'est ainsi qu'elle envoya un héraut au duc de Bourgogne, avec une lettre dans laquelle elle lui reprochait sa conduite passée, et l'exhortait à rompre son alliance impie avec les ennemis de la France, et à venir se

[1] J. Chartier, chron. de Charles VII, ch. 46.

[2] Mém. sur la Pucelle, p. 100.

joindre à Reims aux défenseurs de son roi légitime[1]. Mais pendant ce temps, le conseil du roi s'était assemblé et Jeanne allait avoir à lutter de nouveau contre des obstacles inattendus. En un mot, il ne s'agissait rien moins que d'une révision totale du plan de campagne.

Trois partis se dessinèrent nettement alors : celui de Jeanne et de l'armée, qui voulait marcher droit sur Reims : celui de La Trémoille et du conseil, le plus influent, qui se demandait pourquoi on allait s'enfoncer dans des provinces toutes entières au pouvoir de l'ennemi, avant d'avoir achevé de nettoyer la Loire, et disait que l'œuvre, si glorieusement entreprise ne serait vraiment terminée que lorsque Cosne et la Charité-sur-Loire auraient reçu le roi dans leurs murs[2] : enfin le troisième parti, représenté par un petit nombre de capitaines, qui proposait de se jeter en Normandie[3] et d'y attaquer la puissance anglaise dans son véritable repaire.

On put croire un instant que de ce conflit d'opinions il ne résulterait autre chose que la désorganisation de

[1] M. H. Martin, Hist. de France, t. V, p. 181.
[2] Mém. sur la Pucelle, p. 101.
[3] M. H. Martin, Hist. de France, t. V, p. 181.

l'armée et le retour du roi dans ces villes attrayantes, dans ce pays que l'on a surnommé le jardin de la France, et d'où Charles semblait avoir tant de peine à s'arracher. Jeanne s'affligeait plus que personne de l'aveuglement d'un prince pour qui elle avait sacrifié sa tranquille obscurité. Aux subtilités des conseillers de Charles, elle n'avait rien à répondre, sinon « que c'estoit la volonté de Dieu qu'il allast à Reims se faire couronner et sacrer, » et encore « que combien qu'il fust roy touttefois ledit couronnement luy estoit nécessaire[1]. » Quand elle vit qu'elle ne pouvait rien obtenir, « par despit se deslogea et alla loger aux champs[2], » à quatre lieues de Gien, sur la route d'Auxerre, suivie de quelques compagnies d'hommes d'armes qui voulaient partager son sort[3]. Cette action fut plus décisive que tous les raisonnements du monde. Le surlendemain, 29 juin, Charles donna enfin et malgré lui l'ordre du départ.

L'armée se composait, on s'en souvient, de douze mille hommes dont la plus grande partie était à cheval. Elle se mit en marche : l'avant-garde était sous les

[1] Mém. sur la Pucelle, p. 101.

[2] M. H. Martin, Hist. de France, t. V, p. 181, d'après le procès de révision, t. IV, p. 17-18.

[3] Mém. sur la Pucelle, p. 102.

ordres de Dunois, des maréchaux de Raiz et de Boussac, de la Hire et de Xaintrailles[1], le corps de bataille était commandé par le roi en personne, entouré « d'une belle compagnée » où l'on remarquait le duc d'Alençon, le comte de Clermont, le comte de Vendôme, les sires de Laval, de Lohéac et de La Trémoille, Charles, seigneur d'Albret, le maréchal de Raiz, le maréchal de Boussac, le sire de Sainte-Sévère, le sire de Graville, grand-maître des arbalétriers; le sire de Culant, amiral de France[2]; les seigneurs de Mailly, de Loré et de Beaumanoir[3]. Jeanne d'Arc, qui avait rejoint le roi, chevaucha à ses côtés[4].

Le projet que l'initiative de Jeanne avait su faire accepter, était, il faut l'avouer, d'une témérité sans exemple. On comprend parfaitement, en examinant l'itinéraire de la petite armée royale, que Charles et ses conseillers aient hésité longtemps avant de jouer ainsi cette partie suprême dont la couronne de France était l'enjeu. Soixante lieues à peu près séparaient Gien de

[1] Monstrelet, liv. II, ch. 60.

[2] Mém. sur la Pucelle, p. 101.

[3] Monstrelet, liv. II, ch. 60.

[4] Mazas. Vies des Grands Capitaines, t. V, p. 361.

Reims. Il fallait traverser des provinces au pouvoir de l'ennemi et laisser derrière soi des villes importantes qui pouvaient offrir au retour les obstacles les plus graves, ou se décider à s'arrêter devant chacune d'elles et à en faire le siége en règle. Ce n'est donc qu'à contre-cœur que Charles partit de Gien, et les plus sensés parmi ses courtisans auraient pu justifier par d'excellentes raisons les craintes qu'ils éprouvaient au début d'une entreprise dont nul n'était capable de prévoir l'issue.

Les hommes de guerre, les jeunes chevaliers, les soldats voyaient d'un tout autre œil la traversée périlleuse des longs plateaux de la Champagne. Outre les fréquentes occasions qu'elle leur promettait de frapper quelques coups d'épée et de lance, outre le caractère aventureux de l'expédition qui séduisait leur bouillante imagination, leur confiance en Jeanne d'Arc était telle, qu'en sa compagnie l'idée d'un revers possible ne se présentait même pas à leur pensée. Jeanne avait d'ailleurs tout ce qu'il fallait pour leur plaire. Son origine merveilleuse, ses paroles inspirées, son langage mystique imposaient aux gens d'armes, en même temps qu'elle les charmait par son aisance à porter la lourde armure, par sa bravoure et par les connaissances qu'elle témoignait sur tout ce qui se rapportait à la guerre. Ce fut donc

avec un sincère enthousiasme que l'armée se mit en mouvement en se dirigeant sur Auxerre.

Les premiers pas des Français furent marqués par un événement qui aurait pu passer pour un présage de sinistre augure, mais qui n'affecta en rien le moral des soldats. Tout le monde sait l'histoire de l'épée de Jeanne d'Arc, de cette antique épée marquée de cinq croix qui à son côté n'était qu'un vain ornement, un accompagnement obligé de sa parure militaire, car jamais elle ne s'en servit pour répandre le sang. Jeanne remarqua que des femmes de mauvaise vie suivaient l'arrière-garde et qu'elles « empeschoient aucuns gens d'armes à faire dilligence à servir le roi[1]. » Rougissant de colère et tirant son épée elle lança son cheval sur ces ribaudes et en frappa plusieurs si rudement avec le plat de son arme que celle-ci se rompit. Le dauphin, qui ne cherchait qu'un prétexte pour rétrograder, fut vivement touché de cet incident. Il reprocha à Jeanne avec une véritable émotion, presqu'avec aigreur, de n'avoir pas plutôt « pris ung très-bon baston et frapper dessus[2]. »

Les chroniqueurs ne disent pas que personne autre

[1] J. Chartier, chron. de Charles VII, ch. 46.

[2] Ibidem.

que Charles se soit préoccupé de ce fait ; il paraît au contraire que l'ardeur qui animait l'armée, se communiquant aux populations qu'elle traversait, de nouveaux volontaires venaient chaque jour se ranger sous ses étendarts. Et pourtant les hommes d'armes n'avaient pas d'argent, pas d'autres provisions de bouche que celles qu'ils pouvaient se procurer au jour le jour, souvent de force, et à peine traînaient-ils quelques canons de petit calibre, tout à fait insuffisants pour faire un siége régulier.

Le 1er juillet l'armée dressa ses tentes devant Auxerre dont on ne connaissait pas les dispositions, mais qui avait soigneusement fermé ses portes et qui paraissait en état de se défendre. Selon l'usage Charles fit sommer les habitants de le reconnaître pour « leur naturel et droicturier seigneur[1]. » Sur leur refus, mollement exprimé, on ne jugea pas nécessaire d'entamer les hostilités ; mais des négociations furent ouvertes. On échangea de part et d'autre plusieurs députations, et les propositions des bourgeois furent enfin acceptées. Aux termes de ce traité Auxerre restait neutre, le roi n'y devait pas entrer et accordait à la ville « abstinence de guerre[2]. » En

[1] Monstrelet, liv. II, ch. 60.

[2] Mém. sur la Pucelle, p. 100.

échange et pour reconnaître le bon vouloir du roi à leur égard, les bourgeois s'engagèrent à vendre aux troupes des vivres dont elles avaient le plus grand besoin[1], et promirent d'imiter scrupuleusement pour l'avenir l'exemple que leur donneraient Troyes, Châlons et Reims. Ils avaient été adroits et méritaient de réussir. La Trémoille avait reçu d'eux deux mille écus d'or[2] et son influence fatale sur Charles avait fait le reste. Capitaines et soldats, indignés d'une inauguration si pacifique de l'entrée en campagne, murmuraient hautement et ne se cachaient pas pour blâmer le dauphin et ses timides conseillers. Le bruit de ce honteux marché ne tarda pas à se répandre et l'indignation générale se reporta sur le favori qui fut voué désormais à l'exécration et au mépris de tous. Jeanne, organe en cette occasion de l'armée entière, avait demandé que l'on donnât l'assaut ou que l'on exigeât des habitants de se soumettre sans restriction et de recevoir une garnison. Elle ne fut pas écoutée. Sa gloire, alors à son apogée, ne trouva pas

[1] J. Chartier, chron. de Charles VII, ch. 46, et Mém, de la Pucelle, p. 102.

[2] Mém. sur la Pucelle, p. 102. — Monstrelet n'enregistre pas ce détail, et Chartier, sans rien affirmer, se borne à dire que le bruit de ce cadeau se répandit aussitôt dans l'armée.

grâce auprès de Charles et ne put contrebalancer le crédit toujours croissant de La Trémoille.

Le quatrième jour (4 juillet), on leva le camp et l'on se remit en marche. Saint-Florentin ouvrit ses portes dès que l'armée fut en vue des murailles, et le 5 on arriva à Troyes. Cette ville grande et bien fortifiée contenait une garnison de cinq à six cents Anglo-Bourguignons qui s'élancèrent à la rencontre de l'avant-garde sans craindre d'entamer la lutte avec des forces bien supérieures. Les Français les « receurent fort bien[1] » et l'escarmouche fut chaude. Les Anglais rentrèrent dans leurs quartiers après avoir perdu du monde, mais après avoir aussi « ruez par terre » quelques cavaliers de l'armée royale.

Charles et son conseil étaient désormais fixés sur la conduite à tenir. Il ne pouvait rien arriver de plus fâcheux dans les circonstances présentes que l'obligation d'assiéger Troyes et de perdre ainsi devant cette ville un temps précieux. Les troupes manquaient absolument de vivres, et la détresse était telle « qu'il y avoit plus de cinq à six mille personnes qui avoient esté plus de huit jours sans manger pain[2]. » Beaucoup d'hommes

[1] Mém. sur la Pucelle, p. 102.

[2] Ibidem.

d'armes ne trouvaient pour subsister que des épis de blé qu'ils écrasaient dans leurs mains et dont ils mangeaient ensuite les grains [1].

Les premières dispositions prises par les chefs se ressentirent du découragement qui commençait à les gagner eux-mêmes. On se logea comme on put autour de la ville, en désordre, augurant mal de l'avenir et se voyant à la veille de battre en retraite devant la famine, le pire et le plus démoralisant de tous les fléaux pour des troupes en campagne. On découvrit heureusement de vastes champs de fèves, si vastes que l'armée put s'en rassasier pendant deux ou trois jours. L'origine de cette ressource providentielle a donné lieu à l'anecdote suivante que raconte le chroniqueur de la Pucelle.

Au nombre des personnages qui avaient su attirer sur eux l'attention générale se trouvait un religieux cordélier renommé pour son éloquence, « semeur de bonne doctrine pour édifier son proxisme [2]. » Le frère Richard avait prêché à Paris au mois d'avril précédent avec tant de succès « quenviz le crevoit qui ne l'auroit veu [3] » et

[1] Mém. sur la Pucelle, p. 102, et J. Chartier, Chron. de Charles VII, ch. 47.

[2] Journal d'un bourgeois de Paris, année 1429, avril.

[3] Ibidem.

qu'après avoir entendu ses sermons « qui commençoient environ cinq heures au matin et duroient jusques entre dix et onze » les femmes brûlaient leurs hénins et les hommes « ardoient tables et tabliers, cartes, billes, billars et nurelis [1]. » Cet engouement fut éphémère ; le peuple parisien, plus enclin que tout autre à traîner dans la boue l'idole qu'il a élevée sur le pavois, ne tarda pas à chasser son orateur favori parce que celui-ci dans ses discours avait mêlé à la religion quelques paroles aggressives contre les Anglais. Le frère Richard se mit alors à parcourir la France et il était revenu à Troyes où l'année précédente il avait prêché un Avent dans lequel il s'était montré prophète sans le savoir. Chaque fois en effet qu'il était monté en chaire, il avait dit : « Semez des fèves largement ; celui qui doit venir viendra en bref [2]. » Sans s'expliquer le sens de ces mots, ses auditeurs avaient suivi le conseil qu'ils renfermaient. C'est donc au frère Richard que l'armée devait l'abondance relative dont elle jouissait après quelques jours de détresse, et le religieux pouvait, du haut des remparts de Troyes, jouir du service qu'il avait bien

[1] Journal d'un bourgeois de Paris, année 1429, avril.

[2] Mém. sur la Pucelle, p. 102.

innocemment rendu au dauphin vers lequel le portaient ses secrètes affections, et qu'il eut tant aimé à servir.

L'occasion ne tarda pas à se présenter pour le frère Richard de réaliser ses desseins. L'évêque et le doyen de la cathédrale de Troyes, qui voulaient s'éclairer sur le caractère de Jeanne d'Arc et sur l'authenticité de sa mission, et qui, dans le cas où Jeanne eut été réellement une envoyée du ciel, « une chose venüe de la part de Dieu [1], » se seraient fait un devoir de ne pas lui résister, ne crurent trouver aucun messager plus digne d'une telle commission que le frère Richard. Celui-ci fut donc dépêché au camp, muni d'instructions détaillées. Du plus loin qu'il aperçut Jeanne il se mit à faire de grands signes de croix et à jeter sur elle de l'eau bénite. Jeanne sourit. « Allons, approchez — lui dit-elle — je ne m'envolerai pas [2]. » Après avoir bien constaté que la Pucelle ne procédait pas du démon, le frère Richard s'offrit alors, et il pouvait être vraiment utile par son talent oratoire, à soulever le peuple en faveur du dauphin. Un héraut d'armes fut désigné pour l'accompagner : il était chargé de remettre aux bourgeois la sommation de leur prince et une lettre de Jeanne d'Arc.

[1] Mém. sur la Pucelle, p. 101.

[2] Procès de la Pucelle, t. I, p. 99-100.

Le héraut ne tarda pas à revenir seul et rapporta de tristes nouvelles. La lettre de Jeanne avait été brûlée, et le frère Richard qui avait tenu des discours trop royalistes avait été jeté en prison. Les dispositions des artisans et des petites gens n'étaient cependant pas mauvaises ; s'ils avaient pu s'emparer du pouvoir, ils n'auraient pas hésité à donner gain de cause à Charles, mais le clergé, la bourgeoisie et la noblesse, dominés par la faible garnison anglaise qu'ils avaient acceptée, craignaient d'avoir trop à se faire pardonner et se méfiaient de la clémence du dauphin qu'ils avaient tant outragé. Les deux partis restèrent immobiles en face l'un de l'autre : la ville n'était pas investie par un ennemi qui, dans son dénuement, n'avait pas même la force de tenter une démonstration capable d'effrayer les habitants et dont les dernières ressources commençaient à s'épuiser. L'armée royale ne pouvait espérer de secours que de Gien et l'on en était déjà à trente lieues [1].

Cinq jours s'écoulèrent ainsi. On avait échangé plusieurs messages qui n'avaient apporté aucune modification dans la position respective des Français et des rebelles. Le conseil du roi s'émut enfin d'une inaction si

[1] J. Chartier, Chron. de Charles VII, ch. 49.

préjudiciable à la cause et se réunit, à l'instigation de Renaut de Trie, chancelier de France et archevêque de Reims, pour aviser à prendre un parti définitif. Le dauphin, les ducs de Bourbon et d'Alençon, le comte de Vendôme et plusieurs autres grands seigneurs étaient présents. Jeanne n'avait pas été appelée : le chancelier, ami de La Trémoille, avait craint de voir ses plans encore une fois renversés par l'éloquence naïve de l'héroïque jeune fille.

Fort de l'appui secret qu'il attendait de la plupart des assistants, le chancelier prit le premier la parole et remontra : « comment le roy estoit là arrivé, et que luy ni son ost ny pouvoit plus longuement demeurer, pour plusieurs causes, lesquelles il remonstra grandement et notablement [1]. » Ces raisons, on les connaît déjà : la famine, le manque d'argent, d'artillerie, et l'attitude impassible de Troyes. Tel fut le texte que paraphrasa le chancelier dans un discours dont les chroniqueurs ne nous ont conservé que la substance. Quand il eut fini, Charles lui commanda de recueillir les avis des princes et des conseillers, en commençant par le plus jeune [2].

[1] Mém. sur la Pucelle, p. 102. — J. Chartier, chron. de Charles VII, ch. 47.

[2] Hist. de France, par M. H. Martin, t. VI, p. 183.

Cet espèce de scrutin n'eut pas tout le résultat que Renaut de Trie s'en était promis. Les uns, et c'était au reste le plus grand nombre, dirent que, tout bien considéré, il fallait retourner sur ses pas, redéfaire le chemin que l'on avait déjà fait et revenir sur la Loire où les affaires du roi étaient en meilleure voie et promettaient de le devenir encore davantage ; que la difficulté que l'on avait éprouvée à s'assurer même si imparfaitement d'Auxerre pouvait donner une juste mesure du temps et des peines que l'on dépenserait devant Troyes, ville fortifiée et munie d'une garnison. Les autres, parmi lesquels devait se trouver le jeune et chevaleresque duc d'Alençon, tout en reconnaissant que Troyes était un obstacle presqu'insurmontable, demandèrent pourquoi, au lieu de s'épuiser à le surmonter ou de prendre la résolution extrême de retourner s'enfermer à Bourges où à Orléans, on ne laisserait pas Troyes de côté, et on ne continuerait pas à marcher sur Reims avec toute la célérité possible? Ils affirmaient que « le pays estoit plein de biens[1] » et que l'armée y trouverait des vivres en abondance.

Quand ce fut au tour de Robert Le Maçon, sire de

[1] Mém. sur la Pucelle, p. 103.

Trèves-sur-Loire, de parler, le vieux conseiller, qui avait été chancelier sous Charles VI, se leva et demanda, à la grande mortification de l'archevêque de Reims et du parti de La Trémoille, que l'on fit entrer Jeanne d'Arc au conseil; son âge, son expérience et son dévouement forçaient ses adversaires à compter avec lui : la sagesse et la logique de ses raisonnements rallièrent à son opinion plusieurs de ses collègues.

La principale objection qu'il faisait aux partisans de la retraite était celle-ci: quand le dauphin est parti de Gien, quand il a rassemblé son armée, quand il s'est mis en marche, n'était-ce pas l'inspiration de Jeanne qui le poussait, et non pas celle de son conseil ? Sont-ce de nombreuses troupes, de grandes sommes d'argent, la perspective du succès qui l'ont décidé à tenter la fortune? Non, il n'avait rien de tout cela, peu de troupes et pas d'argent. Qui donc lui en a tenu lieu ? La voix inspirée d'une jeune fille lui parlant le langage de l'honneur, lui montrant au terme du voyage la couronne de ses ancêtres pour prix de ses labeurs. Pourquoi n'admettrait-on pas à donner aussi son avis celle qui avait tant fait pour Charles? Ses services lui en ont bien acquis le droit. Peut-on d'ailleurs, sans la consulter, porter la main sur son ouvrage? Il convient donc, avant d'aller plus loin,

d'appeler Jeanne et d'obtenir d'elle qu'elle se prononce. Si elle aussi conseille la retraite, il sera temps alors d'exécuter cette suprême résolution[1].

Les paroles du sire de Trèves soulevèrent dans le conseil une discussion très animée. Jeanne fut-elle mandée comme le prétend Chartier, ou vint-elle « heurter très-fort à l'huis » sans qu'on la demandât, ainsi que l'assure son chroniqueur ? On l'ignore, mais toujours est-il que sur ces entrefaites elle entra dans la tente et « fit la révérence au roy. — Jeanne, lui dit le chancelier — le roy et son conseil ont eu de grandes perplexitez pour sçavoir ce qu'il y avoit à faire » Puis il lui expliqua ce qu'on attendait d'elle. « Serai-je creue de ce que je dirai ? — demanda-t-elle à Charles. — Je ne scay — répondit Charles — mais si vous dites chose qui soit raisonnable et profitable, je vous croyrai volontiers. — Serai-je creue? — fit-elle de nouveau avec plus de force. — Ouy, selon ce que vous direz. — Gentil roy de France — reprit-elle alors — cette cité est vostre ; et si vous voulez demeurer devant deux ou trois jours, elle sera en vostre obeyssance ou par amour ou par force, et n'en faites aucun doute. — Jeanne — dit le chancelier — qui seroit

[1] J. Chartier, Chron. de Charles VII, ch. 47. — Mém. sur la Pucelle, p. 103.

certain de l'avoir dedans six jours, on attendroit bien, mais je ne sçay s'il est vrai ce que vous dites. — N'en faites aucun doute — s'écria-t-elle — demain vous l'aurez [1] ».

L'assurance avec laquelle elle s'exprimait, cette affirmation répétée d'une voix ferme confondirent les spectateurs et réduisirent ses adversaires au silence. On crut véritablement que la voix de Dieu parlait par sa bouche, car séance tenante, il fut décidé que l'on attendrait encore.

La nuit tombait lorsqu'on se sépara ; pourtant Jeanne, sans perdre un instant s'arma, s'élança sur son cheval, tenant « ung baston à la main [2] » et mit tout le monde en mouvement pour hâter les préparatifs d'un assaut. Chevaliers, écuyers, archers rivalisaient d'ardeur et montraient autant d'espoir et de gaieté qu'ils avaient témoigné le matin encore de découragement et de tristesse. Tous à l'envi arrachaient aux maisons des faubourgs [3] « huis, tables, fenestres et cheverons pour faire taudiz et aprouchements contre ladite ville [4] », et derrière ces palissades improvisées ils mettaient en batterie « une

[1] Mém. sur la Pucelle, p. 103.
[2] J. Chartier, Chr. de Charles VII, ch. 47.— Mém. sur la Pucelle, p. 103.
[3] Hist. de France, par M. H. Martin, t. VI, p. 186.
[4] J. Chartier, Chron. de Charles VII, ch. 47.

petite bombarde » et quelques canons de faible calibre. D'autres travaillaient pendant ce temps à combler les fossés de la place en y jetant des fagots et des fascines. Le camp présentait un aspect d'animation inaccoutumée. Jeanne veillant à tout, prévoyant tout, présidant elle-même aux moindres détails, excitait l'admiration générale. Pas un capitaine expérimenté n'aurait mieux fait, disait-on.

La nuit entière s'écoula ainsi. Les habitants et la garnison discernaient bien, du haut de leurs remparts, un bruit et un mouvement qui les tinrent en éveil, mais ils ne savaient à quoi les attribuer. Ils étaient loin, en tout cas, de s'attendre à une attaque et croyaient plutôt que l'armée profitait des ombres de la nuit pour lever le camp et se retirer sans être inquiétée.

Quelle dût être donc leur surprise lorsqu'au jour levant ils aperçurent les Français rangés au pied des murailles de la ville, prêts à combattre, et la Pucelle armée de pied en cap, tenant son étendart bien connu dont les plis ondoyaient sous la brise du matin. A cette vue leurs résolutions de résistance s'évanouirent en fumée. La peur fit des miracles. On prétendit, c'était, il est vrai « de simples gens », que des nuées de papillons blancs voltigeaient autour du redoutable drapeau de Jeanne. Les

bourgeois se souvinrent aussitôt que ce prince qu'ils refusaient de reconnaître et voulaient combattre « estoit leur souverain seigneur[1] ». Les Anglais eux-mêmes, emportés par le torrent, n'essayèrent plus de dissuader le peuple et le clergé de rentrer dans le devoir. Aussi pressés de se rendre qu'ils l'étaient peu auparavant, les habitants ouvrirent les portes et une députation composée de représentants des diverses classes de la population se dirigea précipitamment vers le camp. Elle fut aussitôt introduite en présence de Charles, et traita de la reddition de la ville aux conditions suivantes : la garnison serait libre de se retirer avec armes et bagages, le roi accorderait amnistie générale, il confirmerait au clergé les bénéfices « et régalles » donnés par son père, ceux même donnés par le roi d'Angleterre, et promettrait de ne pas laisser à Troyes de garnison. La joie et la surprise du roi et de son entourage étaient si grandes qu'ils ne firent aucune difficulté d'accepter ces clauses exorbitantes de la part de vaincus. Jeanne avait reconquis en quelques heures son ascendant sur l'esprit de tous, et déjoué, sinon pour toujours, au moins pour quelque temps, les menées de ses ennemis.

[1] Mém. sur la Pucelle, p. 103.

Le lendemain matin, les Anglais sortirent de la ville « avec tous leurs biens, » ainsi que le traité le stipulait expressément ; mais prenant le mot « biens » dans sa plus large acception, ils en profitaient pour emmener des prisonniers qu'ils avaient faits et desquels ils espéraient tirer de fortes rançons. Jeanne entendit ces malheureux qui imploraient son secours d'une voix lamentable. « En nom Dieu ! — s'écria-t-elle — ils ne les emmèneront pas ! » Il fut fait comme elle avait dit. Les Anglais furent obligés de relâcher leurs prisonniers et d'accepter les indemnités que le dauphin leur offrit.

A neuf heures, Charles fit son entrée dans Troyes où Jeanne l'avait précédé avec des arbalétriers et des archers qu'elle avait dispersés dans les rues sur le parcours du cortége. Le prince était suivi d'une nombreuse escorte où l'on remarquait tous les grands seigneurs et les capitaines renommés de son armée. Les troupes restèrent au camp dont la garde fut confiée au sire Ambroise de Loré [1].

L'armée, à qui on avait apporté des vivres frais en abondance, aurait peut-être bien souhaité de se reposer pendant quelques jours de ses privations, mais Jeanne fut inexorable et pressa tellement le dauphin qu'il se dé-

[1] Mém. sur la Pucelle, p. 104. — J. Chartier, Chron. de Charles VII, ch. 47.

cida, le lendemain même (10 juillet), à se remettre en marche. Ne pouvant contenir son impatience, Jeanne partit la première; tout « l'ośt » la suivit, traversa Troyes en bon ordre, aux yeux de la population charmée de cette pompe militaire et qui faisait maintenant des vœux sincères pour le succès de l'entreprise. Charles laissa dans la ville un bailli, un capitaine et plusieurs officiers royaux[1], mais fidèle à sa promesse, il voulut que les bourgeois se gardassent eux-mêmes.

Quand l'avant-garde où se trouvait Jeanne d'Arc fut arrivée près de Châlons, elle croisa une députation des principaux citoyens, l'évêque en tête, qui allait au-devant du dauphin pour lui porter les clés de la ville et l'assurer de leur obéissance (14 juillet). Charles coucha une nuit à Châlons et partit le lendemain, laissant comme à Troyes des officiers royaux mais pas de garnison. Il atteignit enfin Sept-Saulx, village à quatre lieues de Reims, où l'archevêque avait un château dans lequel le prince se logea.

Le duc de Bourgogne avait institué gouverneurs de Reims deux de ses partisans les plus dévoués, les sires de Châtillon-sur-Marne et de Saveuses. On savait qu'ils

[1] J. Chartier, Chron. de Charles VII, ch. 47.

ne se rendraient pas sans combattre et que toute espèce de séduction devait échouer devant leur dévouement incorruptible, de même que rien ne pouvait ébranler leur indomptable courage. Charles et ses conseillers étaient assez perplexes. Jeanne cependant ne perdait pas son imperturbable confiance. Elle annonça que l'on entrerait dans Reims sans combattre[1], et cette fois encore elle eut raison.

Les sires de Châtillon et de Saveuses s'étaient adressés au peuple et avaient fait appel à son énergie. Sommés par lui de déclarer s'ils étaient assez forts pour résister aux Français, ils avaient répondu en affirmant que si l'on pouvait tenir pendant six semaines, les ducs de Bedford et de Bourgogne seraient venus à leur secours[2], et qu'ils y viendraient sans doute avant cette époque. Les bourgeois, très-attachés dans le fond de l'âme au parti national, au moins pour la plupart, firent aux deux capitaines « des responces dures et assez estranges[3] » à la suite desquelles les sires de Châtillon et de Saveuses, perdant toute espérance et reconnaissant qu'il était l'heure de fuir s'ils ne voulaient servir de trophées

[1] Hist. de France, par M. H. Martin, t. VI, p. 187.
[2] Mém. sur la Pucelle, p. 104.
[3] Monstrelet, liv. II, ch. 61.

dans le cortége du vainqueur, coururent nuitamment se réfugier à Château-Thierry où commandaient Jean de Croy, le sire de Brimeu et quelques autres chevaliers de Bourgogne. A peine leur départ était-il appris que le sentiment royaliste, entretenu et excité par les émissaires de l'archevêque Renaut de Trie[1], fit explosion. Le peuple vint offrir sa soumission à Charles, et le samedi matin (17 juillet) l'archevêque franchit le seuil de la cathédrale qu'il n'était pas destiné à voir de sitôt si l'on s'en était rapporté à ses conseils. Il fit tout préparer pour la réception du roi, et elle eut lieu le soir même avec une grande pompe, au milieu d'un immense concours de population qui partageait ses marques de sympathie et d'affection entre le dauphin et Jeanne, les deux héros de la fête.

A la guerre les moments sont comptés, les minutes ont leur prix. Il était urgent que Charles ne perdit pas de temps, et sa situation exceptionnelle lui faisait un devoir d'accomplir au plustôt l'acte solennel pour lequel il avait tenté un voyage si téméraire. On se hâta tellement que le couronnement fut fixé au lendemain, dimanche 18 juillet.

Sur ces entrefaites, arrivèrent René d'Anjou, duc de

[1] Hist. des ducs de Bourgogne, par M. de Barante, 3e éd., t. VI, p. 11.

Bar, et le damoiseau de Commercy, qui amenaient au prince un corps de Lorrains et de Barrois. C'était vraiment une heureuse journée.

L'abbé de Saint-Rémy était gardien de la Sainte-Ampoule que, selon l'antique usage, quatre des principaux seigneurs de la cour devaient aller chercher à l'abbaye en promettant de la rendre. On les appelait les ôtages de la Sainte-Ampoule. Les maréchaux de Retz et de Boussac et les sires de Graville et de Culant furent investis de cette charge. L'abbé, revêtu de ses plus riches ornements, s'avançait à cheval sous un dais que portaient les quatre ôtages. Il trouva, au parvis de la cathédrale, l'archevêque en habits pontificaux qui l'attendait et qui, recevant de ses mains l'huile sainte, la porta processionnellement sur le grand autel, à côté des insignes devant servir au sacre.

Bientôt parut le dauphin, entouré de ses fidèles serviteurs. En l'absence des titulaires des pairies laïques on avait choisi, pour les remplacer, Jean, duc d'Alençon, le comte de Clermont, le comte de Vendôme, Gilles de Laval, sire de Retz, et Georges de la Trémoille[1] : le nom

[1] Monstrelet, liv. II, ch. 61, remplace le comte de Vendôme et les deux Laval par les sires de Beaumanoir et de Mailly. Il est le seul de cette opinion.

du sixième est resté inconnu. Un historien conjecture que ce dut être André de Laval, fils du seigneur de Retz, se fondant sur ce qu'il fut nommé maréchal de France pour la cérémonie. « Il est probable, — dit-il, — qu'on l'honora de cette dignité pour le mettre plus en état de représenter dignement un des pairs [1]. » Son père fut également créé comte pour le même motif.

Quant aux pairs ecclésiastiques, il n'y en avait que deux qui fussent présents, l'archevêque de Reims, et Jean de Saarbruck, évêque de Châlons. Les quatre absents furent remplacés par Jean de Saint-Michel, évêque d'Orléans, par Robert de Rouvres, évêque de Séez, et par deux autres dont les chroniques ne nous ont pas gardé le souvenir.

Le duc d'Alençon eut l'honneur d'armer chevalier le roi qui à son tour conféra la chevalerie au damoiseau de Commercy [2] et à plusieurs autres grands seigneurs.

Lorsque la couronne fleurdelysée brilla sur le front de l'héritier de tant de rois, Jeanne qui pendant toute la cérémonie s'était tenue debout, son étendart à la main, auprès du trône, ne put maîtriser plus longtemps son

[1] Hist. de France, par le P. Daniel, t. IV, p. 399.

[2] Monstrelet, liv. II, ch. 247.



émotion. Elle se précipita aux genoux de Charles et s'écria en pleurant : « Gentil roy, ores est exécuté le plaisir de Dieu qui vouloit que vinssiez à Reims recevoir vostre digne sacre, en monstrant que vous estes vray roy, et celuy auquel le royaume doit appartenir [1]. »

L'effet du sacre fut immense et retentit par tout le royaume. Un nouveau règne avait commencé ; l'étoile des Anglais descendait pâlissante, tandis que celle de la délivrance montait radieuse à l'horizon : la France allait renaître après un siècle de désastres et sortir régénérée du chaos.

Le lendemain du jour où le royal bandeau, purifié par le saint-chrême, avait été replacé sur la tête de l'oint du Seigneur, Laon, Soissons, Château-Thierry, Coulommiers, Provins, et Crécy-en-Brie, qui eussent fermé leurs portes à Charles de Valois, les ouvrirent spontanément à deux battants devant Charles VII, roi de France.

[1] Mém. sur la Pucelle, p. 105.



PIÈCES JUSTIFICATIVES

ET

ÉCLAIRCISSEMENTS.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

ET

ÉCLAIRCISSEMENTS.



A.

« Je vueil la ville repeupler de purs Anglois, » avait dit Édouard III lorsque, le 3 août 1347 il fit son entrée à Calais. — Neuf jours seulement après cette cruelle parole, Calais était dépeuplée et le mandement suivant était adressé aux vicomtes et aux baillis de tous les comtés et des principales villes d'Angleterre :

— Rex Vicecomiti Kantiæ, salutem. Quia multum insidet cordi nostro quod villa nostra de Caleys, quæ jam ad manus nostras, divinâ favente clementiâ, per conquestum devenit, victualibus ac aliis rebus et bonis, venalibus et mercatoriis, muniatur, et per homines de regno nostro Angliæ celeriter inhabitetur et roboretur. Tibi præcipimus, firmiter injungentes quod statim visis præsentibus, tam in portubus et locis maritimis quam villis mercatoriis et alibi in

ballivâ tua, infra libertates et extra, ubi videris expedire, ex parte nostra publice proclamari facias quod homines de dicto regno nostro, tam mercatores quam alii, qui ad dictam villam de Caleys, cum victualibus, et aliis rebus, et bonis suis, venire voluerint, ibidem moraturi, ad eamdem villam citra primum diem septembris, proximô futurum, accedant, et nos eis domos et placeas in eadem villa, pro inhabitatione sua, pro rationabili Arentatione nobis indè facienda (de qua reputabunt se contentos) liberari et assignari, et eos libertatibus, privilegiis, et immunitatibus, ut ibidem cum familiis et rebus suis securè morari et inhabitare valeant, muniri faciamus. Teste custode prædicto apud Redyng, duodecimo die augusti. (1347).

(Rymer, édit. de La Haye, tome III, partie I, page 16).

B.

John Montgomery fut le premier capitaine anglais de Calais. Nommé et installé le 8 octobre 1347, il remplit cette charge importante et toute de confiance pendant un peu moins de deux mois. John de Chivereston recueillit sa succession le 1er décembre de la même année. Voici les lettres-patentes qui lui furent délivrées par Édouard III :

— Rex, dilecto et fideli suo, Johanni de Chivereston, salutem. Sciatis quod nos de circumspectâ fidelitate vestrâ plenius confidentes, constituimus vos capitaneum et custodem villæ nostræ Calesiæ, in regno nostro Franciæ quamdiu nostræ placuerit voluntati ; Ita quod

vos villam prædictam, ad opus nostrum, salvo custodiatis et custodiri etiam faciatis, pro custodia illa percipiendo juxta formam indenturæ inde inter nos et vos confectæ. Ballivo et enim villæ predictæ, ac omnibus aliis ministris nostris ibidem, nec non universis et singulis habitatoribus villæ illius, ac in ea existentibus, et accedentibus ad eamdem, damus, tenore præsentium, in mandatis, eis nichilominus, sub forisfactura omnium, quæ nobis forisfacere poterunt, firmiter injungentes quod vobis, ac locum vestrum tenenti ibidem, et deputatis a vobis in absentia vestra, cum ad nos in Angliâ, seu alibi extra villam prædictam, ad mandatum nostrum, seu aliis causis necessariis accedere vos contingat in omnibus quæ ad salvam et securam custodiam dictæ villæ, tam de nocte quam de die, pertinent, intondentes sunt, consulentes et auxiliantes, quotiens et quando per vos, seu dictum locum vestrum tenentem, ac deputatos a vobis ex partè nostrâ fuerint præmuniti : damus insuper vobis ac dictum locum vestrum tenenti et deputatis a vobis, in absentiâ vestrâ, sicut prædictum est, potestatem puniendi et castigandi vobis contrarios seu Rebelles, in biis quæ ad salvationem et defensionem dictæ villæ pertinent, prout de jure et rationabiliter fuerit faciendum; volumus tamen quod Ballivus noster villæ predictæ officium suum et alia quæ ad illud spectare noscuntur, faciat et exequatur secundum formam commissionis nostræ quam ei fieri fecimus in hac parte : et quod prætextu præsentis commissiqnis nostræ, præfato Ballivo, aut officio suo, seu executioni ejusdem nullum fiat impedimentum nec præjudicium aliquale. — In cujus... etc...— Teste Rege apud Westmonasterium, primo die decembris (1347).

(Rymer, édit. de La Haye, tome III, partie I, page 19)

Jean de Gatesden, chevalier, qui avait été nommé

maréchal de la ville de Calais le même jour que John Montgomery en avait été nommé capitaine (Rymer, t. III, part. I, p. 22), avait conservé sa charge sous Jean de Chivereston. Ce dernier fut remplacé par Aimery de Pavie qui, à son tour, céda la place à John de Beauchamp; Robert de Herle, écuyer, succéda à Beauchamp, le 13 juin 1351 (lettres dans Rymer, t. III, part. I, p. 69), et resta à son poste jusqu'au 16 mars 1358, date de la nomination de Raoul de Ferrers. (Ibidem, p. 164).

C.

Le sauf-conduit que le roi d'Angleterre envoya à Philippe de Navarre est daté du 24 juin 1356 et il était valable jusqu'à la fête de Saint-Pierre-ès-Liens, c'est-à-dire jusqu'au 1er août suivant. En voici la teneur :

— Rex universis et singulis Admirallis, etc., salutem. — Sciatis quod cum illustris Philippus de Navarrâ, consanguineus noster, ex certis causis, ad nos in Angliam, de licentiâ nostrâ, sit venturus, Nos, volentes securitati ipsius Philippi in hac parte providere suscepimus ipsum Philippum et omnes homines, equites et pedites, quos secum adducet, cujuscunque conditionis fuerint, ac equos, hernesia, et bona sua quæcumque in dictum regnum nostrum Angliæ veniendo etc...., in cujus... etc..., usque ad festum Sancti Petri ad vincula

proximo futurum duraturas. — Teste Rege apud Westmonasterium, vicesimo quarto die Junii.

(Rymer, t. III, part. I, p. 123).

Des lettres en tout semblables furent délivrées le même jour à Godefroy d'Harcourt.

D.

— Sacent toutz et presentes et a venir que jeo, Godefrey de Harecourt, viscontes et sires de Seynt-Sauveor et sires de Dangoville en Costentyn, remembrant du bon et playn droit que mon tressovereigne seignor, Monsieur le roy de France et d'Engleterre a à la corone de France et duché de Normaudie, voille et promette, per ma foy et serement, audit Monsieur le roy obeissance, homage et service, com à mon droit et lige seignor souverain de toute ma terre, que jeo tientzs et que a moi apparticnt en ladite duché. Et d'abondant, moy récolant du bien et de la conservation de l'estat et honour que par ledit Monsieur le roy ont esté faitz a ma personne en temps passe, et que jeo espoir qu'il face en temps a venir, jeo, de ma certeigne science, donne, quite et relesse à touz jours, héritablement au dit Monsieur le roy et à ses heirs, toute ma dite terre et héritage en Normandie, oue toutes appartenances et dependences, après la fyn de ma vie, en case que je n'averoie heir ou heirs, issantz de mon corps, neez et procreez en mariage, à tenir et posséder par ledit Monsieur le roi et ses heirs touz mez dites terres et heritages en la manere desus dite, come mon heir et por ent faire son plesir et volunte ; et promette et jure, sur seyntz Ewangeles et

sur ma foy et mon serement, avoir et tenir ferme et agreable, por tout temps a venir, toutes et les singuleres choses desus dites en la manere desus dite, sanz aler ne venir, par moy ne par autre, jammes a nulle jour a lencontre, par quelque voie ou maner que ceo soit ou poet estre. — En tesmoigne de queu chose à cestes presentes lettres j'ai fait mettre mon seal. — Donné à Seynt-Sauveour le viscounte, le disotetisme jour de juyl, lan de grace M,CCC, cynquante et sis.

(Rymer, t. I, part. 1, p. 124.)

Godefroy présenta cet aveu au Roi d'Angleterre, à Westminster, et Edouard en l'acceptant, le 1er août, déclara qu'il prenait Godefroy d'Harcourt, sa famille et ses biens sous sa protection et sauvegarde ; il fit aussitôt acte de suzeraineté et nomma, le jour même (1er août), Pierre Pigace, seigneur de Tourlaville « juge et gouverneur » des héritages pour lesquels d'Harcourt venait de lui faire hommage.

(Rymer, t. I, part. 1, p. 124-125).

E.

Godefroy d'Harcourt s'était spontanément déclaré le vassal d'Édouard III : Philippe de Navarre n'avait rien promis, mais le roi eut l'adresse de l'enchaîner à sa cause par un traité dont nous ne reproduisons que les

principales clauses, à cause de la longueur de cette pièce que Rymer (t. I, part. I, p. 128-129) a inséré toute entière dans son immense recueil.

— ...Jeo devientz votre home lige des terres que vous m'avez done a conquere en Normandie, jusques à la value de sessante mille escutz de rente par an, et vous en fase homage lige comme à roy de France et duc de Normandie..... Et ledit roy Edward ad ottroié et promis à la requeste du dit Monsieur Phelip, son cousyn, que en cas que il purroit avoir victoire finale contre son adversaire qi se dit roi de France, ou déliverer par forte mayn le Roy de Navarre, qi son dit adversairo tient pris, il serra permy ce frank et délivers de tout : Et, en cas que le dit roy Edward ferra pees, trieues, abstinences, ou aucune autre acort ovesque son dit adversaire, le dit Monsieur Phelip et toutes ses gentz et eidantz en la querele du dit roy Edward et de lui, y seeront touz jours et en tout compris : Et outre si le dit roy Edward, au plesir de Dieu, vieguo a la conqueste de la corone et du roialme de France, semblablement serra fait restitution et deliverance au dit Monsieur Phelip et a ses genz, eidantz et confortantz, de toutes lour terres, villes, chasteux et autres possessions, esteantz en roialme de France, come desus est dit. Et le dit roi Edward ottroie et donne audit Monsieur Phelip toutes les terres, rentes, villes et chasteux qu'il purra conquere en Normandie, jusques à la value de sessante mille escutz de rente par an, au pris ancien, à counter l'escu pur qarante doniers esterlings, a tenir par le dit Monsieur Phelip a heritage du roy Edward et de ses successours rois de France et ducs de Normandie, par homages et par les services ent dues et accustumes; except que si, en fesant la dite conquest, le dit M. Phelip prenoit ou conquéroit aucunes villes, chasteux, terres ou lieux que soient du demesne du duc de

Normandie et qui a la duchie appartenoient au temps du roi Phelip la Bel, ou depuis, il serra tenuz de les rendre au dit Roi Edward sanz contredit, quant il en serra requis..... Donn. à Claryndon, le quart jour de septembre, lan de grace MCCCLVI.

La victoire de Poitiers ne fit que rendre plus étroite encore cette alliance offensive et défensive, et, par lettres-patentes du 13 octobre suivant (1356), Edouard institua Philippe son lieutenant dans tout le duché de Normandie (Rymer, t. I, part. I, p. 131).

F.

Sir James Touchet, baron Audley, appartenait à l'une des plus anciennes maisons de Normandie, dont la filiation est authentiquement prouvée dès le xe siècle, et qui eut pour premier auteur un des compagnons de Rollon. Tandis que la branche aînée restait en Normandie, dans ses seigneuries de Notre-Dame-de-Touchet et de Beneauville, un cadet suivit Guillaume le Bâtard à la conquête de l'Angleterre, s'y fixa et fut la souche des Touchet, Barons Audley, qui y possédèrent de grandes charges, et dont le dernier représentant mâle, John Touchet, baron Audley et comte de Castlehaven, mourut sans enfants, en avril 1777. Sa sœur, Lady Mary, qui avait épousé, le

10 novembre 1749, le capitaine Philipp Thicknesse, transmit alors à son mari la pairie dont elle était l'héritière, et leurs enfants relevèrent le nom de leur mère en le faisant précéder du nom de leur père. Ils s'appelèrent Thicknesse-Touchet, barons Audley. Leurs descendants habitent encore l'Angleterre. — Quant à la branche française, distinguée par un grand nombre de belles alliances et de grandes charges militaires, elle n'a cessé de résider assiduement en Normandie. Ses représentants actuels habitent la Normandie et le département de la Somme. La branche anglaise avait quitté les armes de la famille, *d'azur à trois mains d'argent,* pour porter *d'hermines au chevron de gueules,* mais elle en avait conservé le cimier, *un cygne d'argent essorant d'une couronne ducale et portant sur la tête une couronne de même.*

(The Peerage of England by Arthur Collins, vol. 6, p, 301-309. — Peerage and baronetage of the British Empire, by sir Bernard Burke au mot Audley. — Généal. de la maison de Touchet, par Gilles-André de la Roque, Caen, 1654, in-folio).

— Rex, omnibus ad quos, etc., salutem. — Sciatis quod, de gratiâ nostrâ speciali, concessimus pro nobis et hæredibus nostris, dilecto et fideli nostro Jacobo d'Audeley de Helegh, quod ipse ad

totam vitam suam, quietus sit de veniendo ad parliamenta et concilia nostra et hæredum nostrum, ac etiam ad congregationes magnatum et procerum, ad mandata nostra vel hæredum nostrorum, ubicumque facienda..... Concessimus insuper, pro nobis et hæredibus nostris, præfato Jacobo quod ipse, toto tempore vitæ suæ, ad laborandum de guerrâ, in servitiis nostris vel hæredum nostrorum seu ad homines ad arma, hobelarios, vel sagittarios in hujusmodi servitiis ex nunc inveniendum, extra regnum nostrum Angliæ, nisi cum regale servitium nostrum aut hæredum nostrorum, summonitum fuerit, contra voluntatem suam nullatenus compellatur.... in cujus, etc... teste rege apud Westmonasterium, vicesimo die aprilis (1353).

(Rymer, t. III, part. I, p. 85-86).

G.

Denis de Saint-Omer, sire de Morbecque, était un cadet de cette grande maison qui reconnaissait pour auteur Hoston, châtelain de Saint-Omer et comte de Fauquembergues, en 1050, et qui portait d'*azur à la fasce d'or*. Comme puiné, Denis brisait ces armes d'un *lambel de gueules*. Peu de temps après la bataille de Poitiers, il fut nommé officier de l'hôtel du prince de Galles, et il mourut bientôt après des suites de ses blessures. La dernière de cette noble famille, Jeanne de Saint-Omer, épousa le 31 juillet 1577 Louis de Montmorency, seigneur de Beuvry, et lui apporta les seigneuries de Morbecque

et de Robecque, érigées l'une en marquisat, l'autre en principauté, pour la maison de Montmorency.

(Armorial de France de la fin du XIVe siècle, pub. par M. Donet-d'Arcq, p. 82. — Dict. de la Noblesse, par La Chesnaye-Desbois, gén. de Montmorency. — Vies des Grands Capitaines, par M. Mazas, t. III, p. 147.

Voici le texte des lettres qui lui furent délivrées par le roi d'Angleterre pour constater le triste honneur qu'il avait eu, de faire prisonnier son roi :

— Le roi à tous ceux qui cestes lettres verront ou orront, salut. Savoir vous faisons que nostre adversaire de France ad overtement reconnu que, le jour de la bataille de Poytiers, il se rendy à nostre bien amée bachiler, Denys de Morbeke, et luy donna sa foy et fist à luy tout ce que leial prisonnier doit faire à son maistre en tieu cas. Dont ledit Denys qui lors estoit avecques nous et demoure à nostre partie, rendy le corps de nostre dit adversaire et délivra en garde à nostre tres chier aisnez fils, Edward prince de Gales, adonques chevetein de nostre houst en celle journée, come il estoit tenuz de sa léalté et par la loy d'armes ; et puis après que ledit Denys estoit venuz à nostre présance, purement, franchement, et de sa gréable volenté, il nous rendy et donna et aussi transporta en nous tout le droit, claim et demande qu'il avoit et avoir pooit en la personne de nostre dit adversaire par la susdicte cause, rienz en se reservant à luy, et à ce rendy et restably à nostre dit adversaire sa foy, et lui ent quita de tout ce qua lui partiengnoit ou pouit demander, par la cause susdite, en condicion que nostre dit adversaire se rendroit à

nous loial prisonner ; et sour ce nous en donnast sa foy, comme il avoit fait audit Denys, le susdit jour de la bataille. Et toutes cestes choses nostre dit bachiler ad fait, en gardant bien son boneur et sa léalté, et comme il estoit tenuz par la loy d'armes, et ce franchement, et sans aucune convenance, et pour le regard covenable ent à lui faire à nostre volente. — Donné en nostre palays à Westmontier, le xxe jour de décembre (1357).

(Rymer, t. III, part. I, p. 161.)

H.

— Edwardus, illustris regis Angliæ et Franciæ primogenitus, princeps Walliæ, dux Cornubiæ et comes Cestriæ, omnibus ad quos præsentes litteræ pervenerint, salutem. — Sciatis quod nos pro bono et gratuito servitio quod dilectus et fidelis noster Johannes Chandos, miles, nobis in partibus Vasconiæ impendit et præcipuè in Bello de Poyters, dedimus et concessimus eidem Johanni duas partes Manerii nostri de Kirketon in Lynde seye, cum pertinentiis, exceptis feodum militum, habendas et tenendas eidem Johanni ad totam vitam suam, reddendo indè nobis et hæredibus nostris per annum unam rosam rubeam ad festum Nativitatis Sancti Johannis Baptistæ, pro omnibus servitiis, exactionibus et demandis; ita quod, post decessum dicti Johannis, dictæ duæ partes manerii prædicti, cum pertinentiis, nobis et hæredibus nostris integrè revertantur. Et nos, prædictus Edwardus et hæredes nostri, dictas duas partes manerii antedicti, cum pertinentiis (exceptis feodis militum prædictis) præfato Johanni ad totam vitam suam contra omnes gentes warantizabimus et defendemus. In cujus rei testimonium has literas nostras fieri fecimus patentes. dat. sub sigillo privato nostro Londoniæ, quinto decimo die

novembris, anno regni carissimi Domini nostri Patris et Regis Angliæ, tricesimo, et Franciæ decimo septimo (1356).

(Rymer, t. III, part. I, p. 131.)

I.

— Edward, etc... sachiez come monsire Johan de Graylan, captan de Buch, monsire Estienne Daex, Menançon de Casans, Arnaud-Guill. de Puy-Lonau, Roman Arronstaub, Arnaud du Puy, Pierre de Casans, eussent et tenissent comme lour prison de ceste batailhe de Poitiers monsiro Jaques de Bourbon, comte do Pontif, si avons nous eu et acaté de eux et auxi eux nous ont vendu et transporté tout droit et toute action, que eux ou aucun de eux conjunctement ou diviseement eussent, ou peussent et deussent avoir, par droit d'armes, en le dit monsire Jaques do Bourbon, lour prison ; ce pour le luer et pris de vint et cinq mille escuzt d'or vieux, les quieux avons promis de paier a eux ou a leurs hoirs en la cité de Bourdeaulx, a deux termes enssuians, cest assavoir, les doize mille et cinq centz ou leur value en oitre monoie denz la feste sainct Michiel plus prochain venant, et les autres doize millo et cinq centz à l'autre feste de sainct Michiel amprès plus prochain essuiant..... etc..... Donné à Bourdeaulx, le xiie jour de fevruer, lau de grâce MCCCLVII (1357).

(Rymer, t. III, part. I, p. 133.)

J.

— Rex omnibus ad quos, etc... salutem. Sciatis quod cum dilectus nobis Robertus de Clynton, quartam partem redemptionis Archie-

piscopi Cenomensis, prisonarii nuper in bello apud Poytiers habito, capti, ad ipsum Robertum pertinentem, nobis pro mille libris vendiderit ; nos in recompensationem quadringentarum marcarum quas idem Robertus de dictis mille libris nobis remisit, dedimus et concessimus eidem Roberto Maneria de Kildroght et Kilmacridok cum pertinentiis, in comitatu de Kildare, et Manerium de Lynekan ac quoddam Molendinum vocatum Lotereles Myll, cum pertinentiis suis in comitatu Dubliniæ, quæ fuerunt Thomæ de Rokeby l'uncle, nuper justiciavii nostri Hiberniæ et quæ in manu nostra ex certis causis existunt, habenda cum omnibus molendinis, columbariis, cunicülariis, piscariis, boscis, gurgitibus, terris, redditibus, servitiis, villenagiis, pratis, moris, pasturis, proficuis, curiis, et omnibus aliis ad Maneria illa spectantibus..... Ita quod, post mortem ejusdem Roberti Maneria illa, cum pertinentiis, ad nos et hæredes nostros integrè revertantur..... — Teste Rege apud Westmonasterium, sexto die julii (1358).

(Rymer, t. III, part. I, p. 169.)

K.

Nous empruntons au travail si consciencieux de M. Harris Nicholas, sur la bataille d'Azincourt, le passage suivant relatif aux bijoux engagés par Henri V pour pouvoir solder ses hommes d'armes :

« A l'abbaye de Westminster la couronne du roi Richard, (elle fut rachetée par Henri VI) à savoir : un cercle d'or, garni de 56 rubis balais, de 40 saphirs, de 8 diamants et de 7 grosses perles. »

« A Thomas Peverel, baron de Worcester, à Richard Crosby, prieur de Coventry, au maire et à la commune de la ville et à William Waltam, un grand collier que le roi portait quand il était prince de Galles, garni de 4 rubis, de 4 grands saphirs, de 32 grenats et de 43 perles. »

« A John Chistern et Walter Cook, clercs, deux bassins d'or, relevés en bosse, ornés d'écussons. Au milieu de ces bassins sont les armes de saint Georges, et tout autour, celles de saint Edouard et de saint Edmond, de l'Empereur, d'Angleterre, de France, de la principauté de Galles et du duché de Guyenne. »

« A John Heend, alderman de Londres, un plat d'or, appelé « le plat d'Espagne, » orné de 35 rubis balais, de 4 saphirs, de 15 grandes émeraudes, de 300 émeraudes plus petites, et de 300 petites perles. »

« Aux doyen et chapitre d'Exeter, un grand tabernacle d'argent doré, provenant du duc de Bourgogne, garni de 30 rubis balais, de 32 saphirs, et de 137 perles. »

« Au lord-maire de Londres, un collier appelé « pusan d'or » composé d'antilopes (qui étaient la devise du roi Richard II), enrichies de diverses pierres précieuses. »

« La couronne Henri fut brisée et ses morceaux dispersés furent donnés en gage à plusieurs seigneurs. — Sir John Colvyl reçut une grande fleur de lys, ornée de 2 rubis balais, de 3 grands saphirs et de 10 grandes perles. — John Pudsey, écuyer, eut un fleuron garni de 2 saphirs, d'un rubis et de 6 perles. — Maurice Brune eut un fleuron semblable, ainsi que John Saundish. »

« A Edouard, duc d'Yorck, un grand plat d'or, appelé « le Tigre, » fait en forme de navire soutenu par un ours, le tout orné de 19 rubis, de 12 grandes et de 40 petites perles. »

« A Thomas Montagu, comte de Salisbury, un grand vaisseau

d'argent doré portant douze hommes d'armes combattant, et une tour à chaque extrémité. »

« Au même, deux chandeliers d'or. »

« A Robert Chalons, chevalier, une coupe d'or, 2 pots de vermeil et 1 petit vaisseau de vermeil. »

« A sir Ralph Shirley, une paix d'or émaillé, 1 crucifix et 2 statues de la Vierge et de saint Jean. »

« Au même, un petit miroir d'or, garni de 3 rubis, de 9 perles pendant à une chaîne d'or, et portant sur une de ses faces une représentation émaillée de la salutation angélique ; — une crosse d'or, garnie de 4 rubis, de 6 saphirs et de 40 perles. »

« A John Irby, un tableau d'or portant l'image du Christ, avec 4 rubis, 11 grosses perles et 1 superbe saphir. »

« A sir Thomas Dulton, un tableau d'or représentant la Sainte-Trinité, à ses pieds la sainte Vierge et en bas les trois Rois-Mages ; le tout enrichi de 36 grosses perles. »

« A sir Thomas Hanley, une paire d'éperons d'or avec des lanières rouges ; une aiguière de vermeil garnie de corail. »

« A sir John Radclyffe, un reliquaire en forme de tableau, entouré de 6 rubis, 6 saphirs, 12 grosses et 12 petites perles. »

« A sir William Porter, une coupe en or. »

« A John Attilbrigg, huissier de la verge noire, un camail de velours pourpre, garni d'or ; un grand anneau d'or sur lequel sont gravés ces mots : *en un sans plus* ; 2 chapelets d'or, chacun de 12 douzaines. »

« A un écuyer nommé Brut et à un autre écuyer, nommé William Branespathe, une crosse d'or, émaillée de vert, et ornée de 33 perles ; une coupe. »

« A John Pilkington et à William Bradshaw, un petit tableau d'or

représentant les armes de France et d'Angleterre ; une chaîne d'or, alternativement composée de lettres et de couronnes. »

« A John Durwarde, un tabernacle d'or, dans lequel est une image de la Vierge assise sur le gazon, avec Adam et Ève à ses côtés et 4 anges aux 4 coins : sur le tabernacle est un crucifix et une église ; le tout est garni de 3 rubis, 3 diamants, 4 rubis balais, 3 saphirs, 70 grosses et 40 petites perles. »

« A John Clyff, un des ménestrels du roi, un pupitre de vermeil, porté sur 4 pieds ; 2 aiguières de vermeil, l'une d'elle émaillée aux armes de France et d'Angleterre; un reliquaire en forme de tableau supporté par deux lions. »

(The battle of Agincourt, by Harris Nicholas, p. 46-53. — Il a emprunté ces détails au 4e vol. de Rymer.)



TABLE.

TABLE.

Pages.

Pag.

Amiens. — Imp. Lemer aîné, place Périgord, 3.

